J'AI LU

VOYAGES EXCENTRIQUES

PAUL D'IVOI

match de milliardaire

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/isbn_9782277215592

match de milliardaire

VOYAGES EXCENTRIQUES

LES CINQ SOUS DE LAVARÈDE (en collaboration avec H. Chabrillat)	*J'ai Lu* 1512****
LE SERGENT SIMPLET COUSIN DE LAVARÈDE	
LA DIANE DE L'ARCHIPEL (Jean Fanfare)	*J'ai Lu* 1404****
CORSAIRE TRIPLEX	*J'ai Lu* 1444****
LA CAPITAINE NILIA	*J'ai Lu* 1405****
LE DOCTEUR MYSTÈRE	*J'ai Lu* 1458****
CIGALE EN CHINE	*J'ai Lu* 1471****
MASSILIAGUE DE MARSEILLE LES SEMEURS DE GLACE	*J'ai Lu* 1418****
LE SERMENT DE DAALIA MILLIONNAIRE MALGRÉ LUI LE MAÎTRE DU DRAPEAU BLEU MISS MOUSQUETERR JUD ALLAN, ROI DES « LADS »	
LA COURSE AU RADIUM	*J'ai Lu* 1544****
L'AÉROPLANE FANTÔME	*J'ai Lu* 1527****
LES VOLEURS DE FOUDRE MESSAGE DU MIKADO	
LES DOMPTEURS DE L'OR	*J'ai Lu* 1596**** *(mars 84)*
MATCH DE MILLIARDAIRE	*J'ai Lu* 1559****

PAUL D'IVOI

VOYAGES EXCENTRIQUES

match de milliardaire

dessins de E. Vavasseur

Éditions J'ai Lu

Tous droits réservés
Première publication : 1914

PREMIÈRE PARTIE

LA LANTERNE BRISÉE

CHAPITRE PREMIER

EFFET DE CRÉPUSCULE

— Ah... a... ou... ouah ! ouah !

Le formidable bâillement s'enfla, puis alla decrescendo pour s'achever dans un soupir.

Il sortait d'un grand fauteuil-guérite d'osier, d'où jaillissaient deux longues jambes, couvertes d'un pantalon gris et terminées par des brodequins confortables d'un jaune « qui criait », malgré le jour parcimonieux du crépuscule commencé.

— Je bâille, Jean Terrade, je bâille; vous entendez cela ?

D'un second fauteuil-guérite, dressé, à quelques mètres plus loin, sous les feuilles retombantes d'un bouquet de bananiers, un homme d'une trentaine d'années s'élança telle une flèche, et venant se planter devant les brodequins jaunes :

— J'entends, Jaspers Flack, j'entends; mais je n'y puis rien.

Le nouveau venu, de stature moyenne, le visage régulier couronné de cheveux noirs, parlait d'un ton découragé.

Et ce ton surprenait dans ce jardin luxueux, au milieu duquel s'élevait un hôtel princier, comme en édifient les puissants financiers américains.

Il surprit sans doute le personnage qui avait parlé le premier, car celui-ci se pencha hors de sa guérite, montrant sa face rouge et ronde auréolée d'une chevelure blond paille, son torse épais et ramassé, ses bras terminés par des mains de dimension inaccoutumée, bien dignes d'accompagner les larges pieds du personnage.

– Ah ça, grommela-t-il, Jean Terrade, mon digne garçon, vous oubliez pourquoi je vous ai engagé.

D'un geste il arrêta la protestation prête à jaillir des lèvres de son interlocuteur.

– Moi, Jaspers Flack, millionnaire, je suis en proie à l'ennui. Les Français, m'avait-on dit, savent égayer la vie. J'ai cherché; je vous ai rencontré; je vous proposai alors de vivre près de moi, à charge de me créer des distractions.

– Parfaitement.

– Ne coupez pas, je prie. Vous étiez collaborateur d'un journal, vous gagniez à peine une vingtaine de mille francs. Je vous ai offert un appointement annuel de 50 000 dollars.

– Que j'ai accepté sans hésiter, parce que j'ai laissé à Paris ma jeune femme et mon petit enfant...

– Cela n'est pas matière à discussion. Vous avez accepté. Je reconnais que vous avez distrait durant trois mois. Mais à présent vous ne distrayez plus.

Le Français leva les bras au ciel en un geste désolé.

– Eh! le moyen. Une chose quelconque vous amuse une fois; pas davantage. Il faudrait avoir l'imagination du diable pour égayer un homme qui ne veut rien faire.

– Ma situation ne me permet plus le travail personnel. Je vaux trop cher en dollars.

– Alors quoi?

– Je pense vous allez résilier notre contrat.

La phrase tomba, brutale. Jean eut une contraction douloureuse du visage. Evidemment, il songeait à l'épouse, à l'enfant qui attendaient en France.

– Ou bien, continua imperturbablement Jaspers Flack, vous trouverez une occupation compatible avec ma qualité d'homme très riche; rappelez votre ingéniosité de Français. *By devil*, on prétend que l'ennui est inconnu à Paris.

– Oh! Paris, Paris, commença l'interlocuteur de l'Américain.

Il s'interrompit brusquement :

– Paris, ville merveilleuse, il suffit de t'invoquer pour être inspiré.

– Vous auriez trouvé quelque chose?

– Oui, en vérité. Un pari. Pari, match sont des choses acceptables pour vous.

– Sans doute, mais quel pari?

Un instant, Jean Terrade demeura muet, le front sillonné des rides de la réflexion.

– Une idée de romancier, murmura-t-il enfin.

– Quelle idée? questionna curieusement Jaspers, véritablement intéressé à présent.

Son compagnon expliqua sans se faire prier :

– Vous savez ce qu'est un romancier, Master Flack?

– Peuh! un homme qui met du noir sur du papier blanc.

– Oui, reprit Terrade sans paraître formalisé de la dédaigneuse définition; mais il est, de plus, un homme qui vit de l'existence de ses héros. Bien souvent, il a choisi autour de lui un personnage vivant qu'il étudie, qu'il suit, dont il s'ingénie à découvrir les pensées, les mobiles, les sentiments...

Le millionnaire gonfla ses joues d'un air déconcerté.

– Vous voulez que j'étudie?

– Non, non.

– Alors?

– Je propose que vous engagiez votre parole d'honneur de suivre la première personne que nous rencontrerons en sortant.

– Que je suive?...

– Partout... et cela durant... (Il parut hésiter, puis se décidant brusquement :) durant six mois au plus.

La proposition eût semblé folle à un Européen; mais les Américains sont férus de tout ce qui apparaît excentrique, inhabituel. Jean avait bien jugé son compagnon, car celui-ci, sans manifester un étonnement quelconque, prononça avec une évidente satisfaction :

– Oh! cela serait très original. Jamais on ne ferait

pareille chose dans les vieux pays, de l'autre côté de l'Atlantique.

– On ne saurait pas, ajouta le Français avec un léger sourire,

– Alors nous disons : suivre le premier personnage recontré.

– Entrer où il entrera; voyager s'il voyage. Devenir son ombre enfin.

– Ses ombres, rectifia Jaspers.

Et comme Terrade ne pouvait réprimer un mouvement :

– Cela va de soi. Je vous ai engagé. Il me faut votre présence.

Et le jeune homme s'inclinant :

– Ce sera même mieux ainsi. Je parie que je ne me séparerai pas du personnage durant six mois.. Avec vous, ceci se compliquera d'un match.

– D'un match?

– Oui. Celui qui réussira le mieux gagnera chaque fois... voyons combien, je veux intéresser le match... Eh bien, mettons 10 000 dollars.

– Mais...

Jaspers coupa la parole au Français :

– Je sais ce que vous allez dire. Vous ne pouvez payer une telle somme... Vous ne la paierez pas. Quand vous réussirez le mieux, je paierai 10000 dollars, et quand ce sera moi au contraire, je gagnerai les 10000 dollars que je n'aurai pas à vous verser. Etes-vous content?

– Très content.

– Moi également. Votre idée me paraît totalement attractive et je veux même l'appliquer dès ce soir.

– Oh! si vite.

– Sûrement. Venez; prenons chapeau, canne, carnets de chèques.

– Croyez-vous utile?...

– Un Américain songe à tout. Supposez que notre guide inconnu nous entraîne au loin.

– Vous avez raison. En route.

– Un instant, je vous prie.

Jaspers vint au jeune homme. Il lui prit les mains, les secoua énergiquement en disant d'un accent ému :

— Très satisfait de votre ingéniosité. Le monde a raison; les Français savent agrémenter la vie.

Sur quoi, il pivota sur ses talons et se dirigea à grandes enjambées vers la maison, que précédait une large terrasse de marbre.

Et Jean le suivit, moitié grave, moitié souriant, un peu inquiet au fond des suites de son idée.

Dix minutes plus tard, les deux hommes quittaient l'hôtel Flack, et s'engageaient dans la rue Steel, déserte à cette heure.

— Oh! maugréa Jaspers, j'ai la crainte de ne rencontrer personne en ce moment proche du *supper*.

Mais il s'interrompit brusquement :

— Oh! un gentleman!

— Et une lady, compléta son compagnon.

En effet, debout sur le seuil de la grille d'un jardin voisin, un jeune homme et une jeune fille causaient avec animation.

— Lequel suivre? murmura le riche Américain.

— Eh! riposta Jean, celui qui va sortir. Si je ne me trompe, ce sera le gentleman, car il a son chapeau et sa canne, tandis que la dame demeure nu-tête. Evidemment elle reconduit un visiteur.

— All right! attendons; nous allons bien voir.

Les promeneurs s'appuyèrent à un mur. Les causeurs qu'ils observaient, n'avaient pas remarqué leur présence.

De fait, leur insouciance eût apparu explicable aux guetteurs, s'ils avaient pu percevoir les phrases échangées.

— Je vous assure, Grace, disait le jeune homme, il se passe autour de moi des choses pas naturelles.

— Oh! un sérieux garçon de vingt années peut-il parler ainsi? Voyons Tip Linn...

— Il peut, allez, il peut; et il se démontrerait aveugle s'il s'exprimait autrement.

Pour appuyer son dire, Tip Linn frappa d'un coup de talon le gravier de l'allée, qui s'écrasa sous le choc avec un grésillement.

Un grand garçon ce Tip Linn, les épaules larges, la poitrine développée, les mouvements aisés et harmonieux d'un véritable sportif, et avec cela, le visage imberbe et rosé, les yeux bleus très doux sous les cheveux blonds.

Au ras de la grille, qui séparait de la rue le spacieux jardin de la villa Knowledge, il se tenait debout en face d'une jeune fille mignonne, svelte, le visage illuminé par des yeux noirs que l'on s'étonnait de voir briller sous les frisons dorés de sa chevelure.

– Voyons, reprit celle-ci avec une nuance protectrice dans la voix, vous piaffez; vous avez besoin de conter vos... suppositions pour vous calmer. Contez-les donc, Tip Linn; je vous écouterai comme une amie.

– Et je vous en serai le plus obligé, Grace.

– Bien, bien, ceci n'est point à mentionner. Allez-y de votre récit.

L'interpellé s'inclina, et d'un ton très net :

– Vous savez, Grace, que j'avais à peu près cinq ans lorsque j'arrivai dans cette cité de Jacksonville, avec une femme mourante que j'ai toujours pensé être ma mère...

– C'est donc l'histoire de votre existence que je dois entendre? murmura malicieusement son interlocutrice.

Le jeune homme secoua doucement la tête.

– Non, non. Cependant, il est bon que je rappelle certains faits du passé; *autrefois* éclaire souvent *aujourd'hui*. Donc j'arrivai à Jacksonville avec ma mère. Nous n'étions certes pas originaires de l'Etat, car notre accent, m'a dit bien souvent votre oncle, le docteur Clodius Sharp, ne rappelait en rien celui des résidents de la Caroline du Nord.

La jeune fille approuva d'un mouvement de tête résigné. Tip Linn continua :

– Nous venions de loin : à pied, puisque nous étions exténués de fatigue et de faim; sans argent aussi, car celle qui me guidait, portait sur elle exactement *sept cents* (trente-cinq centimes.) A la suite de quel orage avions-nous entrepris ce voyage dont l'itinéraire me reste inconnu? Je ne sais, car la dame, en qui je m'obstine à voir ma mère, tomba en syncope dans la rue

Steel, de Jacksonville, juste en face de la grille où nous nous tenons à cette heure.

– Ce qui procura à mon oncle Clodius le plaisir de vous recueillir, fit vivement Grace...

– Et à l'orphelin, riposta Tip d'un ton pénétré, car la syncope se dénoua par la mort de ma mère, et à l'orphelin, dis-je, cela assura un abri, un maître bienveillant et... la plus aimée des sœurs.

Il regardait son interlocutrice, un rayonnement tendre dans les yeux. Elle devint toute rose. Pour cacher son émotion sans doute, elle se prit à rire et avec une légèreté affectée :

– Je n'ignore rien de tout cela, vous savez, Tip. Pour abréger votre... autoconférence, je dirai qu'oncle Clodius, ennuyé de n'avoir qu'une nièce, voulut posséder un neveu, ou, du moins, quelque chose d'approchant...

– Je vous remercie du... quelque chose d'approchant...

– Oh! je n'exige pas votre reconnaissance. Donc, il vous garda ici, vous instruisit. Vous étiez bon élève, studieux; à preuve que, le mois dernier, vous avez subi avec succès vos derniers examens à l'Université. Pendant les vacances, mon oncle meublait votre esprit de la science qu'il chérit : la géologie appliquée aux bouleversements cosmiques.

– Oh! il a mis sur pied une théorie admirable...

– Je ne dis pas le contraire, attendu qu'à ces choses-là, je ne comprends rien... Toutefois, nous avons résumé votre existence, et vous pouvez, sans circonlocutions nouvelles, préciser les aventures... pas naturelles, auxquelles vous faisiez allusion tout à l'heure.

Tip Linn subissait évidemment l'ascendant de son interlocutrice, car il inclina docilement la tête et il allait commencer... Mais miss Grace l'interrompit encore une fois :

– Au fait, je les connais, vos aventures... Elles sont du domaine du rêve : des personnages mystérieux évoluent autour de vous; votre timide personnage se sent le point de mire de regards inquisiteurs! Du songe éveillé, mon pauvre ami, de la nervosité qui serait à peine permise à une femmelette telle que moi, et qu'un

robuste sportsman comme vous devrait avoir honte d'avouer.

A l'ordinaire, Tip Linn fût demeuré écrasé sous la mercuriale de sa mignonne amie.

Cette fois, il secoua énergiquement la tête.

Avant que Grace, surprise de ce mouvement de révolte inattendu, eût formulé une interrogation, Tip lui tendit une lettre, avec ces mots prononcés d'un ton triomphant :

– Et ça... Est-ce aussi du rêve ?

– Quoi... qu'est-ce ? balbutia la jeune fille.

– Un message que j'ai reçu ce tantôt.

– En quoi se rattache-t-il ?...

– A ce qui s'agite autour de moi ? Lisez, Grace. Vous jugerez.

Son interlocutrice répondit par un éclat de rire dont les notes argentines sonnèrent ainsi que des clochettes dans le silence du jardin.

– Non, vous êtes *lunatic*, Tip. Vous m'invitez à lire alors qu'il fait presque nuit, et que les *lightmen* (allumeurs) ont donné le courant électrique à la cité.

Elle disait vrai.

La rue Steel s'étendait, à droite et à gauche, bordée de ses lampadaires aux globes lumineux, figurant dans le noir un alignement d'étoiles.

– C'est juste; je vais vous donner de la lumière, Grace.

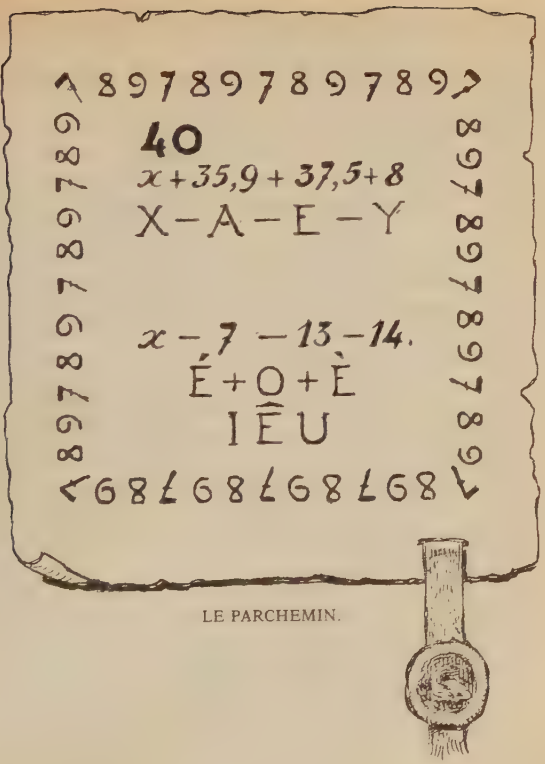
Presque aussitôt claqua une de ces grosses allumettes de cire, que fabriquent les usines Tewyll and C° du Minnesota, et à la lueur de la flamme, Grace put distinguer les caractères tracés sur la feuille que lui présentait son compagnon.

Elle lut :

« Dear sir,

« Vous n'êtes pas ce que vous paraissez. Une grande situation vous est due. Pour l'atteindre, diverses épreuves sont à traverser.

« Dans toutes, le danger, la tristesse seront écartés de vous si vous obéissez à l'unique instruction que voici.



LE PARCHEMIN.

« A qui vous dira :
« — Connais-tu la plaque de cuivre ? »
« Répondez tranquillement :
« — Elle, non, mais je sais ce qu'elle porte. »
« Ensuite de quoi, placez la feuille de vélin ci-jointe sous les yeux du questionneur.
— Recevez, enfin, sir, l'expression de la considération de qui ne saurait avoir actuellement ni un nom ni une adresse. »

Grace releva la tête. Son visage exprimait l'étonnement.

– Bizarre épître, prononça-t-elle entre haut et bas. Et le vélin annoncé ?

– Le voici.

Un carré de parchemin passa des mains de Tip dans celles de la nièce de Clodius Sharp.

– Ah ! ceci est encore plus baroque, se récria la jeune fille.

L'exclamation apparaissait justifiée, car la feuille présentait l'aspect bizarre ci-contre.

Seulement, quand on a commencé par se moquer des imaginations d'un camarade, il est bien difficile de reconnaître que l'on a eu tort.

Aussi miss Grace rendit-elle les papiers à Tip Linn avec une moue charmante, mais assurément dédaigneuse.

– Mon pauvre ami, ceci est une plaisanterie. Quelque camarade de l'Université qui sait votre tendance au merveilleux.

Une voix aiguë appela de loin :

– Grace !

– Mon oncle, fit vivement la jeune fille. Je cours au-devant de lui. Il est tellement myope qu'il tomberait certainement dans le jardin sombre.

Et légère comme une gazelle, elle se précipita vers la maison. Resté seul, Tip haussa les épaules :

– Une plaisanterie ! maugréa-t-il. Cela est facile à dire. Malgré tout, je persiste à penser que cette correspondance est plus sérieuse que ne le croit cette chère Grace.

Puis comme prenant son parti :

– Nous verrons bien. Rentrons chez moi.

Sur ces mots, le jeune homme franchit la grille, la referma sur lui, et, d'un pas délibéré, remonta la rue Steel dans la direction de l'avenue Walshes, laquelle accède à la mer, sans remarquer que Jaspers Flack et Jean Terrade, quittant la place d'où ils observaient, se mettaient en marche dans ses traces.

– Dear me, chuchota Jaspers, je suis tout à fait intéressé. Où ce gentleman va-t-il nous conduire ?

UNE GROSSE BRIQUE REBONDISSAIT SUR LE PAVÉ.

– C'est là l'imprévu du match, susurra Jean.

– Un *hip* pour l'imprévu; mais il déambule bon train, ne le perdons pas de vue.

Les voies, à cette heure, se montraient à peu près désertes heureusement.

Chacun avait regagné son logis pour procéder à cette grave opération, que l'on désigne en Amérique sous le nom de *supper* (souper).

A peine Tip Linn croisa-t-il deux ou trois promeneurs attardés comme lui. Il allait rapidement dans la clarté blanche des lampes électriques, dépassant le temple Savinian, les écoles commerciales Therbers, les pavillons de la Municipalité et de la Police, le Marché Couvert.

A hauteur de ce dernier bâtiment, il se jeta dans une rue transversale, que les humoristes de Jacksonville appellent Lock in Street, faisant ainsi allusion à la présence, au milieu à peu près de ladite voie, d'un édifice sombre, dont le haut portail est encadré par deux lanternes aux verres teintés de rouge.

C'est la prison de la Cité.

Ni la lourde porte ni les réverbères empourprés n'arrêtèrent l'attention de Tip Linn. Il allait dépasser la façade menaçante avec la même indifférence que les édifices précédemment énumérés, quand un fracas de verre brisé l'immobilisa soudain sur place, l'incitant à chercher autour de lui la cause du vacarme.

Il la découvrit de suite.

Une grosse brique rebondissait sur le pavé après avoir réduit en miettes l'une des lanternes rouges.

Mais le promeneur n'eut pas le temps de se demander qui avait projeté la brique et causé ainsi le désastre.

Des cris furieux s'élevèrent à ses oreilles.

Des mains brutales l'empoignèrent par les épaules, par les poignets.

– C'est lui ! Au cachot ! Il faut punir sévèrement cet attentat contre les installations de la ville.

Bousculé, ahuri, stupéfait de cette conclusion inattendue, Tip regarda ses agresseurs.

Il eut un cri étouffé.

– Des policemen !

– Qui ont vu ton geste, garçon, répliqua l'un de ceux-ci. Ainsi, inutile de nier, laisse-toi enfermer de bonne volonté.

Ne pas nier.

Mais par tous les démons des Alleghanys Mounts, Tip ne songeait qu'à cela.

L'accusation était erronée, souverainement injuste.

Lui, Tip Linn, l'élève de Clodius Sharp, le compagnon fraternel de miss Grace, n'avait jamais eu l'idée saugrenue de se promener avec une brique en poche pour massacrer les lampadaires municipaux.

Las ! Cette chose évidente, qui lui apparaissait devoir être accueillie sans discussion, ne rencontra chez les policemen que sardonique incrédulité.

A ses dénégations réitérées, ceux-ci répondaient :

– Nous vous avons vu, old boy.

– Mais vous avez eu la berlue.

– La police n'a pas cette infirmité. Vous lui manquez de respect. Prenez garde d'aggraver votre cas.

Bigre ! les agents se fâchaient.

Aux Etats-Unis, de même qu'en Europe, il importe de ne jamais se brouiller avec les gardiens assermentés de la paix publique.

Le prisonnier cessa de résister, de protester.

Ses gardes heurtèrent le vantail de la maison de détention. Celui-ci s'ouvrit à leur appel.

Un quart d'heure plus tard, Tip Linn, totalement déconcerté par l'aventure, se trouvait, après un rapide interrogatoire au greffe, enfermé dans une cellule assez vaste, où déjà un autre prisonnier était enfermé.

Un compagnon ne pouvait sembler agréable au jeune homme. La société spéciale que l'on rencontre dans les prisons incite rarement les honnêtes gens à nouer des relations suivies.

Aussi, Tip se dirigeait vers une couchette qu'il devinait lui être destinée, quand l'autre habitant du logis murmura :

– Gentleman, excusez une question indiscrète. Je la pose à tous ceux que je vois, avec l'espoir qu'il y sera répondu un jour.

– Peste, vous tenez à la réponse.

– Enormément. Vous le comprendrez en apprenant qu'elle sera le signal de ma libération.

L'affirmation fit ouvrir au jeune homme des yeux énormes et stupéfaits.

– Mais je prononce mon interrogation, reprit l'interlocuteur de Tip; vous permettez?

– Très volontiers, consentit l'élève de Clodius Sharp, amusé par la bizarrerie de l'entretien.

– Soyez remercié, gentleman. Voici donc la question.

L'homme prit un temps, respira fortement, puis accentuant nettement les syllabes, prononça :

– Connaissez-vous la plaque de cuivre?

Du coup, Tip Linn sursauta. Il entendait la phrase prévue par la lettre qu'il montrait naguère à miss Grace.

Son mouvement n'avait pas échappé à son compagnon de captivité. Celui-ci demanda :

– Qu'avez-vous? Ces mots vous seraient-ils connus?

– En effet, riposta Tip rentrant en possession de son sang-froid, et aussi la repartie qu'il convient d'y faire.

– Montrez.

– A l'instant. Non, je ne connais pas la plaque de cuivre, mais je sais ce qu'elle porte.

– Et que porte-t-elle?

– Des lettres et des chiffres dont le sens, par exemple...

– Vous sera révélé en temps et lieu. Moi, je puis seulement vous apprendre que la première lettre de la plaque de cuivre est un X.

– En effet.

– Eh bien, notez que cet X représente en réalité un N, premier maillon de la chaîne de signes, au bout de laquelle vous connaîtrez la grande valeur de la plaque de cuivre. Moi, je ne connais que l'N. Je puis ajouter cependant que la suite vous sera fournie à Tanger.

– Au Maroc?

– Oui, gentleman.

Cette fois Tip Linn éclata de rire.

– Et vous vous figurez que je vais traverser l'Atlantique pour poursuivre cette plaisanterie.

Mais sa gaieté se figea brusquement. L'homme haussait les épaules avec la plus complète indifférence :

– Je ne vous force pas, gentleman. Moi, vous pensez, cela m'est tout à fait égal. Ce qui m'intéresse, c'est la liberté que je vais recouvrer après cinq ans de prison.

– Cinq ans ?

– Oui. Oh ! j'étais traité doucement; cependant, n'est-ce pas, la plus séduisante geôle ne vaut pas la plus humble liberté.

Tip se prit la tête à deux mains :

– Comment vous a-t-on gardé cinq ans et comment vous élargira-t-on à présent ?

L'homme étendit les bras dans un geste d'ignorance.

– Enfin, pourquoi cette condamnation ? Quel était votre délit ?

L'interpellé se redressa vivement, et avec une dignité qui s'imposa au jeune homme :

– Aucun délit, gentleman. Je suis en prison, non comme coupable, mais comme gardien de l'N.

Tip ne put réclamer de son interlocuteur l'explication de la réplique déconcertante.

La porte de la cellule s'était rouverte.

Un gardien se montra sur le seuil, et, s'adressant au compagnon de captivité du jeune homme, il prononça :

– Venez. On va procéder à la levée d'écrou.

L'homme se frotta les mains avec énergie, puis gratifia Linn d'une tape sur l'épaule, cordiale et solidement assenée.

– Que vous disais-je ? A peine vous ai-je confié l'N, que je recouvre la liberté.

– Tandis que je perds la mienne. Je ne vous remercie pas de m'avoir révélé l'N.

– Je *devais* vous la dire, gentleman.

– Vous deviez ? A moi ?

– Oui, car *vous êtes le fils du mort.*

D'un bond, l'élève de Clodius Sharp fut sur son interlocuteur et, la voix étranglée, il parvint péniblement à proférer :

– Quel mort ? De qui parlez-vous ?

L'autre haussa les épaules :

– Je ne sais pas. Je sais seulement que vous êtes le fils, puisque vous avez répondu à la question de la plaque de cuivre, et que, dès lors, il fallait vous communiquer la lettre.

Sur un signe d'impatience du gardien, l'ex-prisonnier s'inclina une dernière fois.

– Vous en apprendrez probablement plus long dans l'avenir. Moi, je vous ai raconté tout ce que l'on m'avait appris. Aussi, je vous présente mes civilités, et je suis le digne geôlier qui me reprocherait de prolonger son service.

CHAPITRE II

PREMIÈRE SORTIE DE PRISON

Tip Linn ne chercha pas à retenir son compagnon de détention.

Peut-être ne s'aperçut-il même pas du départ du captif inconnu.

L'incompréhensible mystère emplissait son crâne de bourdonnements, au milieu desquels passaient incessamment, ainsi que des visions cinématographiques, les événements de la soirée.

L'arrestation du jeune homme pour un délit qu'il n'avait pas commis.

La révélation si brusque de son état civil; divulgation bien incomplète, sans doute, mais constituant le point d'origine d'un indéchiffrable imbroglio.

Fils d'un défunt innommé, Tip se convainquait de plus en plus que son arrestation provenait de ce seul fait.

Ceci ne présentait pas un sens plus clair, il est vrai, à son esprit.

Seulement, il est consolant, dit-on, de se pouvoir

donner une explication, fût-elle la plus incomplète du monde.

Hélas ! cette satisfaction est empoisonnée par le désir de compléter les renseignements possédés déjà.

Tip Linn n'échappa point à la loi commune. Il se jeta sur sa couchette, et la face congestionnée, enfouie dans ses mains crispées, il chercha désespérément la clé de l'énigme offerte de façon si inattendue à ses facultés divinatoires.

. . . . . .

Devant la porte de la prison, Jaspers Flack et Jean Terrade faisaient les cent pas.

La brusque arrestation de Tip Linn les avait interloqués.

Très joli le match consistant à prendre un inconnu en filature, mais horriblement compliqué, dès que ledit inconnu franchit le seuil d'une maison d'arrêt, dont les lourds vantaux se referment sur lui, le séparant de ceux qui le filent.

— Old Nick soit grillé, gronda Jaspers, nous n'avions pas prévu la prison dans notre pari.

— Pas explicitement, c'est vrai.

— En ce cas, je renonce...

— Vous ne le pouvez pas. Vous vous êtes engagé à accompagner l'inconnu partout. *Partout* est un mot vaste, qui contient *implicitement* les prisons et autres édifices verrouillés.

— Pauvre de moi ! Comment voulez-vous que je pénètre là-dedans ?

Un sourire narquois distendit les lèvres du Français.

— Vous déclarez ne pas pouvoir entrer là ?

— En vérité, je le déclare.

— Dès lors, si je réussis, moi, j'aurai gagné cette part du match.

— Et je vous compterai la somme prévue... Seulement vous ne réussirez pas. Une prison n'est pas une auberge.

— Qui sait !

Avant que le multimillionnaire, médusé par la réplique, eût pu s'informer de son sens réel, Jean avait tiré violemment une chaînette de fer qui commandait le mouvement d'une cloche d'appel. Celle-ci résonna aussitôt dans le silence.

– Qu'est-ce que vous allez faire? reprit curieusement Jaspers.

Son interlocuteur ne répondit pas. Le battant obturant l'entrée venait de tourner sur ses gonds, démasquant un guichetier.

Avec l'aménité particulière à ces fonctionnaires, l'homme gronda d'un ton bourru :

– Qu'est-ce que vous demandez, vous?

– M. le Directeur.

– Pas visible, à cette heure. Trop tard.

L'employé voulut repousser la porte, mais déjà Terrade s'était glissé dans l'entrebâillement, et de l'accent le plus persuasif :

– Veuillez demander à M. le Directeur s'il refuse de recevoir Jaspers Flack, le millionnaire de la rue Steel, et son secrétaire, qui ont à lui faire une communication intéressante.

– Oh! oh!

– Oui, une communication qui *vaut* beaucoup.

Valoir est un mot magique de l'autre côté de l'Océan.

Le geôlier se décida d'un coup.

– Attendez. Je vais voir.

– Bien.

Et l'employé parti en courant, le Français se tourna vers son compagnon.

– Préparez vos dollars, doux Master Jaspers, ils commencent à venir à moi,

– Allons donc. Vous allez nous faire chasser. Annoncer une communication, c'est bien; seulement, il faut en avoir une à faire.

Jaspers haussait le ton, irrité par le sourire narquois de son interlocuteur.

Par bonheur, le geôlier reparut, prononçant avec obséquiosité :

– Si ces gentlemen veulent m'accompagner. Le Directeur les recevra avec plaisir.

L'invite élargit le sourire du Français.

Des couloirs, un escalier, des portes poussées devant eux, et ils se trouvèrent en présence de sir A.N.V. Rendol, Directeur de l'établissement pénitentiaire.

Ce directeur, maigre, petit de taille, agité, sans cesse en mouvement, se confondit en révérences, en paroles de bienvenue, qui mettaient Jaspers au supplice.

« Oh ! se confiait-il, comme il va regretter toutes ses politesses. »

Mais il faillit laisser échapper un cri de stupeur quand Jean, avec le plus imperturbable sang-froid, pria M. le Directeur d'accorder, moyennant rétribution, l'hospitalité à deux gentlemen, prisonniers des termes d'un match.

Sa surprise devint de l'hébétement à l'audition de la réponse du fonctionnaire, se déclarant trop heureux de pouvoir être agréable à un personnage aussi considérable que Jaspers Flack.

Et soudain il sursauta.

— Le mieux, disait le Français, serait de nous loger dans une chambre voisine de la cellule où vous avez « serré » le briseur de réverbères.

— J'ai votre affaire, s'écria M. Rendol en se frottant les mains. Une pièce voisine avec un « judas » de surveillance.

— Naturellement, nous ne regarderons pas à la dépense pour indemniser du dérangement gênant.

En Europe, un directeur bondirait à de telles paroles. M. Rendol les accueillit comme toutes naturelles.

— Je n'en ai pas douté une seconde, soyez-en sûrs, on connaît la valeur des gens.

Puis, de plus en plus cordial :

— Avant de vous installer pour la nuit, permettez que je vous offre la collation du soir. Cela est tout à fait nécessaire à l'équilibre de la santé.

Il frétillait, sonnant, jetant des ordres, rentrant, sortant, sans cesser d'emplir l'air d'un bourdonnement continu d'insecte au travail.

Ses hôtes ne l'écoutaient plus.

Mais il avait cette qualité précieuse de certains

bavards, auxquels il suffit de produire du bruit, et qui n'ont aucun besoin de réponse à leurs questions.

Aussi Jaspers profita-t-il de cette indifférence pour jeter à l'oreille de son secrétaire :

– Ceci est de la trahison.

– En quoi donc, cher monsieur Flack ?

– Il n'y a rien d'ingénieux à acheter l'hospitalité...

Un éclat de rire du Français interrompit la phrase ironique.

Terrade se tenait les côtes.

Un instant il fut secoué par une gaieté irrépressible, puis se dominant enfin :

– Vous savez, Master Jaspers, je n'ai jamais pensé mon moyen très ingénieux. Je l'ai cru seulement pratique pour entrer dans la prison qui nous séparait de notre homme du match.

– Vous parlez droit.

– Et puisque, acheva paisiblement le jeune homme, c'est moi-même et non pas vous qui ai appliqué la chose pratique, j'ai gagné la présente manche et je vous note sur mon carnet comme mon débiteur.

M. Rendol s'approchait, conviait ses hôtes à prendre place à la table dressée en hâte.

S'ils ne prirent pas une indigestion, ils n'en purent avoir reconnaissance à leur amphytrion. Celui-ci ne cessait de leur présenter les plats, de leur vanter le rosbif, le jambon, les œufs, le poisson fumé, les sauces, légumes et desserts.

Son vin était le meilleur qui fût dans la région de Jacksonville; son whisky possédait les qualités les plus remarquables.

Enfin, il se décida à rendre la liberté à ses invités, si toutefois pareille formule est applicable à des gens que l'on enferme en une chambre ayant cloison mitoyenne avec un cachot.

Processionnellement, avec des égards qu'il n'eût sans doute pas marqués à ses chefs administratifs directs, M. Rendol guida en personne les gentlemen daignant honorer la maison de leur présence.

Il ne les quitta qu'après les avoir saturés d'aménités, démontrant son admiration pour la fortune de Flack.

A peine la porte s'était-elle refermée sur lui que Jaspers, oubliant le léger mécontentement causé par la facile victoire de son secrétaire, se précipitait, en même temps que celui-ci, au judas permettant de voir dans la pièce voisine.

Tip Linn était toujours étendu sur son lit, s'efforçant de trouver le pourquoi de l'inconcevable aventure dont il était victime.

Naturellement, il ne pouvait arriver à une explication; mais par contre il était en marche vers une migraine redoutable. Par bonheur, un nouvel incident lui permit d'échapper à cette éventualité, et du même coup arracha ceux qui le surveillaient à son insu aux douceurs du repos espéré dans l'enceinte de la prison, cette *maison tranquille,* selon l'expression de Mark Twain.

Des pas sonnèrent dans le couloir, s'arrêtèrent devant la porte de sa cellule.

Des clefs cliquetèrent, la serrure grinça. L'huis s'ouvrit au large. Un gardien parut, mais il n'était pas seul.

Miss Grace, accompagnée de l'oncle Clodius Sharp, suivait le geôlier.

Un instant, Tip demeura bouche bée devant cette apparition amie.

Dans leur réduit, Jean et Jaspers regardaient également.

Qui étaient ces nouveaux personnages entrant dans leur match?

Le nom de Clodius Sharp, jeté par le guichetier, les renseigna sur l'identité du savant.

En Grace, ils avaient reconnu la jeune fille entrevue naguère à la villa Knowledge, en conversation avec le prisonnier.

Les regards de Tip allaient de la svelte et gracieuse silhouette de la jeune personne, à la bizarre figure de l'oncle, avec sa tête puissante, couronnée d'une broussaille de cheveux grisonnants, et juchée sur le corps maigre, long, continué par des jambes et des bras interminables, aux mouvements anguleux, arachnéens, pourrait-on dire.

Le captif leur tendit les mains.

Ils les prirent, les secouèrent tout en plaisantant.

– Vous allez bien ? Il paraît que vous brisez les réverbères ?

– Non, non. Je vous expliquerai. Mais qui vous a prévenus ?

– Un commissionnaire, répondit gentiment miss Grace. Et nous avons retardé notre souper, couru chez le juge, obtenu votre mise en liberté sous caution. A présent, venez manger froid ou brûlé avec nous, ce sera votre punition.

Le guichetier riait, démontrant ainsi la réalité de la bonne nouvelle apportée par l'aimable Miss.

Et Tip se laissa entraîner hors de la cellule, conduire au greffe où il reprit possession des divers objets : argent, montre, etc., qui lui avaient été retirés à l'arrivée.

Derrière les jeunes gens, l'oncle Clodius suivait à larges enjambées, ayant l'air d'un compas ambulant.

Sa face étrange se crispait en un rire joyeux; des phrases empreintes de ses habituelles préoccupations s'échappaient de ses lèvres.

– Curieuse, la nature humaine. Le bris d'une lanterne provoque des transports de joie, tout comme le sauvetage des êtres menacés par une catastrophe géologique. Je suis certain qu'aux premiers âges du monde, alors que l'eau et le feu, les éruptions et les déluges ravageaient la mince croûte solide terrestre, les êtres s'esbaudissaient, le danger passé, tout comme ma jolie nièce et ce digne garçon !

Le dialogue des jeunes gens, le soliloque du digne savant s'interrompirent d'un même coup.

Au moment de franchir le seuil de la prison, de se retrouver dans la rue, les trois personnages durent s'arrêter pour laisser passer un sinistre cortège.

Des policemen pénétraient dans la maison de détention, portant une civière sur laquelle se dessinait une forme humaine.

Un rayon du lampadaire demeuré intact tomba sur le corps immobile, faisant sortir de l'ombre la face livide, la poitrine dans laquelle était encore fiché un coutelas.

– Oh! s'écria Tip Linn d'une voix tremblante, c'est le malheureux dont j'ai partagé la cellule.

– Lui!

A l'exclamation de ses compagnons, le « libéré » ne répondit pas, mais se tournant vers les policiers :

– Où l'avez-vous rencontré?

– A cent mètres d'ici, tel que vous le voyez.

– Pauvre homme. Il n'a pas longtemps profité de sa liberté.

La civière passa, s'enfonça sous la voûte conduisant au greffe.

Et Tip, se remettant en marche, murmura machinalement sans avoir conscience d'exprimer sa pensée à haute voix :

– Est-ce que toutes ces aventures de la soirée se tiendraient?

Mais un motorcab (c'est ainsi que l'on désigne les automobiles de place à Jacksonville) se présente.

Il stoppe sur un signe de Clodius Sharp...

Le libéré s'y engouffre à la suite de ses compagnons, et quelques minutes plus tard, tous trois, ramenés dans Steel Street, se trouvent réunis à table dans la vaste salle à manger laqué bleu et blanc de la villa Knowledge.

Les jeunes gens se regardent avec des sourires, dans lesquels tremblote une pointe d'émotion.

Pour eux, un péril a frôlé Tip Linn... De quelle nature? Dérivé de quel mystère enclos en la naissance ignorée du digne garçon? Cela, ils ne le sauraient soupçonner. Cette ignorance même les inquiète.

Seulement, ils ne prononcent aucun mot trahissant leur pensée intime.

D'un commun accord, ils remettent à plus tard la recherche de la solution de l'énigme qui, en quelques heures, a fait de l'insouciant élève du géologue un captif, spectateur ahuri du bris d'une lanterne aboutissant à l'arrachement de la vie d'un inconnu qui s'intitula, appellation baroque et troublante, le gardien de l'N.

Clodius, lui, a l'âme enfantine des vrais savants, que leurs études maintiennent en dehors de l'humanité pratique.

Les incidents de la soirée, troublant la monotonie de sa vie accoutumée, l'ont rempli d'une joie de baby.

Il la traduit en parlant d'abondance de ce qui fut sa constante étude, de ce qui le passionne depuis l'âge le plus tendre : l'analyse des convulsions qui ont marqué les étapes de la formation du globe.

— Séisme, voilà, si j'ose m'exprimer ainsi, la véritable respiration de la planète Terre. Sa croûte solidifiée s'élève ou s'abaisse, ainsi que le ferait une poitrine géante obéissant au jeu des poumons.

« Et l'humanité, ses constructions fragiles, les manifestations balbutiantes de ce que nous appelons orgueilleusement l'Art, la Science, et cætera, sont emportées par les palpitations du monde géant, sur lequel nous sommes seulement d'impalpables parasites.

« Vous dirai-je le déluge qui coupa le rocher pour en façonner le détroit de Gibraltar, submergeant du même coup le vaste continent dénommé Atlantide, lequel s'étendait en prolongement de l'Espagne, du Portugal, du Maroc, de la Mauritanie, et dont les îles Açores et du Cap-Vert furent les plus hauts sommets ?

« Grâce aux sondages sous-marins, le géologue voit ces choses tragiques. Moi qui vous parle, j'assiste à cette mort d'un continent. Je vois les portiques s'écrouler, les peuples affolés cherchant le salut dans la fuite impossible.

« La terre respire. Une part de sa carapace durcie s'abaisse lentement. La plaine devient abîme que l'Océan comble.

« Une vague énorme passe, et des centaines de milliers d'êtres ont vécu.

« Il n'y a plus d'Atlantes parmi les vivants. »

Lancé sur un pareil sujet, Clodius ne pouvait songer à s'arrêter. Il narrait les détails du bouleversement sismique et diluvien destructeur de l'Atlantide.

Peu à peu, il en arrivait, selon sa coutume, à se mettre en scène. Il se figurait avoir assisté au désastre.

A l'ordinaire, Tip et Grace accueillaient par des sourires les affirmations de l'oncle, certifiant avec la plus entière bonne foi qu'il avait figuré dans des cataclys-

mes survenus quelques millions d'années avant sa naissance. Ils comprenaient le phénomène d'autosuggestion dont l'opiniâtre travailleur était victime. Ils le respectaient, mais leur jeunesse riait malgré eux.

Ce soir, fut-ce fatigue, lourdeur résultant du repas tardif? Impossible de décider.

Mais le certain est qu'ils eurent l'impression d'être bercés par la voix du causeur. Peu à peu l'organe de Clodius Sharp leur parut diminuer d'intensité. Les mots, les phrases se confondirent dans un murmure indistinct. Puis ils n'entendirent plus rien.

Un phénomène identique s'abattit sur leur vision.

Le plafonnier à sept ampoules de vingt-cinq bougies perdit son éclat.

La lumière se tamisa comme en traversant une gaze, une gaze qui aurait augmenté d'épaisseur de seconde en seconde, jusqu'à devenir un écran opaque, noir, impénétrable aux rayons lumineux.

Il est bon de dire que les jeunes gens avaient fermé les yeux.

Ils dormaient.

Sans cela, évidemment, ils eussent été fort surpris de constater que le géologue Clodius Sharp s'était endormi lui-même en débitant sa conférence.

Les Atlantes connaissaient probablement le pavot, et leur seul souvenir suffit peut-être à mener les modernes aux fins soporifiques?

Jean Terrade et Jaspers Flack avaient vu le prisonnier et ses amis sortir de la geôle.

Ils s'étaient, bien entendu, lancés sur leurs traces. Un pari-match est chose grave en pays américain.

Sautant dans une automobile de place, ils avaient suivi le véhicule de Tip jusqu'à la villa Knowledge.

Là, ils s'étaient accotés contre la grille, assez perplexes en somme.

Le pari apparaissait formel. Il ne fallait pas quitter l'inconnu désigné par le hasard, et ce point d'interprétation se présentait.

Etre appuyé contre la clôture d'une propriété où Tip Linn avait pénétré, était-ce ne point quitter le personnage?

Jaspers Flack opinait pour l'affirmative.

Jean Terrade manifestait un avis diamétralement opposé.

– Alors, vous pensez donc, Master Jean, que mon personnage reste trop éloigné de ce jeune homme tout à l'heure captif ?

– Je pense, Master Jaspers.

– En vérité. Mais je demande, devinez-vous le moyen que je me rapproche ?

Le jeune Français se prit à rire.

– N'oubliez pas les termes du match. Si vous ne trouvez pas le moyen, et que moi je le trouve, je gagne des dollars...

– Cela est ainsi.

– Donc votre question est tout à fait oiseuse; il ne me sera permis d'y répondre que lorsque vous aurez déclaré renoncer et faire appel à mon ingéniosité.

La face rouge du gentleman s'épanouit.

– Je déclare, je déclare, vieil ami Terrade; ma tête est très bien équilibrée pour les grandes affaires; mais elle n'a pas les cases utiles en présence de petites choses pas sérieuses comme celle-ci. Donc, gagnez vos dollars et dites-moi comment nous rapprocher de notre... client.

Le mot le fit rire, mais il redevint grave en entendant son compagnon prononcer :

– Nous rapprocher de ce jeune gentleman est tout ce qu'il y a de plus facile. Il nous suffit d'entrer dans la propriété.

– Entrer ? Vous n'y songez pas ! clama le riche Jaspers en levant les bras vers le ciel. Entrer ? A quel titre ?

– Au titre de match.

– On ne nous recevra pas.

– Cela est certain, si nous demandions à être admis; aussi nous ne le demanderons pas.

– Comment voulez-vous que l'on nous ouvre la grille, alors ?

Nouveau rire de Jean.

– Je ne songe pas à la manœuvre de la grille.

– Non ?

– Nous nous contenterons d'escalader la clôture...

– Escalader? Si les policemen nous surprennent...

– Bah! vous êtes connu, digne Jaspers. A l'énoncé de votre nom, les agents seraient persuadés que vous n'avez pas une seconde envisagé un cambriolage.

– Dear me! Ils seraient fous sans cela.

– All right, comme vous dites, cher Monsieur Flack. Au surplus, ces braves policiers ne nous surprendront pas. La rue est si calme, si paisible que les agents de service ont pris l'habitude de dépenser le temps dans un bar. Cela est évidemment plus agréable pour eux et va le devenir pour nous.

Tout en parlant, Terrade sautait sur le mur bas supportant la grille, et se hissait jusqu'au sommet des lances, dont l'alignement isolait le jardin de Knowledge de la Steel Street.

– Oh! cela n'était pas difficile à imaginer, maugréa l'Américain tout en se livrant au même exercice, non sans souffler aussi bruyamment qu'un cétacé.

– Bon, riposta son interlocuteur, il fallait y songer avant de renoncer, Master. Les solutions paraissent toujours enfantines après coup.

Au surplus, Jaspers ne protestait plus, tout entier absorbé par les précautions à prendre pour franchir les fers de lance dorés dominant les barreaux de la grille, fers dont les pointes menaçaient ses vêtements et même son épiderme de déchirures fâcheuses.

Malgré toutes les précautions, Flack ne put éviter deux ou trois accrocs, à chacun desquels l'incorrigible Jean murmurait :

– Stoppage!

Ce qui amenait une grimace sur les traits du gentleman.

Quoi qu'il en soit, tous deux se trouvèrent debout, côte à côte, dans le jardin de la villa Knowledge, sans avoir été dérangés par un humain quelconque.

A quelque distance, à travers les arbres, ils distinguaient les lumières de l'habitation occupée par Clodius Sharp, Grace et le mystérieux Tip Linn, qui provoquait, sans le savoir, la singulière expédition des visiteurs nocturnes.

Sous les arbres, l'obscurité était profonde; mais la

lumière s'échappant du rez-de-chaussée de la villa filtrait à travers les feuillages et permettait aux deux hommes de diriger leurs pas.

Au surplus, rien n'entravait leur marche, Clodius Sharp, avec sa belle indifférence de savant, n'avait jamais songé à prendre les mesures défensives appliquées dans la moindre habitation bourgeoise.

Pas de chiens de garde. Pas de sonneries d'avertissement.

En vérité, les cambrioleurs eussent pu opérer comme chez eux à la villa Knowledge.

Jean, que Jaspers suivait pesamment, s'arrêta à l'abri d'une dernière rangée d'arbustes.

Au delà, une pelouse parsemée de quelqûes corbeilles fleuries venait mourir au pied du perron-terrasse, sur lequel s'ouvraient les larges baies de la pièce éclairée.

Les promeneurs reconnurent que les clartés sortaient de la salle à manger.

Sharp, Grace et Tip Linn dînaient gaiement; sans nul doute, ils devisaient des événements de la soirée.

Ceux-ci cependant n'avaient laissé sur leurs traits aucune trace d'inquiétude. Des lambeaux de phrases parvenaient aux oreilles des invisibles auditeurs.

— *I guess*, susurra Jaspers, ils supportent la prison aussi allégrement que moi-même je soutiendrais un cocktail!

Il ne poursuivit pas.

Les dîneurs se levaient de table.

— Pauvre moi! Auraient-ils la pensée d'aller dormir? reprit l'Américain d'un accent inquiet.

— Oh! riposta philosophiquement Terrade; un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est ainsi qu'ils termineront la soirée.

— Et nous?

Piteuse sonna l'interrogation. On y sentait l'angoisse du parieur en face d'une conséquence ennuyeuse du défi accepté.

Jean se prit à rire silencieusement.

— Nous, nous ne devons pas perdre de vue le prisonnier libéré.

– Je sais cela. Cependant, il ne nous recevra certainement pas dans sa chambre.

– Inutile, Master Flack. Un pari n'est pas aussi tyrannique. Il nous suffira de résider dans la même maison.

– Dans la maison ?

– Parfaitement. Les domestiques s'étant retirés, nous nous glisserons à l'intérieur, pour ne pas *dépenser* toute la nuit à la belle étoile.

– Bon ! mais demain ?

– Demain, il fera jour. Nous nous présenterons à l'intéressé; nous lui exposerons notre cas, et je suis certain qu'en citoyen pratique des Etats-Unis, il nous facilitera de tout son pouvoir l'exécution de notre pari.

La conclusion parut rasséréner Mr Jaspers, qui avait craint sûrement d'être astreint à demeurer la nuit entière dans le jardin.

Cependant Clodius Sharp et ses jeunes compagnons s'étaient transportés dans le salon. A travers le cadre des portes-fenêtres ouvertes au large, les observateurs ne perdaient pas un de leurs gestes.

Le café avait été versé.

Jean et Flack crurent comprendre que le savant autorisait les domestiques à disposer de leur soirée.

Presque aussitôt, du reste, ils furent confirmés dans cette supposition, car les serviteurs traversèrent le jardin, se dirigeant vers les communs dont l'emplacement se signala bientôt par quelques points lumineux trouant les ténèbres.

– Les maîtres dans la villa, les domestiques dans les communs; il nous sera plus aisé de nous abriter sous le même toit que notre guide involontaire.

La réflexion de Jean demeura sans réponse.

Jaspers estimait vraisemblablement la chose évidente et ne justifiant pas d'approbation.

Le temps passait. Des horloges de la ville sonnaient dans l'ombre, jetant à travers le silence sans cesse plus profond les coups martelant dix heures, onze heures, minuit.

Clodius et ses compagnons se tenaient toujours dans le salon.

– Ah ça, gronda le riche Jaspers, je suis transi par l'humidité de la nuit. Est-ce que ces gens-là vont nous faire poser encore longtemps ?

Terrade demeura muet.

Penché en avant, il regardait avec une attention singulière le groupe que le plafonnier électrique du salon inondait de lumière.

– Voilà qui est curieux, fit-il entre ses dents.

– Que voyez-vous de curieux, digne vieux garçon ? Ces gens-là sont confortables; ils ne sont pas pressés de se déplacer. Tandis que nous, assis à terre dans le jardin humide, nous n'avons qu'un désir : changer de place.

Mais sans prêter attention à ses paroles, Jean reprit :

– J'en suis sûr, ils ne bougent pas.

– Moi aussi, maugréa Flack.

– Vous ne comprenez pas, Master. Depuis dix minutes j'observe les personnes de la villa; eh bien, je puis jurer que, depuis ce laps, aucune n'a exécuté le moindre mouvement.. Est-ce qu'ils dormiraient ?

Du coup, le millionnaire modula un sifflement ironique :

– Tous les trois, ce n'est guère vraisemblable.

Mais il s'arrêta net. La main de Jean s'était rudement agrippée à son bras, et le jeune homme murmurait :

– Chut ! Ecoutez.

Impressionné par le geste, par l'accent, Jaspers prêta l'oreille.

Des pas furtifs faisaient crisser le fin gravier de l'allée d'honneur reliant la grille au perron de la villa.

– On marche, murmura-t-il d'une voix légère comme un souffle.

– Oui, on vient de la direction de la grille.

Les doigts du Français se crispèrent plus étroitement sur le bras de Flack.

– On vient aussi de la direction des communs.

C'était vrai.

Du côté où les domestiques avaient disparu après le repas, des pas assourdis semblaient faire écho à ceux de l'allée d'honneur.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

La question avait à peine franchi les lèvres des observateurs, que la réponse apparaissait à leurs yeux.

Plusieurs personnages se découpèrent sur les baies éclairées du salon, dans lequel dormaient les habitants de la villa Knowledge.

— Les domestiques ! prononça Jean d'un ton stupéfait.

— Et puis des inconnus !

En effet, des personnages nouveaux se mêlaient aux serviteurs.

Ils semblaient venir de la grille. De plus, ils commandaient au personnel de la villa. Leurs gestes dominateurs, l'attitude obséquieuse des laquais ne permettaient aucun doute à cet égard.

Mais que commandaient-ils ?

Impossible de s'en rendre compte. Devant la cachette des deux hommes s'étendait la pelouse unie, n'offrant aucun abri derrière lequel on se pût dissimuler.

D'autre part, la distance trop grande empêchait que les paroles prononcées sur le perron fussent perceptibles.

— En tout cas, grommela Jean, il est permis d'affirmer que l'on ne s'introduit pas aussi mystérieusement dans une maison avec des intentions avouables.

— Votre réflexion est juste, mister Jean, et je fais une réflexion sombre.

— Dites ?

— Si ces gentlemen de la nuit tuaient le personnage que notre match nous oblige à suivre ?

— Allez toujours.

— Nous serions contraints de l'accompagner dans la mort, ce qui apparaît totalement désagréable.

Il ne vit pas le sourire ironique qui se joua sur les lèvres de son interlocuteur. La nuit le cacha de son voile.

— Si bien, continua le riche Américain, que je propose de défendre notre... guide. J'ai mon revolver ; naturellement vous avez le vôtre.

Jean l'interrompit brusquement :

— Regardez.

– Quoi ?

Stupeur ! Les domestiques et leurs chefs inconnus avaient pénétré dans le salon.

Sur des civières légères, formées d'une toile tendue sur un cadre de bois, ils étendaient les dormeurs.

Une légère tente, de toile également, dressée sur les châssis, dérobait Clodius, Grace, Tip Linn aux regards.

Et processionnellement, deux hommes portant chacune des civières, tous revenaient sur le perron et s'engageaient dans l'allée conduisant à la grille d'entrée.

– Un enlèvement, *by Jove* ! s'exclama Jaspers. Dans son émoi, il avait élevé la voix.

Le bruit était parvenu jusqu'aux opérateurs de l'œuvre mystérieuse accomplie sous leurs yeux.

Le groupe se divisa. Les porteurs continuèrent leur route. Les étrangers se dirigèrent vers la cachette des deux personnages.

Ils étaient découverts.

D'un même mouvement, tous deux se dressèrent le revolver au poing, et Flack gronda :

– Je préviens. Je fais feu sur quiconque approche.

Les assaillants s'arrêtèrent.

Un homme de forte corpulence s'écria d'un accent jovial :

– Qui sont ces gaillards ?

– Jaspers Flack et son secrétaire Jean Terrade, s'écria le millionnaire...

– Ah ! ah ! riposta son interlocuteur, qu'est-ce que l'honorable Flack peut bien faire ici ?

L'intonation n'avait rien d'agressif. Inconsciemment l'Américain subit l'impression d'engager une conversation mondaine, et il répliqua :

– Un pari me contraint à accompagner partout, durant six mois, l'un de ceux que vous emportez...

– Après les avoir endormis artificiellement, compléta l'inconnu.

– Vous l'avouez, bien. Or, je ne veux pas qu'il leur soit causé dommage ; car mon honneur est engagé. Si le trépas prenait mon homme désigné, j'y serais obligé du même coup.

UN ENLÈVEMENT! S'EXCLAMA JASPERS.

Un éclat de rire homérique accueillit la réplique.

Avant que Jaspers eût décidé s'il devait s'amuser ou se fâcher de la gaieté des inconnus, l'individu reprit :

— Je vous donne ma parole qu'aucun danger ne menace actuellement ceux qui vous intéressent. Ils vont simplement accomplir un voyage...

— Long ?

— Assez long. Votre pari vous entraînera à grande distance de Jacksonville...

Le multimillionnaire grommela :

— Cela n'est rien. Je m'ennuie, et j'aime tout ce qui m'aide à combattre l'ennui.

— En ce cas, fit rondement l'homme, vous serez servi à souhait.

Sans s'occuper des revolvers encore braqués sur lui, il s'avança vers les deux guetteurs.

Ceux-ci le regardaient venir, indécis sur la conduite à tenir vis-à-vis de l'étrange personnage.

Mais il les rejoignait.

Ils distinguèrent sa figure large, encadrée d'une barbe blonde, courte et fournie. Ils constatèrent que le rire avait modelé son empreinte sur ses traits réguliers.

Une confiance soudaine leur vint, et ils acceptèrent sans résistance l'explication.

— Moi aussi, gentlemen, je suis tenu par un pari, au bout duquel il y a des millions. Nos deux matchs peuvent se développer de pair. S'il vous plaît de nous accompagner, vous verrez que vos affaires ne seront pas troublées par les miennes.

Comme ils marquaient cependant une dernière hésitation, leur interlocuteur acheva :

— Nous nous rendons à bord du *Dmitripoulo*, amarré au quai 3 du port.

— Et à destination ? balbutia Flack.

— De la mer Méditerranée.

— Oh ! Mais je suis démuni de valise; mon secrétaire également.

— Qu'à cela ne tienne. Le *Dmitripoulo* ne prend la mer qu'au lever du jour, que l'un de vous nous suive à bord; que l'autre rentre chez vous et rassemble les bagages utiles...

Il eut un sourire :

— Vous le voyez, j'ai confiance en vous. Je suis certain que vous ne voudrez pas contrecarrer mon pari par des racontars à droite ou à gauche.

— Certes, non, affirmèrent les deux hommes.

— Je suis sûr, je dis; inutile d'affirmer. Donc, que tout soit ainsi que je l'ai exposé. En route, gentlemen, car j'ai hâte d'avoir embarqué mes dormeurs.

— Et moi, hâte de m'étendre dans une cabine.

Jaspers prononça ces mots avec une évidente satisfaction. Son match commençait à l'amuser. Pour la première fois depuis qu'il se souvenait de ses impressions, la soirée s'était écoulée sans qu'il connût les fastidieuses minutes alourdies par l'ennui.

Bien plus, il trouvait du plaisir à vivre, à avoir un but, à s'abandonner à l'imprévu.

Aussi tendit-il la main à l'inconnu avec la formule de politesse, point banale en la circonstance :

— Enchanté, gentleman, d'avoir fait votre connaissance.

CHAPITRE III

IL Y A UNE AUTRE LETTRE À BORD

Le *Dmitripoulo*, paquebot cargo de 8000 tonneaux, appartenait à la compagnie hellénique Sicaridis de La Canée (Crète).

Jusqu'à ce jour affecté au transport des marchandises entre La Nouvelle-Orléans et Athènes, avec escales dans les ports américains de la Floride et des Carolines Sud et Nord, à Madère, Tanger, Cadix, Brindisi, du Péloponnèse et Athènes, le steamer venait d'être aménagé en vue de l'essai d'un service mixte, c'est-à-dire voyageurs et fret habituel.

Parti de New Orleans, il avait touché Jacksonville la nuit précédente, et à dix heures du matin, ayant laissé

les rivages des United States of America bien loin en arrière, il fendait les flots glauques de l'Atlantique, pointant son étrave vers les îles Canaries, situées, selon la locution américaine usitée en Caroline, *trans*, en d'autres termes, de l'autre côté de l'Atlantique.

Le lieutenant de vaisseau Karitidès, debout sur la passerelle, veillait à la direction du navire, jetant des ordres brefs dans le tube acoustique la reliant aux machines.

Les passagers peu nombreux déjeunaient (*first breakfast*, disait le prospectus du bord, car le paquebot hellénique, pure coquetterie sans doute, avait adopté la langue anglaise pour toutes les indications de places, de classes, de repas, etc., depuis le *saloon* jusqu'au *dining-room*).

Deux voyageurs seulement se tenaient sur le pont, non pas accoudés, mais appuyés contre la main courante du bastingage.

Appuyés par force, car leur taille exiguë atteignait à peine la hauteur de la rampe de métal.

On les eût pris pour des enfants, n'eût été leur costume indiquant des adultes, leur visage grave et surtout l'inscription sur le livre de bord relative à leurs personnages.

Elle était ainsi conçue :

« Sir Ardann Lookely et Mrs Patricka Lookely, rédacteurs correspondants du *Superlittle Illustrated Magazine* de Chicago, en circulation pour le compte de leur journal, avec but inconnu encore, pouvant être soit le terminus de la ligne, soit une escale intermédiaire. »

En Amérique, les Compagnies de transport font tout pour les représentants de la presse, et la mention ci-dessus, totalement inhabituelle, en disait long sur l'estime accordée au *Plus Petit Magazine Illustré*.

Etrange publication ne s'occupant que des intérêts des êtres petits; de la propagation des petites idées, des petites conceptions industrielles ou commerciales. Etrange, mais pratique; car la pensée générale moyenne de l'humanité confine au minuscule, et dès

son apparition la brochure avait compté ses lecteurs par centaines de mille.

Et conséquent avec son titre, le magazine était rédigé par une équipe de collaborateurs qu'aucun autre périodique n'aurait pu présenter.

Ardann Lookely et son épouse Patricka, rédacteurs appréciés, étaient comme toute la rédaction, des nains.

Ils atteignaient à peine quatre-vingts centimètres de la plante des pieds au sommet du crâne; mais contrairement à ce qui se produit souvent chez les spécimens réduits de l'espèce humaine, ils apparaissaient admirablement proportionnés en leurs complets de voyage bleu marine. Leurs figures souriantes, agréables, faisaient plaisir à voir, et sous leurs majestueuses casquettes de yachting, leurs yeux pétillaient d'intelligence et de malice.

— Le jeune gentleman et ses amis dorment toujours, prononça enfin Ardann, après s'être assuré d'un regard circulaire qu'aucun indiscret n'était à portée de surprendre ses paroles.

— Je pense, riposta Mrs Patricka d'une voix menue mais pleine de charme.

— Où les conduit-on?

— Vous pouvez dire : Où nous conduit-on? Puisque nous les suivons pour le reportage détaillé de leur aventure embrouillée, reportage sensationnel et attractif, je puis dire, pour les aimables lecteurs du *Superlittle*.

Les petits époux se sourirent.

— Eh! eh! reprit Ardann Lookely avec une évidente satisfaction, les lourds personnages de cinq pieds six pouces n'auraient point éventé l'affaire...

— Tandis que nous, petits mignons, minauda Patricka, nous avons surpris le fil conducteur dans ce tout à fait étonnant événement.

Ardann prit la menotte de la jolie et menue personne; une menotte élégante, fine en sa petite dimension, donnant l'impression d'une de ces mains exquises qui sont l'apanage des figurines de Saxe.

Il y posa galamment ses lèvres et murmura avec tendresse :

– Dans les petits flacons, on enferme les meilleurs crus, ou encore, ainsi que vous l'exprimez de si *poéticale* façon, les parfums les plus captivants se cachent dans les bonbonnières.

– Quel géant atteindrait votre grandeur en courtoisie! soupira la jolie naine, non sans une pointe d'émotion.

– Et quelle énorme Mistress égalerait votre courage, votre présence d'esprit, ma chère. Ah! voyez-vous, je les méprise, ces gens chez lesquels le développement de l'être matériel s'oppose à l'essor de l'intellect.

Derechef Ardann appuya ses lèvres sur la main potelée de sa compagne.

– Quand je songe qu'avant-hier, ayant oublié nos revolvers, nous nous étions égarés dans la campagne de Jacksonville. Soudain un mot passe dans la nuit : couteau! Bigre! couteau... et pas de revolver, et pas les muscles suffisants pour boxer... Cachons-nous, proposez-vous aussitôt.

– Vous, sage, vous acceptez, sans ce faux point d'honneur qui conduit à la stupidité les hommes de plus d'un mètre.

– Mais où se dissimuler?

– Triomphe de notre taille mignonne et élégante. Des châssis à légumes s'alignent tout près. Ce sont des boîtes rectangulaires d'un mètre vingt ou trente de long, fermées à leur partie supérieure par un vitrage badigeonné de plâtre, destiné à préserver les savoureux légumes du refroidissement nocturne. Vlan! nous massacrons des salades ou autres végétaux et nous étendons dans les châssis.

– Il était temps.

– Deux coquins s'assoient le long d'un buisson, à deux pas de notre cachette. Ils parlent : Tip Linn, Clodius Sharp, Grace, la prison de Jacksonville, le gardien de la lettre, qui ne la confiera qu'au fils du défunt. Nous apprenons une manigance extraordinaire, à laquelle, à cette heure encore, nous ne comprenons presque rien.

– Nous suivons l'affaire pour comprendre tout,

Ardann, et quand des reporters comme nous sont à un bout de la piste...

— Ils arrivent à l'autre forcément...

— *All right*! Pour l'heure, nous savons déjà qu'il y a un bandit du nom de Caramar.

— *Yes;* Caramar; Caramar, un personnage de taille moyenne, rond autant qu'une futaille, dimension que sa face rouge d'ivrogne rend tout à fait explicable.

— Passons et continuons l'énumération de nos notations. Nous avons revu le Caramar au moment de l'embarquement de ce pauvre jeune Tip Linn et de ses amis endormis. Caramar le coquin incorrect les a présentés comme « champagnisés à bloc ».

— Il avait sa cabine retenue. J'ai vu sur le livre de bord.

— Donc, nous sommes en état de suivre ce « feuilleton » vécu; un feuilleton à quoi nous avons mêlé nos personnes en envoyant un commissionnaire prévenir sir Clodius et sa gentille nièce de l'arrestation de Master Tip Linn, à raison d'une lanterne rouge qu'il n'avait point brisée.

— Et à quoi je serais mêlé encore davantage, affirma fièrement Ardann, si j'avais pu causer avec le monsieur gardien de la lettre, avant sa *meurtrification.*

— Vous savez la lettre? minauda la naine.

— Je sais. En sortant de prison, Master Tip a dit : le gardien de l'N. La lettre est donc N.

— Je pense, elle signifie Napoléon...

— Ne vous avancez pas, chère belle Patricka; N est aussi dans Niagara, Nicaragua, Népomucène...

— Arrêtez, aimé Ardann, vous semblez une encyclopédie. Attendons sans discourir que nos protégés s'éveillent et que Caramar se montre en face d'eux.

Avec grâce, le nain se redressa, offrit le bras à son interlocutrice et proposa :

— Pour raccourcir le temps, promenons, voulez-vous? Nous irons d'abord jusqu'à votre cabine, la 7... Le bandit Caramar, d'après le rôle des passagers, occupe la chambre 11, toute proche vous voyez. Si on rencontrait ce personnage, on le prendrait en filature;

le temps serait dépensé, et l'enquête encaisserait peut-être des faits nouveaux.

– *Splendid idea*, Ardann ! Vous êtes à vous seul un sage plus nombreux en sagesse que les sept de l'antique Hellade...

– Lesquels n'étaient d'ailleurs que d'insipides bavards.

Et riant de grand cœur, se faisant des mines, le ménage de nains se dirigea vers l'escalier d'écoutille desservant le groupe des cabines, toutes situées à l'arrière du bateau mixte *Dmitripoulo*.

Mais comme ils allaient l'atteindre, l'officier en second en jaillit, accompagnant un homme d'une cinquantaine d'années, sec, maigre, sa maigreur exagérant encore une stature démesurée.

En croisant les nains, l'officier prononça ces paroles empreintes de toute la politesse grecque :

– Oh ! je ne m'illusionne pas, seigneur Caramar; aux échecs, vous êtes un maître dont j'oserais à peine me dire l'élève.

Les deux hommes continuèrent leur route; Ardann et Patricka s'étaient immobilisés; on eût dit leurs pieds, petits et élégants, brusquement rivés au plancher du pont. Enfin, la jeune femme susurra :

– Vous avez entendu ?

– Je pense avoir.

– Caramar ?

– Parfaitement, Caramar.

– Hier, gros, obèse, court, rutilant...

– Et aujourd'hui, grand, long, mince et pâle.

– Quoi je signifie de cela ?

– Je vous le demande, mistress, la plus gracieuse du monde.

De fait, il apparaîtrait stupéfiant à n'importe quelle personne de rencontrer un individu qui, à quelques heures de distance, présenterait des caractéristiques aussi différentes que l'être protéiforme auquel les nains entendaient appliquer le nom de Caramar.

Ce dernier avait quitté l'officier en second et s'était étendu avec béatitude dans un rocking-chair.

– Est-ce coïncidence de nom, reprit mistress Patricka Lookely, ou bien...

Elle s'interrompit brusquement pour chuchoter :

– Tip Linn lui-même. L'attitude du M. Caramar maigre nous éclairera.

Tip Linn venait de bondir de l'escalier d'écoutille. Il aperçut les nains, et d'une voix étranglée :

– Le commandant ! Où est le commandant ?

Comme ils ne répondaient pas de suite, celui-ci continua :

– Pourquoi m'a-t-on embarqué sur ce bateau ? Comment a-t-on pénétré dans la villa Knowledge ? Oh ! agir ainsi contre un être ou un objet, c'est même chose. Cambriolage avec escalade, peut-être effraction... Avec cela, on perd son grade et sa liberté.

Il bredouillait positivement, enchaînant des phrases d'accusation, de menace, qui, de toute évidence, ne pouvaient être méritées par un officier de marine.

Sur son rocking, Caramar s'était dressé lentement.

Il regardait avec un intérêt évident. Ses yeux promenaient sur le pont un regard mi-ironique, mi-inquiet.

– Voyez Caramar, chuchota derechef Mrs Lookely à l'oreille de son mari.

– Oh ! il ne perd pas de vue le jeune homme. Donc j'affirmerais presque qu'il est Caramar si ce « corps » n'avait maigri des deux tiers en une nuit...

– Tout en grandissant de moitié.

– Tiens, pourquoi rit-il à présent ?

Les nains se retournèrent naturellement. Or, juste à ce moment, l'un des *stewards* (servants) du bord, reconnaissable à sa veste blanche du matin, abordait Tip plus fébrile que jamais.

– Sir Tip Linn, prononça-t-il.

– Que me veut-on encore ? rugit le jeune homme faisant face au nouveau venu.

– Vous remettre ceci, sir.

– Allons bon, voilà que l'on m'écrit à bord de ce navire où je ne devrais pas être.

– Oh ! plaisanta le messager. Il est probable que votre correspondant vous aurait parlé au moment de

l'embarquement, si vous aviez dormi moins profondément.

– Ah! ah! Vous reconnaissez que je dormais, que l'on m'a embarqué durant mon sommeil.

– Et quel sommeil! sir. Tous les canons de la marine fédérale, tous les tonnerres du ciel auraient pu gronder ensemble sans parvenir à vous en tirer. Pour un sommeil, c'était un sommeil! Maintenant vous me direz que le champagne impérial extra dry...

– Le champagne? questionna nerveusement Tip Linn sans comprendre.

– Oh! s'excusa son interlocuteur, le mot n'est pas de moi; il est de l'ami du gentleman.

– De l'ami? De quel ami? clama désespérément le jeune homme, en se prenant la tête à deux mains dans un grand geste affolé.

– Le gentleman veut rire sans doute. Il pense bien que je ne connais pas ses amis. Un steward ne fréquente pas chez les *golden business men* (hommes d'affaires dorés, riches). Mon rôle se borne à voir; l'ami du gentleman...

– Encore?

– M'a confié cette lettre avec mission de la remettre à sir Tip Linn lorsqu'il sortirait de l'état de ronflement. Je m'acquitte de cela, voilà tout.

Un instant, Tip demeura indécis. Un combat se livrait en lui. Prendrait-il ou non la missive qui craquetait dans les doigts du boy? Puis se décidant soudain :

– Après tout, j'y trouverai peut-être l'explication de cette stupide aventure.

Déchirant l'enveloppe, il déplia la feuille incluse.

Celle-ci portait plusieurs lignes frappées à la machine à écrire. Mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il sauta en l'air, comme si son individu avait été soudainement mis en contact avec une bouteille de Leyde.

– Ça va continuer!

– Oh! le *Dmitripoulo*, s'empressa de répondre aimablement le steward, se méprenant au sens de l'exclamation du passager, le *Dmitripoulo* continue jusqu'en Crète; pour l'instant, il gagne Madère.

– De l'autre côté de l'Atlantique?

– Oui, gentleman.

– A cinq mille lieues de Jacksonville, de mon cher maître Clodius Sharp et de miss Grace!

– Pardon, si je me mêle à votre conversation; mais les personnes que vous venez de nommer ont pris passage sur ce navire.

Les nains, Tip Linn, le steward lui-même tressaillirent à l'audition de ces paroles.

Le long et maigre Caramar s'était approché sans qu'ils l'eussent entendu, et il venait de donner le renseignement entendu.

– Sur ce navire, eux aussi? balbutia le jeune homme complètement désemparé.

– Oui. Vous, cabine 9, je crois; eux, 10 et 12, si je me souviens bien; l'officier en second m'a indiqué tout cela ce matin. Vous concevez, lorsque l'on a à effectuer une traversée de quelques jours, il est naturel de s'enquérir des personnes aux côtés desquelles on doit vivre.

Puis avec une inclination raide, le personnage acheva :

– Au surplus, je me déclare favorisé par le sort de traverser *la rivière* (désignation familière de l'Atlantique) en compagnie de l'illustre géologue Sharp. Dès longtemps j'avais désiré le rencontrer... Seulement, si le monde est petit, les occupations sont nombreuses, si bien que ce voyage implique pour moi une chance exceptionnelle.

Puis prenant la main du jeune homme littéralement abasourdi, il la secoua rudement.

– Je prierai de faire la présentation à sir Clodius Sharp. Cela est-il convenu?

– Oui, oui, bredouilla l'interpellé.

– Alors je vous laisse et vais prendre un rafraîchissement matinal, pour attendre le moment où l'homme de science quittera sa cabine 10.

Un salut, et le long Caramar s'éloigna, pour disparaître bientôt dans le *refreshing bar*, ménagé à côté du *dining-room*.

Caramar parti, Ardanna et Patricka se haussèrent sur la pointe des pieds pour atteindre les mains de Tip Linn, incapable de coordonner ses pensées.

Il abaissa son regard sur ces êtres petits et gracieux, semblant les interroger.

Ce fut Ardann qui parla :

– Sir, vous êtes engagé sans le vouloir dans une aventure terrible.

– Quoi ? Vous savez ?

– Exactly ! C'est nous qui avons envoyé le commissionnaire à M. Clodius Sharp, lors de votre arrestation à Jacksonville.

– Vous ?

– Un hasard nous avait appris qu'un complot s'ourdissait contre vous... Nous manquions de précisions, par exemple. Alors, nous avons veillé sur vous, et nous continuons maintenant.

Un vague sourire se marqua sur les lèvres de Tip.

Il se confiait que ses « protecteurs » étaient de taille et de force physique trop au-dessous de la moyenne, pour le protéger efficacement.

Peut-être les nains perçurent-ils sa pensée, mais ils n'en laissèrent rien paraître, et non sans emphase, sir Lookely présenta son épouse et lui-même, rédacteurs au *Superlittle Illustrated Magazine*.

– Vous voyez, continua-t-il, que nous sommes entre gentlemen... Mon intérêt pour vous, celui de ma chère et respectée Mistress, nous donnent le droit de vous dire : pour vous défendre, il faut agir ensemble; pour agir ensemble, il convient de mettre en commun ce que nous pouvons apprendre et marcher la main dans la main vers l'éclaircissement du mystère dont vous êtes le centre. Cela vous convient-il ?

– Ah ! soyez-en sûr, s'écria le jeune homme. Ne plus être seul en face de l'incompréhensible ! Tenez, pour commencer, tout à l'heure, je réclamais un officier pour protester contre mon embarquement. Le boy – il désigna le steward...

– Félix, pour vous servir, seize ans, le sourire, né natif de Montmartre, en France.

Tip riposta par un sourire ému, puis poursuivit :

– Ce digne boy m'a remis une lettre. Voici ce qu'elle contient :

« Honorable Tip Linn, vous ignorez votre nom, votre

« origine. Tout cela vous sera révélé si vous obéissez « sans résistance; de plus, vous parviendrez à la for- « tune, au bonheur. Par contre, désobéir vous mettrait « en danger de mort... La menace ne serait pas sur « vous seul, mais encore sur une personne *avec qui « vous n'avez qu'un seul cœur.* Inutile de désigner plus « clairement miss Grace. Pour l'instant, votre traver- « sée est payée jusqu'à Tanger (Maroc). Dans votre « cabine, vous trouverez un portefeuille contenant « quelques banknotes. Ceci pour vous démontrer que « des amis véritables vous entraînent dans un voyage « obligatoire, pour vous mener, de lettre en lettre, au « refuge caché de votre brillante destinée. »

« Obéir et s'enrichir; désobéir et mourir. »

— Ça, c'est tordant, déclara Félix avec l'inimitable accent des originaires de Paris. Si j'avais su, j'aurais conseillé au bonhomme de confier sa correspondance à un autre... Seulement, quoi, on ne se défie pas d'un gros bonhomme, avec une trogne écarlate.

— Caramar, le vrai Caramar! s'exclama Patricka.

— Caramar, protesta le gamin, vous errez, Madame... Caramar, c'est le grand gentleman sec, qui tout à l'heure...

— Alors, il y a deux Caramar...

— Deux...

— Oui, continua la mignonne Mistress Lookely; deux qui conduisent l'affaire vous concernant, sir Tip Linn...

— Alors, je vais interroger celui-ci, et du diable si je ne l'amène pas à répondre clairement...

— Par un coup de couteau, comme celui qui a abattu le gardien de l'N, prononça Ardann d'un ton lugubre.

Tip frissonna. Oui, la mort avait déjà passé près de lui depuis qu'il était engagé dans l'inexplicable imbroglio.

— Les termes mêmes du billet que vous avez lu, reprit le nain, prouvent que celui ou ceux qui vous dirigent sont sûrs de leur force. Les attaquer de front serait donc folie. Comptons sur la ruse pour découvrir ce qu'a dans l'esprit le Caramar installé à bord, et pour-démasquer les complices qu'il a certainement; ma

chère Mistress et moi sommes journalistes et réputés; nous allons nous mettre à l'œuvre...

– Et si vous vouliez user de moi, ajouta le steward Félix, je ne serais pas fâché d'ennuyer les gaillards qui m'ont chargé de leurs stupides commissions... Un simple steward, cela n'est pas grand-chose; mais un steward parisien, bien plus, montmartrois, voilà qui change la thèse. Est-ce dit, gentleman?

Pour toute réponse, le jeune Américain tendit les mains aux trois personnages, si différents d'aspect, d'éducation, de caste, qui se groupaient autour de lui, dans une volonté inexprimée, peut-être inconsciente, de justice et de solidarité contre les manœuvres louches de criminels.

CHAPITRE IV

TOUT SE BROUILLE DE PLUS EN PLUS

A la même minute, dans le couloir des cabines conduisant à l'escalier d'écoutille, miss Grace et l'oncle Clodius déambulaient : elle, agitée, nerveuse, angoissée et stupéfaite; lui, avec le calme inaltérable, naturel chez le savant dont l'existence s'écoulait dans le commerce, si l'on peut dire, des gigantesques révolutions sismiques à travers les âges, modificatrices de la configuration du globe.

– Certes, disait-il, Grace, je vous suis le plus obligé de m'avoir averti que nous voyagions en pleine mer. Je suis très myope, n'est-ce pas? Peut-être que, livré à mes seuls yeux, je n'aurais pas reconnu la surface mobile et glauque de l'Océan.

La jeune fille crispa ses mains d'un mouvement nerveux.

– Que vous le voyiez ou non, oncle Clodius, il n'en est pas moins incroyable que nous endormant *at*

home, dans notre brave cité de Jacksonville, nous revenions à nous sur un navire.

– Vous êtes bien sûre, au moins ?

– Evidemment, ceci est un steamer. Ne percevez-vous pas la trépidation de l'hélice ?

– Si, très bien, mon gracieux lutin. Va pour l'hélice... Seulement en quoi cela pourrait-il m'émouvoir ?

La gentille Grace piétina.

– Je vous répète que jamais personne ne supporta aventure semblable...

Le savant ne lui permit pas de continuer.

– Erreur, petite fille, erreur ! Lors du cataclysme dont les textes sacrés ont conservé le souvenir, lors du déluge qui modifia profondément le dessin côtier de la Syrie, de la Palestine, de l'Egypte, et qui amena le jaillissement de la mer du volcan Stromboli, rappelle-toi Noé. Lui aussi, sur son arche, maison flottante de l'époque, connut le réveil au milieu du désert des eaux.

– Mon oncle, laissons Noé et son arche, je vous en prie. Gagnons le pont afin de nous renseigner sur l'événement qui nous a amenés ici.

– L'explication d'un déluge ne vous suffit pas, chère jolie petite chose... Vous êtes plus difficile qu'un vieux géologue, cela je le proclame; cependant, je ne prétends pas vous contrarier; cherchons des renseignements tels que votre aimée et remuante cervelle s'en déclare satisfaite.

Du coup, Grace redevint souriante, comme toute jeune fille dont on subit docilement la volonté.

Elle saisit le bras de l'oncle Clodius et entraîna le digne savant vers l'écoutille, en une allure de charge.

Mais à peine tous deux posaient-ils les pieds sur le pont qu'ils s'immobilisèrent. Sharp, brusquement retenu par sa nièce, faillit tomber. Une exclamation stupéfaite de celle-ci le fit se redresser brusquement.

– Tip Linn, lui aussi, sur ce bateau !

La gentille et involontaire voyageuse venait de reconnaître Tip, entouré d'Ardann, de Patricka et de Félix.

– Lui... Tant mieux ! Où le voyez-vous, Grace ?

– Toujours myope, oncle. Il est devant votre personne et il secoue la main avec vous.

Elle disait vrai.

Tip avait bondi au-devant des nouveaux venus. Il leur souriait, narrant en phrases rapides ce qu'il avait appris de Caramar et de ses nouveaux alliés.

Clodius approuvait de la tête :

– Pas de danger à obéir... La mort pour vous, pour Grace, si vous regimbez. Eh bien, Tip, ne regimbez pas. Faites-vous très soumis pour moi, qui ne suis plus jeune, et qui ne saurais véritablement me passer de mes deux enfants d'adoption.

– *Dear* oncle, murmura Grace en jetant ses bras autour du cou du savant; c'est égal, tout ceci devient amusant, drôlatique et funambulesque à souhait.

– Hurrah pour la jolie miss; au moins, elle montre du courage!

Le steward Félix, qui s'était approché, ayant lancé cette phrase laudative, reprit sur un mode moins élevé :

– Sir Tip Linn, vous voici sans inquiétude au sujet de vos amis de Jacksonville. Permettez-moi de vous donner un conseil.

– Comment donc.

Une présentation rapide des nains et du jeune Montmartrois; après quoi le jeune homme reprit :

– Félix, mon ami, allez-y de votre conseil.

– Le personnage Caramar se tient dans le bar. Vous devriez l'interroger.

– *All right*, approuva le ménage nain.

– Et de plus, continua Patricka, lui demander comment, lui, Caramar, gros et court hier au soir, à l'heure du départ est devenu, en une nuit, aussi exagérément long et squelettique.

– Vous expliquerez que vous m'avez interrogé quand je vous ai remis la lettre, compléta Félix. De la sorte, il ne soupçonnera pas notre entente avec ce gentleman et sa lady.

Le boy salua correctement les deux Lookely sur ces derniers mots. Les personnages, réductions d'entités humaines, lui rendirent gravement son salut, tandis que Grace poussait Tip à suivre sans différer la proposition du jeune steward.

Au surplus, l'Américain ne demandait pas mieux.

Agacé par les choses énigmatiques s'agitant autour de lui, il avait hâte de se mesurer avec celui qu'il considérait à tout le moins comme l'un des artisans de ses tribulations.

Adressant à ses compagnons un geste d'énergique promesse, il se dirigea à grands pas vers l'entrée du buffet-bar.

Sur le seuil il fit halte un instant, parcourant du regard le long comptoir d'acajou sur lequel étaient fixés les flacons, verres, gobelets, d'étain, etc., examinant les *servants* affectés au service du *refreshment room*, les tables s'alignant au long de la cloison séparative de la salle et du *dining-room*.

Un sourire joyeux illumina sa physionomie.

A l'une de ces tables, il apercevait le sec individu répondant à bord au nom de Caramar.

Il s'approcha du consommateur, s'appuya sur la tablette polie, et la voix prudemment abaissée :

— Sir Caramar, dit-il, je souhaiterais vous adresser quelques questions.

L'interpellé leva la tête, reconnut son interlocuteur, et paisiblement :

— Il faut toujours accomplir ses souhaits. Prenez un tabouret, asseyez-vous. Je vous écouterai avec attention et vous répondrai si je le puis.

L'entretien s'annonçait beaucoup plus aisé que ne l'avait supposé le jeune homme.

Il se conforma donc à l'invitation du mystérieux Caramar, consentit à se faire servir une pinte de *stout*. Après quoi, son compagnon ayant répété :

— Je vous écoute.

Tip Linn commença ainsi :

— Sir Caramar...

— Señor Caramar, je vous prie. Le nom est espagnol. Señor lui convient mieux que le mot saxon sir.

— Volontiers. Donc, señor Caramar, un phénomène tout à fait curieux se produit à mon encontre.

— En vérité.

— Oui. Hier, je ne songeais pas à me déplacer. Un inconnu s'est beaucoup... je n'ose pas dire : trop, par politesse, mais enfin beaucoup occupé de moi. Or,

voyez l'étrangeté : vous avez haute stature et minceur remarquable : lui, au dire d'un steward qu'il a employé, présente la rondeur d'un muid avec une taille à peine moyenne.

– L'humanité a toujours compris des gens développés, soit dans le sens de la longueur, soit dans celui de la largeur. Où voyez-vous une étrangeté ?

– En ceci, prononça lentement le jeune homme plongeant son regard dans celui de son interlocuteur, que le gros homme se nommait Caramar comme vous, qu'il était probablement espagnol également, et méritait le titre de Señor.

S'il avait pensé embarrasser le maigre passager, Tip dut éprouver une véritable déception.

Son interlocuteur faisait entendre un rire sonore :

– Bon... Vous avez dépensé bien inutilement de la diplomatie pour arriver à me questionner sur ce que je sais.

– Oh ! inutilement ?

– Mais si. Je suis tout disposé à vous raconter ce que je sais; ce n'est point de quoi vous satisfaire peut-être; mais, comme disent les gens des vieux pays (appellation familière de l'Europe), la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Ainsi parlez droit, je ferai de même.

De toute évidence, le señor Caramar était sincère. Aussi l'élève du professeur Clodius Sharp n'hésita plus.

– Tout d'abord, que signifie la multiplication des Caramar dont vous êtes l'un des représentants ?

– Une chose bien simple. Caramar n'est pas un nom, mais un signe de reconnaissance.

– De reconnaissance ?

– Pour vous spécialement. Toutes les fois que vous l'entendrez prononcer, il sera bon que vous songiez : des yeux sont ouverts sur moi... Prenons garde de mécontenter des gens qui ne badinent pas... Eh ! eh ! le gardien de l'N en a su quelque chose.

Un léger frisson parcourut l'épiderme de Tip Linn. Cependant il affecta de hausser dédaigneusement les épaules :

– Peuh ! Un Américain ne craint pas un coup de

bowie-knife, et s'il me convenait d'échapper à la tyrannie des inconnus que vous appelez Caramar...

— Vous y regarderiez à deux fois.

— Voudriez-vous insinuer que j'aurais peur?

Le maigre personnage protesta de toute sa longue personne.

— Non, non... pas cela. Je signifie simplement que les Caramar, comme vous les nommez, ont prévu que vous seriez capable de risquer votre propre existence... Aussi vous ont-ils averti que du même coup vous en compromettriez une autre.

— Miss Grace?

— Justement. Or, celle-ci vous est trop précieuse pour que vous la mettiez jamais en danger.

— Qu'en savez-vous?

— On en est sûr.

— Parce que?

— Oh! tout simplement parce que cette jeune personne a accaparé toutes les capacités amatives de votre cœur.

A cette audacieuse affirmation, Tip demeura un instant interloqué.

Non que son interlocuteur lui parût avoir exprimé un fait exact. Sans doute il portait affection à Grace, mais l'affection que l'on ressent pour une amie, une parente éloignée, une camarade.

Caramar continuait, un sourire sarcastique sur les lèvres :

— Je constate que vous ne voyez pas clair encore dans votre sentiment. Tout à fait heureux de vous ouvrir les yeux.

— Mais vous vous trompez.

— Vous pensez ainsi. J'informerai les Caramar à la première escale. Vraisemblablement on rapatriera alors la jeune dame (*young lady*, jeune fille) à Jacksonville, où le juge Jehediah Flow parcourt les rues aujourd'hui, ainsi qu'un cheval échappé. Il a une grande désillusion, le juge! Mais bah! Ce qu'il se propose sera retardé d'une quinzaine de jours, voilà tout.

— Que se proposait-il donc?

– Oh ! une très correcte chose : solliciter la main de miss Grace Sharp.

– Lui ! Lui ! Ce misérable robin... Je le rosserai d'importance.

Tip s'arrêta net, stupéfié par ces paroles violentes jaillissant de ses lèvres avant même qu'il eût songé à les formuler.

Il rougit sous le regard ironique de son interlocuteur. Et ce dernier ayant murmuré railleusement :

– Il me semble que les Caramar ne se trompaient pas de beaucoup.

Il courba la tête.

Avec stupeur, il venait de comprendre que Grace, auprès de qui il avait grandi, qui avait été sa compagne de jeux, son amie, sa sœur, sa confidente, s'était transmuée dans son esprit, sans qu'il en eût conscience, en fiancée.

Il s'irrita contre l'indiscret, qui si brutalement se permettait de lire en lui. Son ton se fit âpre pour reprendre :

– Que ce soit pour ceci ou pour cela, je suis décidé à obéir.

L'autre ne se départit pas de son flegme narquois.

– C'est là seulement ce qui nous intéresse.

– Mais, continua Tip se calmant au contact de ce sang-froid, je veux comprendre ce que je fais.

– Vous l'expliquer n'est pas mon affaire. Ce n'est pas moi qui dirige la chose. Je ne suis qu'un simple agent.

– Qui dirige donc ?

– Caramar !

– Encore... Et où se trouve ce Caramar, le vrai chef ?

– Je l'ignore. Je ne le connais pas. Je vous jure que voici tout ce que je sais. Un agent vous surveilla jusqu'au départ de la terre américaine.

– Le gros Caramar ?

– Oui. Moi, le maigre, je lui ai succédé pour la traversée de l'Atlantique. A Tanger, je vous quitterai.

– Au Maroc... Que veut-on que je fasse au Maroc ?

– On ne me l'a pas dit.

– Enfin, on me déplace dans quel but ?

– D'après ce que j'ai cru comprendre, les déplacements sont nécessaires pour que vous appreniez le nom d'une ville et d'une cachette où gîte un trésor.

– Pourquoi moi ?

– Aucun autre ne recevrait les confidences de ceux dont chacun connaît, non pas tout, mais seulement une part de la vérité.

– Une lettre peut-être ?

– Peut-être l'N de Jacksonville est-elle un morceau du secret. Des racontars circulent entre les rares Caramar que j'ai rencontrés... Le trésor aurait appartenu à un mort. Des dévoués ne révéleront qu'au fils du défunt la parcelle de vérité qu'ils détiennent.

– Alors je serais ce fils ?

– Probablement.

– Mais de qui, de qui ?

L'interlocuteur du jeune homme secoua philosophiquement la tête.

– Bon ! Vous l'apprendrez quand le moment sera venu, puisque l'on vous fait voyager pour cela. Donc patientez.

– Et Caramar, le chef, connaît le secret ?

L'homme maigre nia du geste.

– Bien certain que non. Sans cela, il n'aurait pas besoin de vous déranger.

Tip ne pouvait douter.

Son interlocuteur lui avait avoué tout ce qu'il savait de l'inextricable aventure dans laquelle il se débattait.

Du mot de l'énigme il connaissait, lui, une lettre, N, et elle avait coûté la vie au captif qui la lui avait révélée.

Plus loin, il en apprendrait davantage.

Allons, il se laisserait emporter dans l'inconnu, et il ne risquerait pas, par une résistance intempestive, de compromettre la vie de la gentille Grace.

Il serra la main de Caramar, et il allait sortir du buffet-bar quand deux passagers y firent irruption. C'étaient Jaspers Flack et Jean Terrade.

A voix basse, Caramar chuchota vivement :

– Défiez-vous de ces personnages. Ils vous sont

ennemis. Efforcez-vous de vous séparer d'eux à la première escale.

— Mais jusque-là ? bredouilla Tip consterné de voir apparaître une nouvelle complication.

— Ayez l'air de croire tous les mensonges qu'ils vous débiteront.

— Des mensonges ?

— Pour capter votre confiance. Attention, l'ennemi prononce son attaque.

En effet, Jaspers et Jean, qui s'étaient arrêtés un instant à l'entrée du bar et avaient aperçu Tip Linn, échangeaient rapidement les répliques suivantes :

— Lui, Master Flack !

— Je vois, mon digne ami; je vois l'homme de notre match.

— Il faut nous « présenter » contre lui.

— Pourquoi donc ?

— Ce sera bien plus aisé de ne point le quitter quand nous serons de ses relations.

— Oh ! très juste en vérité.

Et marchant droit au jeune homme, interloqué par son mouvement tout autant que par les avertissements de Caramar, Jaspers s'exclama :

— Je salue, Master, je salue en cordialité; je prie de juger bonne la présentation de Jaspers Flack, et d'écouter l'expliquement de son désir de secouer les mains avec vous.

— Feignez de croire à sa sincérité, souffla Caramar.

Et Tip murmura docilement :

— Je secouerai et j'écouterai.

Il écouta, en effet, le récit du match étrange qui avait lancé sur ses traces le riche Flack et son secrétaire. Naturellement il n'en crut pas un mot. Il se demanda vainement le but de pareille invention. Au bout d'un quart d'heure, il se sépara des deux Américains, et chancelant, troublé, étourdi par des sentiments contradictoires et confus, il gagna la porte et se dirigea vers la partie du pont où il avait laissé ses amis.

Il ne les aperçut nulle part.

Inquiet déjà il avança encore, parcourant le navire de regards interrogateurs.

Or, au moment où il passait devant l'entrée du dining-room, sis, on s'en souvient, à côté du buffet-bar, la porte s'ouvrit brusquement, démasquant la silhouette élégante de miss Grace, et, en arrière d'elle, celles de Clodius Sharp, des nains, de Félix.

La jeune fille lui recommanda le silence du geste, l'entraîna à quelque distance et enfin :

– Le boy Félix nous a conduits au dining. A travers la cloison on entendait votre entretien.

– Oh! balbutia Tip passant par toutes les nuances du rose à l'écarlate...

– J'ai tout entendu, Tip, reprit-elle d'une voix un peu tremblante, et je veux vous dire ceci : j'ai été contente de regarder dans votre cœur; en y regardant, j'ai vu aussi le mien.

– Le vôtre? bégaya-t-il bouleversé par ces paroles.

– Et il est tout à fait semblable, Tip, tout à fait présent, il ne faut plus parler de cela, tant que vous devrez obéir aux Caramar; seulement j'ai voulu que vous n'ignoriez pas la pensée de l'amie qui connaissait la vôtre.

. . . . . .

Oh! les jours de traversée passèrent avec une rapidité relative.

Tip, Grace, le couple Lookely, Félix se livraient à une perpétuelle partie de cache-cache, afin d'éviter, tantôt le maigre Caramar, tantôt le duo Jaspers, qui leur inspirait une défiance caractérisée.

Les deux matcheurs s'étaient présentés, avaient loyalement expliqué les termes de leur pari, s'excusant d'être astreints par lui à se tenir constamment à *longueur d'œil* du gentleman Tip Linn.

Mais, influencés par Caramar, les jeunes gens et leurs amis avaient considéré le pari comme un mythe, comme une invention, sous le couvert de laquelle des ennemis pensaient s'abriter.

Et, effet réflexe de cette pensée, ils s'étaient sentis mieux disposés à l'égard de Caramar, à raison de cette double proposition en partie erronée :

Caramar ne dissimulait pas sa situation relativement aux voyageurs involontaires.

Flack et Terrade, au contraire, se voilaient du masque de l'amitié.

L'un apparaissait sincère; les autres, fourbes.

Seulement il ne fallait permettre à aucun de lire la pensée secrète des victimes de l'étrange circumnavigation.

Aussi le groupe dont faisait partie Clodius Sharp évolua-t-il de façon à tenir la balance égale entre le Caramar et ceux que l'on considérait un peu comme ses adversaires.

Caramar se prétendait dévoué aux intérêts de Tip Linn et contrecarré par Flack et son secrétaire.

Ceci pouvait être vrai ou faux.

De sorte que l'ennemi se pouvait trouver d'un côté ou de l'autre, avec cependant une présomption favorable au bénéfice de Caramar, qui n'avait pas cru devoir expliquer sa présence par un match évidemment mensonger.

Bref, le capitaine du *Dmitripoulo* ayant annoncé un soir que le lendemain, à 8 heures du matin, le navire entrerait dans le port de Tanger, Tip rassembla ses amis à l'arrière et leur tint ce langage :

– Nous débarquerons à Tanger. Le Caramar actuel nous quittera, et sera remplacé par un autre qui se fera connaître de nous et nous guidera dans notre voyage. Bon. Ceci, je l'accepte, d'abord parce que je ne puis pas l'empêcher, et ensuite, parce que je me dis que ces mystérieux guides sont peut-être mes amis.

Ardann et sa femme saluèrent ces mots d'une moue dubitative; mais ils ne prononcèrent pas une parole.

– Donc, reprit le protégé de Clodius Sharp, je passe sur le Caramar à venir; mais je vous demande si nous permettrons à ces soi-disant Jaspers Flack et Jean Terrade de continuer à nous poursuivre de leur présence, ce qui, autant qu'il est licite d'en juger d'après les réticences de Mr Caramar, est susceptible de présenter des inconvénients pour le très sincère travail que l'on exige de moi.

– Vous voulez les provoquer en combat singulier? questionna Patricka.

– Non, à quel propos, cette idée?

– Pour leur interdire de suivre le même chemin que nous-mêmes...

Tip secoua la tête en riant.

– J'ai un moyen plus sûr.

– Qui est?

– De les griser ce soir. Le Jaspers Flack surtout absorbe des quantités invraisemblables de cocktails. Je propose le pari qu'il ne prendra pas tel ou tel nombre de verres dans un laps déterminé...

– *All right!* Un pari, il n'osera pas refuser, puisqu'il a posé son personnage comme un parieur remarquable.

– Justement.

– Alors, Master Tip, ne dépensez pas du temps inutile, faites la chose sans retard.

– Cherchons-les.

– Vous n'aurez aucune peine à les trouver. Le repas du soir terminé, ils sont certainement au bar, comme chaque jour depuis le départ.

Le renseignement donné par le boy Félix mit tout le monde en mouvement.

Ainsi que le premier jour de la traversée, les amis de Tip Linn se glissèrent dans le *dining-room*, séparé, on s'en souvient, par une simple cloison du *refreshment bar*, tandis que le jeune homme pénétrait seul dans ce dernier compartiment.

Mais sur le seuil il s'arrêta net.

Assis à une table, il venait d'apercevoir Caramar, Jaspers et Jean.

Devant chacun s'alignaient des verres emplis de liquides aux tons variés. Avec stupeur, Tip en compta vingt devant Caramar, autant en face du rutilant Jaspers, et une demi-douzaine seulement à portée du secrétaire de ce dernier.

Que signifiait cette singulière mise en scène?

La voix de Caramar le fit tressaillir.

– Ceci est droit, plaisantait le maigre personnage, vingt rafraîchissements pour les citoyens américains, dont la soif est la plus grande du monde, et six seule-

ment pour le gentleman *des vieux pays*, où l'on a le petit estomac fragile des malades.

Ah ça ! Caramar appliquait donc l'idée éclose à l'instant dans le cerveau de Tip !

Il matchait avec Jaspers et Jean.

Seulement le protégé de Clodius se confia que les six verres octroyés à Terrade représentaient une ration bien faible et tout à fait insuffisante pour le réduire à l'état inconscient si souhaitable au moment de l'escale de Tanger.

Au reste, le loisir des réflexions approfondies lui fut refusé.

Caramar l'aperçut et avec jovialité.

— Oh ! Master Tip Linn ! En vérité vous arrivez au mieux. Nous avons besoin d'un *marqueur* pour les points de notre pari. Vous nous obligerez de la plus absolue façon en consentant à remplir cet office.

Il sembla au jeune homme que son interlocuteur le regardait d'un air d'intelligence, et docilement il vint prendre place à la table des parieurs.

— Sir Flack et moi prendrons vingt cocktails, pendant que Mister Terrade en absorbera six. C'est preuve de la supériorité de l'Amérique. Hurrah pour les United States of America.

Tip approuva du geste, tira son carnet, son crayon, traça trois colonnes sur un feuillet, surmonta chacune d'une initiale : F pour Flack, C pour Caramar et T pour Terrade.

Au-dessous il représenta par des traits chacun des gobelets successivement absorbés.

De temps à autre, il donnait le résultat atteint.

— F : 6; C : 7; T : 2.

Puis un peu plus tard.

— T : 4; F : 15; C : 8.

Jaspers et Jean, très rouges, se moquaient de leur adversaire, qui au nombre 8 s'était arrêté.

Caramar prétextait un mal de gorge subit qui le mettait dans l'impossibilité d'avaler.

Mais sa face sèche se plissait de mille rides. Evidemment l'angine dont il se plaignait le rendait d'humeur hilare.

Soudain la surexcitation de Flack et de son secrétaire tomba d'un coup.

Tous deux cessèrent leurs clameurs. Ils promenèrent autour d'eux des regards troubles. Leurs têtes semblèrent vaciller sur leurs épaules.

Puis d'un coup, ils se penchèrent en avant; leurs fronts heurtèrent la table, et ils demeurèrent ainsi, inertes, un ronflement sonore jaillissant de la bouche entrouverte de Jaspers, tandis que les lèvres de Terrade ne laissaient passer qu'un murmure à peine perceptible.

— Oh! grommela Tip stupéfait de la brusquerie du résultat, les quinze cocktails de Master Flack peuvent expliquer son engourdissement, mais le Français hors de combat après quatre seulement...

— Un seul aurait suffi.

Caramar prononça ces mots avec une joie visible.

Tip eut l'impression qu'un peu plus son interlocuteur éclaterait de rire.

Néanmoins il l'interrogea du regard.

Pour toute réponse, le bizarre personnage tira de sa poche un flacon qu'il mit sous les yeux du jeune Américain.

A travers le verre, ce dernier distingua des granules de couleur jaunâtre.

Et sur l'étiquette du flacon il lut :

« Granules, glucose et opium ».

— De l'opium!

Instinctivement il serra les mains de Caramar.

Ah! celui-ci avait perfectionné son idée. De l'opium, c'était le sommeil assuré pendant de longues heures; c'était la possibilité de débarquer en abandonnant à bord les indiscrets et mensongers parieurs.

On eût cru que Caramar lisait dans la pensée du jeune homme, car il reprit :

— Je vais les faire porter dans leur cabine. Puis je prendrai quelques petites précautions pour qu'ils ne nous troublent pas au moment du débarquement.

— Remerciements.

— Non, non, il n'y a pas matière. Ces gens distil-

laient de l'ennui pour nous; cela n'était rien. Mais leur présence imprévue pouvait aussi ennuyer le chef.

Sur ce, le maigre agent de l'être inconnu qui présidait aux déplacements de Tip appela les stewards.

Se conformant à ses ordres, ceux-ci empoignèrent Jaspers et Jean, qui par les jambes, qui par les épaules, et s'engouffrèrent avec leurs fardeaux dans l'escalier des cabines.

. . . . . .

Que le sommeil provienne de l'opium ou de tout autre narcotique, le premier désir du dormeur en reprenant conscience des choses est de s'étirer longuement.

Jaspers et son compagnon ne manquèrent pas à la règle.

Ils eurent une ou deux aspirations profondes, leurs paupières palpitèrent, se soulevèrent lentement, démasquant des yeux aux regards encore vagues, puis chacun des deux hommes tenta d'allonger les bras.

Etrange! Un obstacle immobilisait leurs membres antérieurs.

Que signifiait cela?

Ils voulurent pencher la tête pour se rendre compte de la cause d'une résistance aussi inattendue.

Une vive douleur au cou arrêta net le mouvement.

Cette fois, ils comprirent...

De fines cordelettes immobilisaient leurs têtes. Ils se rendirent compte aussitôt qu'un lacis serré de liens leur interdisait le moindre geste.

— Qui nous a garrottés ainsi? murmura Terrade.

— Je le demande avec surprise, riposta Flack.

— Je n'en sais rien, pour ma part.

— Moi, pas davantage.

Et d'un ton pensif le riche Américain poursuivit :

— Je concevrais la chose si le steamer était ballotté dans la terrible tempête; ce serait la précaution très aimable pour empêcher un corps de rouler en dehors des couchettes sur le plancher. Mais la tempête n'a pas lieu, car le navire se tient tout à fait paisible.

Un ricanement léger résonna dans la cabine. Avec un touchant ensemble les passagers s'écrièrent :

— Pourquoi vous riez contre moi ?

— Vous êtes gai, Master Jaspers.

Et aussitôt en chœur, tous deux s'exclamèrent :

— Mais je ne ris pas du tout !

Un troisième organe vint heureusement faire sa partie dans l'entretien.

— Non, non, gentlemen; ne vous troublez pas. C'est moi qui suis en gaieté et non pas vous.

Un *humpf* stupéfait s'échappa des lèvres des victimes de l'incompréhensible aventure.

Ils croyaient reconnaître l'organe d'un passager.

Au surplus, celui-ci ne tenait pas à les laisser dans le doute, car il se rapprocha des couchettes, pencha son visage sur chacun des personnages, leur montrant ainsi les traits anguleux du señor Caramar.

— *God bless you*, grommela Jaspers; vous expliquerez pourquoi nous sommes dans cette posture.

Nouveau ricanement de Caramar.

— J'expliquerai volontiers...

Mais le millionnaire l'interrompit.

— Détachez d'abord nous-mêmes...

Flack s'arrêta interdit.

Son interlocuteur secouait négativement la tête. Et comme il allait interroger, l'autre prononça tranquillement :

— J'explique en premier lieu : ceci vous permettra de comprendre que je ne saurais vous débarrasser de vos liens avant un moment encore passé.

— Un moment encore passé ? bredouillèrent les intéressés.

— Oh ! pas très considérable... Une petite heure à peine.

— Une heure !

Ces quatre syllabes s'envolèrent dans un véritable rugissement.

Cela du reste ne parut aucunement troubler Caramar, car il reprit sans se départir de son calme :

— Ces clameurs sont de la force perdue en toute inutilité. Vous avez déchaîné entre vous un pari.

– Sans doute.

– Ne coupez pas, je prie. Ce pari gêne une entreprise sérieuse.

– Allons donc!

– Le chemin que parcourt Master Tip Linn ne doit pas être connu de gens étrangers à l'affaire. Donc il convenait de vous mettre en dehors de ce chemin.

– En dehors, pourquoi... notre pari?

– Pari ou non, ceci n'a pas d'importance. On a fait la chose utile. En ce moment, le *Dmitripoulo* fait escale dans le port de Tanger...

– Nous sommes à Tanger! gémirent en écho Jaspers et Jean.

– Tip Linn, poursuivit imperturbablement leur interlocuteur, a débarqué depuis trois heures. Si je n'écoutais que ma courtoisie, je vous délivrerais de suite, certain que vous ne le pourriez plus joindre; mais les ordres auxquels j'obéis portent que je dois attendre l'instant où le navire reprendra sa marche. Une fois éloigné du quai, la sécurité sera plus grande, je le reconnais; aussi je me conformerai à mes instructions.

Et comme ses victimes se répandaient en remarques d'un caractère plutôt désobligeant, Caramar les salua ironiquement de la main, et leur dit d'un ton placide quoique ferme :

– Ne dépensez pas de paroles inutiles. Il ne faut pas de bruit susceptible d'attirer l'attention.

– Pas de bruit. Ah bien, nous allons appeler, attirer tout le personnel...

L'autre haussa les épaules :

– Alors vous serez « morts »!

– Hein! murmurèrent les captifs non sans un tressaillement justifié.

– Morts, répéta leur interlocuteur, car mes ordres sont formels : vous rendre muets, par la persuasion ou... autrement.

Puis, conciliant :

– Soyez discrets. Dans quarante-cinq minutes, le steamer se remettra en marche. Je délivrerai vos personnes aussitôt que l'hélice tournera, donc...

Aucun ne répondit.

A quoi bon discuter contre l'inéluctable.

Un grand silence régnait dans la cabine. Les minutes s'égrenaient les unes après les autres, et brusquement le mugissement de la sirène arriva jusque dans les couloirs des cabines.

– L'appel avant le démarrage, prononça Caramar.

Certes, les prisonniers l'avaient entendu cet appel, annonciateur de leur délivrance prochaine.

Mais un tressaillement parcourt la coque.

Les pistons de la machine viennent d'être mis en marche, le plancher vibre sous la rotation de l'arbre de couche. L'hélice se visse dans l'eau.

– Le navire part, murmurent Jaspers et son compagnon.

– Et moi, je vous délivre, comme je l'ai promis.

C'est Caramar qui prononce ces paroles. Il court aux couchettes. Sous ses doigts les cordelettes qui emprisonnent les membres des voyageurs se relâchent.

Flack et Jean bondissent sur leurs pieds.

Et soudain le Français jette un cri.

– Jaspers, suivez-moi.

En même temps, son poing frappa Caramar au creux de l'estomac. Sous le choc qui lui coupait la respiration, le personnage chancela, s'appuya à la cloison pour ne pas tomber.

Et cependant Jean entraînait Jaspers, refermait la porte à clef sur ces seuls mots :

– J'ai trouvé le moyen de rejoindre Tip Linn.

– En vérité, mais comment ?

– Vous le verrez. Pour l'instant, emboîtez-moi le pas, et préparez-vous à me verser une nouvelle ration de dollars.

Derrière lui, le millionnaire médusé parcourt les couloirs, escalade l'escalier, bondit sur le pont.

Le *Dmitripoulo* est engagé à cette heure dans le chenal, bordé d'estacades de bois, qui relie le port à la rade.

Mais Jean ne permet pas à son compagnon d'examiner le décor. Il l'entraîne au pas de charge jusqu'au bastingage, et là, lui montrant l'eau verte et l'estacade sur laquelle s'agrippent des échelles de fer :

– Suivez toujours. Nous resterons à Tanger et nous retrouverons notre objet du match.

Pouf ! un éclaboussement. Jean a sauté à la mer.

Jaspers est bon nageur. Il exécute la même manœuvre. Et tandis que les autres passagers crient, s'affolent devant cette baignade improvisée, les deux compagnons tirent leur coupe, gagnent une échelle de fer, l'escaladent, et du haut de l'estacade, ruisselants mais enchantés, ils saluent de la main le steamer qui continue sa course.

CHAPITRE V

TANGER

– Parfaitement ! A Tanger nous n'avons à effectuer que des chargements peu importants. Par suite, notre escale ne durera pas plus de quatre heures.

C'est en ces termes que le commandant du *Dmitripoulo* avait renseigné les passagers désireux de descendre à terre, durant le bref séjour du paquebot au pier de Tanger.

Car le navire ayant lutté contre le courant rapide du détroit de Gibraltar (dont la cité marocaine occupe l'orée dans l'océan Atlantique, formant ainsi pendant avec la forteresse anglaise de Gibraltar, qui commande l'entrée du détroit sur la Méditerranée), le navire donc avait pénétré dans le port.

Ce port, encore qu'amélioré depuis l'installation des Français au Maroc, conserve cependant ce laisser-aller, cette fantaisie barbaresques, nés du fatalisme et de la paresse des Arabes.

Sur les quais aux dalles usées, brisées par places, aux charpentes, solives, appontements vermoulus, des *kammas* (portefaix) s'allongeaient voluptueusement au soleil, en attendant que le service sanitaire accordât la libre pratique au steamer *Dmitripoulo*.

Quelques habitants, au long caftan, le front couvert du tarbouch, enjuponnés de culottes amples, déambulaient à petits pas, examinant, en affectant de s'occuper de tout autre chose, le navire et ses passagers impatients groupés sur le pont.

Des marchands et marchandes d'oranges, de ligatures ou chapelets de santal, de confiseries variées, de boulettes d'encens prêtes à être enflammées, stationnaient en face de la passerelle de débarquement.

Leurs faces bronzées, leurs yeux noirs se tendaient vers les passagers momentanément retenus à bord, avec une expression d'avidité violente.

Ces écumeurs du port les considéraient en effet comme des proies véritables. Et de fait, s'ils ne se promettaient pas de dévorer les personnes elles-mêmes, ils avaient du moins l'intention d'absorber le plus possible du contenu des portefeuilles, talisman principal, peut-être unique, qui, en tous lieux, fait vénérer les voyageurs.

Tip Linn et ses amis, anciens ou nouveaux, Clodius Sharp, Grace, le couple Lookely, le steward Félix, se tenaient au long du bastingage, souriant à la pensée de Flack et de Terrade, enfermés à ce moment dans leurs cabines respectives, d'où ils ne sortiraient que bien plus tard, alors que le vapeur hellénique aurait regagné la haute mer.

Et l'esprit allégé par la croyance qu'ainsi ils se trouveraient débarrassés d'ennemis cruels, et ne rencontreraient plus, en face de leurs personnes, que les seuls Caramar, ils se laissaient aller à considérer la cité marocaine, se familiarisant avec l'aspect de Tanger, de cette ville où le caprice de leurs guides inconnus les forçait à débarquer.

Cet aspect n'avait rien de rébarbatif.

La cité, étagée sur les collines à pentes douces qui l'encerclent, et que, bien loin en arrière, des sommets plus élevés dominent de leurs gradins successifs, les teintes riches des rochers, des plantations, de la mer, du ciel lumineux, formaient un ensemble des plus séduisants.

La nouveauté des costumes ajoutait encore au charme du tableau.

Tout à coup, Grace appuya fortement la main sur le bras de Tip.

– Regardez donc le jeune Arabe qui se tient à l'écart des marchands.

– Justement, je remarquais ses traits réguliers, ses yeux sombres, sous son turban maintenu par une cordelette de poil de chameau; il présente, savez-vous, le type absolument pur de la race autochtone de l'Atlas.

La jeune fille l'interrompit avec une pointe d'impatience :

– Ce n'est pas ce qui me fait vous prier de l'observer.

– Qu'est-ce donc alors ?

– Cet homme n'a pas l'allure mercantile de ses compagnons. Son regard cherche quelqu'un ici à bord. De plus, ce quelqu'un n'est pas un *client*, car si tout l'être du chercheur indique la curiosité, rien en lui ne décèle les calculs cupides.

L'adolescent, Grace disait vrai, se différenciait totalement des *mercantis* dont il était entouré.

Mais un nouvel incident détourne aussitôt l'attention des fiancés.

Caramar, le long, le maigre Caramar, s'est approché d'eux; il susurre aimablement :

– Vous allez débarquer. Moi je continuerai sur le *Dmitripoulo*, avec l'unique plaisir d'y garder ceux qui, sous couleur d'un pari, prétendaient vous combattre. J'exprime mon regret de me séparer de vous, et le vœu que le chemin de la fortune vous soit fleuri.

Quel surveillant prendrait congé en termes plus galants ?

Tip se laissa secouer la main autant qu'il plut à Caramar. Seulement, accaparé par les adieux aimables et prolixes du personnage, il cessa de considérer l'Arabe signalé tout à l'heure par miss Grace.

Ce fut fâcheux, car il eût constaté que l'indigène ne cherchait plus. Son attitude montrait qu'il avait trouvé.

Et, chose étrange, ses prunelles se rivaient mainte-

nant sur le groupe, suivant les moindres gestes des causeurs avec une inexplicable attention.

Doublement inexplicable, car, à ce moment même, Caramar appuyant amicalement la main sur l'épaule de son interlocuteur Tip Linn, l'Arabe grommela :

– Parfait ! Le fils du trésor, c'est celui-là !

Puis, narquois, il continua par ces mots, qui eussent donné à penser aux voyageurs, s'ils avaient pu les entendre :

– Je cours prévenir les douaniers Felza et Koreï-toub. Rien n'est plus hospitalier que mettre au point les opérations de douane.

D'un pas alerte, il se dirigea vers un baraquement situé à peu de distance, et que la présence de soldats débraillés, aux uniformes cannelle et rouge (couleurs des douanes chérifiennes), désignait comme affecté à l'important service qu'il venait de nommer.

Dans les autres ports marocains, les douanes sont placées sous le contrôle de fonctionnaires européens.

Tanger devant être *ville neutralisée*, les douaniers ressortent toujours à l'administration du Maghzen, et ces singuliers employés opèrent avec la même et arbitraire tranquillité qu'avant la conquête.

Vingt-cinq pas portèrent l'Arabe devant le poste des douanes.

Deux officiers, reconnaissables aux passementeries d'or terni dont s'enrichissaient leurs uniformes, saluèrent le nouveau venu.

– Eh ! voici sahib Caramar !

Encore Caramar ! Si Tip avait perçu ces trois syllabes, il se fût étonné à juste titre de voir surgir ce nouveau spécimen du protéiforme personnage.

Caramar lui fût apparu n'être plus le nom d'une famille, mais bel et bien celui d'une tribu.

L'Arabe, lui, s'inclina en souriant.

– Une confidence aux nobles *chefs de Trente* (ce grade correspond à celui d'adjudant) Felza et Koreï-toub !

– Une confidence ?...

– ... Qui leur vaudra sans doute une gratification

agréable et les félicitations du caïd, gouverneur de la cité.

Les officiers douaniers s'épanouirent.

– Une seule de ces récompenses suffirait au bonheur journalier d'un vrai croyant.

Et Koreïtoub ajouta en vitesse, montrant sans vergogne sa hâte d'apprendre le moyen d'encaisser éloges et pécune :

– De quoi s'agit-il ?

– Contrebande !

– Qui ?

– Des passagers du *Dmitripoulo*, qui vont débarquer à l'instant.

Felza regarda son collègue. Son collègue le regarda.

Tous deux se grattèrent la tête avec un si parfait ensemble, que l'on eût pu croire le mouvement prévu à l'école du soldat de l'armée du Maghzen.

– Diable ! Diable ! des Européens...

– Pas Européens, rectifia Caramar, Américains.

– Même chose comme ennuis.

– Et contrebande que les roumis (Européens) poursuivent avec énergie. Armes, munitions.

Le visage des chefs de Trente s'éclaira.

– Que ne le disais-tu de suite. Nous t'accompagnons.

– Vous ferez bien, car, voyez, le *toubib* (médecin) se prépare à traverser la passerelle du *Dmitripoulo*. Les passagers vont le suivre avant peu.

L'Arabe exprimait la réalité.

Déjà l'on pouvait constater sur le pont du steamer des remous trahissant, de la part des passagers, l'impatience habituelle de mettre le pied sur la terre ferme.

Tip se laissait, pour la vingtième fois, broyer les mains par le Caramar du bord.

– Ainsi, vous m'affirmez, disait-il, que la mort du digne gardien de l'N, à Jacksonville, fut l'ouvrage d'un *mauvais garçon* (bandit) quelconque.

– Je vous l'affirme certainement.

– Que ce crime n'est aucunement connexe de mon affaire ?

– Une coïncidence, rien de plus. Coïncidence

fâcheuse puisqu'elle vous incite à vous défier de ceux qui vous aiguillent vers la richesse.

Le ton du sec personnage sonnait la bonne foi.

— Je vous crois, reprit l'Américain. J'obéirai donc à Tanger. Seulement que l'on veille. Car à la première goutte de sang versée maintenant, je refuserai de marcher du même pas que des gens qui tracent leur route en rouge.

— Pas de danger, je vous le garantis.

— Dégagez la passerelle!

Le commandement, lancé par le capitaine du steamer, coupa court à la conversation.

Une dernière fois, Caramar, le maigre, emprisonna dans ses mains osseuses celle du jeune Tip Linn, et ce dernier, délivré enfin de cette étreinte, s'empressa de rejoindre sur le quai ses amis qui l'y avaient déjà précédé.

— Où irons-nous?

Ce fut Patricka qui répondit à la question jaillie de toutes les lèvres.

— A l'auberge, ou plutôt au caravansérail, comme l'on dit en pays musulman. Nous y serons mal logés, mal nourris; tout nous apparaîtra sale, négligé, mais nous n'avons pas le choix! L'internationalisation de Tanger amènera plus tard la création d'hôtels cosmopolites, de palaces, etc.; pour l'instant, sachons nous contenter du caravansérail, préférable en somme à la belle étoile.

Nul ne contesta le dire de la jolie naine. Son expérience de reporter faisait autorité.

— En route donc, commença Tip...

La décision, facile à prendre, fut impossible à exécuter.

Deux personnages s'étaient dressés en face du jeune homme, opposant l'obstacle de leurs corps à tout mouvement en avant.

Et Tip marquant un geste de surprise, tous deux se courbèrent en accents circonflexes, se redressèrent, appuyèrent l'index sur leur poitrine et susurrèrent cette présentation :

— Felza!

– Koreïtoub!
– Chefs de Trente, pour vous servir.
– Douaniers, traduisit le petit sir Ardann.

Le mot, bien plus clair que l'appellation locale reproduite par les officiers, ramena le sourire sur les lèvres du jeune Américain, et du même coup, sur celles de la charmante Grace et de son oncle Clodius.

– La douane n'a aucune déclaration à espérer de moi! plaisanta Linn.

– Aucune, dites-vous, Sahib?

– Je le dis, Messieurs, et vous comprendrez ma sincérité en apprenant que je n'ai pas l'ombre de bagages; à ce point que je vais être obligé d'acheter, au jour le jour, les différents objets de toilette ou d'habillement dont j'aurai besoin. Sur cette déclaration qu'aucun droit ne frappe, je suppose, j'ai l'honneur de vous saluer.

A sa grande surprise, les chefs de Trente ne bougèrent pas.

Peut-être ces barbaresques ne comprenaient-ils pas les beautés de la langue américaine?

Il cherchait comment se faire entendre, quand Koreïtoub, utilisant à son tour les vocables saxons, mais les agrémentant d'un accent et de locutions sabir du plus réjouissant effet, prononça :

– Il y a bons bagages.

– Eh non! Je vous répète que je n'en ai pas.

– Bono! Bono! Il y a pas. Ma li bagages au bateau va transporter à la douane. Si tu avais par hasard sans ti souvenir... Li seraient perdus.

– Par Satan, je vous dis...

– Non, non, Sahib, ne dis pas la colère. Dis seulement le nom à ti. Il y a douane bien faite à Tanger. On ti retrouverait si besoin en était.

Si étrange apparut la requête, que le jeune homme ne put se tenir de rire, ses compagnons de voyage lui faisant écho.

Et au milieu des spasmes de sa gaieté, il indiqua ses noms, âge; ceux de sir Clodius Sharp, de miss Grace.

Les petits Lookely se soumirent aux mêmes formali-

tés, dont seul Félix fut exempté, à raison de sa tenue de steward du *Dmitripoulo.*

Felza et Koreïtoub notaient les réponses sur leurs carnets graisseux.

– Il y a bon merci, Sahib... Ti séjourner à Tanger?

– Oui.

– Ti savoir où descendre... Je vois ti pas savoir. Alors je serai le guide vers le caravansérail Mehemet-Akban, le grand par-dessus tous dans la cité.

Que faire en présence d'un officier des douanes aussi empressé? Accepter ses services et lui faire gagner la « gratification » qu'il cherche certainement.

Koreïtoub fut donc agréé pour guide, tandis que Felza, son carnet à la main, reprenait le chemin des bâtiments de la douane.

Un quart d'heure après, les voyageurs ayant trouvé à s'installer tant bien que mal au caravansérail congédiaient leur cicérone, et se lançaient à travers la ville marocaine, avec le souci de rapporter quelques souvenirs de leur excursion aussi involontaire que transatlantique.

Les minarets, les ruelles pittoresques et sales, dont l'étroitesse ombreuse est peuplée d'harmonies vagues s'échappant des moucharabiehs, aux jalousies curieusement découpées, les murailles de la ville, avec leurs tours carrées, vestiges de fortifications d'un autre âge, arrêtèrent peu les regards des voyageurs.

Tanger, en effet, en dehors de l'importance qu'elle doit à sa situation à l'une des extrémités du détroit de Gibraltar, ne saurait être comparée à Fez ou à Marrakech, les véritables métropoles du Maroc.

Une visite au bazar, l'achat de menus objets, de parfums étranges, de cuirs maroquinés, conduisirent les touristes jusqu'à l'heure du dîner. Alors ils regagnèrent le caravansérail, s'avouant que le pittoresque de Tanger ne valait certainement pas la traversée de l'océan Atlantique.

Un peu déçus, se sentant menacés par l'ennui si leur séjour se prolongeait, ils ne remarquèrent pas, aux abords de leur logis, des cheiks drapés dans leurs burnous de laine, des femmes musulmanes voilées du

haïk, qui ne laissait apercevoir que leurs yeux brillants et noirs.

Ils ne se rendirent pas compte de l'émotion que causa à ces spectateurs inconnus leur entrée sous le porche ogival de l'hôtellerie. Et pourtant, tout cela avait une importance capitale.

Car ils allaient cesser de s'ennuyer, et même ils regretteraient vivement ce changement d'état moral, changement que l'on jugerait agréable à première vue.

— Inch Allah ! Le Prophète ramène les illustres voyageurs !

Cette exclamation salua l'entrée de Tip Linn et de ses amis dans le vestibule du caravansérail.

Les officiers des douanes Felza et Koreïtoub se trouvaient là, levant les mains vers le ciel, en un geste d'intense satisfaction, que leurs faces réjouies corroboraient éloquemment.

Mais ils n'étaient pas seuls.

Une douzaine de douaniers, aux costumes variés et sales, s'alignaient en arrière d'eux.

En dépit de leur équipement déplorable, on sentait ces guerriers des taxes susceptibles de se montrer redoutables, à la façon dont ils brandissaient leurs fusils aux garnitures de cuivre, et aussi à la vue de l'arsenal : poignards berbères, revolvers, sabres courts, suspendu à leurs ceintures.

Que voulaient ces braves gens ?

En quoi l'apparition des voyageurs les pouvait-elle émouvoir à ce point ?

Sans doute, Koreïtoub lut ces questions dans les yeux des ex-passagers du *Dmitripoulo*, car il prononça :

— Ti venir bâtiment douane, sahib Tip Linn.

— Bon. Pourquoi ? Je n'ai rien à démêler avec votre administration, car, je vous le répète, je ne traîne après moi aucun bagage.

Les officiers l'interrompirent vivement :

— Ne répète pas cette chose.

— Ah ça !... Vous devenez fous...

— Non, non... Allah n'a pas retiré notre esprit... Nous disons : ne répète pas, parce que si tu répètes, tu te tromperas pour la seconde fois.

– Je me tromperai...?

– Et quand on se trompe devant nous, les serviteurs fidèles des douanes, il faut payer l'amende et purger la peine de prison autant de fois que l'on a répété une fausse déclaration.

– Voilà, psalmodièrent en chœur les soldats, réalisant pour cette fois un ensemble bien rare dans leurs manœuvres habituelles.

Une minute, Tip Linn demeura muet, ne comprenant pas comment la douane pouvait avoir à s'inquiéter de bagages inexistants.

Les nains, eux, avaient probablement deviné une part de la vérité, car Ardann Lookely demanda, sans que sa voix trahît la plus légère surprise :

– Sur quoi vous appuyez-vous pour affirmer la présence de bagages appartenant au sahib Tip Linn?

Koreïtoub s'inclina :

– A la bonne heure. Ceci est la question sage, qui évitera les vaines dénégations.

– Sage, tant qu'il vous plaira; répondez-y, par exemple.

– Ainsi ferai-je, seigneur, dans le petit corps de qui le Prophète a enfermé la grande raison.

Puis ayant décoché ce compliment, qui amena le sourire sur les lèvres du ménage de nains et incita Patricka à échanger un tendre regard avec son mari, l'officier marocain reprit :

– Pour affirmer l'existence des bagages, voici notre motif : nous les avons vus et touchés.

– Vus et touchés, rugit Tip... Vous êtes plus avancés que moi.

– Chut! Chut, conseilla doucement Lookely, laissez s'expliquer ces hommes, qui sont évidemment de bonne foi.

– De bonne foi!

– Vous l'allez voir à l'instant.

Et s'adressant à Koreïtoub :

– Où et quand avez-vous vu les colis incriminés?

– Quand ils furent déchargés du steamer *Dmitripoulo* et déposés selon l'usage dans le hangar de la

douane. Nous pratiquons la visite, et les propriétaires procèdent ensuite à l'enlèvement de leurs ballots.

– Bien. Mais comment avez-vous supposé que le sahib Tip Linn?...

– Etait le maître de ceux-ci, voulez-vous demander?

– Justement.

– De la façon la plus simple et la plus péremptoire.

– Mais encore?

– Par la déclaration des chefs de cale du navire, et aussi par les étiquettes portant ces mots : « Steamship *Dmitripoulo*. Tip Linn, proprietor, Jacksonville à Tanger. »

– Il y avait cela? Cela était inscrit en toutes lettres?

– Il y a encore cela, seigneur; cela est encore écrit en toutes lettres; car nous sommes venus chercher le sahib pour qu'il reconnaisse ses bagages. Lui seul a qualité pour les débarrasser des étiquettes apposées par le service du paquebot.

Tous écoutaient, effarés par cette génération spontanée de bagages.

A quoi bon discuter?

Pour tous une idée évidente se présentait à l'esprit. On se trouvait en présence d'une nouvelle manifestation de l'étrange association des Caramar.

Qu'était cette association dont deux membres s'étaient révélés aux voyageurs? Mystère. Mais il ressortait de leurs déclarations que, s'ils contraignaient Tip Linn à un déplacement inexpliqué, ils n'en voulaient aucunement à ses jours, à la condition, bien entendu, qu'il ne résistât pas à leurs volontés.

La manière dont on lui avait fait quitter le sol des Etats-Unis démontrait la puissance des moyens dont ils disposaient. Il fallait obéir ou encourir leur colère en remettant à plus tard.

La gentille miss Grace concentra toutes ces pensées dans ce conseil :

– Obéissez, Tip. N'est-ce pas votre avis, amis qui nous entourez?

Félix, Ardann, Patricka inclinèrent affirmativement la tête.

Quant à Clodius Sharp, toujours chevauchant son rêve sismique, il répondit :

— Je vais même plus loin. Je conseille à Tip Linn, mon élève et ami, de procéder à la reconnaissance de ses bagages avec une sage lenteur.

— Vous dites, mon oncle? murmura la jeune fille stupéfaite.

— Je dis que, porté à Tanger, à l'entrée des colonnes d'Hercule, à l'instant où j'y songeais le moins, il me plairait de transformer ce déplacement stupide en chose utile.

— Utile?

— En étudiant sur place, géologiquement, les causes du cataclysme qui amena l'engloutissement de l'Atlantide et la mise en communication de la Méditerranée avec l'Océan, par le chenal de Gibraltar soudainement creusé dans la masse granitique.

Un haussement d'épaules général accueillit la réplique du savant, si complètement perdu dans les spéculations de son rêve sismologique, qu'il y ramenait les contingences des réalités présentes; celles-ci devenant, dans le brouillard de sa pensée, des hypothèses, alors que ses élucubrations hypothétiques acquéraient à ses yeux le cachet du réel.

A la suite de Felza et de Koreïtoub, les soldats en armes fermant la marche, Tip et ses amis regagnèrent le port, où se dressait le hangar de la douane.

Mais là, une surprise nouvelle les attendait.

Sur le sol étaient rangées une dizaine de caisses, toutes ornées de l'étiquette dont l'officier des douanes avait indiqué la teneur.

Tip Linn se trouvait à l'improviste propriétaire d'un bagage important.

La chose en elle-même n'eût point été pour l'impressionner; mais auprès des caisses, il distinguait un *agha* chargé de la police, immobile au milieu d'un groupe de ces miliciens irréguliers qui, dans les villes marocaines, maintiennent l'ordre et au besoin le troublent.

A la vue du jeune Américain, l'agha se mit en mouvement :

— Sahib Tip Linn? demanda-t-il.

– Oui.

– Autorisez-vous la vérification de vos bagages ?

L'interpellé haussa les épaules. La possibilité de refuser n'existait pas, il y avait ironie à solliciter sa permission.

Toutefois, faisant à mauvaise fortune bon visage, il répliqua :

– J'autorise.

Gravement l'agha laissa tomber ce commandement :

– Ouvrez les caisses.

Aussitôt les policiers indigènes se trouvèrent munis de marteaux, ciseaux, et tous instruments nécessaires à la manœuvre ordonnée.

En dix secondes, ils se répartirent les emballages et déclouèrent les couvercles.

Des nattes de paille apparurent.

Elles furent enlevées à leur tour. Un cri de stupeur s'échappa des lèvres de tous les assistants venus d'Amérique.

– Des armes ! des cartouches !

– Contrebande de guerre, modula l'agha du ton le plus joyeux.

– Contrebande de guerre, répéta Tip ahuri. Cela est un peu trop fort.

Il ne put en dire davantage.

Sur un signe de leur chef, les policiers s'étaient rués sur lui. Ses poignets furent immobilisés par des liens ; un bâillon s'appliqua sur sa bouche.

Et comme miss Grace, révoltée de cet injuste traitement, esquissait un geste de protestation, les agents levèrent leurs matraques, signes distinctifs et appuis de leur autorité, marquant ainsi qu'ils ne respecteraient pas même le sexe de la charmante nièce de Clodius Sharp.

Koreïtoub clama d'une voix de fausset :

– Amende : cent onces (l'once marocaine vaut environ 5 francs 82 centimes).

L'agha riposta en une modulation suraiguë :

– Prison de Bab-el-Arta.

– Jusqu'après complet paiement...

– D'abord, oui; mais ensuite comme punition légale du délit.

Tous deux se saluèrent gravement, comme enchantés d'être d'un même avis.

– La confiscation est d'ailleurs prononcée.

– Elle semble absolument justifiée.

– Qu'Allah appuie sur vous son regard favorable.

– Et que l'ange Mesroor indique votre nom à sa bienveillance.

Tandis que s'échangeaient ces salamalecs, Tip passait des mains des douaniers dans celles des hommes de la police.

Encadré par ces derniers, conduit au bout d'une corde attachée à ses poignets, il quitta la douane et fut entraîné dans les ruelles étroites et sinueuses de la ville.

Koreïtoub et Felza avaient barré la porte de leur corps, empêchant les amis du jeune homme de le suivre.

Mais quand il eut disparu avec ses gardiens, tous deux déclarèrent avec le plus aimable sourire :

– Vous avez entendu, la prison de Bab-el-Arta?

– Sans doute, riposta Ardann, plus calme que ses compagnons.

– Elle est située à proximité de la porte du même nom.

– J'entends bien.

– Je ne devrais pas vous permettre d'accompagner les agents de l'agha. Toutefois, le captif écroué, vous pourrez pénétrer auprès de lui.

– Comment? par quel moyen?

– Oh! nos geôles sont accueillantes. Une raison d'ailleurs impose l'obligation de permettre la visite des parents ou amis des captifs.

– Et cette raison, avez-vous le droit de nous la faire connaître?

– Assurément. La voici. L'administration ne nourrit pas les détenus.

Une stupeur se peignant sur les traits de ses auditeurs, l'officier continua :

– Cela surprend toujours les étrangers. Vous com-

prenez néanmoins la conséquence : un captif meurt de faim, s'il ne se rencontre pas quelqu'un prenant la charge de lui apporter du dehors les aliments indispensables.

Cette conception bizarre de la réclusion dans les geôles marocaines, s'ajoutant à l'accusation inattendue de contrebande qui s'abattait sur Tip Linn, plongea les voyageurs dans une sorte d'hébétude.

L'impression d'un cauchemar pesa sur eux, obscurcissant leur intellect. Ils restèrent sans un mot en face de l'Arabe, qui les renseignait avec une complaisance dont ils se seraient étonnés en d'autres circonstances.

Celui-ci marqua enfin un geste d'adieu.

— Allez et que Mohamed le sage vous inspire.

— Mesdames, Messieurs, je crois que l'on nous met à la porte. Occupons-nous donc du dîner de ce digne M. Tip.

La phrase de l'ex-steward Félix déclencha la volonté de tous.

Ils quittèrent la douane, sans que personne s'y opposât; mais tandis que Grace, très émue, gémissait :

— Pauvre bon et cher Tip !

Clodius marmonnait des paroles confuses.

S'il avait été permis à quelqu'un de discerner les vocables bruissant entre les lèvres du géologue, ce quelqu'un eût perçu avec stupeur ces phrases de toute évidence étrangères à l'aventure présente :

— Oui, parfaitement, le cataclysme engloutit des nations nombreuses. Le continent situé à l'ouest de l'Espagne et du Maroc descendit sous les eaux, une déchirure brutale se produisit dans la barrière rocheuse dressée entre les terres actuelles d'Espagne et du Maroc, et les flots, trouvant un passage, submergèrent les plaines basses, dont le contour dessine aujourd'hui les rivages méditerranéens.

Clodius avait oublié Tip Linn et s'impressionnait seulement de la disparition de l'Atlantide, survenue environ 8000 années avant notre ère.

Mais un nouvel incident occupa les voyageurs; à peine avaient-ils parcouru quelques pas qu'un brouhaha soudain les immobilisa.

ET AINSI CONDUIT AU BOUT D'UNE CORDE.

Une foule houleuse leur barrait le passage, poussant des clameurs ironiques.

Oh ! les indigènes ne s'occupaient pas d'eux.

Toute leur attention se concentrait sur deux personnages qui semblaient sortir de l'eau, et dont les vêtements s'égouttaient, marquant leur passage d'un sillon humide, tel que celui d'arroseuses municipales de dimension réduite.

Qu'était-ce encore que cela ?

Les voyageurs eurent à peine le temps de formuler la question.

Les promeneurs hydrauliques les aperçurent, foncèrent ainsi que des projectiles à travers les badauds, qui s'écartèrent vivement pour éviter leur contact humide et, se plantant devant Clodius, ils clamèrent :

– *All right !* Je retrouve nos personnages; le pari, il continue.

C'étaient Jaspers Flack et Jean Terrade, ce dernier ayant gagné encore une fois les 5000 dollars promis, lors du règlement du match, à celui qui trouverait le moyen d'assurer la non-interruption de la poursuite de Tip Linn.

Ils étaient radieux l'un et l'autre, Jean estimant que 5000 dollars sont agréables à empocher, et Jaspers jugeant que pareille somme n'est pas matière à être mentionnée.

Mais leur gaieté se figea devant l'accueil des amis de Tip.

Ardann se dressa de toute sa petite personne et, les toisant dédaigneusement, leur jeta à la face d'une voix stridente :

– Vous êtes des traîtres et des fourbes. J'interdis, sous peine du revolver, d'adresser une parole, une seule à ma chère lady et à moi-même.

– Pour moi, je pense comme Master Lookely, appuya Grace; je vous méprise, vous qui causez toutes nos tribulations.

– Et qui venez encore de faire « coffrer » ce digne gentleman, conclut Félix, avec son inimitable accent montmartrois.

Ces derniers mots chassèrent l'ahurissement des parieurs.

— Coffrer, quoi est cela ?

— Vous le savez bien, emprisonner.

— Comment ? Encore dans la prison, le jeune gentleman ?

— Oui, celle de Bab-el-Arta.

Et leur tournant dignement le dos, Félix rejoignit au pas de course le groupe formé par Clodius, Grace et le ménage nain, lesquels s'éloignaient rapidement.

Une seconde, Jaspers regarda Terrade; Terrade regarda Jaspers.

— Tip Linn dans le cachot ! murmura le millionnaire.

— Au cachot dont on nous fait porter la responsabilité !

— Nous ne sommes pourtant de rien dans cette matière.

— De rien du tout !

— Alors, quoi faire ?

— Rejoindre le captif pour le pari.

— Yes.

— Puis, si possible, le délivrer pour prouver l'innocence de nos individualités.

— *All right.* Courons derrière ses amis. Ils nous guideront sans le vouloir vers ce Tip Linn, que je regrette bien d'avoir rencontré...

Le riche Américain se reprit vivement :

— Non, je regrette pas; car ce digne jeune homme me maintient en grande excitation de match, et je ennuie plus comme auparavant.

Sur ce, les deux hommes se lancèrent à toute vitesse sur les traces des compagnons de Tip.

CHAPITRE VI

CAPTIF AVEC LA SECONDE LETTRE

Bab-el-Arta ne se distingue pas des autres geôles marocaines.

De hautes murailles nues, crénelées, l'entourent, percées d'une seule ouverture ogivale, permettant d'accéder à l'intérieur.

Ledit intérieur se divise en deux parties.

La première, affectée au logement du gouverneur-directeur, se compose d'un pavillon coquet, entouré d'un jardin si judicieusement planté que, des fenêtres du logis, on ne discerne pas les murs revêches de la prison.

La seconde, elle, est sinistre.

Une vaste cour, un peu plus longue que large, pavée de pierres disjointes, entre lesquelles poussent des herbes folles.

Tout à l'entour, des cages, fermées de grilles massives.

Et dans ces cages, pêle-mêle, abandonnés à eux-mêmes ou à la charité des étrangers admis, deux fois par jour, dans la *Maison Douloureuse* (style marocain), les détenus sont entassés.

Quels que soient les délits, fautes ou crimes, la prison reste identique. Le meurtrier cohabite avec le misérieux qui a dérobé une galette de maïs.

Ils sont soumis au même régime, au même abandon, à la même famine.

A la plus légère faute contre la discipline, ils sont chargés des mêmes fers, soumis aux mêmes cruelles bastonnades.

Il y a là une égalité de traitement inique en elle-même, qui justifie le dicton des tribus berbères :

« Si tu as un ennemi, n'hésite pas : prends-lui la vie; il perdra du même coup sa fortune; et, si tu es dépisté,

tu ne seras pas plus puni que pour le vol de la pochette de cuir où il enferme ses douros. »

Voilà l'enfer que Tip Linn aperçut en frissonnant, lorsque les policiers qui le conduisaient l'eurent fait entrer dans la prison de Bab-el-Arta.

Poussé par eux, il traversa en trébuchant la cour aux pierres disjointes par le lent travail des herbes sauvages, nées de semences apportées de bien loin peut-être par les brises capricieuses.

Un pan de grille tourna à la façon d'une porte.

Tip Linn fut projeté d'une bourrade brutale dans l'une des cages.

La clôture de fer se referma avec un fracas métallique, et les agents de la police s'éloignèrent, disparurent, indifférents aux gémissements qui avaient salué leur entrée.

Le jeune homme, à présent, était devenu la proie de la prison marocaine.

Un instant il demeura immobile, étreint par l'horreur de la geôle.

Ses yeux seuls se mouvaient, considérant les tristes compagnons de captivité grouillant autour de lui.

Pâles, minables, à peine couverts de vêtements sordides, ils étaient allongés sur le sol, ou bien repliés sur eux-mêmes, les genoux ramenés jusqu'au menton.

Un murmure, fait de prières et d'imprécations, bourdonnait tout à l'entour de la cour. Les uns hurlaient avec rage :

— Allah seul est grand et Mahomet est son prophète ! Mektoub (c'était écrit).

— Que les djinns rongent le foie de ce fils de chacal !

Ces exclamations, d'autres de même genre, se croisaient lugubrement avec des lamentations déchirantes.

Un vieillard gémissait :

— Qu'Azraël, l'esprit de lumière, pousse son glaive de feu dans mon cœur. Que mon âme s'échappe par la blessure ardente et suive le divin messager vers les paradis lointains, où l'on ignore la faim, la captivité, la souffrance.

Un jeune garçon, livide, grelottant de fièvre en dépit

de la chaleur de cette fin de jour, répétait d'un organe frissonnant :

– J'ai faim. Sois maudite, Aïchal, ma mère! Sois maudite! Tu as quitté la demeure de mon père Laudar. Et lui m'a repoussé comme fils; il a fait de moi la victime expiatoire. Sois maudite! Que les esprits de la nuit te déchirent en autant de parcelles qu'il y a d'étoiles au-dessus de nos têtes.

Et la plainte reprenait, nerveuse, désespérée :

– J'ai faim.

Toute l'épouvante de la prison du pays marocain étreignit Tip à la gorge.

Il comprenait la strophe du poète Ali-Oussa, chantant dans l'Espagne grenadine *la Mort du vaillant Boabdil :*

« Ils l'ont enfermé dans la prison, aux murs de pierre
« Epais comme les parois des montagnes escarpées;
« Et ses voisins gémissent autour de son propre gémissement;
« Les pleurs se mêlent, s'unissent, se confondent,
« Et tous lui semblent couler de ses yeux; les cris d'agonie
« Lui paraissent jaillir de ses lèvres. Il souffre pour lui, pour eux,
« Et entre dans la mort, sans plus savoir quelle part est sa propre douleur! »

Brusquement le jeune Américain est rappelé à la conscience de lui-même.

Une voix, qui domine le murmure des autres, a prononcé :

– Parmi les nouveaux venus, se trouverait-il celui *qui connaît la plaque de cuivre?*

Les mots de reconnaissance! Ils ont frappé l'ouïe du captif. Il sent son cœur battre avec violence.

Il oublie tout le reste, pour lancer la réponse apprise :

– Non, mais je sais ce qu'elle porte.

Oui, oui; il échappe à l'emprise du milieu. Comme à Jacksonville, le pouvoir occulte des Caramar l'a jeté en prison. Il est sûr maintenant d'en sortir, après avoir appris une lettre nouvelle de la devise inconnue qui le conduira à la cachette du trésor.

Et la voix reprend sans qu'il puisse discerner lequel parle parmi les détenus :

— Prouve !

— Des lettres et des chiffres, clame le jeune homme promenant autour de lui des regards interrogatifs.

Il cherche son interlocuteur.

Mais celui-ci ne se révèle point.

Les haillons animés, accroupis, couchés dans les cages, se reprennent à exhaler leur sinistre lamentation. Aucun ne marque par un signe qu'il veuille entrer en relations avec le jeune homme qui vient de répondre aux répliques convenues.

Ce retard irrite Tip.

Il frappe du pied.

Mais le geste n'éclaire pas la situation.

Que signifie cela ? Pourquoi lancer le signal, si l'heure n'est point venue de prononcer la lettre, la seconde lettre ?

L'idée se présente vainement à l'esprit surexcité du jeune Américain. L'inconnu, qui a parlé au nom de la plaque de cuivre, doit évidemment répondre à l'interrogation; mais il ne veut ou ne peut sans doute s'expliquer à cet instant.

Il faut donc attendre qu'il juge opportun de parler.

Tip Linn, malgré son trouble, comprend que le mystérieux interlocuteur obéit à une consigne ignorée.

Alors il se reproche de s'impatienter. Il doit attendre avec calme.

Il cherche à distraire son esprit. Il s'approche de la grille.

Il s'assied à terre tout contre les barreaux et tente de s'absorber en regardant ce qui se passe autour de lui dans la cour, dans les cages voisines.

Le spectacle lui apparaît peu encourageant.

Une tristesse identique règne à travers toutes les grilles.

De temps à autre des hurlements tranchent sur la mélopée plaintive des captifs.

Un gardien a cru bon de frapper un détenu.

Pourquoi ? Le geôlier l'ignore. Il a battu l'homme parce que celui-ci l'a regardé au passage, ou bien parce

qu'il n'a pas levé les yeux sur lui. Il l'a bâtonné pour le plaisir, pour rien, pour satisfaire l'obscure cruauté qui veille en son âme brutale d'inférieur.

Puis, soudain, tous les bruits sont remplacés par un carillon de clochettes égrenant dans l'air des tintinnabulements clairs et joyeux.

La voix psalmodiante d'un muezzin laisse tomber du haut d'un minaret invisible :

– Croyants ! Bénissez Allah à l'heure du repas du soir !

Cela signifie qu'il est environ sept heures.

Cela signifie aussi que les étrangers vont être admis dans la cour de la prison; que les captifs, auxquels s'intéressent des êtres libres, recevront la nourriture dispensée par la charité ou l'affection.

Ils vont pouvoir se nourrir, reprendre des forces pour souffrir plus longtemps.

Bah ! ce sera toujours un entracte dans la lente agonie des captifs. Un entracte ! Quelques minutes de distraction, d'oubli.

Et les détenus, coupables justement punis ou innocents frappés par l'arbitraire, se redressent.

Du fond des cages, ils se traînent jusqu'aux grilles, empoignent les barreaux à deux mains, introduisent leurs visages dans les intervalles, comme pour rapprocher leurs lèvres des aliments attendus.

Le spectacle est bestial, dégradant. Les fauves des jardins zoologiques, attendant leur nourriture, ont de ces attitudes, de ces expressions de physionomie.

La cour de la prison de Bab-el-Arta donne l'impression, ignominie de la geôle marocaine, d'une ménagerie humaine.

Ce sont de malheureux fauves à face d'hommes qui secouent impatiemment les grilles de fer.

Soudain une sorte de rugissement ébranle l'atmosphère.

Une porte basse s'est ouverte.

Des gardiens, armés de tiges de fer à l'extrémité taillée en pointe, paraissent, précédant un groupe d'indigènes portant des *macarètes* (mannes), des paniers, des couffins, des sacs.

Et des grognements de satisfaction saluent les visiteurs.

Les prisonniers expriment leur faim, la joie de la pouvoir apaiser.

Puis il y a des cris de douleur, des sons mats de chair meurtrie par le bâton.

Les geôliers font la police.

Ils mettent l'ordre parmi les détenus. Du moins est-ce ainsi qu'ils expliquent leur intervention barbare.

Enfin, ils permettent aux visiteurs d'approcher des cages et de remettre, aux captifs aimés, les provisions apportées à leur intention.

Tip Linn, de suite, a remarqué un groupe cher à son cœur.

Il a reconnu Grace qu'accompagnent les nains.

La jeune fille se montre d'une pâleur de cire. Evidemment l'épouvante angoisse son âme dans ce séjour de damnés, cercle infernal que Dante Alighieri n'a pas prévu en son rêve immortel.

La prison, par son nom seul, exerce une sinistre emprise sur les esprits les plus courageux.

Mais la geôle, ici, dépasse en horreur tout ce que l'on peut imaginer.

Heureusement les journalistes, correspondants du *Plus Petit Magazine Illustré*, possèdent un sang-froid à toute épreuve.

Ils distinguent Tip dans l'alignement des condamnés appliqués contre les grilles.

Affectueusement ils guident Grace vers lui.

Ils la pressent, car les minutes sont comptées. L'administration pénitentiaire (si l'on peut lui donner ce nom) accorde à peine quelques minutes pour que les provisions passent des mains amies dans les mains captives.

Déjà les gardiens qui président à la cérémonie retournent à pas lents vers la porte basse, unique issue de la cour des cages.

Mais Grace est en face de Tip Linn.

Elle lui passe un jambon, un poulet froid, un pain militaire, des fruits, une bouteille recouverte d'osier.

Sa voix grelotte des mots entrecoupés :

– Pauvre ami ! Quelle atroce chose ! Désolée, cher

malheureux ami. Je verserais toutes les larmes de mon cœur à voir cela.

Clac ! Clac ! Un roulement de claquettes de bois, heurtées en cadence, provoque l'envol de corbeaux qui, au courant des usages de la prison, sont venus se percher sur les corniches dès l'entrée des visiteurs.

Les oiseaux savent bien qu'ils auront leur part des reliefs des prisonniers.

Mais Adann Lookely explique :

– C'est le signal du départ.

– Déjà, soupirent Grace et Tip, dont les mains s'étreignent à travers les barreaux de fer.

– Courage, chère jolie petite chose, répond Patricka d'un ton affectueusement protecteur. Cela n'aura pas un long temps, n'est-ce pas ? Et puisque nous sommes contraints de faire la chasse à un secret...

– Contraints, contraints, grommelle le jeune homme...

– Bien certainement, riposte la gentille naine. N'avez-vous pas été prévenu loyalement, je peux dire ainsi, je crois, du danger de résister ?

Tip serre les poings avec une rage visible.

– Oui. Mais j'ai prévenu aussi que je ne voulais pas marcher entre des cadavres, que si je voyais encore quelqu'un frappé comme ce brave gardien de la lettre N., à Jacksonville, alors... oh alors...

– Ne promenez pas votre tête dans cette voie... Attendre et obéir, voilà la consigne utile.

Les claquettes retentissent de nouveau. Il faut se séparer.

La plupart des visiteurs se hâtaient déjà vers la sortie, sachant l'usage plaisant des geôliers : conserver captives toute la nuit les personnes en retard, et ne les relâcher au matin que contre rançon.

– Vite, vite, ordonna Patricka.

Et, saisissant une main de miss Grace, tandis qu'Ardann s'emparait de l'autre, ils l'entraînèrent en courant vers la sortie qui se referma sur eux.

Toujours appuyé aux barreaux, Tip ne bougeait pas... Suivant l'expression si imagée des indigènes du

Sud, il regardait « l'air que la forme charmante de Grace avait traversé ».

Ses codétenus, eux, s'étaient retirés contre les murailles les plus distantes des grilles, comme pour savourer leur repas hors de la portée des matraques geôlières.

Soudain les regards du jeune homme furent retenus par deux silhouettes humaines plantées au milieu de la cour.

Il eut un grondement étouffé. Ces silhouettes le regardaient.

Ceux qui se faisaient appeler Jaspers Flack et Jean Terrade, à bord du *Dmitripoulo !*

Il ne se trompait pas.

Les deux hommes, entêtés en leur match absurde, étaient parvenus à rejoindre celui qui en faisait l'objet.

A la suite des amis de Tip Linn, ils avaient gagné le caravansérail d'abord, puis la prison.

L'invitation adressée par Ardann à ses compagnons d'avoir à quitter la geôle avec célérité, sous peine d'être enfermés et rançonnés par les gardiens, avait bien pénétré dans leur entendement; mais sans les émouvoir.

Enfermés, rançonnés, soit, ils le seraient; mais ils ne perdraient pas de vue Tip Linn, leur guide involontaire.

Au besoin, si la captivité devait se prolonger, Jaspers passerait un marché avec les geôliers marocains, comme le dit plaisamment son secrétaire Terrade, « on prendrait pension ».

Et maintenant tous deux, enchantés à des degrés divers de leur « heureuse » combinaison, considéraient Tip d'un air amical.

Celui-ci riposta par un regard chargé d'électricité rageuse.

Pour lui, en effet, les deux hommes apparaissaient comme des mandataires de ses ennemis, comme des espions attachés à ses pas et chargés de relier les Caramar successifs, dont chacun opérait dans un rayon d'action limité.

Aussi ses dispositions n'avaient rien de conciliant.

Si bien que Jaspers s'étant découvert poliment, geste

rare, inattendu chez un *businessman* de la libre République transatlantique, et murmurant dans un sourire gracieux :

– Je souhaite, gentleman, que, nonobstant la prison, vous passiez une bonne nuit.

Tip lui tourna le dos sans répondre et affecta de s'absorber dans la contemplation de ses codétenus.

Spectacle douloureux !

Des infortunés, sans relations à Tanger, auxquels par conséquent nul n'apportait les vivres nécessaires, se traînaient humbles et craintifs vers les prisonniers plus favorisés.

Ils sollicitaient, d'un geste quémandeur, les mâchoires serrées, les yeux étincelant de convoitise, quelques bouchées qui leur permettraient de mettre un peu plus de temps à mourir.

Cette chose atroce de la prison indigène : charité et mendicité imposées aux captifs par l'indifférence odieuse, et d'une administration méprisable, et d'un peuple indifférent, à qui les pires maux arrachent seulement la phrase désabusée du fatalisme : C'était écrit ! Mektoub ! Cette chose bouleversa le jeune homme.

Il oublia son irritation, son incarcération même. L'horreur de la promiscuité avec des individus, coupables pour la plupart, fit place à une immense pitié.

Il n'entendit pas Jaspers échanger avec son compagnon de voyage ces phrases mécontentes :

– Il n'est point fertile aux politesses, notre gentleman.

– On peut affirmer cela en toute vérité.

– Et cependant, cela est totalement honorable d'avoir pour ombre fidèle un citoyen valant de nombreux millions de dollars.

– Sans compter un Français aimable, lequel, du reste, commence à trouver trop bonne son idée de pari.

La réflexion de Jean provoqua un éclat de rire de Flack.

– Non, non, pas trop bonne ! bonne seulement, car en somme, depuis elle, je n'ai plus le temps de cultiver l'ennui.

Tip Linn regardait toujours les malheureux enfermés dans la même cage que lui.

Soudain il tressaillit.

Dans le concert de plaintes, de prières, de menaces bourdonnant autour de lui, il lui sembla discerner un organe dont le calme, la dignité pourrait-on dire, contrastait avec l'arrogance ou la platitude empreintes dans les discussions des captifs.

Qu'avait-il dit ?

Le sens des paroles lui avait échappé. On avait parlé près de lui; de cela, il était sûr. Mais avec surprise, il se rendait compte qu'il désirait ardemment entendre la phrase ignorée, prononcée par un inconnu qu'il ne distinguait pas.

Ce dernier d'ailleurs ne lui donna pas le temps de s'absorber dans la recherche des causes de son sentiment. De nouveau l'organe résonna :

— Les autres ne veulent pas demander au « roumi » (Européen, homme de race européenne), car celui qui se laisse nourrir par l'infidèle devient indigne de prendre place à la droite de Mahomet. Moi, j'ai trop faim et j'implore le roumi.

Tip se retourne brusquement vers le quémandeur.

Les mots ont été psalmodiés sur un ton lamentable tout près du jeune Américain.

Il cherche un instant l'homme. Enfin il abaisse son regard vers une forme humaine accroupie devant lui.

L'être lui paraît appartenir à la population berbère des hauts plateaux. Son teint brun, son profil fin très pur, sa barbe grise peu fournie l'eussent fait ranger, par tout voyageur averti, dans la famille des pasteurs nomades du Moyen Atlas. Et l'indigène reprend :

— J'ai faim et j'implore le roumi.

Ce n'est qu'un prisonnier qui a faim. Bah ! il est plus que cela. Il est celui qui apporte au captif la consolation de reconnaître qu'il n'a pas atteint le fond de la souffrance.

Avec une gratitude inconsciente, Tip s'assoit à côté de l'Arabe, les jambes repliées sous lui, et d'un ton de bonne humeur :

– N'implore pas davantage. Je t'invite à dîner, mon vieux garçon (old boy).

L'Arabe éleva ses mains en coupe au-dessus de son crâne rasé, comme pour rendre grâces à la divinité.

Il reçut sa part de pain, de volaille froide, de fruits, et se mit à manger avidement, avec la hâte de qui doit réparer les diètes passées.

Un silence régna, troublé seulement par le bruit de la mastication hâtive du Berbère, lequel engloutissait littéralement les vivres.

Son avidité devenait un dérivatif à la tristesse de Tip. L'élève du docte Clodius Sharp considérait, avec une admiration amusée, le pauvre diable qui dévorait de plus belle et semblait ne jamais pouvoir être rassasié.

Soudain le jeune homme tressaillit violemment.

Son *invité* lui avait saisi la main et y avait glissé un corps dur de faible dimension, en prononçant d'une voix légère comme un souffle :

– Regarde.

Deux lanternes venaient d'être allumées dans la cour centrale, non certes pour éclairer les captifs, mais pour faciliter la surveillance des geôliers de service.

A leur clarté vacillante Tip Linn considéra l'objet.

C'était une figurine de mie de pain, que l'Arabe avait modelée tout en apaisant sa faim.

Que signifiait ce singulier présent ?

Le jeune homme allait interroger. Son nouvel ami appuya l'index sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

Il s'étendit sur le sol et, tout en s'enroulant dans son burnous, ainsi qu'un homme se préparant à s'endormir, il marmonna d'un ton monotone, de nature à faire croire à ses voisins les plus proches qu'il récitait les prières prescrites par le Coran :

– Deuxième lettre de la plaque de cuivre. Cette nuit, tous endormis, les geôliers partis, je te parlerai. Bonsoir.

Il éleva la voix, pour continuer les versets *de la confiance absolue en l'éternité islamique :*

– Que Mohamed le grand, le juste, paraphe de sa main auguste les feuillets du livre rouge, sur lesquels

les signes verts du destin d'Osleiman Slaghar ont été tracés par les houris scribes du ciel.

Le jeune homme l'écoutait en frissonnant.

A l'instant où il s'y attendait le moins, la seconde lettre d'une devise mystérieuse lui était révélée.

Quel nom avait cette lettre?

Avec difficulté, il parvint, dans la clarté indécise et dansante, à reconnaître le caractère figuré en mie de pain.

— E, dit-il. Je possède donc les deux signes N et E. Quel mot commencent-ils? NE... Ne.....

Il marqua un roulis rageur des épaules, puis se calmant soudain :

— Bah! attendons. Le gardien de l'E s'est engagé à me parler à l'heure qu'il jugera la plus propice. Ayons patience jusque-là.

A ce moment même, il se souvint des deux hommes dont la présence lui avait causé tout à l'heure une si vive contrariété.

Tous deux, enroulés dans leurs manteaux, s'étaient allongés au milieu de la cour.

Sans doute, Jaspers s'était montré généreux à l'égard du personnel de la geôle, car un gardien, faisant une ronde à ce moment, frappa rudement Osleiman Slaghar à travers la grille, avec cet ordre rugi :

— Prie à voix basse, chien. Ne trouble pas le sommeil des dignes seigneurs qui reposent dans la cour.

Tip grinça des dents, mais il reconnut inopportun de protester.

A son tour, il s'allongea sur le sol et feignit de s'abandonner au sommeil, de même que ceux qui l'entouraient.

La feinte d'ailleurs fut de courte durée en ce qui le concernait.

Fatigué par les incidents de la journée, Tip sentit bientôt ses idées se fondre, se troubler.

Il eut l'impression qu'un brouillard roulait sur lui ses voiles opaques. Les images suscitées par sa pensée s'estompèrent, devinrent vagues, vagues, et enfin se confondirent en une teinte grise uniforme.

Le prisonnier dormait pour tout de bon maintenant.

Que dura cet anéantissement de tout son être? Tip n'aurait su évidemment le dire. Une sensation de roulis le rappela des profondeurs de l'engourdissement.

Il crut rêver qu'un navire le transportait sur une mer agitée.

Mais le mouvement continuait, s'accentuant même; le vaisseau devait être ballotté par une effroyable tempête.

Et puis, quoi encore, une pince serra douloureusement le bras du captif.

Cette dernière sensation détermina son réveil.

Tip ouvrit les paupières et demeura abasourdi.

Il était toujours captif dans la cage de la prison de Bab-el-Arta.

Seulement la cause du roulis lui apparaissait. Il provenait de la volonté du Berbère gardien de l'E, qui secouait énergiquement le jeune homme, et qui, à cet effet, l'avait saisi fortement par le bras.

L'homme vit qu'il était parvenu à réveiller son compagnon.

Il replaça l'index sur ses lèvres, puis il s'étendit à terre, de facon que sa bouche fût à hauteur des oreilles de Tip Linn, interloqué par ces précautions annonciatrices de dangers, dont il ne devinait que trop la nature, et lentement :

– J'étais prévenu que toi, le fils du légitime propriétaire du trésor, tu serais amené à Bab-el-Arta. Seulement celui qui m'a averti est un ennemi.

– Caramar! souffla l'interlocuteur de l'Arabe.

Il y eut une surprise dans l'organe de ce dernier :

– Ah! tu sais cela. Alors tu comprends ma prudence. Un ennemi m'enjoignant de te faciliter, dans la mesure de mes moyens, la recherche du trésor, doit avoir un but ignoré et dangereux. Voilà pourquoi je t'ai communiqué la lettre de telle façon qu'un autre que toi ne la puisse connaître.

Tip écoutait avidement.

Mais il avait beau tendre son intelligence, le mystère cette fois encore lui semblait s'épaissir. En serait-il ainsi à chaque pas fait en avant dans la connaissance du secret?

Les Caramar étaient des ennemis, disait son compagnon. Soit! Mais ennemis de qui, de quoi? Souhaitaient-ils dérober le trésor? Avaient-ils tué le gardien de la lettre N, à Jacksonville? S'ils étaient coupables de ce meurtre, quel avantage comptaient-ils en tirer?

Le Berbère éclaircirait peut-être tout cela. Ses précautions, pour remettre la lettre E à Tip Linn, indiquaient la crainte des Caramar. S'il craignait, il n'ignorait certainement pas pour quelle cause.

Aussi, d'une voix légère comme un souffle, l'élève de Clodius Sharp prononça à son tour :

— J'ignore tout, sauf que les Caramar m'ont obligé à me mettre en route. Dites-moi donc ce que vous savez; que je comprenne si possible les raisons qui me font effectuer ce voyage fantastique.

— Je te dirai tout sans te rien celer, car tu es le fils de l'homme qui m'a promis de faire la fin de ma vie heureuse.

— Quel est cet homme? Mon père? Tu l'aurais connu?

— Non.

— Alors que signifient tes paroles?

L'interpellé eut un sourire indulgent.

— Il faut au fleuve le temps de parcourir les plaines qui le séparent de la mer. Laisse-moi donc t'apprendre ce que je connais de l'histoire dont tu poursuis la solution. Hélas! il te restera beaucoup à découvrir après m'avoir entendu; mais j'aurai, je pense, accompli toute la tâche qui m'incombe.

Un des captifs poussa à cet instant des cris inarticulés, sans doute sous l'étreinte d'un cauchemar. Il y eut des jurons, une bousculade, puis tout rentra dans le silence.

Le Berbère reprit :

— De longues années ont passé depuis le jour, où, avec les montagnards de ma tribu, j'étais descendu vers la frontière algérienne pour razzier les troupeaux des colons. Nous fûmes surpris, entourés, faits prisonniers par un goum français.

— Continue; continue.

— Captif, je songeai à m'évader. Je fus sur le point

de réussir; mais j'avais dû frapper un factionnaire et un officier qui s'étaient trouvés sur ma route. Cette fois, je fus jugé et condamné à la peine capitale.

– Mais quel rapport tout cela a-t-il avec moi? grommela Tip Linn agacé par ce préambule.

– Tu vas t'en rendre compte, Sahib, si tu veux écouter un moment encore.

– Enfin, va... Seulement, je t'en prie, abrège autant que faire se pourra.

– Je ne dis rien que d'utile. Donc, j'étais condamné, et j'attendais qu'il plût aux Français de m'exécuter.

« Je ne craignais pas la mort. Un croyant, qui a bien combattu, est assuré d'un accueil favorable dans les jardins paradisiaques. Toutefois il est mélancolique de songer que l'on ne reverra plus sa montagne, ni le *ksour* (village fortifié) bâti comme un nid d'aigle à la cime d'une falaise de l'Atlas. Mes réflexions étaient moroses, quand un homme pénétra dans ma prison.

« – Osleiman Slaghar, me dit-il, consentirais-tu à vivre quelque temps en captivité, si l'on t'assurait ensuite la fortune et la liberté?

« – Si tes paroles sont sérieuses, répondis-je, tu as dû pressentir ma réponse. Il serait insensé celui qui, sous le doigt glacé de la mort, n'accepterait pas la liberté et la richesse, au prix d'une captivité même un peu longue.

« – Jure sur le Coran.

« L'inconnu me présentait un de ces livres sacrés, comme nos uleimas en conservent dans nos saintes mosquées.

« Je jurai sans me faire prier, vous pouvez le croire, Sahib.

« La nuit suivante je fus tiré de ma prison, juché sur un dromadaire, conduit à la côte. Une barque aux voiles triangulaires attendait, abritée au fond d'une crique entourée de rochers.

« Je fus conduit à Tanger, enfermé ici, non sans que l'homme m'eût remis un papier que je n'ai jamais quitté. Le voici. Dans l'obscurité tu ne saurais lire; je vais te dire ce qui y est tracé.

Et accentuant chaque syllabe, Osleiman prononça avec lenteur :

« Au jour de la mise en liberté d'Osleiman Slaghar, il « lui sera remis, soit par moi-même, soit par mon « représentant, la somme de cent mille douros. Son « dévouement absolu à ma cause sera représenté par « la lettre E, une des clefs du trésor. Il ne devra la « répéter qu'à moi, ou bien, à mon défaut, à mon fils « bien-aimé.

« Il reconnaîtra celui que j'aime de tout mon cœur « paternel, parce que, à la question : « Connais-tu la « plaque de cuivre? », il répondra : « Non, mais je sais « ce qu'elle porte. »

— Et la signature, la signature? balbutia Tip éperdu. Que je sache enfin le nom du père qui me chérissait et qui pourtant s'est astreint à vivre loin de moi.

— Il n'y a pas de nom, répliqua le prisonnier. Deux lettres et un chiffre N. 40. K.

Le jeune homme poussa un gémissement. Le rideau, qu'il avait espéré voir se lever sur le mystère, retombait plus impénétrable que jamais.

Osleiman le rappela à lui en pesant sur son bras.

— Il existe un autre signe, auquel les gardiens des lettres te reconnaissent. Celui-là, les Caramar l'ignorent.

— Ah bah! Et c'est?

— Un stigmate que tu portes sur le crâne et qui figure, avec un peu de bonne volonté, une S.

— Sur le crâne?

— Oui, sous les cheveux, j'ai vérifié tandis que tu dormais.

— Ainsi, si le signe avait manqué tu ne m'aurais donné aucun renseignement?

— Je t'aurais tué, déclara tranquillement l'Arabe, car tu aurais été un traître; et un traître ne doit pas connaître la lettre E! Maintenant, dormons en attendant la liberté.

CHAPITRE VII

CAPTIVITÉ ACCIDENTÉE

La liberté ne devait pas se montrer empressée à se présenter aux captifs.

La nuit s'écoula lentement, coupée de brusques réveils, provoqués par les plaintes des condamnés, ou les brutalités des rondes de gardiens.

Le jour vint.

L'aube apporta à Tip un soulagement.

Il vit Jaspers distribuer quelque monnaie aux geôliers, converser amicalement avec eux. Après quoi, sur un signe approbatif de ces fonctionnaires, le riche Américain s'approcha de la cage du captif.

Il lui sourit agréablement.

– Vous ne prenez pas plaisir à ma présence. Le vieux Nick sait peut-être pourquoi. Moi, je ne le sais pas. Je tiens cependant à vous dire que je suis venu ici pour vous tenir sous mon regard, car cela est un pari, et un pari est la plus excitable chose. Je vais aller promener. Je reviendrai pour la prochaine nuit. Si vous désirez quelque douceur, dites. Je rapporterai avec plaisir.

– Bon, ricana le jeune homme exaspéré par le flegme de son interlocuteur, *rapportez* à Caramar, et ne songez pas à rapporter à ma personne.

Ce qui amena sur les traits de Flack un incroyable étonnement. Mais il n'eut pas le loisir de formuler l'interrogation, évidemment prête à jaillir de ses lèvres, car le chef des geôliers fit résonner les claquettes de bois, l'avertissant ainsi que le moment de sortir était venu.

Du coup, l'Américain se précipita vers Jean Terrade, qui lui adressait des signes éplorés, et tous deux disparurent par l'ouverture qui, la veille, avait livré passage aux visiteurs.

Un soupir de satisfaction fusa entre les lèvres de Tip.

Au moins, il ne verrait plus, durant quelques heures, les deux individus qu'il avait en aversion.

Aussi conçoit-on des espions assez naïfs pour se figurer que l'on ajoutera créance à une imagination aussi absurde que celle de ce pari!

Cependant le soleil monta dans le ciel.

Les heures se traînèrent pénibles et lourdes, jetant dans la cour déserte, dans les cages surpeuplées, l'averse ardente des rayons solaires.

Puis la température d'étuve sembla s'adoucir par degrés insensibles. Les ombres, tournant en sens inverse du mouvement de l'astre de lumière, apportèrent en leur teinte bleuâtre l'apaisement du crépuscule.

A deux reprises, miss Grace avait paru, chargée de vivres pour Tip Linn. Deux fois, ce dernier les avait partagés avec Osleiman Slaghar.

Après le court crépuscule, la nuit reparut.

Les deux lanternes de la cour s'allumèrent, répondant au signal des constellations allumant leurs étoiles à la voûte du ciel.

Les bruits du jour s'atténuèrent, cessèrent bientôt.

De nouveau les forçats dormaient; de nouveau aussi Jaspers Flack et Jean Terrade, ayant réintégré la prison, campaient dans la cour.

Tip, quelque peu énervé par la journée passée dans l'espoir vain d'un ordre d'élargissement, avait fermé les yeux, pour ne pas apercevoir les deux parieurs, qu'il prenait de plus belle pour des ennemis et qu'il détestait à présent de toutes ses forces.

Peu à peu il se sentit glisser très doucement dans l'imprécision du sommeil.

Soudain une plainte le secoua, contraignant ses yeux à se rouvrir, son corps à se redresser.

— Qui gémit ainsi?

On ne répondit pas. Le silence pesait sur la geôle.

Le jeune homme écouta un instant. Il allait penser qu'il avait mal entendu, que son impression auditive était le résultat de l'hallucination d'un rêve, d'un mirage de ses sens, survenu au passage troublant du sentiment à l'inconscience.

Mais brusquement la clameur se renouvela.

Elle sonna, lugubre, et triste horriblement.

Elle semblait sortir avec peine d'une bouche contractée, s'accrocher à des dents serrées. Cela geignait tout près de l'Américain.

– Osleiman ! appela-t-il.

Un paquet de vêtements s'agita tout auprès de lui. Un bras jaillit de l'ombre, se tendit dans sa direction, puis retomba avec un bruit flasque; mais le geste disait un appel au secours.

Le cœur serré, Tip se pencha vers l'homme redevenu immobile.

Il ne s'était pas trompé. Le détenu allongé à terre était bien Osleiman. Il marqua une contraction de tout son être. Son visage se plaça dans le rayonnement de l'une des lanternes de la cour, et le jeune homme se recula avec un cri sourd.

La face du malheureux lui apparaissait livide, marbrée de taches violacées. Une écume rougeâtre moussait entre les lèvres décolorées.

– Qu'avez-vous ?

Etreint par une émotion subite, Tip Linn eut peine à prononcer la question.

Le masque de l'Arabe grimaça.

Les veines du front se gonflèrent; les dents grincèrent les unes contre les autres.

Osleiman parut concentrer toute sa volonté dans un effort suprême, et sa voix sifflante, lugubre, surhumaine, modula étrangement dans le silence de la nuit :

– Le poison !

Les trois syllabes s'enflèrent, se prolongèrent en décroissant ainsi qu'un râle.

Les cheveux se hérissant sur son crâne, Tip se contraignit à se pencher davantage sur l'indigène, approchant son oreille de la bouche muette maintenant.

– Le poison ! De quel poison parlez-vous ?

Derechef, l'interpellé se raidit dans un effroyable effort. Ses dents se desserrèrent une fois encore. Il parvint à hoqueter :

– Caramar !

Puis il se renversa d'un coup en arrière et resta sans mouvement.

Affolé, l'Américain saisit le corps inerte, le secoua, cherchant à le ranimer.

Tentative vaine. Osleiman ne pouvait plus être réveillé. Son âme avait quitté la terre, et dans les espaces du désert azuré de l'éther, elle montait vers les paradis promis, aux sources jaillissantes, aux harmonies divines, aux joies plus douces que le miel, que le Prophète a réservés aux sectateurs de l'Islam.

Pendant quelques instants, le jeune homme perdit tout sang-froid.

Bouleversé par ce trépas inattendu, par l'accusation mystérieuse jaillie dans les ténèbres des lèvres du moribond, il eut peur de ce corps désormais condamné à l'immobilité, à la dissociation.

Il appela d'une voix retentissante, éperdue :

— Au secours ! Au secours !

Dans les cages, des imprécations répondirent en écho. Les captifs invectivaient celui qui troublait leur sommeil, qui les rappelait à la réalité pénible, à la pensée de la captivité un instant oubliée dans l'anéantissement du repos.

Jaspers Flack, Jean Terrade, réveillés en sursaut, accoururent. Des gardiens bondirent dans leurs traces brandissant de lourdes matraques.

— Un malheureux vient de mourir, s'écria l'Américain.

Des menaces furent hurlées par les geôliers. Les bâtons se levèrent, prêts à s'abattre sur ses épaules à travers les grilles.

Ils ne s'abaissèrent point.

Dans un chuchotement, Tip crut percevoir ces mots :

— El Caramar ben (le fils, le protégé de Caramar).

Et l'un des gardiens grommela :

— Un mort... Tant mieux pour lui. Il sera mieux auprès d'Allah que dans cette maison. On l'enlèvera au jour. Et toi, roumi, repose paisiblement; cela sera mieux que de troubler le repos des autres.

Le captif ne trouva rien à répliquer.

Il courba le front.

Sa tête lui semblait lourde sur ses épaules. Un trouble profond annihilait sa volonté.

Les mots : el Caramar ben... étaient entrés en son crâne, ainsi qu'un jet de métal en fusion, y jetant le trouble, le bouleversement, l'impossibilité de raisonner.

Qui les avait prononcés ?

Oh ! Sur ce point, Tip n'hésita pas. L'exclamation venait de ces surveillants obstinés se masquant du prétexte grotesque d'un pari-match.

Jaspers et Jean ne se doutaient pas des pensées du prisonnier.

Et celui-ci grommela :

— Je reconnais qu'ils m'ont évité quelques coups de matraque; mais, comme je dois également à eux et à leurs complices mon incarcération, je ne suis tenu à aucune reconnaissance.

Puis machinalement il s'étendit à terre, à côté du défunt, indifférent à cette promiscuité. Ses idées se brouillèrent dans son crâne, où il éprouvait la sensation bourdonnante, presque douloureuse, d'une galopade de sabots de fer sur un pavage de granit.

Les événements s'estompèrent, lui apparurent seulement à l'état de vapeurs. Les réalités s'amollirent, tombèrent à la consistance flottante des rêves, se firent plus légères encore, jusqu'au moment où, anéanti par un pesant sommeil, Tip ne sentit plus rien.

La brûlante caresse d'un rais de soleil rappela le jeune homme à la conscience.

D'un coup, le souvenir lui revint, et son regard chercha le cadavre d'Osleiman, victime du secret des lettres, tout comme le gardien de l'N.

Le défunt avait disparu.

Un condamné, accroupi à trois pas, comprit le sens des mouvements de l'élève du docteur Clodius Sharp.

— On l'a enlevé au petit jour, selon l'usage.

— Ah !

L'exclamation passa, presque indifférente d'intonation, entre les dents du captif américain.

Un nouveau coup d'œil dans la cour lui montra que Jaspers et Jean n'y étaient plus.

Comme la veille, les deux parieurs avaient quitté la geôle pour la journée.

Et Tip se reprit à songer.

Sa pensée s'aiguillait dans une nouvelle direction.

En face de la mort violente de ceux vers lesquels le poussait irrésistiblement la volonté des mystérieux Caramar, le sens de son devoir se prononçait à ses yeux en une formule précise :

« Sa venue apportait la mort. Il devait refuser « d'obéir à ses dirigeants inconnus, sous peine de deve- « nir complice de leurs crimes. »

« Jusqu'à ce moment, il était en droit d'arguer de « son ignorance. A présent, il n'en serait plus de « même. »

« Donc, et quoi qu'il pût advenir, il cesserait d'être « l'esclave des Caramar. »

A peine cette résolution s'était-elle formulée en son cerveau, que l'un des gardiens s'approcha de la cage et se mit en devoir d'ouvrir le portillon ménagé dans la grille :

— Roumi Tip Linn !

— Qu'est-ce ? balbutia celui-ci.

— Tu vas me suivre devant le noble gouverneur de la prison.

— Que me veut-il ?

Avec un haussement d'épaules insouciant, le geôlier grommela :

— Cela m'est égal. Il commande. J'exécute. Cela suffit. Mektoub !

Et faisant tourner le portillon sur ses gonds :

— Arrive.

Sans plus de résistance, Tip sauta sur le dallage de la cour.

Aux côtés de son guide il sortit du quadrilatère sinistre, empli des gémissements des captifs, cercle d'enfer qui manque, nous le répétons, au sublime poème de Dante Alighieri. A sa suite, il traversa le jardin ombreux qui isole l'habitation du gouverneur.

Fleurs, palmiers élancés, arbres d'Europe, cactus aux feuilles métalliques et rigides se mêlaient, s'enchevêtraient, avec la fantaisiste profusion des jardins arabes.

Il y avait à peu près quarante-huit heures que Tip Linn vivait en captif, et il lui semblait que des années avaient passé, depuis qu'il avait récréé ses yeux pour la dernière fois de l'opulence émeraldine d'un parc.

Le logis mauresque se dégagea de sa ceinture de feuillage.

Son perron de stuc, les gracieuses colonnettes de sa véranda, ses fenêtres en ogive, ou se contournant en trèfle, s'arrondissant en plein cintre, au caprice de l'inspiration d'un architecte musulman, offraient un ravissant ensemble.

Sur la toiture-terrasse bordée d'une rampe de fer, indice de la pénétration, même à Tanger, de l'influence européenne, le captif pensa apercevoir des femmes, emmitouflées dans le haïk, qui semblaient le considérer avec curiosité.

Mais son gardien l'entraînait sous la véranda.

Sur ses pas il pénétra dans une salle entourée de divans.

Un personnage, portant un costume chamarré, se prélassait sur l'une des ottomanes, le bec d'ambre d'un narguilé odorant entre les lèvres.

— Salam, prononça le geôlier.

Le gouverneur eut un geste de la main. Le gardien sortit, laissant le captif seul en présence du fonctionnaire marocain.

Tip le regarda curieusement.

Mais sous son uniforme, il ne reconnut pas, dans le gouverneur, le jeune Arabe aux traits réguliers qu'il avait remarqué sur le quai du port, lors de l'arrivée du *Dmitripoulo;* cet Arabe, dont quelques mots avaient dirigé contre sa personne les soupçons de Felza et de Koreïtoub, lieutenants de la douane internationalisée de Tanger.

Le gouverneur tira une ou deux bouffées parfumées de son narguilé, puis avec un sourire :

— Je vais te remettre en liberté, Sahib, dit-il.

Et, Tip marquant un sursaut :

— L'on veut bien oublier l'infraction dont tu t'es rendu coupable à l'égard de la douane.

— On oubliera ?...

– En récompense du service signalé que tu as rendu au gouvernement du Maghzen en supprimant le captif Osleiman Slaghar.

L'affirmation emplit le jeune homme de stupeur. Il bégaya :

– Vous dites que j'ai supprimé...

– Par le poison, acheva aimablement le fonctionnaire. C'était là le mieux. Ce captif, non coupable, protégé par le consul d'Amérique, qui ameutait tous ses collègues contre nous, nous créait des difficultés sans nombre. En lui versant le poison, tu fus l'inspiré d'Allah. Gloire à Allah!

– Mais vous savez bien que je n'ai pas commis ce crime infâme...

Le gouverneur interrompit vivement la protestation commencée :

– Tu es modeste, comme il convient au guerrier vainqueur. Seulement tes dénégations sont inutiles; on a vu tous tes agissements.

– On a vu? répéta Tip Linn positivement ahuri.

– Parfaitement.

– Qui donc?

Sur le visage de l'interlocuteur de l'Américain flotta un ironique sourire. Enfin, il murmura :

– Caramar!

Caramar! Ce nom maudit, qui, dans toutes les circonstances, résonnait aux oreilles du voyageur malgré lui, l'exaspéra complètement.

– Ah! c'est cet assassin des gardiens des lettres. Eh bien, j'en ai assez de m'agiter dans ses combinaisons meurtrières...

– Cela m'est indifférent, murmura le gouverneur d'un ton paisible.

– Désormais je refuse de servir les desseins de criminels...

La bouche du gouverneur s'ouvrit dans un large rire silencieux; mais reprenant aussitôt sa gravité :

– Tu discuteras cela avec qui de droit, fit-il aimablement. Moi, il m'appartient seulement de te remettre en liberté. Auparavant, s'il t'agrée, je mets ma salle de bain – à l'européenne, souligna-t-il non sans fierté –

à ta disposition. Après deux jours de cage, auprès de détenus peu soignés en général, tu seras charmé de te nettoyer avant de rejoindre tes amis. Je sais d'ailleurs que tu es du pays américain, où l'amitié pour l'eau est très grande.

La colère de Tip tomba devant cette invraisemblable bienveillance du gouverneur. Comment demeurer tragique en présence d'un homme qui vous convie au bain.

Après tout, celui-ci avait raison. Les Caramar seraient bien obligés de lui signifier leurs volontés, et alors il leur déclarerait la sienne.

En attendant, il allait profiter de l'invitation du fonctionnaire.

Et ce dernier, ayant appelé d'une sonnerie un « baigneur noir » de la tribu des Battolos, Tip prit congé avec des paroles de gratitude, qui firent à l'intéressé un plaisir évidemment très grand, car, à peine le jeune homme fut-il sorti de la salle, que le gouverneur se renversa sur son sofa en riant aux éclats, chose tout à fait surprenante étant donnée la gravité musulmane.

. . . . . .

— Hip ! Hip ! Hourra ! le voilà !

— Vive la République et le Parlement !

— Bonne mine, frais autant qu'une rose.

— Ah ! Monsieur, laissez que je vous félicite. La prison vous réussit. Au demeurant, comme disait le docteur du bord, la détention sans travail, c'est la cure de repos idéale. Défaite assurée de l'anémie, neurasthénie, mélancolie, névropathies multiples et variées.

C'est par ces phrases joyeuses que Félix et le nain journaliste accueillirent Tip Linn à son arrivée au caravansérail.

Tous trois s'étaient rencontrés sous le portail d'entrée.

Leurs mains serrées, les premiers mots échangés, Tip murmura :

— Et miss Grace ?

— En promenade avec ma chère Patricka, répliqua Ardann Lookely. Je suis enchanté pour ma lady qu'elle

ait rencontré une compagne de voyage aussi délicieusement agréable.

D'un ton très insinuant le petit homme reprit :

— Vous nous conterez votre captivité quand nous serons tous rassemblés. Car votre aventure sera une grande excitation pour les lecteurs du *Plus Petit Magazine Illustré.*

Puis aimable et hospitalier :

— En attendant ces ladies et l'honorable Clodius Sharp...

— Master Clodius les accompagne donc? s'exclama Tip Linn.

— Oui, bien. Je n'avais pas dit. Cela n'est rien en somme. Acceptez le verre de cocktail, et vous également, Master Félix. Vous le pouvez sans fausse modestie. Vous avez cessé d'être steward, ce qui nous met en égalité de voyageurs.

Le nain prononçait ces choses avec un peu d'emphase. Ses interlocuteurs continrent avec peine un vague désir de rire, et, sur les pas d'Ardann Lookely, gagnèrent le *bar* du caravansérail, ainsi que le minuscule journaliste désignait le café arabe de l'établissement.

Là, assis sur des coussins multicolores, auprès des guéridons mauresques agrémentés d'incrustations de nacre et supportant les petites tasses où tremblotait le café à la turque, Tip pourrait surveiller l'entrée du caravansérail.

Ainsi il verrait, dès leur arrivée, Clodius et ses compagnes de promenade.

Ardann pérorait toujours, Félix ripostant à ses paradoxes en Parisien de Montmartre, soucieux d'avoir le dernier mot.

Leur conversation berçait l'Américain. Absorbé par le souci de ne pas perdre de vue le portail sous lequel devaient passer ceux qu'il attendait impatiemment, le jeune homme ne percevait pas le sens exact des paroles prononcées autour de lui.

Tout au plus le dialogue lui parvenait-il à l'état de modulations, d'inflexions vagues, sans signification précise.

En un mot, il éprouvait l'impression d'une personne écoutant converser en une langue étrangère, inconnue.

Seulement si cette sensation prédispose au rêve, elle ne conduit pas à la résignation.

Bientôt Tip Linn s'impatienta.

Il se prit à consulter sa montre, constatant qu'il attendait depuis une demi-heure.

Nonobstant sa nervosité, les minutes continuèrent à s'égrener sans que Clodius, Grace ou Patricka se montrassent.

Une heure, soixante-dix minutes, *un quart passé l'heure*, comme expriment les Saxons, puis une *demie passée*, se marquèrent sous l'aiguille trotteuse du chronomètre.

Les absents ne paraissaient toujours pas.

L'agacement du jeune homme se transforma en inquiétude.

— Où sont-elles donc allées ?

La question ne détermina qu'un geste insouciant d'Ardann, tout à une controverse engagée avec Félix.

Satané petit journaliste ! Pour un peu, Tip l'eût pris à partie.

Qu'il ne se préoccupât pas de sa réduction de compagne, rien de mieux; une naine après tout n'est point une *quantité très appréciable*. La remarque fit sourire le jeune homme. Mais miss Grace, elle, était de taille normale et bien prise; il convenait de se préoccuper de son absence prolongée.

Pour la centième fois peut-être, Tip portait ses regards sur le portail que franchissaient incessamment des voyageurs, des serviteurs, des fournisseurs, quand il eut une sourde exclamation.

Le gouverneur de la prison de Bab-el-Arta se montrait sous l'arcade, semblant chercher autour de lui.

Il cherchait réellement quelqu'un, le digne fonctionnaire, car ses yeux ayant rencontré son ex-captif, il hocha la tête d'un air éminemment satisfait et se dirigea précipitamment vers lui.

D'un mouvement brusque, Tip Linn se trouva dressé sur ses pieds, secoué par la vague inquiétude que le

personnage se proposait de le réintégrer dans la geôle désertée.

Mais non. Le faciès du Maure, bien loin de menacer, s'adoucissait en un sourire aimable.

Parvenu auprès du jeune homme, ce furent des saluts compliqués.

Enfin, le courtois Arabe se décida à déclarer :

— Je vous cherchais, cher Sahib.

— Vous ?... Moi ?... bredouilla son interlocuteur stupéfié par l'affirmation.

— Oui, parfaitement, moi !... Vous !...

Le gouverneur riait, montrant ses dents très blanches et fort bien plantées.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Pour m'acquitter d'un message.

— D'un message ?

Du coup, l'étonnement du jeune Américain redoubla.

Il n'est point ordinaire qu'un geôlier se transmue en commissionnaire, voire en facteur. La métamorphose serait à la rigueur admissible pour un simple guichetier, humble employé facile à corrompre économiquement; mais un gouverneur !...

Et pourtant ce dernier continua du ton le plus paisible, en homme qui ne soupçonne évidemment pas les pensées de son interlocuteur :

— Un message qu'il m'est enjoint, sous peine de danger, de vous remettre sans retard. Aussi n'ai-je point perdu un instant. La police indigène m'a indiqué votre résidence et je suis accouru.

Il tendait au jeune homme un billet plié et cacheté, de l'air apaisé de l'homme qui accomplit une besogne toute naturelle.

— De quelle part ?

Les lèvres de Tip formulèrent machinalement ces trois mots.

Mais la question avait à peine cessé de résonner dans l'air, que la réplique du gouverneur lui apporta une stupéfaction, comme s'il avait été écrit que nulle chose le concernant ne se déroulerait de façon normale.

Le fonctionnaire avait dit, toujours avec le sourire :

— Cela, par Mahomet, je l'ignore absolument.

– Quoi ? Vous vous dérangez pour m'apporter une correspondance. Et cela sans savoir quel en est l'auteur ?

– Vous exprimez la réalité même, cher Sahib !

– Ce n'est pas possible !

Le Maure se redressa, et avec une dignité réelle :

– La vérité est sur ma langue comme l'abeille sur le rayon de miel.

Bien vite, Tip s'excusa.

– Je n'en doute pas, soyez-en persuadé ! Mon exclamation signifiait seulement que je ne comprends pas.

– Oh ! en ce cas, repartit son interlocuteur rasséréné, je veux vous expliquer. Peut-être même, en unissant nos réflexions, parviendrons-nous à éclaircir l'aventure.

Il prit place sur les coussins auprès de Tip Linn.

– Donc, toi parti, je demeurai dans la salle où je t'avais reçu.

– Bien...

– Je songeais aux lourds devoirs de ma charge, et à quelques mesures de discipline nécessaires au bon fonctionnement du service. Tout à coup, un des gardiens armés de la porte de la prison se présente.

» Il paraît que les gazelles cartomanciennes(1) s'étaient arrêtées devant l'entrée.

– Des gazelles maintenant ?

– Attends la suite. Elles frappaient la terre de leurs petits sabots, tournaient autour du guerrier en faction.

» Celui-ci s'effraya. L'Arabe est brave contre les balles et les fusils; il devient sans force contre les magiciens.

» Bref, il avait appelé.

» Le dizainier (grade qui entraîne le commandement de dix hommes, tantôt armés, tantôt conducteurs de bêtes de charge), le dizainier accourut à l'appel, croyant à une attaque de malandrins.

» Alors l'une des gazelles courut à lui. Entre ses

(1) Spécialité foraine de Tanger. Des devins dressent des gazelles à désigner des cartes qu'ils expliquent à la satisfaction des badauds.

LES GAZELLES S'ÉTAIENT ARRÊTÉES DEVANT L'ENTRÉE.

dents elle tenait une ficelle rose qui maintenait un paquet enveloppé de papier bleu comme le ciel.

» Le gracieux animal sembla inviter le gradé à le prendre.

» Celui-ci s'y décida aisément, en remarquant une étiquette ornée de la suscription : « A Sa Grandeur le seigneur gouverneur de Bab-el-Arta. »

» Puis dans un éclair les gazelles filèrent comme des flèches et disparurent dans une rue voisine.

» Le dizainier rentra dans la prison et vint me remettre le paquet arrivé de si curieuse façon.

Ses yeux agrandis, ses sourcils relevés en accents circonflexes indiquaient avec quelle laborieuse attention Tip Linn écoutait le narrateur.

Et celui-ci s'arrêtant un instant, sans doute pour reprendre haleine, le jeune homme interrogea machinalement :

— Vous avez ouvert le paquet?

— Naturellement, tu le conçois bien. Ma curiosité se trouvait excitée.

— Il contenait?

— Une boîte de ces bonbons parfumés à l'ambre dont nos belles Marocaines sont si friandes.

La bouche de Tip s'arrondit en O, stupéfait.

— Des bonbons ambrés?

Mais son interlocuteur leva le doigt pour le rappeler au silence.

— Sur le couvercle, une devise arabe que je te traduis. La voici :

« L'ambre est l'ami qui dissimule l'anéantissement du sommeil semé. »

Et l'Américain ne paraissant pas comprendre, le fonctionnaire reprit aimablement :

— Dans l'Islam, on donne beaucoup le sommeil : à l'épouse, à l'enfant, à l'ami, au serviteur, pour leur faire oublier une souffrance; à l'ennemi, pour le surprendre sans défense; au contrebandier redoutable qui, ensuite, pour racheter sa liberté, indiquera la cachette des marchandises introduites en fraude dans le pays... Je ne cite pas d'autres exemples, tu as compris. Eh

bien, l'ambre dissimule le goût des agents endormeurs...

— Pourquoi la devise ?

— Pour m'avertir que les friandises ne devaient pas être dégustées par quiconque voudrait éviter le sommeil.

» J'ouvris néanmoins la boîte. A l'intérieur, se trouvait la lettre que je te prie de prendre.

Tip saisit la missive que lui tendait son interlocuteur en prononçant ces derniers mots. Et il lut les deux lignes suivantes tracées en caractères latins :

« A Sa Grandeur le gouverneur de Bab-el-Arta. »

« Pour remettre au captif libéré Tip Linn. »

— C'est bien pour moi, grommela le jeune homme. Seulement, de par le diable des Montagnes Rocheuses, je me demande quel peut être mon correspondant.

Il haussa les épaules;

— Suis-je bête, il faut lire.

D'une main impatiente, il fit sauter le cachet, déplia la feuille.

« Seigneur, déchiffra-t-il, Allah est grand, Mahomet est son prophète, et ce qui est écrit doit s'accomplir.

« Or, tu as déclaré ne plus vouloir obéir aux Caramar, parce que des hommes, dont la réelle physionomie ne t'a pas été révélée, ont été supprimés par les sages qui ont pris en main tes intérêts.

« Et il *faut* que tu obéisses. Cela est aussi inéluctable que ce qui est écrit. »

— Jamais ! grommela le jeune homme.

Parole inconsidérée; en continuant sa lecture, il dut se l'avouer.

« Te contraindre, rien de plus facile, poursuivait le scribe inconnu. Brave, tu risquerais sans doute ton existence; mais aimant, tu ne voudras pas mettre en péril celle des dévoués qui t'ont aimé depuis ta tendre enfance. »

Un frisson parcourut l'Américain. Sa pensée prononça les noms chers : Grace, Clodius; mais il se força à reprendre sa lecture :

« A l'heure qu'il est, ils ont obéi à une gourmandise naturelle. Les dragées à l'ambre les ont rendus insensi-

bles, incapables de mouvement durant de longues heures.

« Les tuer, nous n'y tenons pas essentiellement.

« Pourtant nous nous y résoudrions, si nous ne trouvions pas en toi la discipline et le bon vouloir dont nous avons besoin.

« Donc, plie-toi aux ordres des Caramar. Ordres dont tu n'auras d'ailleurs qu'à te féliciter par la suite. »

Tip Linn leva les yeux.

Le gouverneur ne semblait pas s'occuper de lui. Il considérait le mouvement des clients et serviteurs du caravansérail. Il paraissait extrêmement intéressé par l'incessant va-et-vient.

Une curiosité aiguë poussa l'Américain.

Brusquement il appuya sa main sur le bras du messager, et à brûle-pourpoint :

— Que dois-je faire ? demanda-t-il.

Il avait espéré surprendre le fonctionnaire, acquérir la preuve de son affiliation à la bande des Caramar.

Il n'éprouva qu'une désillusion.

L'interpellé le considéra avec un étonnement manifeste, puis doucement :

— Ce que tu dois faire ?... A quel propos ta question ? J'ignore ce que contient le billet que tu tiens à la main.

— C'est juste. Excuse-moi. J'ai parlé dans une minute de distraction. Seulement je t'ai dit tantôt que je me révolterais désormais... C'étaient là des paroles prononcées légèrement. Mon correspondant me l'a démontré. Si tu le rencontres, dis-lui que les otages sont suffisants. Désormais je n'aurai pour devise qu'un seul mot : obéir.

Il s'arrêta court devant l'attitude du gouverneur.

Celui-ci le regardait d'un air positivement ahuri. Ses regards exprimaient un doute quant à la raison de l'exprisonnier.

— A qui veux-tu que je parle ainsi ? murmura-t-il enfin. Je n'ai vu personne, et la gazelle apprivoisée, tu le penses bien, n'a pu m'apprendre le nom de son maître.

Sur ce le gouverneur salua derechef.

– J'ai accompli la mission courtoise que l'on m'a imposée. Adieu, que le sourire d'Allah soit sur toi !

Il pivota sur ses talons et s'éloigna, laissant son interlocuteur dans la plus pénible irrésolution, à ce point que Tip ne songea pas même à le retenir.

Toutefois une idée nette se fit jour dans le cerveau du jeune homme.

La naine Patricka accompagnait ses amis. Elle aussi avait dû être victime de l'ambre.

Il fallait aviser Ardann Lookely.

Le peu volumineux journaliste conversait toujours avec l'ex-steward Félix.

Et son insouciance navra Tip Linn. Après tout, ce petit bout d'homme aimait tendrement son épouse naine... Où était celle-ci ? Dans quel danger se débattait-elle, sans intérêt personnel, entraînée tout d'abord uniquement par la simple curiosité professionnelle, compliquée maintenant d'amitié et de dévouement sincères ?

Il se pencha vers Ardann Lookely, lui mit sous les yeux la lettre des Caramar.

L'effet fut foudroyant.

Le correspondant du plus *Plus Petit Magazine* devint blême. Ses regards s'obscurcirent; on eût cru qu'il allait tomber.

Mais dans son corps menu résidait une âme de courage et de volonté.

Il se redressa d'un brusque effort et parvint à balbutier :

– Obéir ! Obéir ! Qu'exigent-ils ? Je suis prêt.

Félix, qui avait lu par-dessus son épaule, étendit la main en un geste de serment :

– Moi aussi, je suis prêt.

Prêts à quoi ? L'interrogation traversa l'esprit de leur compagnon.

Et comme il allait la formuler, un de ces gamins en guenilles qui traînent sur les quais des ports de tous les pays, disposés à toutes les besognes bonnes ou mauvaises, gardiens ou voleurs de marchandises suivant l'occasion, se dressa auprès du groupe.

– Les sahibs veulent-ils me suivre ?

Tous tressaillirent, répondant d'une seule voix :

– En quel endroit ?

Le gamin ricana :

– Vous le verrez en y arrivant.

Et sur un geste menaçant de ses interlocuteurs, il continua, cynique et insouciant :

– Du reste, je ne le sais pas exactement. On m'a chargé cependant de vous dire une chose que vous devrez comprendre mieux que moi : « La récompense de la soumission est au bout du chemin. »

Résolument Ardann Lookely saisit les mains de l'Américain :

– Ma Patricka, sauvons-la !

Tip Linn serra les paumes du petit homme et, s'adressant au gamin impassible :

– Marche devant. Nous te suivons.

. . . . . .

Une heure après, un gracieux navire, d'environ 800 tonneaux, allongeant bas sur l'eau sa coque blanche, rehaussée de vert, sur laquelle tranchait l'ocre de sa cheminée, sortait du port de Tanger.

Tip Linn, le nain et Félix se tenaient à l'avant, regardant au loin vers la pleine mer, si actionnés à leur investigation qu'ils ne remarquèrent pas une grande « vedette » électrique, tirant des bordées sur la rade.

Et cependant les occupants de cette dernière embarcation eussent mérité d'attirer leur attention.

Ce n'étaient autres que Jaspers Flack et Jean Terrade, dépensant leur journée dans une très attractive partie de pêche.

Mais ceux-ci, tout en surveillant leurs engins, ne perdaient pas de vue la sortie du port.

Ils avaient remarqué l'approche du steamer blanc, et quand ce dernier passa par leur travers, ils discernèrent le groupe debout à la proue.

Ils eurent une exclamation :

– Notre homme !

– Le mobile de notre pari !

Puis d'un commun accord ils tirèrent leurs lignes de

l'eau. Jean Terrade prit place au moteur, tandis que Jaspers se postait vivement au volant de direction.

— Le match continue, prononça le millionnaire.

— Tel est mon avis, acquiesça son secrétaire.

— Alors, *go on* ! Et ne permettons pas à ce joli vapeur de sortir de notre regard.

Un ronronnement ponctua la phrase.

Le moteur se mettait en marche. L'hélice se tordit sous les eaux, et la légère vedette s'élança à toute vitesse dans le sillage du navire inconnu, qui emportait à son bord Tip Linn, embarqué une fois de plus dans l'un des incompréhensibles incidents de l'aventure compliquée dont il était victime.

Lui-même, à cette heure, répétait à ses amis, toujours groupés autour de lui :

— En me séparant de miss Grace, les Caramar étaient certains de m'entraîner à sa poursuite. Pourquoi n'ai-je pas accepté de me plier à leur volonté avant la séparation ?

Et Ardann murmura :

— Ma chère douce Patricka serait là.

CHAPITRE VIII

LES RIVES DU TAGE

Hélas ! Les compagnes des jeunes gens voguaient en cet instant à une grande distance des côtes du Maroc, sur un joli bateau de huit à neuf cents tonneaux, dont la voilure venait en aide à la vapeur.

Comment se trouvaient-elles à bord ?

Oh ! Elles y avaient été entraînées le plus facilement, le plus simplement du monde.

Au cours de leur promenade à Tanger, elles s'étaient trouvées sur le quai du Commerce, écoutant distraitement les discours du bavard Clodius Sharp. Soudain

un matelot s'était approché du savant, le béret à la main, très respectueux d'attitude.

– El señor Clodius Sharp ? avait-il demandé en s'inclinant très bas.

Le savant avait riposté aussitôt :

– C'est moi-même.

– Alors, señor, le noble Ramon Oviledo ne s'est pas trompé.

Ramon Oviledo ! Nom illustre aux yeux de Clodius; nom appartenant à l'un des plus sérieux sismologues du Portugal. Des relations amicales unissaient d'ailleurs les deux hommes, et la villa Knowledge de Jacksonville avait abrité parfois le savant d'Europe, lors de ses visites aux volcans du Nouveau Monde.

La face de Master Clodius s'épanouit donc à l'audition du cher nom patronymique.

– Où est ce digne confrère, lumière de la science géologique ? fit-il d'un ton pénétré. Que Vulcain et tous les dieux des feux souterrains le bénissent d'avoir songé à me prévenir de sa présence. Où est-il ?

Véritablement Clodius rayonnait de joie.

Grace et Patricka ne purent réprimer un sourire à la vue de l'enthousiasme naïf du sismologue.

Mais le marin répondait :

– A bord du *Cascaës* que vous voyez à quai. Le señor serait accouru vers vous, si un rhumatisme sciatique ne l'immobilisait dans la cabine arrière, par les hublots de laquelle il vous a reconnu.

– Qu'à cela ne tienne; la sciatique ne saurait venir à moi, j'irai à la sciatique.

Déjà Clodius traversait la passerelle reliant le pont étroit du navire de guerre au quai. Force fut à sa nièce et à Mistress Lookely de le suivre. Au surplus, aucune ne songea à formuler une observation.

Le matelot les guidait vers l'arrière, les entraînant par une écoutille, puis il ouvrit la porte d'une cabine spacieuse.

– Daignez attendre un court instant. Le señor fait un brin de toilette, coquetterie de malade, avant de vous recevoir.

Et sans attendre de réponse, l'homme disparut. D'ail-

leurs, l'attente ne semblait pas devoir être pénible, alors même qu'elle se fût prolongée.

Sur la table fixée solidement au plancher, une corbeille de fleurs et de fruits s'offrait aux regards des visiteurs, les invitant au lunch.

L'atmosphère se remplissait des parfums mêlés des baies et des corolles multicolores.

Les jeunes femmes succombèrent à la tentation, tandis que Clodius, tout à la hâte de se rencontrer avec son collègue Ramon Oviledo, arpentait la cabine en tous sens, se sentant, comme il le disait en riant, du vif-argent dans les veines.

Il parlait sans attendre de réponse, sans en désirer même.

— Ramon Oviledo! Il a dû terminer ses recherches sur le grand cataclysme qui ravagea Lisbonne en 1755 et fit des milliers de victimes.

Avec un enthousiasme croissant, le maniaque savant continuait, scandant son discours de grands gestes :

— Le 1er novembre de ladite année, vers 9 heures du matin, des grondements souterrains retentirent sinistrement. Les temples, les maisons s'écroulèrent. Six secondes suffirent pour anéantir la cité. L'incendie joignit ses ravages à ceux du tremblement de terre, et pour qu'il ne manquât rien au désastre, un raz de marée, élevant les eaux à 14 mètres plus haut que le niveau des plus fortes marées, balaya les rivages de l'estuaire du Tage. Tétouan, Méquinez furent aussi très éprouvées. Comme vous le voyez, le terrible phénomène se produisit dans la partie de l'Europe moderne, qui se reliait naguère au continent disparu de l'Atlantide. Ne peut-on dès lors le considérer comme un ressaut tardif des lignes de vibration sismique qui avaient provoqué antérieurement l'engloutissement des terres des Atlantes?

Le géologue professait. Il s'en donnait à cœur joie, ayant oublié déjà, et le lieu où il se trouvait, et la cause de sa venue.

A l'ordinaire, miss Grace le rappelait gaiement à la réalité de l'heure.

Cette fois, elle n'en fit rien.

Elle s'était assise, imitée en cela par Mistress Lookely, et toutes deux semblaient engourdies, absentes, oublieuses elles aussi du but de leur embarquement sur le *Cascaës*.

Clodius lui-même ne tarda pas à présenter les mêmes apparences.

Il s'interrompit au milieu de ses développements géologiques, attira un siège auprès de la table, s'y laissa tomber et demeura là, immobile, absorbé, le regard morne, perdu dans le vague.

Et au même instant, comme si un invisible spectateur avait attendu cette minute précise, une trépidation légère fit frissonner la coque métallique du navire. L'hélice se mettait en mouvement.

Voilà qui était étrange, inexplicable.

Pourtant, aucun des visiteurs ne parut s'en apercevoir. Au contraire, leur torpeur se marqua davantage; leurs yeux prirent une fixité étrange.

Et comme ils se tenaient raides, avec cette apparence troublante que prennent les sujets hypnotisés, la porte de la cabine tourna sans bruit sur ses gonds.

Un jeune matelot passa sa tête par l'entrebâillement, considéra les trois involontaires passagers et se prit à rire silencieusement.

– Le commandant avait raison. Les fleurs, préparées par les Ouled-Nails (tribu arabe à la fois sacerdotale et chorégraphique) sont irrésistibles. Aucune de ces nobles personnes n'est en état de s'apercevoir que nous avons quitté le port de Tanger et que nous voguons au large.

Il y eut d'autres choses dont Clodius et ses compagnons ne se doutèrent même pas.

A quelques milles de la côte, le petit vapeur qui les portait accosta un torpilleur submersible, dont le pont étroit affleurait presque la surface des eaux.

Un léger escalier pliant réunit le pont du *Cascaës* à celui du navire de guerre.

Soutenus par des matelots, le géologue et les deux jeunes femmes descendirent sur le submersible et disparurent à l'intérieur.

Les navires se mirent aussitôt en marche en sens

contraire, le torpilleur filant vers le nord, tel un fuseau d'acier, alors que le *Cascaës* marquait évidemment la volonté de rallier Tanger.

Seulement, les fleurs des Ouled-Nails étaient restées sur ce dernier bâtiment. Clodius Sharp, Grace, Patricka, n'étant plus soumis aux émanations troublantes, sentirent peu à peu leur hébétude se dissiper.

Progressivement ils reprirent conscience de leur être. Leur retour à la clairvoyance se trahit par une triple exclamation de surprise :

— *By Heaven!* Ceci n'est point la cabine de tout à l'heure! s'exclama Clodius.

— Pourquoi ce changement? riposta miss Grace.

Tous deux s'immobilisèrent, ahuris véritablement. Mistress Patricka Lookely, plus au courant de bien des choses en sa qualité de journaliste, avait prononcé :

— Nous avons passé du Commerce à la Guerre.

Ils l'interrogèrent du regard, du geste. Elle daigna s'expliquer :

— Je « signifie » que ce navire est un sous-marin, ou plus exactement un submersible.

— Un submersible! répétèrent en écho l'oncle et la nièce. Cela est invraisemblable.

— Mais strictement vrai. Au surplus, imitez-moi. Vous allez tôt être convaincus.

S'armant de la canne du savant, la naine exécuta sur le panneau de la porte un roulement retentissant.

— Que faites-vous?

— J'appelle.

Ces répliques vibraient encore dans l'air, que, sur le seuil, parut un jeune lieutenant de vaisseau.

La casquette à la main, le nouveau venu demanda avec la bonne grâce des officiers de marine, augmentée dans l'espèce par un intérêt visible :

— Serais-je assez heureux pour que ces señoras voulussent bien agréer mes services?

— Commencez par nous apprendre qui vous êtes, se récria Patricka en se dressant sur la pointe des pieds, afin de prendre la majesté inhérente à une stature plus élevée que celle dévolue à sa personne par dame Nature.

Majesté inutile ! L'interpellé ne sourcilla même pas.

Il s'inclina devant la naine, et accentuant encore la courtoisie, il se présenta ainsi :

– Alfonso de Caradia, lieutenant commandant le torpilleur *Spoleta*, chargé de vous transporter à Lisbonne et de mouiller sur le Tage, en face de la célèbre et exquise tour de Belem.

Un silence stupéfait suivit.

Mais la phrase n'était pas pour diminuer la curiosité des passagers ; ce torpilleur de l'Etat servant à un enlèvement, son commandant qui semblait trouver ladite utilisation de la marine militaire une chose toute naturelle ; il y avait, il faut le reconnaître, de quoi bouleverser les esprits les plus indifférents.

Si bien qu'après le premier moment d'ahurissement, les passagers retrouvèrent la voix pour s'écrier avec un ensemble parfait, quoique les voix sonnassent l'irritation :

– Que signifie cette sotte plaisanterie ?

– Je ne plaisante pas, señoras, et j'avoue sérieusement que ce m'est un grand honneur, doublé d'un plaisir véritable, de pouvoir vous appeler mes passagères, psalmodia Alfonso de Caradia.

– La marine portugaise est donc à la solde des bandits ? jeta la jeune fille avec un écrasant mépris.

Mais son interlocuteur ne s'émut aucunement de l'insultante interrogation :

– Où prenez-vous les bandits ? fit-il doucement. Un gentleman, Tip Linn, doit entrer en possession de la fortune de son père. Pourquoi, à la suite de quelle aventure, ce dernier a-t-il compliqué la recherche nécessaire ? Je l'ignore totalement, mais j'estime que ceux qui favorisent ledit Tip Linn, qui l'obligent aux déplacements indispensables, méritent le titre d'amis sincères et non un autre.

La riposte impressionna les assistants. La petite journaliste traduisit l'impression générale en murmurant :

– Alors pour vous, commandant, les Caramar ?...

– Sont dévoués à la fortune du señor Tip Linn.

Ceci fut prononcé d'un ton sans réplique. La convic-

tion est contagieuse tout autant que le doute, et aucun des... passagers malgré eux n'échappa à l'emprise de cette vérité.

Le commandant leur sembla avoir exprimé avec sincérité une certitude absolue.

Comment aurait-on pu seulement essayer de lutter contre la conviction si nettement affirmée?

Et puis, si le sentiment du marin était sincère, n'irait-on pas à l'encontre même des intérêts de Tip Linn, si l'on entrait en discussion avec les *managers* de ce voyage si rempli d'imprévu?

Pourtant miss Grace reprit encore :

— Vous est-il permis, Monsieur, de nous expliquer quelle raison a conduit nos... amis — elle avait hésité un instant avant de prononcer ce dernier vocable — nos amis, dis-je, à nous séparer de nos compagnons?

— *A la disposition, señorita...* Cette fois, le señor Tip Linn doit aller prendre le renseignement utile à la tour de Belem, chez le conservateur et gardien-chef.

— Eh bien?

— Eh bien, la tour n'est point une prison; rien ne contraint à y séjourner.

— Je ne comprends pas le rapport.

— Oh! bien simple pourtant, señorita; le señor saura que vous vous trouvez à bord du torpilleur *Spoleta,* et qu'il ne sera admis à vous rejoindre qu'après avoir accompli ce que l'on attend de lui.

— C'est-à-dire qu'il est libre sans l'être...

— Tout en l'étant, comme disent les Normands de France, lesquels se rencontrent sur ce point avec les paysans d'Estrémadure. Vous avez admirablement défini sa situation.

— Et s'il refusait de se plier aux ordres d'inconnus?

Grace ne continua pas.

Le Portugais avait levé les bras au ciel en un geste effrayé.

— A quoi rime ce geste?

— A ceci, señorita. N'envisagez pas la révolte du señor Tip Linn, car si elle se produisait...

— Achevez, je vous en prie.

– Vous et vos compagnons seriez en grand danger, peut-être en péril de mort.

Et ces paroles menaçantes prononcées, avant que son interlocutrice surprise eût pu songer à demander un supplément d'explication, le lieutenant de vaisseau s'inclina et quitta le compartiment intérieur occupé par les passagers.

Quarante-huit heures plus tard, Tip, Ardann et Félix, embarqués sur le *Cascaës,* arrivaient dans l'admirable estuaire du Tage, remarquaient au passage les forts de San Juliao et de Torre de Bugio, qui en commandent l'entrée, voyaient défiler sous leurs yeux la suite ininterrompue de plages, de bourgades, de villas qui bordent le fleuve, et quand enfin le steamer vint longer le terre-plein fortifié et casematé sur lequel s'érige la tour de Belem, précieux spécimen de l'art gothique portugais, ils ne soupçonnèrent pas tout d'abord que le submersible, dont ils apercevaient l'étroit fuseau immobile sur rade, contenait précisément, dans ses flancs, la plus précieuse cargaison, à savoir celles dont la disparition les avait décidés à quitter Tanger.

Ils admirèrent, en dépit de leurs préoccupations, la tour de Belem, monument carré, haut de 35 mètres, partagé en étages aux fenêtres luxueusement fouillées, aux murailles ouvrées d'ornements, d'emblèmes de style *manuelito,* c'est-à-dire tenant du gothique, de l'arabe et du byzantin. Bientôt, du reste, ils furent arrachés à cette contemplation par la venue d'un homme aimable et bedonnant, qui les salua en ces termes :

– Señores, Albertulio, conservateur gardien-chef de la tour de Belem, votre hôte pour un peu de temps, et votre très humble serviteur.

Au même instant, un matelot, qui se tenait près de Tip Linn, murmura de façon à n'être entendu que de lui :

– Au large, un torpilleur. Les jeunes dames y sont enfermées. Donc, obéissance obligatoire pour leur éviter des choses désagréables. A bon entendeur, salut.

Le jeune homme frissonna. Ses regards se portèrent sur le torpilleur, prison flottante de Grace.

. . . . . .

Cependant une jolie vedette remontait à toute hélice le courant du Tage.

Elle passa entre le *Spoleta* et le *Cascaës* amarrés, le premier à la rive gauche, le second à la rive droite, au pied de la Tour de Belem.

Nul ne lui accorda la moindre attention.

Et cependant la légère embarcation portait les audacieux parieurs, qui s'étaient obligés à passer leurs jours dans le sillage de Tip Linn.

Jaspers Flack et Jean Terrade avaient pu suivre le steamer *Cascaës* sans être remarqués.

La faible dimension de leur chaloupe les avait aidés. Le jour, ils se tenaient à grande distance, point imperceptible à la surface de la mer; la nuit, tous fanaux éteints, ils se rapprochaient du vapeur, lequel ne forçait aucunement sa marche.

Maintenant les deux voyageurs, en sérieuse escorte de ceux qu'ils ne voulaient pas perdre de vue, se disposaient à stopper, assez près pour qu'aucun mouvement ne se pût effectuer à bord du *Cascaës* sans qu'ils le perçussent, et toutefois assez loin pour ne pas être signalés.

A deux cents mètres en amont, le refuge rêvé se présenta à leur vue.

Une hôtellerie, portant l'enseigne alléchante : *A la barbe fleurie de dom Pedro,* se dressait sur la rive droite.

Sans doute, les sociétés de canotage de Lisbonne se réunissaient en cette maison, car dans la berge un port minuscule avait été creusé.

Du premier coup d'œil, les parieurs comprirent l'avantage d'une telle disposition.

Un canot, garé dans le minuscule bassin artificiel, cessait d'être visible du fleuve.

Aussi n'hésitèrent-ils pas à y amener leur vedette.

Cinq minutes plus tard, ils avaient retenu des chambres, payé d'avance un séjour de vingt-quatre heures, commandé un repas plantureux « à la française » goût

américain, formule bizarre qui permet aux cuisiniers les plus infernales mixtures.

Puis le vivre et le couvert assurés, ils s'entre-regardèrent.

– Quoi faire pour occuper le temps? grommela Flack de son ton maussade des mauvais jours.

Mais Jean, en véritable enfant de France, n'était jamais pris de court.

Il répondit sans hésiter :

– Bien simple, surveiller les actes de notre guide involontaire.

– Surveiller. Eh! son bateau demeure ou s'en va. Nous faisons ainsi également. Cela n'est point attractif de considérer durant des heures un navire qui ne paraît pas du tout prêt à reprendre la mer.

Il ne continua pas. Son interlocuteur s'abandonnait à une douce gaieté.

– Quoi vous fait rire contre moi, old Terrade?

– Votre compréhension de notre match. Elle est fausse votre compréhension.

– Fausse? Qu'est-ce que vous signifiez ainsi?

– Que nous avons parié de suivre, durant six mois, la première personne rencontrée dans la rue Steel, de Jacksonville.

– Eh bien?

– La première personne fut-elle un navire ou un homme?

Du coup, Jaspers fixa sur son compagnon des yeux arrondis par la stupéfaction. Il bredouilla rageusement :

– Un homme bien certainement. Je ne suis pas un lunatique pour me figurer qu'un bateau se promène dans les rues d'une honnête cité.

– Parbleu. Seulement un homme monte en bateau, vous le voyez, et alors, il ne suffit pas de nous assurer que ce steam reste au mouillage, il convient en outre de savoir ce que fait notre Master Tip Linn, et de l'accompagner autant que possible dans ses déplacements.

– *By Jove,* clama le millionnaire, vous êtes droit, old Jean, totalement droit.

Et par réflexion, il ajouta cette affirmation d'une mentalité si américaine :

— Il est même étonnant qu'un gentleman valant un si petit nombre de dollars jouisse habituellement de la rectitude du raisonnement.

Au surplus, Terrade salua la boutade d'un sourire amusé et reprit tranquillement :

— Pourquoi le navire s'est-il amarré au piédestal casemate qui supporte la Tour de Belem ?

Jaspers gonfla ses joues, étendit les bras, épuisant toute la mimique de l'ignorance, avant de se décider à prononcer :

— Cela, par les cornes de Satan, je ne le sais pas.

Et curieusement :

— Le sauriez-vous par hasard ?

— Non !

La négation parut ravir l'Américain qui s'exclama :

— Je le pensais ! Il eût été étonnant que vous ayez deviné ce que je ne devine pas du tout.

Nouveau sourire de Terrade, lequel reprit :

— Je ne *sais* pas, mais je *suppose* que si le steamer a choisi son amarrage au pied de la tour de Belem, cela tient probablement à ce que ses passagers ont affaire dans ce monument.

Derechef les traits du millionnaire dirent l'ahurissement.

— Comment osez-vous affirmer cela ?

— Oh ! par un raisonnement bien simple, un raisonnement de La Palice, comme nous disons en France.

— Voyons votre Palice, je prie ?

— Admettez-vous que l'on se rende de préférence là où l'on a affaire ?

— Dire la chose, c'est la démontrer. Une tête de bûche seule irait là où rien ne l'appelle.

— Oh ! dear Master Jaspers, vous répondez lumineusement. Nous-mêmes sommes des exemples probants. Ayant besoin de lits et de nourriture, nous avons stoppé en face d'une hôtellerie.

— Eminemment juste, souligna le millionnaire, enchanté de suivre la démonstration de son interlocuteur.

– Alors, concluez vous-même. Qui choisit précisément l'ombre de la tour de Belem, a besoin de son abri ou de son voisinage.

– Pourquoi ?

– Question qui vient à point. Pourquoi ? Je l'ignore, mais je crois important pour notre pari de l'apprendre, car chercher la solution du problème nous rapprochera du jeune Tip Linn.

Dans la chambre où s'échangeaient ces répliques, Jaspers se leva d'un bond.

– Toujours droit, *old boy*. Ne perdons pas une seconde, allons à la tour.

Il s'immobilisa. Terrade secouait négativement la tête.

– Quoi, vous refusez ? Vous dites : il faut aller, et aussi : il ne faut pas aller.

– Non, non. Je pense qu'il faut aller, dear Master; seulement je crois aussi qu'il ne faut pas être reconnus. Souvenez-vous, à Tanger, on a profité de notre absence de la prison pour élargir le captif.

– Oui, en effet; mais alors c'est un déguisement que vous proposez ?

Le secrétaire s'inclina cérémonieusement et, avec une ironie dont son interlocuteur ne mesura pas la profondeur, il répondit :

– On ne peut rien vous cacher, Master Flack.

Ce qui gonfla de joie le millionnaire et l'incita à une nouvelle question :

– Quel déguisement ?

– Oh ! le premier venu.

Cette fois, Terrade se trouvait pris de court. Un travestissement suppose toujours une certaine somme de réflexions, et le temps lui avait manqué.

Comme pour faciliter sa réponse, un bruit de voix irritées monta du dehors par la fenêtre largement ouverte.

Instinctivement les causeurs se rapprochèrent de l'ouverture, se penchèrent, oubliant pour l'instant leur propre conversation.

Au surplus, leur curiosité apparut justifiée, car les paroles de colère se croisant dans l'air émanaient d'un

groupe de trois personnages éminemment remarquables.

Le gérant de l'hôtel d'abord, en son impeccable habit noir, avec, à la boutonnière, une brochette de décorations multicolores qu'il portait, affirmait-il, non par ostentation, mais pour honorer sa clientèle. Les mauvais plaisants prétendaient, du reste, que ladite brochette figurait de façon lourde sur toutes les notes des voyageurs.

Puis un homme de taille moyenne, très digne dans un uniforme noir, une bande dorée au pantalon, des brandebourgs ou tresses d'or s'alignant sur la poitrine, une calotte, genre petite tenue de l'infanterie anglaise, inclinée sur l'oreille, un stick-cravache à la main.

Et enfin un être ramassé, velu, que les curieux déclarèrent immédiatement être un orang-outang de grande taille.

Le manager s'exclamait :

— L'hôtel de dom Pedro présente ses civilités...

— ... et son addition, compléta l'homme aux brandebourgs.

— Et sa note, rectifia le gérant, tous les huit jours seulement. Nous donnons ainsi à nos clients une marque de confiance digne de notre maison renommée. Nos confrères, eux, ne prolongent pas le crédit au delà d'une journée; certains même exigent le paiement d'avance.

Son interlocuteur s'inclina :

— Je me plais à rendre justice à votre parfaite courtoisie.

La phrase aimable fit sursauter l'hôte.

— Oui, oui, vous rendez justice, mais vous oubliez le proverbe du pays : Les belles paroles ne valent pas un *reis* (monnaie portugaise).

— Vous croyez?

— Je suis sûr; car voici deux semaines écoulées depuis que vous êtes descendu chez nous, avec le señor singe, et vous n'avez acquitté aucune de vos dépenses!

Le señor singe! Cette preuve de la politesse extrême des Portugais arracha un sourire aux deux hommes qui l'écoutaient.

Mais ils ne purent s'étendre sur cette marque d'une urbanité exceptionnelle. La discussion continuait dans la cour de l'hôtel.

– Sans doute, sans doute, reprit le maître du quadrumane, je n'ai pas acquitté. Toutefois je dois vous prier de remarquer que, lors de mon arrivée, je vous prévins que je chercherais des « soirées » dans la Société lisbonnaise, et que je comptais sur les « cachets » alloués à mon singe et à moi pour solder...

– Les cachets se font attendre.

– Je le déplore plus que vous, señor gérant.

– Vous exagérez, señor imprésario. Vous avez touché des repas, le service, l'éclairage, que j'ai payés, moi, et je n'ai rien touché du tout. Mon regret est donc, mathématiquement, plus important que le vôtre.

Et coupant une réplique qu'annonçait le geste de son interlocuteur, le manager ajouta :

– Il est en tout cas assez important que je vous avise de ceci : au cas où, demain matin, vous seriez hors d'état de régler votre petite note, je vous regarderais comme un malheureux homme étreint par la misère, et je considérerais ainsi qu'un devoir sacré de vous assurer le vivre et le couvert gratuits, dans un de ces établissements hospitaliers où la police héberge les vagabonds.

Avec une dignité suprême, le gérant, après cette conclusion, tourna le dos à son interlocuteur et se dirigea vers l'une des portes accédant à l'intérieur de l'hôtel.

Celui qu'il venait de menacer demeurait immobile dans la cour, écrasé sans doute à la pensée que la police serait conviée à s'occuper de lui.

Mais soudain Jaspers et Jean, toujours accoudés à leur fenêtre, furent médusés.

L'homme appuyait amicalement la main sur l'épaule du singe et disait :

– Eh bien! mon vieux Roland, nous voilà dans de jolis draps.

Sans appartenir à l'honorable société protectrice des animaux, nombre de gens parlent volontiers à leurs « frères inférieurs », chiens, chats, voire canards.

L'exclamation du montreur de singes n'avait donc rien d'extraordinaire en elle-même, mais ses conséquences, elles, dépassèrent violemment les limites de l'habituel.

Le quadrumane secoua la tête et laissa tomber ces mots :

— Sale pays, digne Marius. Rien à faire pour les artistes !

— Le singe parle !

Ces cinq syllabes fusèrent entre les lèvres de Master Flack, totalement ahuri par l'incident inattendu.

Son secrétaire rit silencieusement.

— Un camarade caché dans la peau du singe.

— Quoi, un homme ?

— Parfaitement, et même... — Jean se frappa le front —, et même la réponse à la question que vous m'adressiez, lorsque l'entretien de ces messieurs nous a interrompus. Quel déguisement, demandiez-vous ?

— Je reconnais l'interrogation.

— Et j'y réponds. Ces gens ont besoin d'argent; nous, nous souhaitons un déguisement, nous pouvons troquer l'un contre l'autre.

Et comme son compagnon le considérait d'un air ahuri :

— Eh oui, Master Flack. Nous allons devenir le singe et son manager.

— Nous serons comme vous le dites. Oui, mais comment répartir ce double rôle ?

— Bien simple. Vous êtes le gentleman le plus considérable de nous deux, n'est-ce pas ?

— Cela est droit, je reconnais.

— Donc, le costume le plus sensationnel vous appartient sans conteste. Master Flack, vous serez le singe orang.

Et Jaspers restant abasourdi de cette conclusion contestable, Jean l'entraîna à travers les couloirs et escaliers de l'hôtel.

Deux minutes plus tard, les Américains se trouvaient en présence des « artistes ». Cinq minutes encore, et le marché était conclu.

L'uniforme à brandebourgs, la fourrure d'orang,

même un manuscrit indiquant l'art et la manière de donner l'illusion absolue d'un véritable anthropoïde appartenaient aux voyageurs, Jaspers ayant remis en échange deux cents dollars.

CHAPITRE IX

UNE SOIRÉE À LA TOUR DE BELEM

Les dollars remplacent à notre époque pratique le « Sésame, ouvre-toi » des légendes d'autrefois.

Nanti de sa nouvelle tenue, il suffit à Jean de glisser quelques mots « sonnants » dans l'oreille du gérant, pour le mettre entièrement dans ses intérêts.

Si bien que, vers six heures, ce personnage annonçait à ses clients (des originaux, pensait-il) que le señor Ramiro Alvarez el Capucedo, conservateur du musée de Belem, traitant ce soir un visiteur de marque, serait heureux de présenter à ses hôtes un numéro aussi sensationnel qu'un singe gentleman.

Ce digne señor Capucedo offrait d'ailleurs un cachet généreux aux artistes.

Ce dernier trait amusa follement le millionnaire, mais Terrade ne lui permit pas de se livrer aux réflexions facétieuses dont son esprit s'emplissait. Il fallait se préparer à bien soutenir son rôle, et, à cet effet, revêtir la défroque achetée tout à l'heure et répéter le rôle, à l'aide de la brochure y annexée.

A partir de ce moment, par exemple, Jean fut seul à s'amuser de l'aventure, il faut bien le dire.

Serré dans la peau, ajustée pour un individu moins opulent que lui-même, étouffant sous la rude fourrure, Jaspers dut encore, sous la surveillance impitoyable de son secrétaire, apprendre les gestes, mimiques, attitudes indispensables pour donner l'illusion d'un quadrumane réel.

En vérité, s'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait résigné son rôle.

Seulement voilà, un gentleman qui vaut des sommes considérables ne saurait consentir à accepter un emploi de second plan.

Le montreur de singes, oh fi! c'était presque un emploi de figurant.

L'orang, à la bonne heure. Il était le ténor, la vedette de l'affaire.

Comme on le voit, Terrade connaissait bien son homme, et le plus adroitement du monde, lui avait attribué la partie la plus ennuyeuse de l'expédition.

Et maintenant il ne lui laissait pas un instant de repos, s'amusant de ses récriminations, se vengeant peut-être des inévitables froissements subis dans la compagnie d'un homme à l'éducation rudimentaire, prompt à considérer l'acceptation d'un salaire comme une marque d'infériorité.

Suant, soufflant, Jaspers se perchait sur les dossiers des sièges, sautait à terre, se grattait avec la grâce que la gent simiesque apporte à cette opération.

Voulait-il se reposer?

Jean intervenait, accumulant les arguments irrésistibles.

— Ah! si vous craignez de vous fatiguer, renoncez au match, Master Flack.

— Eh non! Je ne tiens pas à payer une grosse somme ainsi. Mes moyens le permettraient; mais c'est la volonté qui ne le permet pas.

— Alors, un peu de courage. Regardez-moi; je me contente de gagner encore 5000 dollars, pour avoir imaginé le moyen de joindre sir Tip Linn, et je vous dresse de mon mieux.

— Bon. Si vous portiez sur le dos la pelure de ce damné singe!...

— Je serais alors le gentleman colossalement riche que vous êtes, et si je savais porter allégrement des centaines de mille dollars, je rougirais de me lamenter pour le léger poids d'une modeste peau de singe.

Jaspers n'était rien moins qu'un esprit primesautier. Les raisonnements funambulesques de son secrétaire

l'ahurissaient positivement, et sans s'évertuer à des répliques impossibles à son intellect simpliste, il recommençait à sauter, à se trémousser, jusqu'à complet essoufflement.

Bientôt Jean imagina un autre supplice pour son compagnon de voyage.

Celui-ci manifesta une soif ardente, bien justifiée par la gymnastique inhabituelle à laquelle il se livrait.

Hélas ! Terrade lui interdit de boire.

Et cela sous le prétexte que, durant la soirée, les invités du señor Capucedo ne manqueraient pas de pousser le pseudo-orang à courtiser la dive bouteille, et qu'il ne tiendrait pas convenablement son rôle s'il arrivait à la tour de Belem non muni d'une soif inextinguible.

— Il faut, dear Master Flack, que, dans cette soirée, vous puissiez ingurgiter immodérément les liquides, et que cependant il vous reste encore le désir de boire.

Devant de tels arguments Jaspers levait les bras au ciel, prenant Satan et quelques autres à témoin, mais en somme il s'inclinait, incapable de discerner l'ironie des paroles du Français.

Celui-ci, au moment du dîner, permit à son « patron » un rafraîchissement, mais quel rafraîchissement !

Un verre à bordeaux de whisky. Le millionnaire l'absorba avec volupté. Seulement il ne s'en trouva pas rafraîchi. Auparavant, il se sentait la langue, le palais, secs; à présent, il avait la bouche en feu.

Et comme il se lamentait, un chasseur de l'hôtel annonça que la voiture, qui devait conduire les voyageurs à Belem, attendait sur le quai.

— Une voiture ! s'exclama Jaspers stupéfait. Nous sommes à deux cents mètres de la tour.

— Oui, señor, mais un homme qui déambule sur ses pieds est considéré comme un mince personnage.

— Mince personnage !... Oh ! alors, vous auriez pu amener deux voitures, une par personne.

Ce qui incita Jean à se détourner, pour dissimuler un large sourire; après quoi il entraîna son vaniteux compagnon au-dehors.

Dans la cour stationnait un de ces élégants véhicules en usage à Lisbonne. La capitale portugaise, en effet, tient la tête des métropoles européennes pour la fraîcheur et le confort de ses véhicules de location.

– Tour de Belem, lança Terrade au cocher, serré en sa livrée bleue.

L'homme tourna la tête.

– Ah! ces señores assistent à la soirée que le señor conservateur donne à l'occasion de l'arrivée de son jeune cousin.

Il y avait dans la voix du personnage un mélange de familiarité et de déférence, dosé par l'exquise politesse qui caractérise le peuple portugais.

Les voyageurs inclinèrent affirmativement le chef et la voiture sortit de la cour à vive allure.

– Le jeune cousin! grommela alors Flack. Que pensez-vous de ce jeune cousin?

– Qu'il n'est autre que celui que nous poursuivons.

– En vérité, Tip Linn!

– En vérité, old Jaspers. Toutefois je vous adjure d'éviter les gestes et exclamations de surprise ou autres. Vous êtes un orang-outang savant, rien de plus. Or, jusqu'à ce jour, la culture des anthropoïdes ne les a pas encore dotés de la parole.

Du fond de la fourrure qui couvrait l'Américain sortit un grognement sourd.

– Belzébuth vous garde, vieux garçon. Je n'ai pas envie de m'abandonner à l'éloquence. J'ai une soif trop grande. Un orang-outang peut s'approcher du buffet, j'imagine.

– Oh! comme un homme.

– Plus qu'un homme, je veux.

– A votre convenance, Master Flack.

La voiture stoppa sur le terre-plein casematé servant de piédestal à la tour de Belem.

Un instant les visiteurs demeurèrent immobiles, admirant ce bijou de pierre, avec ses gracieuses tourelles d'angle en poivrières, ses créneaux figurant des écussons à la croix de Malte, les délicats balconnets des fenêtres, les ornements fouillés dans la pierre.

Oui, certes, Belem méritait le surnom admiratif que lui décernent les Portugais : la Perle de Lisbonne.

Mais un valet s'approchait, présentant respectueusement le coude, afin que les visiteurs se pussent appuyer pour mettre pied à terre.

Il est vrai que ce serviteur, après avoir vu descendre Jean Terrade, se recula précipitamment lorsque le pseudo-orang se dressa à son tour.

Ce mouvement amusa le millionnaire dissimulé sous le pelage simiesque, et il suivit son « dompteur d'occasion », comme il appelait *in petto* son secrétaire, dans les plus heureuses dispositions.

De nombreux invités se coudoyaient déjà dans les salons spacieux du conservateur.

El señor Capucedo accueillit fort gracieusement Jean Terrade, lequel se présenta sous son véritable nom, se donnant pour un touriste.

— Sur la foi du manager de l'hôtel dom Pedro, expliqua-t-il, je me suis rendu à votre soirée, ouverte m'a-t-on affirmé, à tout étranger désireux d'user de l'hospitalité portugaise.

— Cela est exact, répliqua le señor Capucedo, vous et votre ami êtes les bienvenus.

— Oh ! mon ami, balbutia le Français pris de court...

— Oh ! je dis ami sans intention blessante. Nous avons des animaux, à Lisbonne, et nous pensons que, selon votre jolie expression de France, ils sont des frères inférieurs.

Puis, appelé vers de nouveaux arrivants, le conservateur abandonna ses interlocuteurs, sur une phrase empreinte de toute la cordialité portugaise.

— Ma maison est à vous, et je suis votre serviteur.

— Oh ! gronda Jaspers à l'oreille de son compagnon, la maison ne m'intéresse pas, pourvu que le buffet soit à moi.

— Laissez-en un peu aux autres, s'il vous plaît.

— Certainement. Je veux dire uniquement que je vais me désaltérer.

En dépit de la curiosité qu'éveillait dans l'assistance le pseudo-singe, les voyageurs purent gagner le buffet dressé dans une vaste salle carrée, dont le plafond et

JASPERS S'INSTALLA COMMODÉMENT SUR UN SIÈGE.

les murailles apparaissaient ornés avec une incomparable richesse.

Mais là, l'attention du public fut sollicitée si vivement qu'un cercle curieux entoura les voyageurs.

Toujours tourmenté par la soif, Jaspers s'installa commodément sur un siège et absorba une, puis deux, puis quatre coupes de champagne, et cela avec une telle

avidité que les spectateurs ne doutèrent plus de la réalité animale de l'orang-outang.

On avait cru d'abord à un déguisement original; à présent tous étaient convaincus qu'ils se trouvaient en face d'un singe véritable.

Les señoras s'agrippaient avec de petits cris effrayés au bras des señores qui les accompagnaient; ceux-ci s'efforçaient de les rassurer, encore qu'au fond d'eux-mêmes ils éprouvassent un petit malaise à se trouver à portée de la main velue du plus formidable représentant de l'espèce simiesque.

Mais aucun n'eût voulu avouer cette crainte.

Chacun s'évertuait à une contenance impassible.

Le cercle, sous la poussée des derniers rangs, plus vaillants parce que plus éloignés, se resserra.

Un jeune homme, désireux de parader sans doute aux yeux d'une fiancée ou d'une épouse, vint s'asseoir auprès du pseudo-orang et lui offrit de minuscules sandwichs au foie gras.

Le champagne réveille l'appétit. Jaspers avait dîné légèrement. Les sandwichs furent accueillis comme manne céleste.

Joie intense des spectateurs. Et le courage étant contagieux tout comme la peur, le jeune señor eut des imitateurs.

Chacun tenait à offrir à celui que l'on considérait comme un quadrumane, qui un rafraîchissement, qui une friandise.

Et Master Flack, l'une des plus belles fourchettes de Jacksonville-City où la capacité stomacale est réputée bien supérieure à la moyenne des Etats-Unis, mit son honneur à ne rien refuser.

Terrade eût voulu s'interposer, rappeler son compagnon à un plus juste sentiment de la situation; mais un remous de la foule le sépara du millionnaire. Dans l'impossibilité de le rejoindre sur l'heure, il l'abandonna aux affres de l'indigestion imminente, et se souvenant seulement du match inspiré naguère par lui, il se mit à la recherche de Tip Linn.

Il l'aperçut bientôt, sortant d'une salle voisine, en compagnie du conservateur Capucedo.

Adossé dans un angle de la salle, il regardait.

Soudain il tressaillit.

Des mots prononcés par des organes assourdis arrivaient à son oreille.

Qui parlait ?

Il promena autour de lui un regard questionneur. Personne n'était à proximité.

Et cependant les répliques lui parvenaient si nettement qu'on les eût dites échangées à côté de sa personne.

— Capucedo a dit la *lettre,* modulait une voix ironique.

— Alors on peut rembarquer.

— On pourrait. Mais auparavant il faut *effacer les traces.*

— C'est juste. Le bon jardinier, n'est-ce pas ?

Jean ne perçut plus rien. Et comme il demeurait immobile, impressionné par l'incident inexplicable, le señor Capucedo s'approcha de lui.

Il le menaça du doigt.

— Eh ! eh ! Señor, vous vous plaisez à la place du Curieux !

— La place du Curieux ?

— C'est ainsi qu'on désigne l'angle où vous êtes. Appellation justifiée, car cette salle présente le même phénomène acoustique que la salle de Secrètos de l'Alhambra de Grenade.

— Je ne comprends pas, Señor.

— Alors je m'explique. Dans votre position vous entendriez la conversation de personnes s'entretenant à voix basse dans un autre angle de la pièce, et cela sans que les visiteurs circulant dans l'intervalle en perçoivent le moindre son.

— Ah !

L'explication du conservateur fut un trait de lumière pour le Français.

Ses yeux parcoururent rapidement les divers angles du salon.

Déception ! Personne ne s'y trouvait à cette heure.

Sans doute les causeurs s'étaient perdus dans la foule, après avoir parlé.

Et cependant les syllabes entendues sonnaient dans la tête de Terrade. Un mot surtout leur donnait une signification menaçante.

— Capucedo a dit la *lettre*.

La lettre! Cela concordait absolument avec l'aventure étrange qui entraînait Tip Linn autour du globe, et à sa suite, les deux parieurs.

Une lettre nouvelle avait été révélée.

Mais alors la mort planait de nouveau.

Elle allait s'abattre sur le gardien de la lettre, comme elle était tombée sur les précédents.

Et l'émoi accroissant les facultés de compréhension du jeune homme, il frissonnait en supposant le sens sinistre de l'affirmation :

— Il faut effacer la trace.

Effacer la trace, n'était-ce pas rayer l'homme du nombre des vivants?

Mais lui, Jean, ne pouvait pas rester inactif en présence de cette cruelle hypothèse.

Il devait avertir le señor Capucedo de se tenir sur ses gardes, lui offrir son concours pour lutter contre les invisibles Caramar dont un lambeau de conversation lui était parvenu.

Seulement les circonstances se plaisent à bouleverser toutes les combinaisons humaines.

Comme il se mettait en marche, à la recherche du conservateur, un brouhaha interrompit le mouvement commencé.

C'étaient des cris, des rires, des huées.

Toute l'assistance convergeait vers le buffet.

Les uns s'esclaffaient. Les autres affectaient des mines pudibondes et effarouchées.

Que se passait-il encore?

Un coup d'œil apprit au jeune homme que le millionnaire Jaspers causait les sentiments divers reflétés par les physionomies.

Tandis que Jean rêvait, Flack, poussé d'ailleurs par les invités décidément familiarisés avec un singe si bon vivant, n'avait cessé d'engloutir pâtisseries et boissons variées.

Conséquence de cette gourmandise : il était arrivé à

étouffer littéralement sous l'épaisse fourrure qui l'emprisonnait.

Et ses idées brouillées par ses libations répétées, il avait oublié sa situation d'homme du monde pour obéir à l'instinct.

Machinalement il avait défait les boutons à pression maintenant son pelage hermétiquement fermé par sa poitrine et fixant sa tête simiesque sur ses épaules.

Il avait fait glisser son chef et la partie supérieure de la fourrure, et était apparu aux spectateurs ahuris, rouge, congestionné, suant, soufflant, et de plus en manches de chemise, car sous son uniforme d'anthropoïde, il avait jugé opportun de ne pas endosser l'habit.

Hélas! le monde est l'esclave des conventions, affirment les philosophes. Il n'est point convenable de se montrer au milieu d'un salon dans cette tenue familière et négligée dite « en manches de chemise ».

On juge de l'effet.

Pour l'augmenter encore, Flack, avec la superbe inconscience de l'ivresse, avait meuglé d'une voix tonitruante :

— Gentlemen et ladies, je demande le pardon; mais cette peau velue est une véritable rôtissoire. Je respire un moment à la fenêtre, et je réintègre ma fourrure ensuite, si vous l'exigez... Cependant, je signifie que vous feriez mieux de m'imiter, car la chaleur chauffe pour tout le monde. Si vous craignez de scandaliser le brave vieux garçon qui vous parle, rassurez-vous. Les ladies comme les gentlemen peuvent arborer les manches de chemise sans que je prononce : ouf!

Certes, le morceau d'éloquence ne rappelait en rien les Philippiques de Démosthène, ou les cicéroniennes Catilinaires, mais on peut affirmer que jamais, sur les places publiques d'Athènes ou de Rome, les grands maîtres de la parole n'agitèrent davantage leur auditoire.

Cris, protestations, fous rires sonnèrent autour de l'inconscient millionnaire, lequel porta à son comble l'agitation de la foule en saisissant une carafe de champagne rafraîchi qu'il vida gaillardement d'un trait.

Après quoi, défi suprême à l'équilibre, il tenta de se

lever, trébucha, se raccrocha au premier objet qui se rencontra sous sa main et culbuta sur le plancher, entraînant dans sa chute une véritable grappe humaine.

En effet, il s'était agrippé à l'épaule d'une ravissante señora, laquelle, par effet réflexe, avait serré le bras de son mari. Ce premier groupe, emporté dans le mouvement de Jaspers, avait projeté ses quatre pieds de droite et de gauche, si malheureusement qu'ils avaient réalisé quatre crocs-en-jambe involontaires, déterminant la dégringolade d'autant de personnes, et cætera.

Bref une douzaine d'invités emmêlés les uns dans les autres, véritable écheveau de citoyens, nageaient furieusement sur le plancher.

Fronts bossués, robes déchirées, rien ne manquait au désastre.

Du coup les rires cessèrent. La colère remplaça la gaieté.

Colère morale contre un ivrogne jetant l'incorrection et le désordre dans une assemblée de gens bien élevés.

Des bras se levèrent, des poings frappèrent. Toutefois dans le fouillis des bras, des jambes, des torses et des têtes, les coups n'atteignirent pas tous le trouble-fête à qui ils étaient destinés, et se trompant d'adresse, ajoutèrent des contusions à celles dont se plaignaient les premières victimes.

Il y eut des altercations, des bousculades, des remous qui entraînaient la foule trépidante de droite et de gauche.

Puis on finit par où l'on aurait dû commencer. On s'apaisa et l'on tomba d'accord sur ce point qu'un seul coupable existait, et que ce coupable devait être remis aux mains de la police.

Oh! les mains de la police, ces mains toujours prêtes à happer les criminels et parfois les innocents, n'étaient pas difficiles à trouver; mais le délinquant, lui, fut introuvable.

Jaspers avait disparu.

Le pseudo-singe s'était volatilisé.

Dans le désordre général, nul n'avait prêté attention à l'habile et preste manœuvre de Jean Terrade.

Celui-ci, pressentant les suites fâcheuses de l'aventure, avait songé de suite à les éviter à son intempérant compagnon de match.

Le saisissant par une jambe, reconnaissable au pelage fauve de l'orang, il l'avait tiré hors de l'entassement de gens culbutés, l'avait traîné hors de la salle carrée.

Une fois dehors, il l'aida à se mettre sur ses pieds, et le poussant, le soutenant, il l'avait entraîné vers la sortie.

Une voiture hélée en hâte, Jaspers projeté sur la banquette, les deux hommes étaient bien loin, avant que l'on se fût aperçu de leur fuite.

Et maintenant dans leurs chambres communiquantes à l'hôtel de dom Pedro, Terrade monologuait, tandis que le millionnaire, étendu sur son lit, accompagnait la méditation de son secrétaire de la basse profonde de ses ronflements.

De temps à autre, le Français se tournait du côté du dormeur.

Alors il haussait les épaules de la façon la plus dédaigneuse. Ces gestes malheureusement étaient perdus pour Flack, qui, s'il les avait pu voir, en eût ressenti honte et contrition.

La mimique de Terrade se reproduisait pour la dixième fois, quand le jeune homme se dressa brusquement.

Des pas, des voix bourdonnantes résonnaient dans le couloir desservant les chambres des amis.

Jean se rapprocha de la porte.

Il l'entrouvrit, mû par une curiosité anxieuse. Est-ce que des agents de l'ordre public viendraient demander compte à Jaspers de sa conduite à la tour de Belem ?

Non; les auteurs du bruit ne s'occupaient aucunement de l'incident burlesque provoqué par le millionnaire.

Et cependant leurs paroles surprises au passage firent passer un frisson sur l'échine de Jean.

— Triste soirée qui finit par la mort, murmurait l'un d'un ton pénétré.

— Bah ! répliqua son interlocuteur. Capucedo nous a

reçus en véritable *rico hombre*. La congestion l'a terrassé subitement, sur une vision de fleurs, de danses, de jolies femmes. C'est la fin que je souhaite au fils de mon père.

Terrade se laissa tomber sur une chaise, terrifié en apprenant qu'un nouveau gardien d'une lettre venait de succomber sous les coups des Caramar.

CHAPITRE X

POURSUITE MARITIME

— Eh bien, mais le *Cascaës* nous suit.

— Comme vous le voyez, Señorita; et même j'ose espérer qu'il nous suivra longtemps.

— Que prétendez-vous exprimer ainsi ?

Le lieutenant Alfonso, qui venait d'échanger ces répliques avec miss Grace, se laissa aller à rire.

Après deux journées passées à l'ancre, en face de la tour de Belem, au pied de laquelle le steamer *Cascaës* était demeuré obstinément amarré, le torpilleur submersible s'était subitement mis en marche, se dirigeant vers l'embouchure du Tage.

Il naviguait en surface. Vraisemblablement la profondeur du fleuve ne paraissait pas propice à la plongée, et la jolie Américaine en avait profité pour rejoindre le lieutenant de vaisseau sur le pont-passerelle.

Ainsi elle pouvait constater que le *Cascaës*, à son tour, avait largué ses amarres et descendait le cours majestueux du Tage, semblant progresser dans le sillage même du torpilleur.

Elle reprit lentement :

— Rire n'est point répondre, Monsieur.

Alfonso redevint grave, adressa à son interlocutrice un salut respectueux et reprit :

— Je le sais, Señorita. Excusez une hilarité involontaire; je vais répondre.

Puis, aucune ironie ne subsistant en son intonation :

— Le *Cascaës* nous convoiera sans relâche, disais-je. La raison en est la tendresse que vous porte l'aimable señor Tip Linn, et aussi celle que son petit ami journaliste Lookely éprouve pour la mignonne señora qui vous accompagne, vous et votre oncle.

— La tendresse ?

La jeune fille ne comprenait évidemment pas la relation existant entre la navigation présente et l'état... sentimental de l'esprit de Tip.

Le lieutenant Alfonso expliqua complaisamment :

— Figurez-vous que le señor Tip, en la tour de Belem, a fait la connaissance du conservateur, le señor Capucedo, lequel, en dehors des collections, meubles, et cætera, du monument, gardait encore la troisième lettre de l'énigme que doit résoudre le noble Tip Linn.

— Je pensais quelque chose comme cela, je vous l'avoue sans feinte.

— Je vous crois, Señorita. Mais il est un détail que vous n'avez pas dû prévoir.

Il marqua une légère hésitation, puis semblant brusquement prendre une décision :

— Señorita, vous l'avez remarqué sans doute, une fatalité barbare semble s'acharner sur les gardiens successifs des lettres.

Elle frissonna à ce rappel de l'agent invisible frappant les détenteurs d'une fraction du secret.

— Or, poursuivit imperturbablement l'officier de marine sans paraître discerner l'émotion de son interlocutrice, cette fatalité s'est encore manifestée à Belem.

— Quoi ? Le conservateur ?

— N'est plus, Señorita.

La jeune fille se voila le visage de ses mains.

— Oh ! gémit-elle, cela est horrible.

Le commandant de bord approuva du geste.

— Voilà exactement les mêmes paroles qu'a prononcées le señor Tip Linn. Il a ajouté d'ailleurs qu'il voulait renoncer à une fortune dont la route d'accès se jalonnait de cadavres.

— Ah ! Il a bien raison.

— Hélas non; il a tort, Señorita, permettez-moi de le

jurer sur la madone d'Oviedo, dont la puissante intercession me protège de la douleur!

Elle considéra le Portugais avec surprise. Sa mentalité américaine ne concevait pas la religiosité singulière des habitants de l'Ibérie. Mais son angoisse l'incita à répéter machinalement :

– Tort! tort! Si vous me prouvez cela...

– Eh oui, riposta l'officier. Ses protecteurs ne veulent pas qu'il renonce à la richesse.

– Soit, mais sa volonté...

– S'est pliée et se pliera à celle des personnages dont je parle.

– En êtes-vous certain?

– Vous le serez également, si vous voulez bien vous demander pourquoi le *Cascaës* suit mon submersible *Spoleta*.

Et comme elle ouvrait ses grands yeux, dont la dimension semblait doublée par l'étonnement, il dit encore :

– Vous êtes à mon bord, Señorita, et le señor Tip Linn suppliera au besoin les officiers du *Cascaës* de le conduire partout où il conviendra à mes chefs mystérieux de vous transporter par mes soins.

A cette réplique, prononcée du ton le plus aimable mais aussi le plus ferme, elle demeura sans voix, terrifiée de sentir ses compagnons, eux-mêmes, si complètement à la merci d'un vouloir étranger.

– Ainsi, conclut placidement le Portugais, il continuera la série de visites, dont un testament baroque a établi l'impérieuse nécessité.

Sur ce, sans attendre une réponse, Alfonso adressa un nouveau salut à la passagère captive, et d'une allure pressée, s'engouffrant par l'écoutille, il disparut à l'intérieur du submersible.

Pas bien longtemps d'ailleurs. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'il se montrait de nouveau pour remettre une longue-vue à la jeune fille. Il accompagna le don de ces mots, qui parurent à Grace plus agréables que les précédents :

– Pour apercevoir le señor sur le pont du *Cascaës*. Sa mauvaise volonté à l'égard d'amis dévoués contraint

ceux-ci à le séparer de vous; mais on désire adoucir la peine qui en résulte pour vous, en vous assurant le plaisir de le regarder de loin.

Et il se retira discrètement sans que sa physionomie eût révélé s'il parlait sérieusement ou non.

Une courte hésitation, puis Grace approcha l'oculaire de ses yeux.

Après tout, le Portugais avait raison. Ce lui serait une consolation de distinguer la silhouette de l'ami d'enfance devenu un « engagé ».

De suite elle le vit, penché sur le bastingage, à l'avant du *Cascaës*. Et son cœur battit. Tip Linn, lui aussi, était muni d'une longue-vue; les deux captifs des deux prisons mobiles purent ainsi échanger quelques signes d'encouragement.

Et puis la silhouette naine du journaliste Lookely se profila auprès de celle de Tip.

Grace se sentit une immense pitié pour le petit homme, séparé de sa chère Patricka, comme elle-même de son fiancé.

De la main elle l'invita à attendre, se précipita vers le compartiment servant de cabine aux passagères, et ramena la gentille naine sur l'étroite passerelle du *Spoleta*.

Cependant les rivages défilaient rapidement sous les yeux des navigateurs involontaires. Les vingt-cinq kilomètres, qui séparent Belem de l'embouchure proprement dite du Tage, avaient été franchis.

Les longues houles de l'Atlantique balançaient maintenant le *Spoleta*.

Brusquement celui-ci évolua, contourna la pointe extrême nord de la presqu'île de Sélabal; après quoi il piqua franchement vers le sud.

Un moment, le *Cascaës*, masqué par les roches du promontoire, cessa d'être visible; mais bientôt il se montra de nouveau et exécuta la même manœuvre que le torpilleur qui semblait tracer sa route.

Le lieutenant Alfonso avait dit vrai. Le *Cascaës* ne quittait pas le sillage du *Spoleta*.

Et cela devait durer de longues journées.

Le torpilleur regagna, en vue des côtes portugaises et

espagnoles, le détroit de Gibraltar, l'embouqua, fila entre Tanger, Cadix, Ceuta et la célèbre forteresse anglaise, puis fendit de son étrave les lames courtes de la Méditerranée.

A faible distance il contourna l'archipel des Baléares, permettant d'apercevoir les îles pittoresques de Majorque, Minorque et Ibiza.

Les passagers passaient à présent leurs journées sur le pont des navires, toujours en vue à la distance d'environ deux milles. Les yeux obstinément appliqués aux oculaires de leurs lorgnettes, ils échangeaient des signaux affectueux.

Parfois un paquebot était signalé au loin. Ce passant interrompait la télégraphie sentimentale des voyageurs.

Alors en effet, le lieutenant Alfonso priait respectueusement Miss Grace et Mistress Patricka de vouloir bien réintégrer leur cabine.

La coupole du submersible se refermait avec un léger claquement; le navire s'enfonçait d'une dizaine de mètres sous les eaux, devenant invisible pour le steamer gênant.

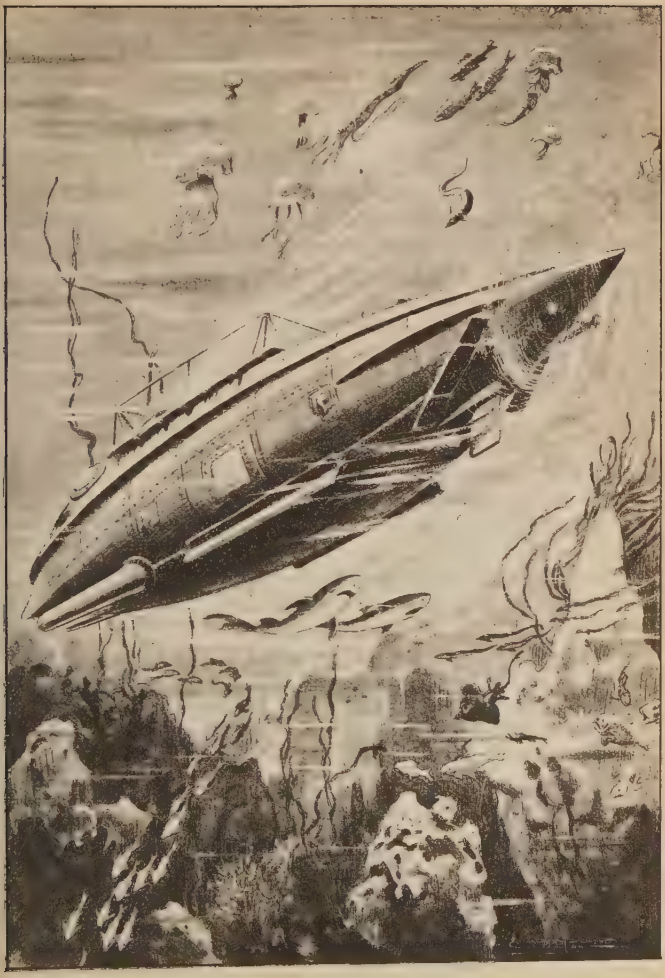
Une heure, deux heures s'écoulaient, les captives s'occupant à considérer, à travers les vitres épaisses des hublots, la sous-surface de la mer.

Une teinte verte, un paysage réduit à de courtes dimensions, des bancs de poissons qui considéraient avec une surprise apeurée le monstre inconnu troublant leur solitude dans l'abîme paisible; des marsouins véloces escortant l'appareil, le dépassant, l'enfermant dans le cercle de leurs déplacements vertigineux; puis des méduses flottant entre deux eaux, champignons transparents, aux tentacules pendants, comme morts, jusqu'à l'instant où ils s'animaient brusquement pour saisir le petit poisson, le minuscule coquillage, passant sans défiance à leur portée.

A ces moments, Clodius Sharp tenait souvent compagnie aux deux recluses.

Seul, à bord, le géologue paraissait indifférent aux ennuis de l'heure présente.

Bien plus, il exultait; car la course du bâtiment l'en-



LE MONSTRE INCONNU QUI TROUBLAIT LEUR SOLITUDE.

traînait à travers les régions des plus célèbres manifestations volcaniques méditerranéennes.

Il oubliait sa captivité, les dangers de l'aventure inexpliquée dont sa nièce, ses amis, se trouvaient enveloppés comme papillons en un filet de gaze.

Tout à sa marotte, il professait la sismologie, sans s'inquiéter du reste d'être écouté.

Le *Spoleta* circula à vitesse réduite dans le dangereux détroit de Bonifacio, sinuant entre la Corse française et l'italienne Sardaigne.

On entrait dans cette portion de la Méditerranée qui, entourant le triangle marqué par les trois sommets du Vésuve, de l'Etna et du Stromboli, forme le foyer volcanique le plus célèbre du monde, au moins au point de vue historique.

Et Clodius racontait le passé, avec l'assurance d'un homme qui aurait *vécu* toutes les convulsions terrestres.

Il disait Pompéi, Herculanum et Stabies, les trois cités latines englouties sous la lave du Vésuve, le 24 août de l'an 79.

Il était à la fois terrifiant et comique, car il se mettait en scène.

— De grandes fêtes étaient organisées à Pompéi, en l'honneur des consuls, disait-il; le cirque regorgeait de spectateurs. Dans l'arène, deux cents gladiateurs luttaient. On disait que six cents fauves seraient lâchés ensuite sur autant de condamnés aux bêtes.

» Des afficheurs du forum confiaient en secret à leurs voisins qu'une surprise des édiles se produirait.

» Des travaux de canalisation, exécutés en grand mystère sous prétexte d'adduction d'eau pour les besoins de la cité, permettraient de transformer l'arène en un lac, cela en moins d'un quart d'heure; et sur ce lac artificiel, une *naumachie* ou combat naval aurait lieu. Des trirèmes, montées par des barbares de Thrace et de Germanie, représenteraient l'une des escadres. Des légionnaires de Gaule embauchés, soit par leur goût bien connu de l'aventure, soit en punition de leur indiscipline, péché mignon de ce peuple indépendant et fier, armeraient la flotte adverse.

» Oh! cela était le secret de polichinelle, si toutefois l'expression moderne peut être appliquée aux plaisirs de l'Empire romain.

» On en parlait sous le manteau depuis plusieurs jours. Voilà pourquoi, sur les gradins de l'amphithéâtre, *je reconnaissais* autant de citoyens d'Herculanum ou de Stabies que d'habitants de Pompéi même.

» Et soudain, comme les belluaires lâchaient les fauves, torrent vivant de lions, de tigres rayés, de panthères, un sourd grondement retentit dans les entrailles du sol.

» La fumée qui, depuis plus d'une semaine, couronnait le cratère du Vésuve, s'épaissit, s'étala en un lourd nuage noir qui obscurcit le ciel.

» Et puis, la pluie de cendres commença; la pluie qui ne devait s'arrêter qu'après avoir recouvert les plus hauts édifices.

» La terreur, la fuite éperdue, sauvage, de la foule sont inénarrables.

» Hélas! bien peu parviennent hors du rayon de l'averse meurtrière.

» La plupart tombent en route asphyxiés, et la cendre les recouvre, là où ils se sont abattus.

» Il a fallu dix-huit cents ans pour que le hasard d'une fouille, entreprise par un paysan, ramenât la ville ensevelie à la lumière.

» L'emplacement des cités martyres avait disparu de la mémoire des hommes.

A sa conviction, Clodius empruntait une éloquence de barde. Il chantait la ruine d'une patrie lointaine et, en dépit de leurs préoccupations, ses compagnes se laissaient prendre, comme à l'énoncé de souvenirs personnels, à ses doctes récits évoquant la mémoire des sinistres catastrophes survenues aux origines de l'histoire.

Parfois même elles souriaient, car, après avoir affirmé sa qualité antique de Civis Pompeianus, de citoyen pompéien, le savant se transmuait subitement en Calabrais ou en Sicilien de la vieille île de Trinacrie.

Il énumérait alors les frasques du volcan Etna.

— En 526, clamait-il, la Sicile, les Calabres sont bou-

leversées par un tremblement de terre, dû à une éruption de l'Etna.

» Le profil du détroit de Messine s'en trouve profondément modifié, à ce point que le courant si redouté des navigateurs, et qui portait les navires de l'écueil de Scylla au tourbillon de Charybde, se déplace et restitue au passage du bras de mer une relative sécurité. Il est vrai de dire que vingt ans plus tard, à la suite d'un nouvel accès de rage du volcan, Scylla et Charybde reprirent tous leurs droits à leur antique réputation.

» Puis des siècles de calme.

» Les hommes se rassurent; des plantations, des villas escaladent les pentes de la montagne; la ville de Messine s'étend, prospère, se remplit de palais, tandis que les environs deviennent de luxuriants jardins, où les citronniers et les orangers embaument l'atmosphère.

» Des vignes renommées établissent leur réputation de par le monde.

» Et quand tous sont endormis dans une sécurité trompeuse, le volcan se réveille soudainement, telle une bête méchante et sournoise.

» En 1783, la Calabre se voit bouleversée. La cité de Messine est presque entièrement détruite. 40000 victimes, tel est le bilan du cataclysme.

» Il paraît modéré en regard du précédent qui avait fauché 150000 à 200000 existences.

» Aussi est-il vite oublié, tandis que l'on se souvient de la destruction de Pompéi où périrent environ 50000 personnes.

» Et de nouveau, le calme, précurseur de nouveaux orages.

» Le 28 juin 1831, une éruption sous-marine. L'Etna s'est creusé un cratère au fond des eaux. Ses résultats n'ont aucune gravité. Une île nouvelle émerge à 40 kilomètres au sud du port de Sélinonte (Sicile), laquelle subsiste jusqu'au 14 octobre 1895, époque à laquelle elle disparaît sous les eaux, creusant au fond du lit de la mer une *fosse*, que les sondages évaluent à 3000 mètres environ.

» Plus près, tout près de nous, les 8 et 22 septembre

1905, le 20 octobre 1907, encore des ruines, encore des milliers d'êtres anéantis en quelques minutes.

C'était sur la passerelle du *Spoleta* que Clodius achevait cette conférence, tandis que les deux jeunes femmes, absolument distraites par la forme lointaine du vapeur *Cascaës* toujours en vue, interrogeaient soucieusement le champ de leurs lorgnettes.

Depuis le matin elles n'avaient aperçu là-bas ni Tip Linn, ni le journaliste nain, ni l'ex-steward Félix, et elles s'inquiétaient de cette absence.

Quelle cause les empêchait de se montrer? Quelle raison interrompait le fil ténu qui les reliait à leurs chères compagnes?

C'est bien peu de chose qu'une communication à 4000 mètres de distance, et cependant les passagères du torpilleur ressentaient de sa suppression un véritable déchirement.

Il leur semblait jusqu'à ce moment vivre un peu auprès de leurs amis. L'absence de ceux-ci accusait la séparation, la doublant d'une angoisse inexprimable.

Et comme elles laissaient retomber leurs mains avec découragement, comme d'un mouvement instinctif elles se communiquaient leurs craintes dans un expressif regard, elles sursautèrent brusquement.

Une détonation légère, étouffée par l'éloignement, venait d'arriver jusqu'à elles.

— Vous avez entendu?

— Oui.

— On croirait une arme à feu.

— Et le bruit venait de là-bas.

Les jeunes femmes balbutièrent ces mots, leurs yeux rivés sur la forme lointaine du *Cascaës*.

Mais derechef des détonations résonnent. Il n'y a plus de doute, elles se produisent à bord du vapeur *Cascaës*.

A chacune les captives frissonnent de tout leur être.

Puis tout rentre dans le silence. Le *Cascaës* continue sa route imperturbable, fendant, semble-t-il, les mêmes flots que le *Spoleta*.

Tout à coup Patricka a un grand cri. Elle éloigne la lorgnette, puis la replace devant ses yeux...

– Mon cher Ardann est à l'avant du steamer. Il fait des gestes incompréhensibles.

A son tour, miss Grace observe, en proie à une émotion indéfinissable.

– Oh ! murmure-t-elle après un moment, le boy Félix se tient près de l'écoutille, un revolver dans chaque main.

Et avec une exclamation stupéfaite :

– Oh ! Pauvre de moi ! Cher moi ! Tip Linn, en personne, actionne la roue du gouvernail.

– Quoi, il dirigerait le navire ?

– Il dirige en vérité.

– Oh ! voyons cela ! Voyons cela !

Les deux captives se sont immobilisées, toute leur vitalité concentrée en leurs regards ardents, que les verres oculaires des lorgnettes transportent là-bas, à quatre kilomètres en arrière.

Un fait incompréhensible se retrace sur la rétine des jolies spectatrices.

Un matelot du *Cascaës* a paru à l'écoutille comme s'il voulait passer sur le pont, et, à leur profonde stupeur, Grace et Patricka constatent que le boy Félix braque sur l'homme un revolver.

La menace est sérieuse, car le matelot se rejette en arrière.

Comme si cela ne suffisait pas, Ardann Lookely traverse le pont en courant. Il rejoint Félix. Lui aussi brandit des revolvers d'ordonnance de l'armée américaine, lesquels, vu sa taille exiguë, prennent en ses mains l'apparence d'armes énormes, formidables.

– On croirait qu'ils ont pris le commandement du navire, balbutient les captives.

– Et le *Cascaës* force ses feux. Voyez combien est épaisse la fumée qui s'échappe des cheminées !

Quelques minutes se passent. Grace, Patricka se sentent en proie à une anxiété extraordinaire.

Il devient évident que le *Cascaës* gagne sur le *Spoleta* ; la vitesse des submersibles reste encore sensiblement inférieure à celle des steamboats de surface, et le steam force ses feux.

Oui, oui, la lumière se fait dans l'esprit des jeunes

femmes. Du moins elles croient deviner ce qui va se produire.

Leurs amis les rejoindront, obligeront le torpilleur à leur remettre les captives. Oui, c'est cela; un incident nouveau le démontre.

Une fumée blanche s'arrondit à l'avant du *Cascaës*, précédant de quelques secondes la détonation grave d'un coup de canon.

– Hip ! Hip ! Hurrah ! clame Patricka enthousiasmée. Premier avertissement, à poudre seulement. C'est l'ordre au *Spoleta* de stopper.

– Ils vont nous délivrer, s'écrie de son côté Grace éperdue de joie, en étreignant la naïne.

Et puis elle saute au cou de Clodius ahuri qui, toujours perdu dans ses préoccupations sismologiques, avoue, en un coq-à-l'âne bien digne de son cerveau distrait, ne pas comprendre qu'un volcan canonne un sous-marin pour l'inviter à fuir un tremblement de terre.

Ce qui arrache à Mistress Lookely la remarque toute pleine de l'humour saxon :

– Décidément, Master Sharp passera sa vie dans la lune, patrie des volcans éteints.

Elle ne peut continuer.

Des hommes d'équipage bondissent sur la passerelle, saisissent les trois voyageurs de façon à leur interdire tout mouvement de révolte. Sans leur laisser le temps de réagir, ils les entraînent à l'intérieur en dépit de leurs vains efforts de résistance.

D'où provenait la canonnade du *Cascaës* ?

De la volonté de Tip, de Lookely et de Félix, captifs à son bord.

Le matin de ce jour, Tip dormait profondément sur la couchette à lui attribuée dans la cabine du *Cascaës*, qu'il partageait avec le nain Ardann et le boy Félix.

Le capitaine s'était excusé sur l'exiguïté des installations du steam, qui l'obligeait à grouper les trois passagers dans un même compartiment. Mais, nonobstant ses excuses, ceux-ci avaient dû se contenter de la place mise à leur disposition.

Quoi qu'il en soit, deux couchettes superposées

avaient échu, la plus basse à Lookely, la plus haute à Tip Linn.

Un lit de fortune, maintenu par des croisillons de bois vissés dans la paroi et le plancher, était dressé à l'usage de l'ex-steward.

Tous trois, agacés par leur détention et plus encore par la vue constante du *Spoleta* fuyant toujours vers l'horizon, avec ses passagères les plus aimées, *the most loved,* comme disait Ardann; lassés par la conviction déprimante qu'ils ne les rejoindraient qu'à l'heure permise par leurs persécuteurs, désolés de ne pouvoir deviner quand sonnerait l'heure où se terminerait le *supplice de Tantale de leur cœur* (autre qualification littéraire de leur situation, née sur les lèvres du journaliste nain), tous donc, s'étaient, la veille au soir, étendus sur leurs couchettes et étaient tombés dans l'anéantissement d'un lourd sommeil.

Peut-être Tip Linn se voyait-il en rêve auprès de sa chère « engagée », comme il désignait à présent miss Grace Sharp.

Or, du fond du songe qui faisait flotter un sourire sur son visage, il eut la perception d'une main crispée sur son bras, d'un balancement imprimé à sa personne, et comme il advient alors que l'on est soumis à semblable traitement, il ouvrit les yeux.

Une exclamation commença à jaillir de ses lèvres, coupée net par un énergique :

— Chut !

Debout sur la couchette inférieure, cramponné des deux mains au rebord de celle qu'occupait Tip, Master Ardann Lookely venait ainsi de recommander le silence.

En regardant autour de lui, le jeune homme constata que le boy Félix, assis sur son lit, les jambes pendantes, suivait avec un intérêt non dissimulé tous les mouvements du petit homme.

— Qu'y a-t-il ?

— Question oiseuse, *old friend.* Je vous secoue uniquement pour vous le dire.

— Alors ne tardez pas. Je vous écoute.

— En ce cas, descendez de votre perchoir; car vérita-

blement vous m'obligez à une attitude totalement impropre à la conversation.

Une seconde plus tard Tip Linn sautait sur le plancher, s'asseyait à côté du journaliste sur la couchette de celui-ci, tandis que Félix venait s'accroupir en face d'eux.

— Eh bien ?

— Hier, mon honorable ami, je me suis livré à une petite expédition que j'ai menée à bonne fin, grâce à ma taille non gigantesque et encombrante comme la vôtre.

Le nain prononça ces mots avec une nuance d'orgueil.

— Un personnage de votre poids aurait abouti à un échec. Moi, j'ai triomphé, ou du moins j'ai surpris ce qui nous conduira au triomphe.

Tip Linn écoutait sans comprendre où tendait son interlocuteur.

A demeurer dans l'incertitude, il ressentit un malaise moral tel qu'il supplia :

— Au nom du ciel, Master Ardann, ne vous égarez pas en circonlocutions. Au fait ! Venez au fait, je vous en conjure. Sans cela, il me semble que ma cervelle, bouleversée par ces propos interrompus sans répit, va éclater ainsi qu'une grenade.

Ces mots réjouirent le nain, car du ton le plus aimable :

— Aux dieux ne plaise que je provoque semblable catastrophe. J'arrive aux précisions, après quelques paroles que vous jugerez tout à l'heure avoir été utiles.

Et changeant brusquement d'accent :

— Vous ne vous êtes jamais demandé quel est le caractère de ce navire, qui nous détient prisonniers en ses flancs, et qui obéit en cela à des gens inconnus de nous, quant à leur apparence physique, mais dont les actes connus ne m'inspirent aucune estime.

— Oh ! à moi non plus. En admettant même qu'ils soient animés de bonnes intentions à mon égard, je ne vois pas que, pour me conduire au trésor problématique que l'on fait miroiter à mes yeux, il soit nécessaire

de supprimer criminellement les hommes qui en jalonnent la route.

– *All right !* Vous avez appris trois lettres jusqu'à ce jour...

– Justement. N,E,W.

– Et les trois malheureux qui vous les ont confiées dans les prisons de Jacksonville, de Tanger et à Lisbonne...

– Ont payé la confidence de leur vie.

Secoué par une rage soudaine, Tip Linn gronda sourdement :

– Ah ! si l'on ne nous avait pas séparés de nos compagnes de voyage; comme je refuserais de me plier aux projets de... (Il parut chercher ses mots, puis avouant son impuissance :) de je ne sais qui, en réalité.

– Dites de Caramar, conseilla le nain d'un ton conciliant. C'est le vocable que nos damnés guides ont toujours prononcé, et cette nuit, j'ai acquis ici la certitude que ce mot n'est point un simple signe de reconnaissance. Il désigne réellement un homme.

– Vous en avez été assuré cette nuit, dites-vous ?

– Oui. Le chef des comparses qui s'agitent autour de nous de si désagréable façon s'appelle ainsi; je vous répète que j'en ai la preuve...

Et arrêtant de nouvelles questions sur les lèvres de l'élève du géologue Clodius :

– J'y vais de mon récit; ensuite vous en saurez autant que moi.

Le petit homme croisa ses bras courts d'un air d'importance.

– Voyez-vous, sir Tip, sans en avoir l'air, j'ai songé à reconquérir notre liberté...

– Reconquérir... répéta Linn interloqué.

– N'interrompez pas. Pour être libre, me suis-je confié, il faudrait nous rendre maîtres du *Cascaës*. Ne secouez pas la tête. Cela n'est pas très difficile. L'équipage ne saurait être taxé de complicité. Le capitaine Joao et deux ou trois de ses subordonnés appartiennent seuls à l'association mystérieuse dont nous sommes les captifs.

– Soit ! mais comment savez-vous cela ? bredouilla

son interlocuteur tout étourdi de la révélation inattendue.

Ardann haussa légèrement les épaules.

— En prêtant l'oreille aux bruits, en faisant écouter par le digne boy Félix.

— De Montmartre, plaisanta ce dernier d'un ton de bonne humeur.

— Donc, reprit le nain, trois hommes résolus peuvent s'emparer du navire. Le *Cascaës* porte à l'avant deux jolis canons de 135 millimètres, qui permettraient d'influencer sérieusement le submersible qui nous nargue.

— Oh ! croyez-vous ?

— Je crois, digne *old boy*, que vous êtes grand de corps, mais petit de raisonnement, les gens comme les Caramar, puisque Caramar il y a, redoutent le bruit. Or nous sommes en Méditerranée, mer fréquentée, sillonnée par d'innombrables paquebots, steamers, voiliers, tartanes de pêche, etc. On s'étonnerait dans le monde européen d'une canonnade dirigée contre un vaisseau... supposé portugais...

— C'est vrai ! C'est vrai !

— Bon, vous y êtes. Par exemple, vous en conviendrez avec moi, l'expédient serait scabreux, s'il ne nous devenait pas possible de lancer contre nos adversaires une accusation suffisante pour légitimer nos actes.

Le visage de Tip s'était rembruni :

— Diable oui, vous avez raison.

— Toujours raison, mon *long* ami, cinq pieds six pouces, je pense. Eh bien, pour ne pas vous faire languir, Félix a remarqué que le capitaine Joao et ses complices se réunissent tous les soirs; qu'ensuite, ils passent sur le pont une heure ou deux, semblant attendre quelque chose; le boy n'a su découvrir quoi, sa surveillance devant être prudente.

— Oui, oui, en effet.

— Alors que concluez-vous ?

Il y avait dans l'accent du petit journaliste une ironie dont Linn ne perçut pas la cause.

— Ce que je conclus ? murmura-t-il.

— Sans doute. Le problème est posé. De quelle façon le résoudre?

Et le jeune homme demeurant muet, Ardann s'abandonna à une gaieté narquoise, soulignée par son rire aigrelet.

Subitement il redevint grave.

— Eh bien, *dear old friend*, reprit-il avec rondeur, avant d'agir il faut surprendre le mystère, et pour cela assister à l'entretien secret et quotidien dans la cabine du señor Joao.

L'audacieuse affirmation fit faire une grimace épouvantable à l'interlocuteur du journaliste.

— Pas commode... commença-t-il.

— Mais cependant possible, interrompit vivement le nain.

Et comme le jeune homme avançait les lèvres en une moue involontaire :

— Possible, répéta Ardann Lookely avec force. Possible, puisque j'ai réussi hier soir.

Tip ouvrit la bouche.

— Tenez votre langue, ordonna rudement son interlocuteur. Ne faites pas dépenser inutilement le temps. Voici la chose :

» Vous connaissez Ermezindo, le joli chien isabelle du capitaine Joao. Ce quadrupède est dorloté comme un enfant royal. La nuit, il repose en une niche d'osier spacieuse, dont la porte à claire-voie est renforcée contre les courants d'air, si pernicieux aux bronches délicates, par un rideau de drap amarante. Je rappelle ce détail, pour vous indiquer que le toutou, dans son logis d'osier, est tout à fait chez lui.

» On ne le voit pas du dehors, alors que lui-même peut voir à travers les interstices.

Un prodigieux étonnement s'exprimait sur les traits de Linn. De toute évidence, il se demandait quel intérêt présentaient ces considérations sur la niche d'Ermezindo. Le mari de Patricka lut dans sa pensée sans doute, car il expliqua d'un accent protecteur :

— L'observation dont il s'agit a été la base même de mes actions.

Puis parlant vite, comme pour éviter une interruption nouvelle :

– Hier soir donc, durant le dîner, je me suis introduit dans la cabine du señor Joao...

– Pas fermée heureusement...

– Vous errez, *dear sir*, vous errez en totalité. Elle était fermée; toutefois avec une tige de fer en crochet, ouvrir est un jeu d'enfant. Vous oubliez que je suis journaliste et qu'un journaliste doit savoir tout faire, même le *cambrioleur pour le bon motif*, ajouta-t-il d'un ton très grave.

Mais reprenant aussitôt une physionomie enjouée :

– J'offris au digne chien un morceau de sucre mouillé d'une infusion de belladone; pour satisfaire votre curiosité, la belladone avait été dérobée par Félix chez l'infirmier du bord. L'animal s'endormit en cinq minutes. Une piqûre abondante de morphine lui assura du sommeil jusqu'au matin.

– Pourquoi tout cela?

– Pour l'empêcher d'aboyer, grand garçon irréfléchi. Car je le glissai confortablement sous ma couchette, où ni vous ni personne autre, sauf mon associé Félix, n'a soupçonné sa présence.

– Soit! J'admire si vous le voulez, ou plutôt j'admirerai quand vous m'aurez démontré, *by old Nick* (par le vieux Nick, par le diable), l'utilité de cette promenade canine.

La phrase eut un résultat immédiat. Ardann se contorsionna dans les convulsions d'une hilarité incoercible, et le boy Félix, tout aussi hilare, se renversa sur le plancher en bégayant l'expression, souvenir lointain du Montmartre natal :

– Non! C'est le tire-bouchon!

Toutefois devant un geste d'impatience rageuse de Tip Linn, le Parisien ajouta :

– On avait retiré le chien de sa niche pour que le gentleman Lookely pût prendre sa place.

– Sa place?

Tip répéta ces deux mots avec ébahissement.

– L'avantage d'être petit, ricana le journaliste de *La*

Plus Réduite Revue. J'use de mes facultés. C'est de bonne guerre.

Puis pressant son débit :

— Mais il est urgent d'agir. J'ai entendu de ma cachette le conciliabule tenu hier soir par le capitaine Joao et ses complices. Ils se réuniront de nouveau ce matin, vers dix heures.

— Il en est neuf à peine.

— Ce qui nous permet de régler notre action. Ecoutez donc ce que j'attends de vous.

CHAPITRE XI

ENTRE LA NICHE ET LE SUBMERSIBLE

A dix heures précises, le capitaine Joao, après une courte station sur la passerelle auprès de l'officier de service, gagna l'escalier conduisant à sa cabine.

Trois matelots, qui flânaient sur le pont sans s'occuper les uns des autres, semblèrent à cet instant précis animés par le désir de regagner l'intérieur du steamboat.

A quelques mètres l'un de l'autre ils s'engouffrèrent dans l'escalier supérieur par lequel il avait lui-même disparu.

Etrange communauté de pensée. Chacun s'arrêta devant la porte de la cabine du commandant de bord et frappa trois coups inégalement espacés.

A chaque appel le battant tourna sur ses gonds.

Maintenant les trois marins se tenaient en face de leur chef. Dans un angle se devinait la niche d'osier du chien du capitaine.

— Demain, commença lentement l'officier, nous aurons contourné la Calabre, et le *Cascaës* entrera dans l'Adriatique.

Ses auditeurs s'inclinèrent silencieusement.

– Il est donc nécessaire d'arrêter nos dernières dispositions en vue du débarquement.

Nouvelle inclination des matelots.

– Je tiens d'abord à savoir si vous êtes sûrs de l'équipage ?

L'un des marins prit la parole après avoir consulté du regard ses deux camarades.

– Sûrs ?... autant que l'on peut être sûrs de braves garçons agissant sans connaître le fond des choses.

– Enfin ! Ont-ils accepté la fiction que nous leur avons généreusement servie ?

– Oh ! pour cela, oui. Les passagers sont, à leurs yeux, des espions au service de l'Angleterre. On les conduit en Albanie, afin de les remettre à la fois aux agents autrichiens et italiens, le Portugal obéissant, sans en avoir l'air, à une pression des gouvernements intéressés.

– Il aide, n'est-ce pas, mais il désire que les autres nations ignorent son entente avec les Italo-Autrichiens. Un petit pays souhaite ne se brouiller avec personne. Et la manœuvre tout indiquée dans ce but est de dissimuler son concours agissant. De là, le voyage secret ; de là, le choix du territoire albanais.

– Bref, tous ont accepté l'histoire sans la discuter.

– On ne discute pas une affaire aussi entortillée, commandant. La plupart n'y ont rien compris et ceux-là y croient d'autant plus fermement.

Joao se frotta les mains.

– Allons, allons. Les individus sont aussi aisés à tromper que les collectivités. Nos dignes loups de mer ont digéré notre fable avec la même faculté stomacale que les autorités portugaises. Il est vrai que la présence du torpilleur *Spoleta* prête une consistance sérieuse à ce conte. Honneur au lieutenant de vaisseau Alfonso, dont l'affirmation, à Lisbonne, nous a valu l'appui de tous.

Puis, quittant le ton dithyrambique :

– Enfin, voici les ordres pour demain. On mettra en panne au nord de Valona, vers le soir. Au besoin, nous attendrons la nuit pour débarquer les prisonniers. Une fois sur le sol albanais, je m'en lave les mains. La mis-

sion que m'ont confiée les Caramar se trouvera remplie à leur satisfaction.

– Au fait, interrompit l'un des auditeurs de l'officier, qu'est-ce donc au juste que ces Caramar ?

– Si on te le demande, ami, tu répondras que tu n'en sais rien.

– Au fond, je m'en moque, commandant. J'en sais assez, puisque mon service durant la huitaine m'aura rapporté 20 coroas (couronnes), ou 200000 reis, ou 1111,20 F. A ce prix-là je servirais le Seigneur Satan lui-même, vous me croirez sans peine.

En un geste brusque, trahissant la religiosité bizarre des habitants de la péninsule Ibérique, l'homme se signa dévotement en prononçant le nom de l'ennemi du genre humain, puis avec insouciance :

– Ce que j'en disais était uniquement pour parler.

– Et pour parler également, plaisanta Joao, je te répondrai ce que j'ai cru deviner, et ce que les collections de journaux américains, un peu confus, me paraissent toutefois confirmer.

» Les Caramar étaient des voleurs internationaux, je pense. Ils avaient une caisse fort bien garnie (on parle de millions de dollars). Ils déposaient leurs fonds chez un banquier ainsi que des honnêtes citoyens.

– Un complice ?

– Non, non. Le banquier ignorait, à ce que l'on prétend, la qualité... indésirable de ses clients.

» L'ayant apprise par hasard, il s'empressa de les inviter à retirer leur dépôt.

– Et ils obtempérèrent ?

– Naturellement ; seulement la police ignorait précédemment où disparaissaient les valeurs dérobées par la bande des Caramar.

» Elle eut vent de la mésintelligence du dépositaire et des déposants. Elle *fila* le magot, parvint à s'en emparer. Résultat : quelques électrocutions, pendaisons et autres exercices variés permettant de sortir de la vie.

» Colère des *international clubistes*, comme se dénommaient les associés. Ils accusèrent leur ex-ban-

quier de les avoir livrés ou tout au moins mis en état d'infériorité, et jurèrent de se venger.

» Le banquier prudent fit disparaître sa femme, son fils, pour rester seul exposé aux coups de ses dangereux ennemis. Sa précaution sembla d'abord réussir. Les Caramar passèrent des années à dénicher les disparus.

— Le señor Tip Linn et sa mère ?

— Juste ! mais comme le dit l'Ecriture, quand on cherche, on trouve. Les *international clubistes* éventèrent la cachette. Or la maman étant défunte, à l'instant même où leur ex-banquier trépassait de son côté, il n'y avait plus devant les intéressés que le fils. Le banquier, à ce que l'on assure, possédait une fortune considérable qu'il avait, elle aussi, dissimulée, mise en sûreté.

» Et l'on prétend qu'aujourd'hui, on fait promener le señor Tip Linn autour du monde sous couleur de le mettre en état d'hériter. Et moi, je suis convaincu que les Caramar songent uniquement à le dépouiller et à réaliser leur vengeance inassouvie, tout en rentrant dans les fonds que la police leur a subtilisés.

— Le nom du jeune homme, quel est-il ?

— Le véritable nom ? Je l'ignore. Probablement on le lui apprendra quand il en sera temps. Peut-être qu'en le demandant poliment, on t'instruirait à cet égard.

L'interpellé riposta par un gros rire :

— Oh ! je n'y tiens pas. Quand je lis un feuilleton dans un journal, je dis volontiers : « Que va-t-il arriver ? » Au fond, je m'en soucie comme de ma première dent de lait.

Le capitaine Joao approuva du geste et rompant l'entretien :

— Vous pouvez disposer, mes braves. Demain nous serons délivrés de nos « colis ». D'ici là, prudence et surtout silence.

Il serra les mains de ses interlocuteurs avec une aménité peu fréquente entre officier de pont et matelots.

Puis ses subordonnés ouvrirent et quittèrent la cabine.

Mais ils avaient à peine disparu dans le couloir, qu'un vacarme inattendu stupéfia le capitaine du *Cascaës*.

Des piétinements, des cris, des jurons se mêlaient, dominés soudain par un appel étranglé.

— A moi !

A ce cri le capitaine Joao bondit au-dehors.

Sur le seuil même il s'immobilisa brusquement.

Il voyait ses trois complices renversés sur le sol, et les autres marins du steamer, non inféodés à la mystérieuse association des Caramar, occupés à les garrotter.

La présence de Tip Linn, de Félix, dirigeant l'opération, expliquait le tableau apparu sous les yeux de l'officier.

Selon le plan du journaliste nain, Tip et l'ex-steward, aussitôt les affidés de Joao réunis dans sa cabine, avaient appelé le reste de l'équipage.

En quelques phrases brèves, ils avaient fait justice de l'accusation lancée contre eux. La preuve fut facile ! Il suffit d'amener sans bruit les maîtres d'équipage à la porte du compartiment du capitaine Joao et de les convier à écouter.

Tout cela se présenta à la pensée de l'officier portugais en l'espace d'un éclair.

Il était joué. Il allait perdre l'important bénéfice pécuniaire qui l'avait décidé aux opérations irrégulières dont les Américains étaient victimes.

Une colère formidable gronda en lui.

Non, de par tous les démons infernaux, on ne le ruinerait pas ainsi ! Un geste énergique remettrait tout en place.

Son bras se leva, braquant un revolver sur le groupe adverse.

— Prenez garde !

L'avertissement parvint aux oreilles de Tip et du dévoué Félix.

Mais ils n'eurent pas le temps de se mettre en défense. Déjà Joao appuyait sur la détente.

Une détonation claqua, stridente, et... le capitaine se renversa sur le sol.

Ce fut une stupeur.

Comment, visant ses ennemis, avait-il pu se frapper lui-même ?

Ce fut l'organe ironique d'Ardann Lookely qui répondit à la question de tous.

Le journaliste sortait de la niche du chien, où il avait repris place une demi-heure plus tôt. A la main il tenait l'arme qui venait de détoner, prévenant le geste mortel du capitaine.

— *All right!* s'exclama le nain. Le chef est hors de combat... Mettez les subalternes aux fers, et courons sus au damné torpilleur qui emporte nos innocentes et tout à fait chères compagnes.

— En avant! En avant!

— Nous disposons de deux canons de chasse, montés sur pivots à la proue. Nos machines nous permettent sûrement de gagner de vitesse l'odieux submersible. Donc il est à nous. Nous délivrons ma délicieuse mistress et vos amis, Master Tip Linn, puis, tous réunis enfin, nous nous dirigeons à notre guise.

Cinq minutes plus tard d'épais tourbillons de fumée noire s'échappaient des cheminées du steamer, indiquant qu'il forçait la vapeur.

Et à l'avant deux groupes de matelots chargeaient les pièces, dont les gueules menaçantes se braquaient sur l'étroite silhouette du submersible encore lointain.

La marche du *Cascaës* s'accélérait.

Les tôles du pont frémissaient à la vibration de l'arbre de couche, tournant avec une rapidité croissante.

L'hélice se tordait sous les eaux.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, et déjà il devenait évident pour tous qu'en moins d'une heure le vapeur aurait rejoint le torpilleur.

Des hurrahs enthousiastes saluèrent la constatation.

Les marins, furieux d'avoir été bernés par les récits mensongers du défunt capitaine et de ses acolytes, prenaient à cœur de faire triompher la cause des captifs, devenus à leurs yeux des victimes.

Artilleurs improvisés, pointeurs, servants ou autres matelots employés à la manœuvre, tous considéraient le *Spoleta* avec des yeux brillants de menaces informulées.

Tip lui-même s'inquiéta de l'irritation des hommes, naguère ses geôliers, à présent ses alliés fidèles.

Il ne fallait pas dégrader la victoire par des excès.

Que désirait-il? Que désirait Ardann? Simplement libérer les trois personnes détenues dans les flancs du submersible.

Toutes trois transbordées sur le *Cascaës*, peu importait que leurs gardiens allassent se faire pendre ailleurs.

La certitude de revoir Grace poussait le jeune homme à une clémence qu'Auguste, de tragique mémoire, aurait à peine égalée.

Abandonnant leurs armes désormais inutiles, le nain, Tip, Félix s'étaient postés à l'avant.

Les lorgnettes reprises leur permettaient de distinguer Patricka, Grace, Master Clodius, enlacés, leur adressant des gestes d'affectueux encouragement.

Le *Cascaës* s'était rapproché du *Spoleta*. Il n'en était plus guère qu'à un mille. Il avait donc déjà réduit de moitié sa distance.

– Il faut lui ordonner de stopper, gronda Lookely. Inutile de prolonger cette poursuite fastidieuse.

– Je suis de votre avis, seulement mes connaissances nautiques ne vont pas jusqu'à indiquer la nature des signaux ordonnant l'arrêt.

– Ne vous en tourmentez pas, plaisanta son interlocuteur... Les signaux seront simples mais bruyants. Vous allez voir.

Et se tournant vers les hommes chargés du service des pièces :

– La première pièce est chargée d'une gargousse sans projectile.

– Oui, Señor, une gargousse à blanc.

– Alors, première pièce, feu!

Un coup de tonnerre, une bouée bleuâtre auréolant la gueule du canon. C'est tout. Tous les yeux sont rivés sur le *Spoleta*. Les lorgnettes des Américains tremblent dans leurs mains.

Soudain Lookely murmure :

– Que font-ils donc? Ils forcent les ladies à pénétrer à l'intérieur de leur maudit bateau.

– Ils disparaissent à leur suite.

– La coupole obturatrice s'abaisse... Ah ça ! Ils veulent plonger.

– Ils plongent !

C'est un cri de stupeur, de colère, de désespoir, que poussent les assistants.

Le *Spoleta* s'est immergé. Une minute on a pu apercevoir à la surface de la mer un léger tourbillon, puis une vague a passé, effaçant cette trace.

Le *Cascaës* n'a plus devant lui que l'espace désert.

Peindre le désarroi de l'équipage du steamer serait impossible.

Portugais ou Américains, marins ou gentlemen, chez tous la disparition de l'adversaire que l'on avait cru tenir provoquait une sorte de déséquilibre du raisonnement.

Tout à l'heure la ligne de conduite apparaissait nettement tracée.

Maintenant l'impossibilité d'agir utilement pesait sur les esprits.

Que faire, en effet ? Que décider ?

S'éloigner, abandonner les captives entraînées dans les profondeurs des eaux ? La question ne se posait même pas.

Soit ! Mais alors on allait demeurer en panne, attendre une manifestation du *Spoleta* qui ne se produirait peut-être pas. Dans ce dernier cas, il faudrait tôt ou tard se décider à gouverner sur le port le plus proche.

– Dire que l'on a tiré le canon pour cela ! plaisantait Félix toujours disposé à l'ironie montmartroise... Le canon ! monsieur, vous ne trouvez pas que c'est un peu prétentieux ?

Cependant, il mit bientôt une sourdine à ses railleries, car elles ne semblaient plaisantes ni à Tip Linn ni au journaliste.

Où le boy ne voyait qu'un incident sans grande importance, quelque chose comme la mise en défaut de la meute par un cerf lancé en forêt, eux éprouvaient une atroce souffrance. Ils songeaient avec épouvante que leur intervention avait aggravé la situation de leurs compagnes.

Auparavant elles parcouraient la passerelle du sub-

mersible. Elles échangeaient des regards avec leurs amis.

A cette heure, les lames glauques étendaient un opaque rideau entre elles et eux.

Et puis – l'affection exaspère les qualités d'émotivité – Ardann, Tip se sentaient dévorés par l'angoisse de savoir les passagères du *Spoleta* en plongée.

Dans leur mémoire passait le souvenir de tous les vaisseaux sous-marins qui, par suite de chocs, d'avaries, de fausses manœuvres, n'avaient pu remonter à la surface et demeuraient enfermés à jamais dans la tombe liquide.

La journée s'écoula ainsi, lente, triste, interminable pour tous.

Les matelots, n'ayant rien à faire, déambulaient sur le pont, se montraient, de discrets clignements d'yeux, le second assis mélancoliquement sur la passerelle, les passagers silencieux, attristés, ressassant inlassablement la même idée :

– Quel parti conviendrait le mieux? A quelle décision s'arrêter?

Les philosophes qui se querellent sur les sentiments et sensations, sur la morale, la psychologie, la physiologie, les arts scientifiques et les sciences littéraires, sont du moins d'accord sur le point que rien n'est fâcheux comme les questions impuissantes à inciter des réponses.

Une telle universalité de vues, chez la gent la plus discuteuse du monde, fera comprendre à quel degré de nervosité les passagers du *Cascaës* étaient parvenus lorsque le jour tomba.

L'équipage d'ailleurs, bien que moins directement intéressé au succès, manifestait un état d'agacement presque aussi aigu que celui des passagers.

Demeurés obstinément sur le pont, ayant refusé de descendre au *carré*, où officiers et voyageurs se réunissaient à l'ordinaire à l'heure des repas, Lookely, Tip et le brave Félix, désireux de ne pas abandonner ses deux compagnons, s'étaient bornés à manger distraitement quelques bouchées de pain.

Une nuit splendide peuplait le ciel d'étoiles, qui

miraient leurs constellations dans l'onde azurée de la mer.

Le *Cascaës* semblait flotter entre deux voûtes célestes, entre deux armées d'astres.

Penchés sur le bastingage, les yeux machinalement baissés sur l'eau profonde qui cachait le *Spoleta*, les trois passagers n'échangeaient pas une parole. A quoi bon exprimer leurs pensées ? Chacun ne savait-il pas ce qui faisait songer ses compagnons ?

Et soudain une voix rude sonna dans les ténèbres commençantes :

— Ohé de l'embarcation !

— Voulons venir à bord, répondit une voix affaiblie par l'éloignement.

— Accoste.

Les passagers s'étaient instinctivement portés du côté d'où venaient les organes entendus.

A quelques mètres du *Cascaës*, une chaloupe automobile avait stoppé. Deux hommes s'y trouvaient, debout à cette heure, multipliant les signaux amicaux.

— Les parieurs, murmura l'ex-steward.

— Encore eux !

— Ah ça ! que veulent ces gentlemen ? Vont-ils nous répéter qu'ils continuent leur ridicule pari ?

A cette phrase interrogative de Tip Linn, Lookely répondit sans hésiter :

— Eh ! s'ils le disent, je les croirai certainement à présent.

— Vous les croirez ?

— Mais oui. Je raisonne. Voilà des gens qui nous ont suivis de loin, en se dissimulant, preuve qu'ils avaient à redouter ceux dont nous sommes prisonniers. Vous reconnaîtrez que nous les avons aperçus à l'horizon, grâce à nos lorgnettes, deux ou trois fois seulement depuis notre départ de Lisbonne; leur embarcation devait donc rester invisible pour quiconque se servait seulement de ses yeux.

— Soit, mais vous en concluez ?

— Que, se cachant de nos persécuteurs, ils doivent de toute évidence être ce qu'ils ont déclaré être : d'inof-

fensifs gentlemen et, à l'occasion, des alliés naturels pour nous.

Pendant ces répliques, la chaloupe automobile s'était rangée le long de la coque du steamer *Cascaës*, au-dessous de la coupée.

Quelques secondes plus tard, Jaspers Flack et son secrétaire apparaissaient sur le pont du navire.

Du premier coup d'œil Jean Terrade discerna les voyageurs. Il les désigna du geste à son compagnon, et tous deux se portèrent vers les passagers du *Cascaës*, quelque peu surpris par l'attitude des nouveaux venus.

Comment, pourquoi les matcheurs arrivaient-ils à bord du vapeur à ce moment précis ?

Oh ! de la façon la plus simple du monde.

Suivant de loin le *Cascaës*, qui lui-même donnait la chasse au *Spoleta*, se tenant durant le jour parmi les brumes ténues de l'horizon, naviguant la nuit, tous feux éteints, dans le sillage du bâtiment, ils étaient parvenus sans encombre au milieu de la mer Tyrrhénienne, nom que les Anciens appliquaient à la partie de la Méditerranée avoisinant l'Italie et la Sicile.

Là, leur navigation avait failli prendre fin de la façon la plus dramatique et la plus terrible.

Dans les ténèbres, un des grands paquebots, assurant le service d'Occident-Méditerranée-Orient, était arrivé droit sur eux. Un coup de barre instinctif du Français avait fait évoluer la chaloupe, de telle sorte que celle-ci avait pu glisser de proue en poupe le long de la carène du steamboat.

Le remous de l'hélice avait bien failli le faire chavirer; mais enfin, après un roulis terrifiant et quelques minutes de réelle émotion, les deux personnages s'étaient retrouvés sains et saufs dans leur barque, bercée de nouveau par la molle et régulière ondulation de la masse liquide.

Le jour même, ils avaient assisté aux rapports... canoniques, comme le dit plaisamment Terrade, du *Cascaës* et du *Spoleta*. Ils en avaient à peu près compris les causes et les effets, et s'étaient astreints à attendre la nuit avant d'aborder le vapeur et d'apporter à ses hôtes une proposition de liberté.

De liberté, oui, que le secrétaire exprima sur l'invitation formelle de son « patron » Jaspers.

— *Explain* la chose, je prie, avait dit ce dernier, car je fatigue beaucoup à me faire comprendre par les autres corps.

Jean ne se fit pas prier.

— Messieurs, déclara-t-il, actuellement le *Spoleta* est sous les eaux. Vous ne le voyez pas; mais en revanche, il ne vous voit pas non plus.

— Cela nous avance bien, grommela Tip Linn.

— Cela vous avancerait si vous saviez la destination de ce navire.

— Mais nous la savons!

Et Félix, qui entrait dans la conversation avec toute sa désinvolture de Montmartrois, continua :

— Ce soir, on doit débarquer dans une anse, située au bord de Valona, sur la côte albanaise.

— Bravo!

— Qu'est-ce qui motive votre exclamation joyeuse?

— Embarquez dans notre chaloupe; nous filerons sur Valona. Nous y attendrons les Caramar, et peut-être pourrons-nous les surprendre, car ils ignoreront où nous nous serons réfugiés.

Un éclair passa dans les yeux des captifs. Ils comprenaient que ces deux hommes, en qui ils avaient cru voir des ennemis, leur apportaient un moyen de reconquérir leur liberté, et peut-être celle de leurs compagnons enfermés dans la coque du *Spoleta*.

Aussi pressèrent-ils le mouvement. La nuit n'était pas complète encore, que le canot automobile s'éloignait, emportant à son bord ceux que les Caramar continuaient certainement à cette heure à croire sur le *Cascaës*.

L'équipage du steamer les avait perdus de vue depuis longtemps. Accoudés à l'avant, les officiers et les quartiers-maîtres attendaient toujours que le submersible voulût bien reparaître.

Brusquement ils se prirent à trembler sans savoir pourquoi.

Leurs poings se crispèrent sur la main courante du bastingage.

Un léger bouillonnement se produisait à tribord. Une longue forme noire, plus distincte de seconde en seconde, montait du fond de la mer.

– Le *Spoleta* ! Il va émerger.

Tous susurrent ces cinq mots.

Et chacun approuve d'un signe de tête. L'émotion est devenue si violente qu'aucun ne serait capable de proférer un son.

Mais le mouvement du sous-marin s'arrête au moment où son dôme affleure la surface de l'eau.

Que signifie cette manœuvre ?

Comme pour répondre à la question, un sifflement vibre dans l'air; on croirait qu'une forme sombre jaillit des vagues.

Cela décrit une trajectoire, vient s'abattre avec un bruit métallique à deux pas du groupe des quartiers-maîtres et roule sur le pont.

D'un bond, l'un des assistants bondit sur l'objet, le saisit et d'un accent profondément troublé :

– On écrit du torpilleur !

– A nous ?

– A nous, ou à d'autres qui sont partis... Au surplus, pour le savoir, il n'y a qu'un moyen, lire. On verra à qui les gens du fond de la mer adressent leur message.

L'homme présentait à ses auditeurs une sphère d'aluminium de la grosseur d'une balle de tennis.

On ne pouvait s'y tromper. C'était là une de ces boules creuses, dans lesquelles on enferme les correspondances expédiées des fonds sous-marins vers la surface.

Aussitôt, les deux hémisphères, vissés l'un sur l'autre, se séparaient sous la pression des doigts du marin. Un papier apparut.

– Lisez, Señor, lisez, firent les assistants.

Le temps des politesses manquait. Sans se faire prier, l'interpellé déplia la feuille et, à la clarté d'une allumette-bougie enflammée par un mousse, il lut à haute voix :

« Ordre auquel je ne souffrirai aucune résistance.
« Diriger le *Cascaës* vers la baie de Jotivaro, à douze « milles au nord du port albanais de Valona.

« Une chaloupe conduira *les trois passagers* à terre,
« puis rejoindra le bord, sans qu'aucun homme de
« l'équipage débarque avec eux.

« Après quoi, le *Cascaës* et son équipage seront
« libres de regagner leur port d'attache.

« On ne leur demande même pas le secret. Ils agi-
« ront selon leur conscience. De cela, je n'ai cure; car
« leurs faits et gestes réagiront, en bien ou en mal, sur
« l'existence de ceux qui les ont conduits à une ridicule
« rébellion.

« Mais pour le reste, je veux être obéi.

« J'ai des otages précieux et charmants qui me per-
« mettent d'exiger absolument.

« Que l'on ne l'oublie pas.

« Invisible, je ne perds pas de vue le *Cascaës*. Donc,
« attention! »

Signé : « CARAMAR. »

L'organe du lecteur s'était voilé par degrés. La signature, il la prononça dans un chuchotement.

Et puis le silence régna.

Les hommes rassemblés sur le pont se considéraient, ayant dans le regard le même affolement, le même sentiment de leur complète impuissance contre l'ennemi qui, sous les flots, invisible, insaisissable, leur dictait ses volontés inexpliquées.

Ah! ils avaient été insensés de rêver, entraînés par les passagers, à une lutte impossible.

Non seulement la défaite était assurée par la supériorité des armes dont disposaient les Caramar, mais encore elle entraînerait le sacrifice des otages qui, prisonniers à bord du *Spoleta*, répondaient de leurs actes.

Et ces marins, en leur logique fruste, avaient l'impression que leurs corps continuaient bien à peser sur le pont du *Cascaës*; mais que leurs cœurs, leurs cerveaux se trouvaient brusquement entraînés en captivité sur le submersible *Spoleta*.

Dire qu'avec un semblant de raison ils avaient pu croire que le sous-marin, appartenant à l'escadre de

guerre de la marine portugaise, n'était pas absolument aux ordres de leurs étranges adversaires !

Comme leur erreur venait de leur être brutalement démontrée !

– Une seule solution... murmura enfin le quartier-maître qui avait déchiffré la missive, avec, en son intonation, une pointe de découragement si naturelle en pareil cas que personne n'en marqua la moindre surprise, et quand je dis une solution, c'est en admettant qu'une tuile vous tombant sur la tête puisse être considérée comme résolvant une situation.

Mais ses compagnons se tournaient vers lui avec l'avidité de gens disposés à se laisser guider par n'importe qui; il continua :

– Dame ! les jeunes dames sont dans le fond, à la cave, n'est-ce pas ?

Les auditeurs approuvèrent du geste une proposition aussi évidemment conforme à la vérité.

– Le plus important est qu'il ne leur arrive pas malheur, à ces pauvres personnes, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

– A l'occasion on risquerait sa vie pour sauver ces dames que, par ignorance, on a jetées dans la nasse; alors on peut bien se donner l'ennui de se plier aux fantaisies des coquins.

Les mains des quartiers-maîtres s'étendirent dans un geste d'affirmation.

L'orateur avait cent fois raison. Résister aux ordres des ennemis inattaquables dans le *Spoleta*, défendu contre toute tentative agressive par le rempart des vagues, apparaissait chimérique.

Le marin ne se trompa pas à l'expression des physionomies de ceux qui l'entouraient.

– Bon ! nous sommes d'accord, poursuivit-il lentement. En ce cas, il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures; je vois que nous allons tout simplement réunir l'équipage sur le pont, lui faire part de la situation nouvelle créée par la dernière correspondance du « dessous », et lui déclarer que, la lutte étant impossible, nous le félicitons en camarades d'avoir consenti généreusement à la tenter, mais que maintenant, notre

vie, celle des jeunes dames captives, dépendant entièrement du bon plaisir des Caramar, il nous faut, par suite, diriger le steamer vers Valona et la baie de Jotivaro, pour y arriver à la nuit, selon les ordres.

» Alors, l'obscurité nous protégeant, on pourra peut-être mettre un canot à la mer, y embarquer quelques hommes désignés par le sort, lesquels débarqueront et se sacrifieront pour le salut des autres, tandis que le reste de l'équipage profitera de l'erreur des gens « d'en bas » pour déguerpir à toute vapeur.

— Ça, c'est bien vu, répondirent les assistants, respirant plus à l'aise du fait que maintenant se montrait à leur pensée une action nettement déterminée.

Il avait raison d'ailleurs le brave qui s'était improvisé le conseiller de l'équipage.

Un quart d'heure plus tard, les matelots, mécaniciens, soutiers et autres se rangeaient vis-à-vis de leurs quartiers-maîtres respectifs. Ils écoutèrent les explications, approuvèrent d'une même voix. Certes, on s'était trompé en croyant que le ou les Caramar étaient simplement des passagers du torpilleur *Spoleta*. Le submersible leur obéissait entièrement. De quelle façon avaient-ils assuré cette soumission? Mystère. Au surplus, la *cause* apparaissait assez indifférente, l'*effet* seul importait.

Donc l'impossibilité de combattre reconnue par tous, la raison commandait d'exécuter sans retard la manœuvre indiquée par le plus fort.

Et sous petite vapeur le *Cascaës* se remit en marche.

Sous petite vapeur, car, en l'occurrence, il eût été inutile de forcer de vitesse. La distance à parcourir permettait d'atteindre aisément le but avant la nuit, et la nouvelle manifestation de Caramar avait stipulé que les passagers seraient débarqués, le soir seulement, sur la côte de la baie de Jotivaro.

Les matelots restaient pensifs, absorbés. Si les passagers étaient restés à bord, ou bien le lyrisme se réveillant en eux, ou bien encore le dessein de distraire leurs compagnons de la pensée obsédante que la tentative de révolte, avortant piteusement, n'aurait d'autre effet que de rendre plus pénible la captivité des jeunes femmes

et du docte Clodius, il est certain que le nain journaliste, fouillant le tréfonds de ses souvenirs classiques, se fût lancé dans une véritable conférence concernant la portion de la mer Méditerranée que parcourait alors le steamboat *Cascaës*.

Il eût dénombré les îles Lipari, au nombre de sept, dont la plus septentrionale est dominée par le Stromboli, volcan sans cesse en activité, qui complète le triangle éruptif dont le Vésuve et l'Etna occupent les autres angles. L'archipel célèbre formait le fond du décor.

Virgile, Horace, Térence eussent été évoqués. De citation en citation, le rédacteur de la *Plus Petite Revue* fût passé des Latins aux Grecs. Homère et son *Odyssée* eussent été mis à contribution, à raison du détroit de Messine, des écueils, des silhouettes meublant l'horizon et profilant, sous la clarté diaphane du jour, les îlots de l'archipel ionien. Ceux-ci, également, eussent inspiré le petit journaliste; mais hélas Ardann n'était plus là. Le canot automobile l'avait entraîné bien loin avec Tip Linn, Félix, Jean Terrade et Jaspers Flack. Et la seule idée nette pour les matelots fut celle qu'exprima un des leurs :

– Déjeunons, proposa cet homme, afin de réparer nos forces. Après quoi, tâchons de dormir jusqu'à l'instant du débarquement.

L'invitation apparut entraînante. Chacun, après un repas copieux, alla s'enfermer, soit dans une cabine, soit dans le poste de l'équipage, et, avec la placidité résignée des marins, les braves gens goûtèrent un repos mérité. Sauf la bordée de quart, personne ne se montrait plus sur le pont.

Toutefois, après l'extinction des dernières lueurs du crépuscule, des ombres jaillirent sournoisement des écoutilles.

A l'est, des lumières trahissaient le voisinage de la côte.

Les hommes s'accoudaient au bastingage, regardaient au loin, échangeaient des phrases chuchotées.

– Le port de Valona; avant une heure nous atteindrons la baie de Jotivaro.

— Où nous allons essayer de tromper les gens du submersible. Réussirons-nous ?

Soucieux, ils esquivaient en gestes vagues de répliquer à la question, et aucune voix ne formulait une réponse.

Si bien que les interlocuteurs, troublés par l'éloquence décourageante de ce silence, demeuraient sans voix, sans mouvement, regardant les points lumineux qui trouaient le fond d'ombre, ainsi que des yeux étincelants.

Quelques commandements passent dans l'air.

La vapeur cesse de fuser par les cheminées. Il semble que le silence augmente brusquement.

L'arbre de couche ne communique plus sa vibration à la membrure du navire. L'hélice ne tourne plus.

Emporté par la vitesse acquise, le *Cascaës* parcourt encore cent ou cent cinquante mètres, puis il s'immobilise, balancé indolemment par les lames de l'Adriatique.

Mais que se passe-t-il donc ? La manœuvre tragique, concertée par l'équipage, s'exécute sans désordre.

Une chaloupe est mise à la mer.

Le second invite plusieurs marins à y descendre.

Il manifeste une émotion réelle; il serre les mains de ceux que l'ordre jailli du sous-marin l'oblige à jeter sur la côte albanaise.

Certains, parmi les hommes restant à bord, ont le même geste attendri et instinctif.

On sent que si cela était possible, ces braves gens combattraient les bandits qui les ont bernés, transformés en complices, et qui, sans doute, vont se venger sur ceux qui se sacrifient à la sécurité de tous.

Oh ! une fois rentrés à Lisbonne, comme ils accuseront les coupables. On verra bien si les submersibles de la nation sont construits pour favoriser les entreprises des coquins.

Inutiles témoignages de bon vouloir.

Les partants abrègent la scène en se laissant glisser dans l'embarcation.

Ils ont hâte maintenant de gagner la terre. Sur le sol

ferme, le submersible, pensent-ils, ne sera plus aussi à redouter.

Les matelots plongent les avirons dans la vague. L'embarcation s'éloigne du steamer. Elle double le cap rocheux, qui abrite la baie de Jotivaro contre les vents du sud-ouest.

Et bientôt la quille du canot grince sur le sable d'une plage minuscule, d'où se détache un sentier qui escalade les rochers en pente douce arrêtant la vue de toutes parts.

Les marins embarqués sur la chaloupe ont sauté à terre; ils piétinent nerveusement le sable fauve.

Car personne ne les attend. Ils sont seuls sur la grève.

Seuls! Les nouveaux guides qu'ils comptaient trouver là, et dont la présence semble indispensable, au moins pour transmettre les ordres de Caramar, ne se montrent point; la chaloupe, vide, demeure engravée et tout là-bas, le *Cascaës* s'éloigne, forçant ses feux, ainsi qu'en font foi ses cheminées couronnées de gerbes d'étincelles.

Maintenant les marins le voyaient diminuer de plus en plus.

La coque allongée se confondait avec la nuit. La marche du steam n'était perceptible que par des lueurs rougeâtres jaillissant des cheminées. Avec une inconsciente tristesse les abandonnés songeaient aux chauffeurs activant les feux, afin que le vaisseau ralliât plus promptement Lisbonne ou Tanger.

Quand tout à coup une gerbe de feu sembla l'environner, produisant sur la rétine des spectateurs un éblouissement douloureux.

Puis une détonation assourdie bourdonna aux oreilles des matelots stupéfaits.

Et comme ils demeuraient pétrifiés, cherchant à comprendre quel phénomène venait de frapper leur vision, une voix dure, autoritaire, résonna du fond de l'ombre qui les environnait. Elle clama un commandement :

– Feu!

Un crépitement précipité, des sifflements de balles se

vissant dans l'air, puis plus rien. Les marins ont été fauchés par la rafale de mort.

Ils gisent sur le sable, qui boit le sang coulant de leurs mortelles blessures.

. . . . . .

A peu près une heure plus tôt la chaloupe automobile de Flack avait abordé dans la même anse sablonneuse.

L'embarcation avait été dissimulée dans des cavités, s'ouvrant à la base de rochers, qui bordaient de falaises peu élevées la partie nord de la baie.

Et les passagers, si lestement enlevés du *Cascaës* à la barbe de l'équipage des bandits du submersible par les parieurs, s'étaient eux-mêmes blottis avec leurs sauveurs dans une anfractuosité; de là, immobiles, l'œil aux aguets, ils attendaient que les Caramar parussent dans le petit golfe de Jotivaro.

Bientôt une pinasse, moteur à pétrole, trancha les flots paisibles de la baie.

Elle aborda à vingt mètres à peine des observateurs, et ceux-ci, avec une émotion indicible, reconnurent Grace, Patricka, Clodius, prenant pied sur la grève.

Mais ils n'étaient pas seuls malheureusement.

Une douzaine de marins en armes les encadraient; un officier semblait chargé de la direction de la petite troupe.

Tip tressaillit en entendant la voix de ce dernier.

Celui-ci désignait du doigt un éboulement rocheux au pied des hauteurs.

— Là... l'endroit est bon pour vous dissimuler et attendre.

— Attendre quoi? questionna un organe incisif que les évadés du *Cascaës* n'eurent aucune peine à reconnaître pour celui de Mrs Patricka.

— Attendre l'ordre de continuer la route.

Rude sonna la riposte. Dans un chuchotement, Tip murmura à l'oreille de ses amis :

— Le lieutenant de vaisseau Alfonso.

Et avec une angoisse dans l'accent, le jeune homme continua :

– Grace ne parlera-t-elle pas? Je serais si heureux d'entendre sa chère voix.

Il secoua les épaules avec agacement :

– Non, elle se taira. Voyez la chère douloureuse petite chose. Elle courbe le front. Elle est triste. Elle se demande où nous sommes à cette heure. Et elle ne se doute pas que je suis à quelques pas d'elle, me tenant à quatre pour ne pas bondir en avant et lui crier : Grace, chère Grace, me voici.

Il ne continua pas. Alfonso avait fait un signe, et les captifs, leur escorte se mettaient en marche, gagnant les éboulis de roches désignés tout à l'heure par le lieutenant de vaisseau.

Tous disparurent entre les blocs granitiques.

De nouveau la plage de Jotivaro parut déserte.

Combien de temps Tip et ses compagnons restèrent-ils en observation? Il leur eût été bien difficile de le dire. L'abondance de leurs pensées leur eût permis d'affirmer que de longs jours avaient coulé.

L'idée est plus prompte que la foudre. L'attente, qui leur paraissait infinie, durait à peine depuis une demi-heure, quand Félix prononça tout bas :

– Attention, on rame au loin. Vous reconnaissez le bruit des avirons?

– C'est vrai, murmura le journaliste Ardann; j'aperçois même le bateau.

– Que vient faire ici ce canot?

Question vaine. Aucun des ex-captifs du *Cascaës* ne pouvait deviner les résolutions prises après leur départ.

– Au large, reprit l'ex-steward, je relève les feux de position d'un navire.

– Bon! le *Cascaës* lui-même sans doute.

Tous retombèrent dans le silence. L'embarcation signalée se rapprochait toujours. Non sans surprise, tous constatèrent qu'elle était montée par trois hommes seulement.

– Trois hommes : deux aux avirons, l'autre à la barre. Que signifie ce personnel réduit?

Une impression nouvelle vint se superposer à la première.

– Et le *Cascaës* se déplace, ses fanaux s'enfoncent dans la nuit vers l'horizon.

– Incompréhensible, grommela Lookely qui, en sa qualité de rédacteur du *Plus Petit Magazine*, considérait comme une injure personnelle tout fait non explicable à son entendement.

Cependant le canot avançait toujours.

A présent il était nettement perceptible. Les silhouettes des trois hommes se dessinaient au-dessus de son bordage. Evidemment, il ne transportait personne d'autre.

Un grincement léger passa dans l'air. La quille de la chaloupe s'engravait dans le sable.

Et voilés par les ténèbres de la cavité qui leur servait d'observatoire, les évadés assistèrent au débarquement des matelots.

Comme eux ils distinguèrent l'étrange éruption produite à la surface lointaine de la mer, à l'endroit où s'apercevaient encore confusément les feux du *Cascaës*.

Puis la salve de coups de fusil les fit sursauter.

Ce fut l'organe rude du lieutenant de vaisseau Alfonso qui lança, dans la nuit et le silence revenus, l'explication des désastres voulus par la politique impitoyable des Caramar.

Peut-être répondait-il à une interrogation angoissée de ses captives.

– Ceux-ci, embarqués dans le canot, ont espéré nous tromper, nous dissimuler qu'ils ont favorisé l'évasion des passagers confiés à leur surveillance.

Il ricana sinistrement.

– Rayés. Leur compte est acquitté.

Puis, après une pause que les circonstances rendaient tragique :

– Une torpille a mis les brouillons du *Cascaës* dans l'impossibilité de calomnier désormais nos intentions. On se défend comme l'on peut, n'est-ce pas. Je reconnais cependant que nous ne nous défendons pas mal, et qu'il est plus prudent de nous obéir que de nous combattre.

Il y eut un chuchotement.

Laquelle des captives disait son horreur du crime?

Mystère ! L'éloignement ne permit pas de distinguer les paroles prononcées.

Seulement Alfonso reprit, à la fois ironique et autoritaire :

— Assez causé. La fraîcheur de la nuit n'est point salutaire aux jeunes personnes délicates. Veuillez me suivre, Señorita. Oh ! la route ne fatiguera pas vos jolis pieds. Avant une heure nous serons arrivés.

— Où ?

C'était encore Patricka qui jetait ce monosyllabe interrogatif.

— Vous avez la précipitation de la gazelle, Mistress. Vous voulez savoir la fin avant même de commencer. Curiosité mal aiguillée. Heureusement les Caramar, ménagers de vos plaisirs, se sont décidés à les sérier habilement. Ils m'ont interdit de répondre à votre demande, que leur sagesse avait prévue, autrement que par ces trois mots : Vous le verrez.

Il se produisit un mouvement rapide.

Les hommes d'escorte avaient entouré Clodius et ses compagnes.

Toute la troupe quitta l'abri des rocs éboulés et, s'engageant sur une sente raide qui escaladait en lacet les hauteurs enserrant la baie, s'éloigna.

Le bruit des pas sur le roc s'atténua peu à peu.

Les captifs et leurs gardiens atteignirent la crête de la falaise, la dépassèrent et, brusquement masqués par l'arête rocheuse, disparurent aux yeux des guetteurs.

Alors Tip s'élança hors de la grotte.

— Je veux connaître l'endroit où on les conduit.

— Je désire aussi, répliqua Ardann en se précipitant à sa suite.

Félix, Jaspers, Jean ne prononcèrent pas une parole. Seulement le Français sauta dans la chaloupe automobile.

Il exécuta quelques gestes rapides dont personne n'eût pu préciser le sens. Puis il débarqua de nouveau, vint au groupe immobilisé, et tendant des objets aux prisonniers du *Cascaës :*

— Cela peut être utile pour la conversation future que je prévois. Prenez, Messieurs. Des armes d'excel-

lente fabrication américaine. Avec cela, un galant homme est assuré de passer partout.

CHAPITRE XII

LA PRISON ALBANAISE

Les séides de Caramar n'étaient pas difficiles à suivre à la piste.

Ils ne se dissimulaient point, marchant avec l'assurance de gens auxquels il importe peu d'être observés ou non.

A quelque distance du rivage même, plusieurs hommes allumèrent des torches, dont les flammes, rougeoyant dans la nuit, éclairaient pour les poursuivants la direction utile.

Elles étaient d'ailleurs d'un secours précieux.

En effet, le sentier, ainsi que toutes les routes albanaises, progressait en incessants détours, tantôt contournant en lacets raides des hauteurs dénudées, encombrées de pierrailles qui filaient sous les pieds, tantôt descendant au fond de vallées encaissées, où mugissaient des torrents écumants.

On franchissait fréquemment des ponts de bois, dont la frêle membrure frémissait sous les pieds des voyageurs. Ces passerelles rudimentaires durent jusqu'au jour où un passant s'effondre avec elles dans les eaux tumultueuses.

Alors quelque bande guerrière rétablit le pont, dont elle a besoin pour franchir la rivière qui arrête sa marche.

L'ouvrage est plus ou moins solide. Tant pis pour qui le traversera à l'heure où il aura dépassé son minimum de résistance.

En Albanie, la vie humaine est peu de chose, et véritablement les montagnards ne sauraient embarrasser leur esprit de considérations aussi mesquines.

Durant deux heures on alla ainsi dans la nuit noire, à travers un dédale de montagnes, de pics, d'éboulis, et soudain une muraille haute et crénelée découpa sa silhouette géométrique dans le flou de l'obscurité brumeuse.

– Nous sommes arrivés, je pense, murmura Félix en s'abritant derrière un bloc rocheux.

Ses compagnons virent de suite qu'il ne se trompait pas.

Une lourde porte s'ouvrit avec un grincement lugubre. Les captifs et leurs gardiens s'y engouffrèrent. Les vantaux se refermèrent pour ne se rouvrir qu'à l'aube.

Sous la clarté pâle de l'aurore, Tip et ses amis constatèrent que les marins du *Spoleta* s'éloignaient, laissant Clodius, Grace et Patricka enfermés dans la morne bâtisse dont les Caramar avaient fait leur prison.

Morne hélas ! et construite de même que les citadelles du Moyen Age.

Les rares fenêtres, percées à plusieurs mètres du sol, permettaient de constater l'épaisseur des maçonneries défiant tout effort humain.

Le canon seul fût venu à bout de ces murailles d'un autre âge.

Impressionnés par cette constatation, Tip et ses amis firent à distance, en se dissimulant du mieux possible, le tour de la geôle qui renfermait l'engagée du jeune Américain.

Partout même clôture rébarbative, décourageant des tentatives d'évasion.

Et lassés, une tristesse pesant sur eux, le groupe finit par s'arrêter derrière un amoncellement de blocs de granit détachés de la masse rocheuse par quelque commotion.

Ils s'étendirent à terre, et le boy Félix ayant demandé :

– Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

aucun des compagnons du jeune Montmartrois ne se sentit le courage d'essayer une réponse. Mais tous, avec un ensemble douloureux, secouèrent la tête en un mouvement découragé.

— L'Albanie, comme toute la péninsule des Balkans dont elle fait partie, a été façonnée par les convulsions plutoniennes.

» Nulle part le sol ne se montre plus tourmenté, n'accuse davantage son origine sismique.

» Certes, il existe des contrées nombreuses où les dénivellations présentent des écarts plus grands, mais en aucune elles ne sont aussi fréquentes.

» De même que, dans la Méditerranée, les lames sont plus courtes et plus pressées que dans l'Océan, de même la tempête terrestre qui a bouleversé les pays balkaniques s'est figée en ondulations dont le nombre compense l'altitude relativement faible.

Ainsi professait Clodius Sharp, sacrifiant à ses préoccupations préférées, encore que ni le lieu ni l'attitude de son auditoire ne semblassent devoir motiver un discours sur le séisme.

Ils étaient dans une salle spacieuse mais délabrée, aux murs décrépits, à la voûte lézardée soutenue par des colonnes aux chapiteaux effrités, laissant à peine deviner d'antiques sculptures. La lumière y pénétrait par de hautes fenêtres ogivales, veuves de leurs vitrages, que de rares tessons encore fichés dans le bois rappelaient seuls.

Au demeurant, le hall évoquait la pensée d'une communauté religieuse abandonnée.

Et la pensée était juste, car Clodius Sharp s'agitait à cette heure, ses longs bras arachnéens décrivant dans l'air des gestes analogues à ceux de l'ancien télégraphe optique Chappe, au milieu du parloir de l'abbaye de St-Martin et St-Pierre, fondée vers l'an 1000 par un gouverneur de la province, et dont les moines furent chassés en 1512 par les Turcs vainqueurs, lesquels transformèrent le cloître en prison.

Ermach Ali, chargé de cette mission, souligna même l'opération d'un mot plaisant que l'histoire a conservé.

Aux réclamations du supérieur de la communauté, il répondit :

– Bah ! le couvent deviendra prison. En quoi cela te déplaît-il ? Il ne changera pas de destination, car il sera toujours une maison de retraite.

Prison, l'abbaye avait conservé cette affectation pour le plus grand dam des prisonnières de Caramar.

Amenées à terre avec le savant, Grace et Patricka y avaient été conduites durant la nuit, sans soupçonner que nul de leurs mouvements n'échappait aux ex-passagers de l'infortuné *Cascaës*.

Et maintenant, oublieuses de ce qui n'était pas l'être chéri, Grace et la journaliste Patricka, une morne tristesse éteignant leurs regards, se serraient les mains, exprimant, dans cette étreinte, l'angoisse qui déchirait leur cœur.

D'autres spectateurs assistaient à la scène avec une indifférence non déguisée. C'était à ces derniers que Clodius adressait son discours.

Enchanté de posséder un auditoire, après l'isolement relatif auquel sa navigation involontaire sur le torpilleur *Spoleta* l'avait naguère condamné, il se rattrapait avec entrain, pérorant d'abondance, sans se soucier d'ailleurs d'être écouté ou non.

En fait, nul ne prêtait attention à ses paroles, pour la raison simple qu'aucun des nouveaux assistants n'était en mesure de les comprendre.

Ces auditeurs, en effet, constituaient le personnel de la prison.

Oh ! personnel bizarre, aux types ethniques, aux uniformes abondamment variés.

Tel des gardiens portait la tenue réglementaire autrichienne; son voisin étalait auprès de lui l'uniforme authentique des geôliers de Rome.

Un troisième paradait sous l'élégant costume grec, tandis qu'un quatrième semblait très fier de se cambrer sous la veste monténégrine.

En un mot, tous les pays qui s'intéressent de façon plus ou moins généreuse à l'autonomie albanaise paraissaient compter des nationaux parmi les fonctionnaires de cette étrange geôle.

Et, fait digne de remarque, dans cette prison albanaise, les Albanais seuls n'étaient pas représentés.

– Le repas de Leurs Excellences !

Cette fois, c'est un Bulgare qui pénètre dans la salle, et lance d'une voix gutturale l'annonce gastronomique.

Deux femmes, lourdes d'aspect, le suivent en se dandinant à la façon des canards. Elles sont chargées de mannes d'osier.

L'une étale devant les captifs des mets, dont l'abondance rachète la simplicité. Elle les encadre de flacons pansus, dans lesquels tremblote l'ambre doré du vin de l'Attique.

L'autre s'empresse de servir les gardiens. Et deux groupes de mangeurs se forment en un instant.

La bouche pleine, Clodius parle toujours intarissablement. Il narre les répercussions des grands cataclysmes terrestres sur la presqu'île des Balkans. Il passe par une transition singulière aux éruptions lointaines des volcans d'Auvergne, entourant d'un cercle flamboyant le lac qui occupait à cette époque la plaine de la Limagne, puis aux déluges atlantide, méditerranéen et sinaïtique, aux réveils du groupe volcanique italien; aux convulsions de l'Hécla lui-même, ce cratère fumant sur le sol neigeux de l'Islande, aux confins des régions arctiques.

A chaque bouchée du savant, correspond un frémissement de la croûte terrestre. Chacun de ces frémissements, au dire de Clodius Sharp, avait amené une contraction du sol balkanique, lui assurant sa physionomie spéciale, tourmentée, difficile.

Absorbé par cette conférence, il ne remarquait rien de ce qui se passait autour de lui. Et cependant la femme qui servait les voyageurs se penchait à l'oreille de miss Grace. Elle murmurait tout en lui versant à boire :

– Ne me regardez pas. Je voudrais ne pas mourir et remplir cependant le vœu de mon époux défunt.

La jeune fille frissonna à ces paroles bizarres, où sonnait une terreur et un dévouement inexpliqués.

– Qu'est-ce donc ? Que prétendez-vous dire ?

– Vous êtes sa fiancée, n'est-ce pas ?

– Oui, je suis engagée à sir Tip Linn.

L'interlocutrice de l'Américaine joignit les mains.

– Je devais être assurée de cela, car, je le répète, je souhaite vivre et accomplir cependant le vœu dernier de mon époux défunt.

– En quoi ce vœu pouvait-il me concerner ?

– Vous êtes l'âme aimée de celui pour lequel le mort gardait la lettre.

– La lettre !

Saisie, la jeune fille répéta ces trois syllabes d'une voix tremblante. Brusquement l'énigme pesant sur la vie de Tip Linn, sur la sienne propre, se dressait devant elle une fois de plus.

Et ce lui était une douceur inexprimable, irraisonnée, que l'acte naïf de cette pauvre Albanaise, la fondant avec son fiancé.

– Dites la lettre, murmura Grace en baissant la voix malgré elle.

– Eh bien, celle qui m'a été confiée s'appelle Y. Je ne sais ce qu'elle signifie. Moi je suis une ignorante créature, et une noble dame comme vous doit comprendre ce qui échappe à son humble servante.

L'Américaine ne put réprimer un sourire. Comme son interlocutrice se trompait. Hélas ! la « noble dame » ne perçait pas plus le mystère que la « servante ».

Elle voulut interroger encore, mais l'Albanaise appuya l'index sur ses lèvres. Avant que Grace, une seconde immobilisée par ce geste, fût en état de parler, la femme s'était éloignée et présentait des fruits à Mistress Patricka.

Avec agacement, Grace murmura :

– Elle veut vivre, dit-elle. Elle connaît donc à tout le moins le danger qui plane sur les gardiens des lettres. Si elle le voulait, elle pourrait m'éclairer, au moins en partie.

Puis, sa pensée suivant un autre cours :

– Quatre lettres ont été révélées : N,E,W,Y ! A quoi s'appliquent-elles ? Que représentent-elles ? Un nom de ville, a-t-on indiqué à mon cher Tip. Une cité dans laquelle il devra se rendre pour prendre possession d'un trésor ?

Elle hocha la tête d'un mouvement rageur.

— Un trésor! Quel est l'intérêt de ceux qui le poussent? Connaître, du moins il est permis de le supposer, le gîte de la fortune en question. Soit! Mais alors un autre point d'interrogation. Pourquoi Tip est-il chargé d'éclairer la route de ces inconnus?

Un geste vague ponctua la question.

— Évidemment, ils craignent de ne pas obtenir directement la divulgation des lettres. Oui, c'est cela, sans aucun doute. A Tip seul, fils et héritier... de qui? Autre mystère... à Tip seul, les dépositaires du secret doivent consentir à les confier. Seulement comment reconnaissent-ils en lui celui auquel ils sont tenus de parler?

Ce que Grace connaissait, ce qu'elle ignorait du mystère, se heurtait dans son cerveau, y jetant une confusion sans cesse plus chaotique.

La servante la regardait de loin. Elle s'en aperçut et examina plus attentivement l'Albanaise. Cette dernière ne présentait rien de remarquable.

Tout en elle indiquait la femme du peuple : sa structure massive et carrée; sa jupe aux tons passés, dont les broderies s'effilochaient; ses cheveux lisses, plaqués en bandeaux sur son front; tout, jusqu'au visage aux traits épaissis, à la peau hâlée, trahissait la vie pénible et inélégante.

Mais au milieu de cette figure banale, les yeux s'ouvraient noirs, magnifiques, purs diamants égarés chez la pauvresse.

Et ces yeux se rivaient sur Grace avec une expression d'absolu dévouement.

Le disert Clodius conférenciait toujours. La naine Patricka Lookely dévorait. On l'eût crue chargée de démontrer au monde que les Lilliputiens sont capables d'un appétit de géants. Elle entremêlait cette délicate opération de sourires discrets. En aparté la journaliste du *Plus Petit Magazine* devait se raconter des histoires comiques.

Tranquillisée de ce côté, Grace s'absorba dans des réflexions profondes.

Soudain, elle se pencha vers sa compagne de captivité.

– Chère Mistress, murmura-t-elle, tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues, ôtez-moi d'un doute. Pensez-vous que mon doux fiancé tienne absolument à la fortune?

La petite femme haussa les épaules.

– Je ne crois pas; seulement c'est la fortune de son père. Il la poursuit certainement avec le souhait d'apprendre à qui il doit le jour... Soyez sûre, petite chose, que sans cette raison l'argent lui serait complètement indifférent. Voyez-vous, Grace, je vais vous dire toute ma pensée sur cet estimable garçon. Vous seriez pauvre et lui aussi, il poursuivrait âprement la fortune pour vous en faire part. Mais vous vous trouvez déjà dans l'aisance; alors posséder davantage ne saurait lui sembler utile.

La jeune fille enveloppa son interlocutrice d'un doux sourire.

– Vos paroles me sont douces. J'avais peur, sans le croire cependant, que sa poursuite de la richesse provînt de sa répugnance à me devoir la vie large et facile.

Patricka riposta par un geste d'énergique dénégation.

– Son affection est si profonde pour vous, il se considère comme vous étant redevable de tant de joies, vous qui consentez à être aussi jolie que bonne; que peut lui importer de vous devoir encore plus?

A l'égard de peu de gens on pourrait, en toute sincérité, oser semblable affirmation.

Mais Mrs Lookely parlait avec la conviction des esprits observateurs.

Tip aimait assez pour ne sentir aucune gêne à être complètement l'obligé de sa fiancée.

Soudain des aboiements brefs, assourdis par l'éloignement, retentirent dans la campagne.

Les voyageurs levèrent la tête, surpris par le vacarme annonçant une meute nombreuse.

La servante devina la question trahie par le mouvement et, de sa voix gutturale, elle prononça :

– Les chiens sauvages.

Comme ses interlocuteurs ne paraissaient pas comprendre, elle expliqua :

– Depuis la grande guerre, où tant de fermes ont

été ruinées, brûlées, abandonnées, les chiens n'ayant plus de maîtres sont retournés à la vie sauvage. Ils vont par bandes féroces. Malheur à qui les rencontre! Les loups sont moins à craindre.

— Pourquoi ne fait-on pas de battues? grommela la naine, avec le sens pratique de la race saxonne.

— Pourquoi? Ah! Excellence, vous pensez qu'ainsi on les détruirait. Dans un autre pays, peut-être; mais dans celui-ci! Vous ne connaissez pas notre Albanie. Montagnes, ravins se succèdent. Aucune route n'est tracée entre les agglomérations très éloignées les unes des autres. L'Albanie, depuis la guerre de l'Indépendance des Balkans, qui a chassé les Turcs du pays, est restée plus misérable qu'autrefois. Les garçons émigrent; naguère encore, ils s'enrôlaient dans l'armée turque; maintenant ils prennent du service chez le Grec, le Serbe ou le Bulgare. A l'autonomie, ce malheureux pays a gagné... les chiens sauvages.

Elle disait ces choses avec une placidité impressionnante.

Les catholiques des Balkans ont emprunté le fatalisme musulman, sous le joug duquel ils furent asservis durant tant de siècles.

Eux aussi semblent se résigner sans effort à la formule passive de l'Islam : C'était écrit.

Mais un ronflement sonore vibre dans le silence revenu.

Tous regardent.

Voilà qui est bizarre! Les gardiens cosmopolites de la prison de Martin et Pierre les Saints ont tous cessé de manger. Tous sont étendus à terre. Absorbées par leurs pensées, ni Grace ni Patricka n'ont remarqué que, depuis un instant, ces hommes se sont, un à un, renversés comme des capucins de cartes.

A présent, allongés à même les dalles usées, sur lesquelles ils étaient auparavant assis à la turque, ils dormaient à qui mieux mieux. Grec, Autrichien, Monténégrin, Italien voisinaient dans le repos avec la plus touchante confraternité.

Seul, le serviteur bulgare se montrait bruyant.

Car le ronfleur n'était autre que cet homme. Surpris

au milieu de son service par l'invincible anéantissement, il avait été terrassé comme les geôliers eux-mêmes.

Et les voyageurs adressant d'instinct une muette interrogation à l'Albanaise demeurée debout auprès d'eux, celle-ci chuchota :

– Ceux qui vous ont amenés ici sont partis aussitôt pour rejoindre leur navire.

– Ah !

– Les captifs doivent songer à la liberté. Fermer les yeux des geôliers, c'est ouvrir le chemin de l'évasion.

– Quoi ? Vous songeriez...

Les jeunes femmes, Clodius Sharp lui-même s'étaient dressés, questionnant impétueusement.

La servante inclina la tête.

– Arriba, c'est moi, Arriba vous guidera. Les dormeurs possèdent des revolvers. Prenez leurs armes. A la ville voisine de Janina, je vous quitterai; ainsi peut-être j'échapperai à la mort.

– Mais nous, nous ?

– Vous irez où votre fantaisie vous poussera sans être contraints par une volonté étrangère.

Grace allait protester sans doute. Elle se souvenait que Tip devait souhaiter ardemment arriver à connaître son père, et que, pour cela, il lui fallait être guidé par les Caramar.

Mais, Mrs Lookely joignait sa voix à celle de Clodius et manifestait un enthousiasme réel pour la proposition d'Arriba.

– Nous sauverons la vie de cette pauvre femme, dit-elle doucement. Car, vous n'en doutez pas, nos guides la feraient disparaître comme les autres.

L'argument interdisait toute résistance.

L'humanité même exigeait l'évasion.

Miss Grace s'abandonna à la nécessité inéluctable.

Mais comme elle venait de prendre la résolution de se plier aux événements, elle se figea dans une immobilité stupéfaite.

La porte de la salle venait de s'ouvrir lentement, et cinq hommes, le revolver au poing, apparaissaient sur le seuil.

En tête, elle avait reconnu Tip Linn.

Derrière lui, Ardann, Félix, Jaspers et Terrade se pressaient, anxieux comme des hommes craignant une embuscade.

Grace eut un cri, qui fit se retourner Mrs Patricka Lookely.

La naine reconnut son mari.

Et soudain, du même élan, la nièce de Clodius et la minuscule journaliste se ruèrent vers les nouveaux venus, en clamant d'une voix entrecoupée, où palpitaient des sanglots contenus :

— Vous, vous !

Comment Tip et ses amis survenaient-ils à ce moment ? Comment avaient-ils pénétré dans la prison ?

Oh ! de la façon la plus naturelle.

Lorsque, après leur débarquement, les captives, flanquées de Clodius Sharp, avaient été entraînées à l'intérieur des terres par les bandits à la solde de Caramar, le jeune homme avait regardé ses compagnons.

— Il y a danger de mort à suivre les coquins. Aussi je ne force personne; mais moi, je jure de ne pas perdre de vue ma fiancée.

— Oh ! je jure de même pour ce qui concerne ma chère épouse, fit majestueusement le nain.

— Je jure, parce que cela m'ennuierait de rester ici tout seul, déclara le boy Félix.

Et Jaspers Flack, riant à se désarticuler la mâchoire, prononça à son tour :

— A tous vos serments, gentlemen, j'ajoute le mien Je suivrai votre chemin, en regard de mon pari véritablement sensationnel avec Jean Terrade.

Puis, secouant la main de Tip Linn ahuri :

— Non, je félicite de vous avoir rencontré. J'aurais pu tomber sur un personnage allant à son bureau bien régulièrement, un mollusque, un zoophyte quelconque; je serais décédé dans l'ennui, avant la terminaison de la gageure; au lieu de cela, la chance m'a aiguillé sur le citoyen le plus agité des deux Amériques. Je remercie et je vous suis cordialement obligé.

La marche au surplus ne fut pas longue.

Deux heures plus tard, le quintette s'arrêtait en vue de l'ancien monastère transformé en geôle.

Tip voyait sa fiancée, ses gardiens s'engouffrer à l'intérieur. Les lourdes portes, précédées d'un ponceau de bois jeté sur le fossé ceignant les bâtiments, se refermaient avec un retentissement sourd, et les amis des captives se trouvaient seuls, dans la nuit, au milieu d'un paysage tourmenté.

– Dormons, proposa Jaspers.

– Dormir! se récria Tip. Dormir, quand notre cœur...

– Mon ami a cependant raison.

Les neuf syllabes jaillirent des lèvres du Français Jean Terrade.

– Oui, raison, continua-t-il. Il est certain que ceux que nous surveillons sont arrivés ici à un gîte d'étape. S'ils le quittent, ce ne sera pas avant le jour.

– Eh bien?

– Eh bien, nous devons nous-mêmes nous reposer. Seulement, afin d'éviter toute surprise, nous aurons un factionnaire. Chacun de nous veillera à tour de rôle.

La proposition du secrétaire-ami du multimillionnaire était marquée au coin de la sagesse.

Aussi, quelques minutes s'étaient à peine écoulées que tous, allongés sur le sol, s'enfonçaient dans les brumes du pays des rêves, tandis que Félix, désigné par le sort pour le premier quart de veille, se tenait debout, adossé à une pierre énorme, et ne quittait pas du regard le portail de la prison.

Mais ni lui ni ses compagnons, alors qu'ils lui succédèrent, n'eurent à signaler un mouvement inquiétant.

Le jour vint. Le soleil monta au-dessus de l'horizon. Les ombres tournèrent autour des protubérances rocheuses bossuant la plaine. Il était près de 10 heures, quand le grincement des gonds rouillés du vantail appela l'attention des guetteurs.

Le lieutenant de vaisseau Alfonso et ses matelots parurent, mais seuls. De toute évidence, ces hommes avaient escorté les captives jusqu'à la prison convenue avec le chef mystérieux auquel ils obéissaient, et main-

tenant, leur tâche accomplie, ils retournaient à bord du *Spoleta*.

Le submersible allait rejoindre son port d'attache, et nul ne soupçonnerait l'œuvre criminelle à laquelle on avait astreint un brave bâtiment de la marine de guerre portugaise.

La troupe défila à quelques mètres seulement de Tip, sans se douter que des yeux ardents suivaient tous ses mouvements, que des mains contractées se crispaient sur la crosse de revolvers, que la mort la frôlait de son aile noire.

Et puis, elle disparut bientôt entre les pentes abruptes d'un ravin.

Tip et ses compagnons demeurèrent seuls.

Deux journées brûlantes, deux nuits froides, semant sur la terre les paillettes diamantées de la gelée blanche, se succédèrent lentes, agaçantes.

Les murailles grises de l'ancien couvent arrêtaient les regards, ne permettant, par aucune brèche, de se rendre compte de ce qui se passait à l'intérieur.

Sans doute, Jaspers, Félix et Jean s'impatientaient de la faction morose; mais Tip et Lookely se rongeaient littéralement les poings.

Une inquiétude sans cesse grandissante leur tenaillait le cœur.

Quel supplice infligeaient à leurs bien-aimées les geôliers inconnus préposés à leur garde. N'allait-on pas les faire souffrir en raison même de la mauvaise humeur que ressentait certainement Caramar de l'évasion des prisonniers du *Cascaës* ?

Cette pensée devint intolérable. Et vers la fin du troisième jour, Tip, appuyé par Ardann, apprit à ses amis que, quoi qu'il pût en résulter, il était résolu à pénétrer la nuit suivante à l'intérieur du monastère.

Voilà pourquoi, Félix par dévouement, Jaspers et son secrétaire par sagesse, les suivant, tous avaient escaladé les murailles et, parcourant les cours, cloîtres, salles déserts, ils venaient de joindre enfin celles dont ils pleuraient l'absence.

Mais l'heure n'était pas aux explications. Il fallait maintenant suivre Arriba et gagner au large.

Du reste, la sortie de la prison ne présenta aucune difficulté. Tous les gardiens rassemblés dans la salle du parloir, anéantis par un soporifique, ainsi qu'on l'a deviné, demeurèrent inertes quand Arriba leur enleva leurs armes et les clefs des portes.

Un quart d'heure plus tard, la petite troupe des fugitifs déambulait, à la suite de l'Albanaise, dans la campagne encore noyée d'ombre.

Une sente étroite, escaladant des hauteurs escarpées, redescendant au plus profond de ravins boisés, était ce que la servante avait appelé, non sans ostentation, *la route de Janina.*

– A quelle distance, Janina ? demanda Lookely.

– Quarante kilomètres, Excellence.

CHAPITRE XIII

LE CERCLE DE DENTS

Ballotté par des pensées contradictoires, Tip Linn déambulait distraitement parmi ses compagnons.

Le chemin s'enfonçant dans un bois, l'obscurité s'était brusquement épaissie et Arriba, qui marchait en avant, avait prescrit aux fugitifs de se tenir par la main, afin que nul ne restât en détresse.

Le jeune homme fermait la marche.

Pourquoi une sourde inquiétude s'implanta-t-elle en lui ?

Il n'eût su le dire; mais ses yeux s'efforcèrent de percer les ténèbres; ses oreilles se tendirent vers des bruits vagues, imprécis, menaces que la nuit voile de son ombre; passées de fauves dans les broussailles, glissements cotonneux de reptiles, ou tout simplement craquements de branches froissées par la marche des voyageurs.

Son anxiété augmentait de minute en minute, et cependant aucun fait précis ne paraissait la justifier.

TOUS AVAIENT ESCALADÉ LA MURAILLE.

Il respira quand on sortit du fourré. Il lui sembla que les ténèbres étaient moins menaçantes.

La sente débouchait sur un plateau rocheux.

A quelques dizaines de mètres, une faille étroite, aux parois à pic, coupait le sol, donnant l'impression d'un coup de hache formidable assené par un géant légendaire.

Une passerelle de planches était jetée en travers de la crevasse, conduisant à un bloc granitique escarpé, dominant le terrain environnant de quatre ou cinq mètres à peine, mais auquel la disposition du sol donnait l'apparence d'une colline.

Arriba le désigna à ses compagnons.

– Là-haut, nous achèverons la nuit. Nous n'y craindrons pas les surprises. Au jour, nous reprendrons la marche.

– Pourquoi nous arrêter déjà ?

A la question de Tip Linn, la femme répondit non sans une hésitation marquée :

– Les chiens errants.

Peut-être les voyageurs allaient-ils demander l'explication de ces paroles, incompréhensibles pour quiconque n'a pas traversé les solitudes tourmentées de l'Albanie.

Ils n'en eurent pas le temps.

Du fond de l'obscurité épaisse marquant la lisière du bois, une plainte lugubre s'éleva, se modula lentement, s'acheva dans un gémissement.

Tous, dans la nuit de la campagne endormie, l'avaient entendu déjà, ce cri prolongé, douloureux, déchirant, qui semble contenir une lamentation et l'annonce d'un malheur.

Un chien hurlait à la mort.

Et comme si ce premier appel avait éveillé des échos innombrables, des hurlements répondirent, jaillissant en demi-cercle autour des fugitifs.

Ceux-ci frissonnèrent. Aucun ne prononça une parole.

A quoi bon ? Tous avaient compris.

Leur marche, éventée par les chiens redevenus sauva-

ges après la guerre sanglante des Balkans, avait déterminé le rassemblement d'une bande nombreuse.

Et les animaux affamés cernaient la petite troupe, ne lui laissant d'autre issue que le ponceau jeté sur la crevasse.

— Au rocher, ordonna l'Albanaise d'une voix stridente. Nous avons des revolvers, des cartouches. Nous soutiendrons bien l'attaque jusqu'au jour.

— Soit ! mais après ? balbutia Grace.

La jeune fille tremblait de tous ses membres. Certes, en vaillante Américaine, elle eût affronté courageusement tout autre péril de mort; mais à la pensée de bêtes féroces se ruant sur elle, enfonçant leurs crocs avides dans ses chairs, elle se sentait annihilée par une épouvante nerveuse, instinctive, insurmontable.

Arriba devina sans doute cette terreur atroce, car d'un ton empreint de pitié, elle répliqua doucement :

— Au jour, ils se disperseront selon leur coutume, avec l'intention de revenir avec les ténèbres; rien ne s'opposera donc à ce que nous gagnions Valona.

On eût dit que son accent paisible rendait l'espérance aux fugitifs.

Dans ses traces, ils se hâtent, franchissent l'abîme sur le pont qui oscille sous leurs pieds, et se coulant entre des rocs éboulés, ils se hissent sur le massif granitique, qui va devenir pour eux un refuge et une forteresse.

En hâte, les hommes obstruent la sente d'accès par une barricade de pierres, qu'ils élèvent presque à la hauteur d'un homme. Ils ne peuvent faire davantage; les assaillants se hâtent aussi.

Là-bas, à la lisière du bois, des formes noires paraissent. Elles vont, viennent, se déplacent avec une rapidité vertigineuse. Ce sont des flèches d'ombre qui filent dans l'ombre.

— Que vos armes soient prêtes, prononce Arriba, vous allez en avoir besoin.

Ardann, Tip, Patricka elle-même inclinent la tête. De légers claquements d'acier indiquent que l'on arme les revolvers. Jaspers, Jean, Félix les imitent, non sans que

le multimillionnaire ait auparavant secoué énergiquement la main de Terrade, en disant d'un ton pénétré :

– Oh! cette chose est complètement récréative. Je suis le plus obligé de votre excellente idée, dear Jean. Le plus obligé, en vérité.

Mais Grace se glisse auprès des défenseurs du plateau.

Leur attitude résolue lui a rendu un peu de courage, un peu d'empire sur elle-même.

Elle veut se montrer digne du dévouement de ceux qui feront face au danger pour le salut commun.

Tip souhaiterait bien l'éloigner. Mais le drame se précipite, accaparant désormais toute son attention.

Les chiens sauvages ont suivi exactement la piste laissée par les voyageurs.

Ils sont à présent sur le pont de bois au-dessus de la faille, appelant leurs congénères de cris brefs, impatients.

– *By devil*, grommelle Tip, je vais partager l'avis des savants qui prétendent que les animaux se communiquent leurs impressions à l'aide d'un véritable langage.

– Ah bah! D'où vous vient cette pensée à l'heure présente? raille Mistress Lookely qui redresse sa petite taille, semblant vouloir faire parade de sa vaillance.

– D'où? mais de ce qu'il me semble comprendre les abois des éclaireurs de nos ennemis à quatre pattes.

– Vous les traduiriez?

– Aisément. Ils disent, j'en suis sûr : Allons, dépêchez-vous. Notre couvert est dressé en face de nous. La faim nous tord l'estomac... Apaisons-la sans retard.

Le jeune homme essayait de plaisanter.

Mais en dépit de ses efforts, sa voix sonnait grave, troublante. Le rire se fige en face de certaines situations. Et puis un regard à l'adresse de Grace avait trahi la douleur du brave garçon.

Au surplus, les paroles prononcées répondaient si exactement aux préoccupations des assistants, que nul ne discuta sa traduction.

Grace, reprise de peur, gémit avec une voix d'enfant :

— Oui, oui... C'est là ce que disent ces vilains animaux.

Mais une clameur stridente coupa la conversation.

Avec un effrayant ensemble, les chiens avaient hurlé à pleins poumons. Comme si ce vacarme correspondait à quelque barbare chant de guerre, tous se portèrent au trot vers le pont franchissant la crevasse. A présent, les assiégés pouvaient se rendre compte du nombre de leurs ennemis.

Hélas, cela n'était point pour les rassurer.

Du bois jaillissaient sans cesse des retardataires.

Bientôt la horde grouilla, venant battre de son flot mobile les parois abruptes de la table rocheuse sur laquelle les fugitifs avaient cherché refuge.

Trois à quatre cents chiens errants bloquaient désormais les voyageurs.

Les claquements de mâchoires, les gémissements de désir modulés en notes aiguës, les galopades furieuses des bêtes cherchant une issue pour se rapprocher de leur proie déterminaient chez les assiégés une sorte d'hallucination.

Ils avaient la perception de s'agiter dans une atmosphère de cauchemar.

— Attention !

Les trois syllabes vibrent, lancées par l'Albanaise Arriba qui, elle, a conservé tout son sang-froid.

Elles causent chez tous une brutale projection de la pensée. De l'irréel, du rêve, les Américains passent en pleine réalité.

Les chiens ont reconnu les abords du bloc granitique, leurs courses autour de la plate-forme n'avaient pas d'autre but.

Ils se sont rendu compte qu'un seul côté est accessible, celui qu'aborde le sentier passant par le ponceau. Partout ailleurs les parois descendent à pic sur le sol, s'opposant à l'escalade.

Leur instinct les met en garde contre le passage étroit, difficile, au bout duquel il y aura danger; leur attitude indique qu'ils comprennent cela.

En retournant à l'état sauvage, ces chiens ont

conservé l'intelligence acquise dans la société de l'homme.

Les « proies » sont décidées à se défendre. La barricade élevée en travers du chemin ne laisse aucun doute à cet égard.

Et les hommes – ces chiens s'en souviennent –, les hommes disposent d'engins meurtriers.

C'est la guerre balkanique qui a fait de ces animaux des fauves. Leurs oreilles mobiles ont été déchirées par l'orage des batailles, le fracas de la fusillade; ils ont entendu les pleurs des femmes, les clameurs d'agonie des hommes. Ils ont vu égorger les enfants.

Ils ont vu passer les bandes de voleurs, d'assassins, de pillards.

L'incendie a dévoré leurs niches, en même temps que les habitations dont elles faisaient partie.

Leur instinct, plus sûr que le raisonnement, leur enseigne la défiance des humains(1).

Mais la faim les incite à mépriser les conseils de la prudence. Il faut bien risquer quelque chose pour entretenir en soi le foyer de la vie.

Un animal plus affamé ou plus hardi que les autres se décide brusquement. Il bondit sur le sentier, sur les pierres amoncelées en rempart.

Ses compagnons se sont rapprochés, curieux, hésitant encore à imiter celui qui entame l'action.

Ils considèrent leur congénère avec un intérêt trahi par leurs mouvements, l'éclat de leurs yeux, leurs jappements impatients.

Si leur éclaireur atteint le sommet de la barricade, ils se précipiteront en masse, cela ne fait pas de doute.

Tip Linn le sent. A tout prix il faut arrêter le fauve audacieux.

Et le jeune homme appuie son revolver sur une pointe de roc, afin d'être plus sûr de son coup. Il vise lentement, presse sur la détente.

(1) L'attitude, la façon d'être des chiens sauvages d'Albanie, après la guerre, donnaient, à tous les voyageurs qui en rencontraient, l'impression que nous décrivons ici.

A la détonation sèche, un hurlement farouche répond.

Le chien sauvage, frappé à la tête, est retombé parmi ses compagnons, que ce premier insuccès semble emplir de crainte et d'indécision.

Les loups, en pareil cas, dévorent celui qui tombe, et puisent dans son sang une excitation nouvelle.

Les chiens flairent la victime de Tip Linn, puis s'en écartent en gémissant des notes lugubres.

— Ils ont peur, s'écrie miss Grace, ils ont peur. Ils n'oseront pas revenir à la charge.

Mais elle se tait soudain. Ses paroles de confiance s'étranglent dans sa gorge; un frisson de terreur la secoue tout entière.

Arriba l'a interrompue froidement, avec la logique impitoyable des simples. Elle a dit ces mots singuliers :

— Ils ont faim... La faim donne du courage aux poltrons, et nos chiens d'Albanie sont braves.

Etrange amour-propre national, qui lui fait louer les vertus des dogues albanais, à l'instant où elle-même risque d'être dévorée par eux!

Ils sont braves, certes, elle a raison, la pauvre Arriba; mais chez eux la bravoure n'exclut pas la ruse.

Plusieurs assiégeants, rampant sur le ventre, s'effaçant contre terre, sont parvenus à se hisser jusqu'à mi-hauteur de la barricade, sans avoir été aperçus.

Un appel de Mistress Patricka les signale heureusement.

Et aussitôt des détonations crépitent. Les balles passent en sifflant, elles abattent les agresseurs.

Seulement les assiégés constatent de suite que cette nouvelle correction émeut bien moins les dogues survivants que celle de tout à l'heure.

Ils s'habituent à voir tomber les leurs.

On croirait même qu'ils se comptent, qu'ils comprennent l'inanité de la résistance contre le nombre.

De fait, ils sont plusieurs centaines. En abattre vingt, trente, cinquante, ne diminuera pas le péril et les munitions seront épuisées.

Qui a dit cette phrase déprimante?

Personne et tout le monde.

L'un des assiégés a parlé, mais sans doute il a exprimé la pensée de tous, car personne ne semble surpris de l'angoissante constatation.

Avec une acuité singulière, une lucidité inexplicable, ils envisagent la situation exacte, désespérée.

Il va falloir subir le corps à corps avec la meute innombrable et féroce.

Le corps à corps, c'est la défaite, c'est l'agonie, c'est la fin.

Et cependant l'audace des chiens sauvages, des *kébals,* comme disent les habitants du pays désolé, augmente de minute en minute.

Peut-être est-ce l'appétit grandissant qui les pousse de plus en plus en avant.

Maintenant, à toute minute, des bêtes furieuses se ruent à l'escalade.

Parfois deux ou trois fauves se précipitent en même temps.

Et les tireurs s'aperçoivent qu'ils ont à peine le temps de les abattre.

Le refuge est trop peu élevé.

Que sont cinq ou six mètres à franchir pour ces ennemis à quatre pattes, dont les tortures de la faim décuplent la rapidité?

D'un geste instinctif Tip Linn attire Grace en arrière.

Il veut lui faire un dernier rempart de son corps.

Les petits et gracieux Lookely sont appuyés l'un contre l'autre, face aux adversaires attendus.

Leur attitude dit qu'ils ont une seule et même aspiration : vivre ensemble les quelques brefs instants que leur mesure le destin avare.

Mais qu'est-ce donc?

Des coups de maillet résonnent bruyamment sur le roc.

Qui se livre à pareil exercice en de telles circonstances?

Qui? Tout simplement Clodius Sharp.

Une fois de plus, le rêve du géologue lui a fait oublier la réalité. A genoux devant un bloc rocheux, il en détache des parcelles à l'aide de son marteau d'étude.

Et il prononce des mots savants qui sonnent bien

certainement pour la première fois dans cette campagne albanaise.

— Tungstène et quartz aurifère. Singulier amalgame.

Il est stupéfait que ses compagnons l'arrachent à son occupation. Il bredouille :

— Les chiens! Les chiens! Quels chiens? Ah! c'est vrai, je n'y songeais plus. Au demeurant, ces bêtes n'ont pas l'air très belliqueux.

Il achève à peine l'appréciation inexacte qu'un concert de hurlements retentit tout alentour du rocher.

Arriba appelle d'un accent angoissé :

— Ils vont attaquer. Venez! Venez!

Tous se précipitent à la garde du sentier reliant l'étroit plateau à la plaine environnante.

Hélas! l'Albanaise a dit vrai.

Les animaux affamés se sont groupés en une masse profonde. Leurs premiers rangs se tiennent à quelques pas seulement du chemin coupé par la barricade des assiégés.

Une surexcitation terrible règne parmi eux, annonçant les résolutions désespérées, définitives.

Ils bondissent, se bousculent, crient, aboient, grondent, hurlent rageusement.

Des dents grincent dans la nuit; les yeux piquent l'obscurité de lueurs phosphorescentes.

— Attention! clame encore Arriba.

Un grand silence pèse une minute, impressionnant et tragique, puis soudain se déchaîne une tempête d'abois furieux, chant de guerre sauvage des chiens retournés à la barbarie.

La troupe s'ébranle d'un seul bloc. Mais un remous se produit. Le sentier praticable est étroit, le manque d'espace force les chiens à se resserrer en colonne. Trois de front, le chemin ne permet rien de plus.

— Une chance heureuse pour nous, murmure Grace dont les dents s'entrechoquent de terreur.

— Oh! heureuse, ricane Arriba d'une voix sifflante. Notre agonie en sera très peu prolongée, Excellence, soyez-en certaine.

Puis, comme obéissant à une inspiration subite,

impérieuse, elle bredouille dans la hâte de prononcer vite des paroles utiles :

– L'un de vous, seigneurs, aurait-il des allumettes ?

Et tandis que tous se regardent, surpris par la question dont l'opportunité leur échappe, Clodius avec un calme inaltérable déclare :

– J'en ai, moi.

Maintenant il est tout à la situation; premier effet de cet état anormal chez lui, il a perçu la question de l'Albanaise.

– Donnez-les-moi, ordonne celle-ci.

Le savant lui tend une boîte qu'il tire de sa poche.

Les chiens s'engagent déjà sur le sentier.

Mais, ô surprise, Arriba frotte deux ou trois allumettes qui s'enflamment. Elle les jette devant les assaillants et ceux-ci reculent précipitamment.

Le feu les effraie, comme tous les animaux sauvages.

– Ah ! s'écrie la brave créature, si l'on pouvait ainsi attendre le jour !

– Vous pensez qu'après l'aube ?...

– Ils se retireraient dans leurs repaires, quitte à revenir la nuit prochaine.

– Ce qui nous serait indifférent, attendu qu'à ce moment, nous aurions atteint Valona.

– Silence !

– Pourquoi ?

D'un geste de la main Arriba désigne la sente.

Les *big joy lights*, allumettes-bougies fabriquées à Chicago, sont de belle dimension, cela est connu de par le monde entier, du moins si l'on en croit les prospectus du fabricant.

Cependant, celles que lança tout à l'heure Arriba apparaissent presque consumées. Leur flamme baisse, vacille, elle va s'éteindre.

Les féroces dogues albanais suivent d'un œil curieux les progrès de l'extinction.

Ils semblent se dire entre eux :

« Cet obstacle disparu, rien de plus simple que d'escalader le plateau. »

Ainsi Grace explique leurs attitudes. La jeune fille

frissonne de peur, et en même temps elle doute que des chiens puissent devenir des mangeurs d'hommes.

Il est certain que le cerveau des civilisés se refuse à l'hypothèse.

Et tandis qu'elle agite le problème posé devant son esprit en désarroi, Arriba enflamme une à une les allumettes, empêchant l'assaut des chiens, les maintenant en place par ce fragile obstacle.

Combien de temps s'écoule ainsi?

Qui pourrait le dire!

Pour tous, les minutes qui tombent au sablier du temps représentent des siècles d'angoisse.

Une à une, les *big joy lights*, frottées sur l'allumoir, passent de la boîte sur le chemin.

Les chiens s'accoutument à leur clarté vacillante. L'un d'eux même est venu flairer la dernière projetée par l'Albanaise.

Mais vite celle-ci en a enflammé une autre et l'a jetée sur la tête de l'animal.

Le poil a roussi. Le dogue affolé s'est rué parmi ses congénères avec des hurlements éperdus.

Aucun autre n'a osé recommencer l'expérience.

Oui, mais une autre épouvante se lève, amenant une teinte livide sur les visages des assiégés.

La provision d'allumettes s'épuise.

Il n'en reste que dix... que neuf... que huit.

En vain, Arriba cherche à gagner du temps. Elle n'allume qu'au moment où les chiens, rassurés par l'obscurité revenue, esquissent un mouvement d'assaut.

Plus que cinq, quatre, trois, deux.

Plus qu'une.

. . . . . .

La dernière « bougie » brûle sur le sentier.

En vain tous ont retourné leurs poches. La provision d'allumettes est totalement épuisée.

Une minute encore et la petite flamme protectrice cessera de briller.

Et après, après...

Les assiégés n'osent évoquer ce qui suivra.

Ils pressentent la ruée fauve sous laquelle ils disparaîtront.

– Il ne fera pas jour avant une demi-heure, prononce Arriba. Quand la clarté se fera, nous ne serons plus là pour la voir.

Tout le calme du fatalisme musulman paraît en elle.

Elle exprime la tragique vérité aussi paisiblement que si elle n'en devait pas être effleurée.

– Que dites-vous? Que dites-vous donc? bégaie Grace éperdue.

La femme étend le bras, montre les chiens de nouveau prêts à bondir.

L'allumette s'éteint. Comme tout paraît plus noir!

Durant quelques minutes, rien ne bouge.

On pourrait penser que les assiégeants s'assurent de l'impossibilité pour leurs adversaires de produire encore ces feux qui ont arrêté leur attaque.

Sur le rocher, chacun est décidé à faire son devoir, encore que le succès ne puisse être espéré.

Puis brusquement, un chien donne de la voix. C'est un appel sec, qui coupe sinistrement la nuit.

Ainsi qu'à un commandement, la masse des fauves se met en mouvement.

D'une seule poussée les premiers rangs arrivent contre la barricade.

Aussitôt les revolvers crépitent. Des hurlements de douleur répondent aux détonations.

Mais l'élan n'en est pas rompu. Les valides piétinent les blessés, les morts. Sur les pierres entassées en hâte, des silhouettes bondissent avec une rapidité inexprimable.

Il est presque impossible de les tirer.

Cinq minutes à peine se sont écoulées et déjà le passage est forcé.

Une vingtaine de bêtes hurlantes ont franchi la barricade et bondissent autour du groupe assiégé.

Sur le conseil d'Arriba, ceux-ci ont reculé pas à pas jusqu'à l'extrémité de la plate-forme rocheuse; maintenant, ils en ont atteint le bord. Derrière eux est la paroi verticale descendant à la plaine.

Ainsi du moins les infortunés ne peuvent être entourés par les chiens sauvages.

Il leur suffira de faire tête de trois côtés.

Hélas! les dispositions de combat, quelles qu'elles soient, ne sauraient empêcher l'issue fatale.

La plate-forme rocheuse est envahie par la meute sauvage.

En vain les revolvers crépitent; en vain les coups de crosse abattent les assaillants, en vain les balles frappent, le sang coule.

Le cercle des gueules avides, aux crocs acérés, se resserre de plus en plus.

Déjà des animaux, plus audacieux ou plus rusés, ont réussi à arracher des lambeaux de vêtements.

Un cri de souffrance traverse l'air.

C'est Arriba qui l'a poussé.

Elle vient d'être cruellement mordue au bras.

Des clameurs d'épouvante fusent entre les lèvres de Miss Grace, de Mistress Lookely elle-même.

La naine, si vaillante jusque-là, sent son courage s'évanouir.

La mort semble peu de chose à côté du sort qui attend les infortunés.

Leurs fronts se mouillent de sueur froide à la pensée des minutes qui vont suivre.

Ils seront dévorés vivants!

L'énergie du désespoir les amène à lutter encore.

Tip, Ardann, Félix, Jaspers, Jean Terrade se multiplient, s'exposant sans compter, pour protéger leurs compagnes.

Clodius lui-même oublie à cette heure ses conceptions géologiques. Les coulées de lave sont effacées par cette sarabande de gueules altérées de sang.

Le doux savant, le rêveur incorrigible, se révèle héroïque. Son revolver, incessamment rechargé, crache la mort.

Son marteau de géologue fracture les crânes, brise les dents menaçantes.

Mais tout cet héroïsme sera inutile.

L'un des tireurs, c'est Lookely, a une exclamation désespérée :

– Plus de cartouches !
– Moi non plus.
Jean, Jaspers, Félix prononcent ces trois mots d'une voix lugubre. A quoi Tip riposte :
– J'en ai seulement cinq à tirer !
– Et moi, trois ! achève Clodius Sharp.
Huit cartouches... et après, après... il y aura trois cents chiens vivants, exaspérés par la résistance des victimes, et dont la faim, aiguisée par les obstacles, atteint au paroxysme de la férocité.
– Nous sommes perdus, sanglote Grace dans un grelottement d'épouvante. Tip, cher Tip, tuez-moi. Épargnez à votre fiancée l'agonie épouvantable...
La supplication a fait se retourner Clodius.
– Vous êtes engagée à Tip, Grace. Bien ! Bien ! Vous auriez pu mieux choisir le moment pour m'en avertir.
En toute autre circonstance sa remarque paraîtrait comique.
Sous l'emprise de l'angoisse, personne ne pense même à souligner l'étrangeté des paroles du géologue. La situation est trop tragique, les âmes trop meurtries pour qu'elles restent sensibles à la bizarrerie.
Tip murmure doucement :
– Oui, Grace... n'ayez crainte, je vous tuerai. Vous épargner la longue souffrance est, hélas ! la seule preuve de tendresse qu'il me soit permis de vous donner.
Et elle, reconnaissante et éperdue, se blottit dans ses bras, gémissant :
– J'ai peur... Frappez vite... Je vous en supplie, cher aimé, ne me laissez pas le temps de réfléchir.
Le jeune homme répond par un gémissement désolé, par un geste cruellement volontaire.
La fatalité passe. Il saura se plier à ses décisions. Il saura supprimer la vie chez celle pour qui il donnerait tout son sang.
Le meurtre devient la suprême charité qu'il puisse accorder à la pauvrette pressée contre lui, et qui répète éperdument :
– Vite ! vite ! Tip, je vous en conjure.

Un râle jaillit entre ses dents serrées coupant tragiquement la lugubre prière.

Un chien a bondi jusqu'à elle. Les crocs formidables ont arraché un lambeau du corsage de la jeune fille; ils ont meurtri la chair délicate, sans la déchirer il est vrai.

Mais le contact brutal a jeté Grace au paroxysme de l'affolement.

Elle-même élève jusqu'à son front la main de son compagnon crispée sur le revolver libérateur.

Elle applique le canon d'acier sur son front, et fermant les yeux :

— Va, balbutie-t-elle.

Une seconde encore et l'irréparable sera accompli. La mort aura fauché la beauté, la jeunesse.

Mais à l'instant où le jeune homme va appuyer sur la détente, un phénomène subit, inexplicable, immobilise les combattants, les pétrifie en quelque sorte.

Du fond de l'ombre arrive à leurs oreilles comme un crépitement.

On croirait entendre les étincelles pressées d'une machine électrique de faible intensité, et brusquement les ténèbres sont trouées par un faisceau lumineux éblouissant, qui revêt les objets et les êtres d'une teinte d'émeraude.

Les chiens hurlent de terreur sous la clarté inconnue qui subitement chasse les ténèbres.

Ils s'éloignent de leurs victimes, courent affolés, lançant vers le ciel des aboiements plaintifs.

La lumière verte à présent illumine tout le plateau. Chose étrange : elle laisse seulement dans l'obscurité l'endroit où les voyageurs sont rassemblés.

Un savant déclarerait qu'ils sont plongés dans un cône d'ombre, occupant le centre du pinceau rayonnant, projeté par un générateur mystérieux.

Plus étrange encore ! Les chiens cessent de se contorsionner. Ils ne grondent plus. Comme hébétés, les yeux hagards ainsi que des êtres annihilés par un stupéfiant, ils s'immobilisent, se balancent un instant sur leurs pattes flageolantes et se couchent enfin sur le sol en attitudes lassées.

Il est d'évidence absolue que toute velléité d'attaque, tout appétit de carnage sont éteints en eux.

Ils apparaissent calmes, apaisés, telle une meute bien dressée, reposant sous l'œil du valet de chenil.

Les voyageurs eux-mêmes ont le sentiment qu'une modification s'accomplit en leurs personnes.

L'expliquer, ils en seraient incapables. Ils en ont conscience sans en comprendre la nature ni la cause.

Mais ils constatent en leur pensée une indifférence soudaine pour tout ce qui les passionnait quelques instants plus tôt.

Tip Linn repousse doucement Miss Grace.

Ardann s'éloigne de Patricka.

Félix bâille interminablement, provoquant le bâillement imitatif de l'Albanaise Arriba.

Jaspers Flack et Jean Terrade s'assoient sur le sol, puis s'allongent voluptueusement sans plus songer à leurs compagnons, ni aux chiens sauvages.

Plus fort que tout cela, Clodius Sharp lui-même s'installe sur un quartier de roc. Il jette à terre son marteau de géologue en murmurant :

— La belle affaire de connaître la composition des pierres. C'est de la folie que s'intéresser à de semblables niaiseries.

Une pareille proposition dans sa bouche savante devrait provoquer la stupeur chez ses compagnons.

Il n'en est rien.

Ils sourient, approuvent d'une inclination de tête, et c'est tout.

A l'est, une bande blanche apparaît au-dessus de l'horizon.

L'aube s'annonce ainsi.

La lumière verte s'éteint, comme entraînée par les ténèbres dont la retraite commence.

Mais gens et bêtes conservent leurs attitudes sur le plateau, que le jour éclaire à présent.

Des heures passent. Des bâillements sonores troublent le silence.

— Ah ça ! nous nous trouvons seuls !

— Nos compagnons nous ont abandonnés !

Jean et Jaspers échangent ces répliques ahuries.

Les mots expriment la vérité. Les deux Américains sont seuls sur le plateau, où ils ont perdu la conscience des choses.

Le soleil du milieu du jour inonde de chaleur et de lumière le rocher, que des taches de pourpre sanglante marquent en maint endroit, rappelant le combat acharné de la nuit.

Mais de Tip, de Grace, de leurs amis, plus la moindre trace.

— Oh! grommelle le multimillionnaire, cela est tout à fait impropre. Nous avons eu le baptême du feu avec ces gentlemen et ladies; il eût été droit de leur accointance de ne pas semer nous-mêmes en arrière, ainsi que des vieilles choses pour la hotte du chiffonnier.

Pour une fois, Jean partagea complètement la manière de voir de son compagnon, seulement avec le souci de prendre une résolution pratique il demanda :

— Oui, mais que faire pour les rejoindre?

— Cela est bien la question, gémit Flack d'un ton lamentable. Quoi faire en effet? Si vous le disiez, vous feriez le plaisir le plus grand à mon personnage.

— Je vais essayer!

— Essayer? En vérité, vous forcez mes cheveux à se tenir droits sur ma tête ainsi que des sticks. Pensez-vous signifier que vous avez une idée sur la disparition des voyageurs que nous devons rattraper pour notre match?

Jean eut un sourire narquois.

— Ecoutez donc. Nous dormions sans doute de façon profonde.

— Je crois cela.

— Nos voyageurs avaient l'intention de gagner la ville de Valona, la plus voisine, n'est-ce pas? Ils ont pu se mettre en route avec la pensée que nous les suivrions. Cette nuit, la ville albanaise avait été désignée comme point de direction.

D'un bond, Jaspers se mit sur ses pieds.

— Je comprends ce que vous signifiez. Marchons vers Valona, où nous retrouverons ces estimables gentlemen et ladies.

Ce disant, le multimillionnaire tira son mouchoir et,

avec un louable quoique intempestif souci de propreté, s'en servit pour épousseter ses brodequins, sur lesquels les exercices de la nuit précédente avaient accumulé une épaisse couche de poussière.

Il était au plus fort de cette opération ménagère, quand ces mots stupéfiants se vrillaient dans ses oreilles.

— Eh là ! vous semez votre correspondance.

Il leva la tête. Terrade le regardait, désignant de l'index un papier plié en forme de missive, et qui gisait sur le sol aux pieds du gros homme.

— Ceci est à moi, vous supposez ? questionna Jaspers.

— Je crois. La suscription est tracée en caractères assez gros pour me permettre de lire d'ici : A monsieur Jaspers Flack. Ledit nom vous appartenant, j'en conclus...

— C'est ma foi vrai.

Jaspers ramassa la feuille, la retourna en tous sens, marmonnant :

— Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu cela en poche; cela est tout à fait féerique.

Tout en parlant, il dépliait le papier.

Quelques lignes d'écriture s'alignèrent sous ses yeux, mais à peine les eut-il regardées, qu'il poussa une sourde exclamation. Puis il tendit la feuille à Jean Terrade.

— Voyez. Je disais bien. Cela n'était pas dans le fond de ma poche. Il est singulier le service postal dans cette Albanie.

Jean lisait ces mots :

« Ralliez votre canot automobile et marchez sans « arrêt vers Nagasaki, le grand port japonais. Là, vous « attendrez ceux dont vous êtes séparés. Garez votre « bateau aux environs de la prison sous-marine. Leur « venue prochaine vous sera annoncée par la présence « d'un hydroaéroplane. Suivez l'instruction ou renoncez à votre match. »

— Au Japon maintenant ! clamèrent les deux hommes.

Mais ils se prirent par le bras et se mettant en mouvement, ils ajoutèrent avec un sourire confiant :

— Allons-y.

CHAPITRE XIV

O.R.K.

— Où suis-je ?

— A Nagasaki, gentleman.

— Au Japon ! Moi !

Tip Linn, étendu sur une natte, la tête appuyée sur l'un de ces oreillers de bois dont s'accommodent les sujets du mikado, se leva d'un bond.

— Au Japon ! répéta-t-il, toute sa personne mimant la stupéfaction.

La question mourut sur ses lèvres. Une stupeur plus grande sembla l'envahir.

— Le señor Alfonso !

En effet, debout en face de lui, se tenait le lieutenant de vaisseau, naguère commandant le torpilleur submersible *Spoleta*.

C'était lui qui avait répondu à l'interrogation formulée par le jeune Américain au sortir du sommeil.

Il ne s'émut pas le moins du monde de la surprise évidente de son interlocuteur et répliqua narquoisement :

— Alfonso lui-même. Seulement je tiens à vous faire remarquer qu'un nom, fût-ce celui que vous venez de prononcer, ne signifie rien au point de vue de l'identité de qui le porte.

— Ah ! murmura le jeune homme, absolument déconcerté par l'affirmation.

— Sans doute ; on revêt une appellation comme on endosse un pardessus, suivant les circonstances, le milieu, l'ambiance.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

– Pour vous confesser que le lieutenant Alfonso, en congé régulier de plusieurs semaines, a rejoint son bord...

– Il a rejoint son bord ?

– Parfaitement. A cette heure il doit croiser à l'embouchure du Tage, sans soupçonner que son navire s'est livré à quelques exercices non connus de l'amirauté portugaise.

Dans son émoi, Tip Linn ne percevait pas nettement le sens des paroles prononcées.

Mais il n'entrait sans doute pas dans les vues du mystérieux personnage de laisser l'esprit du jeune homme s'égarer plus longtemps, car il continua :

– Lui, Alfonso, le vrai, ayant repris sa personnalité, je me suis vu contraint d'y renoncer et de reprendre la mienne.

– De sorte que...

– Vous n'avez plus sous les yeux que le très cordial et très dévoué Caramar.

Caramar ! Encore ces trois syllabes, synonymes de tribulations, de dangers, de mort, de dévouement ou de trahison.

Linn se passa la main sur le front, bégayant d'une voix étranglée.

– Caramar ! Le Japon ! Qu'est-ce que tout cela signifie encore ?

L'autre sourit, et du ton le plus paisible :

– J'attendais votre réveil pour vous renseigner.

– Me renseigner... alors dites, dites, je piétine d'impatience, de curiosité.

L'ex-lieutenant Alfonso coupa la phrase d'un geste autoritaire.

– Pas de point d'interrogation. Vous saurez tout. Laissez-moi vous conter la chose à ma guise; ainsi nous arriverons plus vite.

Et l'Américain s'inclinant en signe d'assentiment :

– Bon. Vous voici raisonnable. Alors, je commence.

Désinvolte l'homme s'assit à l'orientale, les jambes repliées sous lui :

– Donc, sous l'influence de *rayons verts*, une décou-

verte récente de deux savants hongrois, vous avez subi une sorte d'anesthésie intellectuelle. Vous ne dormiez pas; mais vous agissiez automatiquement, dans une sorte de somnambulisme, sans plus avoir conscience des mouvements de votre cerveau, que le patient soumis au chloroforme, à la cocaïne, à la néocaïne, n'a le sentiment de la douleur physique.

– Ah! Ah!

Ces exclamations, Tip les prononça machinalement, non pour critiquer ou approuver, mais par une simple détente nerveuse, involontaire, étrangère, peut-on dire, à sa personne pensante.

Il apprenait que les rayons verts, en le délivrant des chiens sauvages, l'avaient du même coup rejeté sous la domination de l'homme mystérieux, qui s'était arrogé le droit de conduire sa vie.

Et soudain le souvenir de miss Grace se présenta à lui.

Il ouvrit la bouche pour demander ce qu'elle était devenue.

Son interlocuteur devina sa pensée.

– Rien de fâcheux n'est advenu à vos amis; nous en parlerons tout à l'heure. Pour l'instant je continue mon récit. Rien ne me fut plus facile que de vous conduire à Valona.

» Un voilier en partance nous conduisit à Port-Saïd. Là, nous passâmes sur un paquebot français, à destination des ports d'Extrême-Orient, Chine et Japon...

– Comment, on m'a pris à bord, sans s'inquiéter?...

– De votre état? Allons donc, on s'est inquiété, *dear gentleman*. On s'est beaucoup inquiété même.

Avec un rire bon enfant, Caramar continua lentement :

– Les Messageries Maritimes sont une compagnie de navigation admirablement tenue. Il me suffit de vous présenter comme un jeune colonial, un explorateur de l'Amérique centrale, victime de la piqûre venimeuse d'une araignée arc-en-ciel.

– Une araignée! Cela n'explique pas...

– Chut! Chut! Vous verrez. Cela explique tout au contraire. L'araignée en question, au corps gros comme

un œuf de dinde, aux reflets multicolores à quoi elle doit son nom, sécrète un venin qui, précisément, détermine un état analogue à celui dans lequel vous vous trouviez plongé; cet état que j'entretenais, je l'avoue, en vous soumettant pendant quelques instants chaque jour à l'influence des rayons verts. Une caissette, un projecteur spécial suffisent à cela. Vous le voyez, le bagage n'est point embarrassant.

Tip écoutait, bouche bée, anéanti par l'infinie variété des procédés employés contre lui.

— Donc, poursuivit son compagnon, l'on s'est inquiété, ému, apitoyé sur votre sort autant que vous le pouvez désirer. Les attentions, les petits soins ne vous ont pas manqué. Une fois à Yokohama, j'ai cessé mes applications de lueurs émeraude, et vous voyez le résultat. Nous causons comme de bons amis.

Véritablement la physionomie de Tip apparaissait comique.

Une fois de plus, le jeune homme avait l'impression de vivre un rêve. Il lui fallut un effort violent pour réussir à bredouiller :

— Mais que faisons-nous à Yokohama?

Du geste Caramar approuva :

— Voilà le *hic*. Au surplus, ceci n'est point un secret. Nous y venons chercher une lettre nouvelle, qui contribuera à vous conduire au trésor dont vous êtes le légitime héritier.

Et comptant sur ses doigts :

— Vous en connaissez quatre actuellement : N. E. W. Y.

» En les rapprochant de certains renseignements que je possédais déjà, je supposerais volontiers que je devine la ville où vous devez rencontrer la fortune. Il ne restera alors qu'à connaître les caractères réels correspondant aux derniers signes de la plaque de cuivre; lesquels indiquent certainement le nom de l'homme qui détient, en qualité de dépositaire, les sommes vous revenant.

» Mais je prétends ne rien laisser au hasard.

» Aux détenteurs des 5e, 6e et 7e lettres, j'ai fait savoir votre présence à Yokohama. Ces gens dévoués se sont

aussitôt mis en route. Ils attendent la permission de se présenter devant vous.

» Je vais vous les envoyer, si vous m'en donnez licence.

Un ricanement contracta le visage du causeur, lui prêtant une seconde une expression sinistre qui s'évanouit aussitôt :

— Voyez ma discrétion. Je vous laisserai en tête-à-tête avec eux. Et cependant l'un au moins des visiteurs est capable de vous confier des choses sur lesquelles j'ai préféré jusqu'ici garder le silence. Je suis tellement fort à présent, que je risque la partie.

Avec une conviction troublante il accentua lentement;

— Quoi que l'on vous dise, vous achèverez le voyage selon mon vouloir... mon bon vouloir.

Pourquoi appuya-t-il sur ces derniers mots? Tip ne put l'interroger, car le pseudo-Alfonso reprit, en baissant la voix :

— La vie d'une fiancée est le plus précieux des biens, n'est-ce pas? A sa conservation, l'on sacrifie sans peine tous les autres intérêts, je sais cela! Vous ne l'ignorez pas non plus, donc...

— Eh! vous avez raison, Master Caramar. Par elle vous êtes assuré de ma soumission, quels que soient vos ordres! Mais, au moins, rassurez-moi. Où est-elle, la chère enfant?

De nouveau, le personnage étrange esquissa son ironique sourire :

— Vous la reverrez aujourd'hui même, ainsi que les braves gens qui se sont associés bénévolement à vos fatigues.

— Aujourd'hui?

— Je vous l'affirme. Toutefois, il vous faut commencer par voir les autres, les gardiens des lettres.

— Je suis prêt.

— Aussi vais-je vous les envoyer sans tarder.

Il se glissa dehors, laissant seul son interlocuteur médusé.

Tip Linn promena autour de lui un regard inquisiteur.

Il se trouvait dans une habitation de pur style japonais. Comme mobilier : des nattes, des billots servant d'oreillers, des tapis, des vases aux formes bizarres, du col desquels jaillissaient des gerbes de fleurs mélangées avec le goût particulier des femmes nippones.

Les murs, cloisons mobiles formées de cadres de bois remplis par des kakémonos de papier, illustrés de paysages sans perspective, d'oiseaux, d'insectes polychromes, apparaissaient aisément démontables.

De fait une maison, au pays du Soleil Levant, se compose uniquement d'une muraille extérieure solide, de bois le plus souvent. Toutes les séparations intérieures sont constituées par des cloisons de papier, que l'on place et déplace selon sa fantaisie.

Tip s'approcha d'une fenêtre sans vitres. En été, ces ouvertures sont débarrassées des papiers huilés qui, durant la saison froide, tiennent lieu de carreaux.

La baie donnait sur un jardin minuscule, aux allées larges d'un pied à peine, sinuant au milieu de massifs nains, de petits arbres bizarrement contournés.

Il est connu que l'art du jardinage au Japon vise surtout à la réduction des espèces. Les plus hautes récompenses des concours horticoles vont au praticien qui, d'un sycomore de cinquante pieds de haut, fait un arbre de quarante centimètres.

Le roi de nos forêts, le chêne altier, deviendrait entre leurs mains une petite plante d'appartement.

Et le fameux baobab en pot, de Tartarin de Tarascon, serait considéré comme une fantaisie courante dans l'empire du Soleil Levant.

– Un jardin où mes amis Lookely sembleraient des géants, murmura Tip.

Au delà de la clôture basse, formée de lattes peintes en bleu, le jeune homme apercevait la mer, avec, sur la droite, une longue jetée, ornée à son extrémité d'un phare arrondi, marquant l'entrée du port.

– Salut à vous, seigneur. Il y a bien longtemps que nous attendions l'instant de vous rencontrer.

Ces mots sonnent dévotieux dans la pièce.

Le jeune homme sursaute. Il se tourne d'un seul

mouvement. La porte s'est ouverte sans bruit, et sur le seuil, inclinés, se tiennent trois inconnus.

L'un porte la redingote et le fez rouge des fonctionnaires osmanlis.

Le second arbore le burnous bleu, le turban blanc strié de vert des sectateurs persans d'Ali, descendant du Prophète.

Quant au troisième, un robuste nègre, il bombe ses formes athlétiques dans un complet japonais : blouse lâche s'arrêtant un peu au-dessous de la taille, culottes larges coupées aux genoux. Les jambes noires sont nues. Les pieds s'enferment dans des espadrilles blanches, et sur le crâne, à la toison laineuse, se campe la coiffure de paille conique.

Processionnellement les visiteurs s'approchent du fiancé de Grace Sharp.

Ils se livrent à des saluts compliqués. Ce devoir de politesse accompli, l'Osmanli parle le premier.

— Ekber-Pacha, de Smyrne, dit-il. Je t'apporte un O.

— Aradj, de Téhéran, susurre aussitôt le Persan. Moi, je t'offre un R.

— Et moi un K, zézaie le nègre. C'est le don de José Pastèque, greffier du tribunal de la République noire de Liberia.

— O. R. K., répète Tip. La ville est donc N. E. W. Y. O. R. K. : New York.

Tous approuvent silencieusement. Puis en chœur :

— Nous avons payé notre dette de reconnaissance au généreux Wistle.

— Wistle!

Ces deux syllabes secouèrent Tip Linn jusqu'aux moelles.

— Ce nom? Quel est ce nom?

— Celui de l'homme qui a mis en sûreté le trésor devant revenir à son fils.

— Mon père!

Tout tournait autour du jeune homme. Ainsi il savait de qui il tenait la vie. Son père se nommait Wistle.

Wistle. Machinalement il répétait ces sons.

Et des souvenirs montaient en lui; les buées de la mémoire se précisaient. Wistle, autrefois un des grands

banquiers de l'Union; Wistle le principal actionnaire-fondateur du Grand Trunk, voie ferrée géante qui relie l'Atlantique au Pacifique; Wistle enfin, dont sa pensée d'enfant avait été hantée comme par un enchanteur tout-puissant.

Et puis le souvenir le ramenait à sa mère, à cette femme recueillie par Clodius Sharp.

Il la revoyait, grande, blonde, mince, courbée déjà par le malheur qui devait la mener au tombeau.

Le malheur? Quel malheur?

Oh! il n'était pas du fait de Wistle. Les paroles de la mourante résonnaient aux oreilles de Tip :

– Mon petit enfant, pensez chaque jour à celui qui, plus à plaindre que moi-même, vit séparé de nous!

Et comme il cherchait vainement à deviner le lien existant entre ces « inconnues » dressées en face de son intelligence, Alfonso Caramar se montra sur le seuil.

– Seigneur Tip Linn, vous plaît-il de m'accompagner sur le port? Un navire d'Europe vient d'arriver à quai.

Le ton de la phrase banale contenait un ordre.

L'Américain le sentit. Il s'inclina sans répondre, laissant les gardiens des lettres O. R. K. maîtres de la maisonnette japonaise.

Ekber-Pacha, Aradj, José Pastèque se rapprochèrent de la fenêtre.

Ils virent Alfonso et son compagnon traverser le jardinet, gagner la porte à claire-voie et disparaître, masqués par les verdures.

Puis ils se tendirent la main en murmurant ensemble :

– Enchanté de connaître des fidèles de Wistle.

– Des obligés comme moi, sans doute, appuya le Smyrniote.

Ses interlocuteurs inclinèrent la tête en signe d'affirmation.

– Nous obéissions aux instructions du mort, reprit Ekber; vivre en une prison désignée, jusqu'à ce que le fils, ayant achevé ses études, puisse recevoir le dépôt confié à notre mémoire. Cela est fait. Seulement, quel est le guide du jeune homme?

Un grognement du nègre fit tressaillir le questionneur. L'athlète noir tendait ses poings musculeux vers un adversaire invisible.

— Le guide est un ennemi.

— Un ennemi ?

Il considéra ses compagnons.

— Je vois que vous ne savez pas la vérité. Oh ! je ne vous critique pas. Obéir alors que l'on ignore est plus beau qu'exécuter les ordres dont l'on comprend le but.

Ils demandèrent curieusement :

— Renseignez-nous; il nous sera agréable de connaître le but.

Mais il secoua la tête, une douleur poignante contractant son visage d'ébène.

— Non, ne demandez pas cela. Au jeune gentleman, oui, à lui, je dirai tout...

Et avec un geste vague :

— Je dirai, si je le revois; car le danger plane sur nous, comme sur tous les détenteurs d'une fraction du secret.

Il s'arrêta soudain, une expression terrifiée sur le visage noir.

Ekber-Pacha avait porté les mains à sa poitrine, geignant d'une voix frissonnante :

— Ah ça... qu'ai-je donc ? Je souffre. Il me semble qu'une brûlure consume l'intérieur de mon corps.

— C'est comme moi, gémit Aradj en écho douloureux.

La face du Persan grimaçait affreusement. De toute évidence il était en proie à une sensation très pénible. Des gouttelettes de sueur perlaient sur son front.

Et Pastèque, avec un haussement d'épaules désolé, grommela entre ses dents :

— Déjà. L'autre n'attend pas pour détruire les témoins.

Que voulait-il exprimer ainsi ?

Si la phrase énigmatique frappa l'entendement des auditeurs du Noir, ils n'eurent pas le temps de lui en demander le sens.

Une écume sanguinolente monta à leurs lèvres; leurs yeux se révulsèrent brusquement, ne montrant plus

que le blanc, strié de fibrilles rouges, et d'un coup, telles des victimes assommées par le maillet du sacrificateur, ils roulèrent sur les nattes garnissant le plancher.

José ne les avait pas quittés des yeux. Il murmura avec la placide philosophie des hommes de sa race :

– Oui, oui, ils ont bu au buffet du débarcadère... Le poison a fait son œuvre. Pastèque n'a point absorbé le liquide mortel... Eh! Eh! On se méfie! Seulement, les autres ne doivent pas se douter de cela... Sinon ils m'échapperaient et je ne pourrais pas veiller sur celui qu'ils ont pris dans leurs filets.

Avec un soupir il conclut :

– Oh! je dois vivre pour le jeune maître! Je dois vivre!

Il alla encore vers la fenêtre, regarda au-dehors. Il eut un haussement d'épaules impatient :

– *Ils* prennent leur temps. Bah! j'attends depuis tant d'années, je ne vais pas m'énerver pour quelques minutes.

Comme si cette auto-objurgation l'avait ramené au calme, il s'allongea posément sur les nattes et y demeura aussi immobile que ses compagnons déjà raidis par la mort.

Des minutes passent, procession incessante du temps, cette conception philosophique née du néant et qui s'y abîme.

Des voix rauques résonnent au-dehors.

La porte est poussée avec rudesse, livrant passage à quatre aïanos (porteurs de fardeaux) trapus et bronzés.

Leurs crânes rasés s'arrondissent, bleuâtres. Leur torse ramassé se dessine sous le court maillot de cotonnade, débordant sur les culottes larges. Des bandes d'un rouge déteint s'entrelacent sur leurs jambes cuivrées et fixent aux pieds les sandales grises.

Evidemment ils s'attendaient à trouver les cadavres des ex-gardiens des lettres.

Ils ne manifestent en effet aucune surprise, aucun émoi. Ils « savaient » qu'il en serait ainsi; et comme pour chasser le moindre doute à cet égard, celui qui

semble guider les autres grommelle avec un gros rire, insoucieusement féroce :

– Bon, les hôtes du maître ont le respect de sa volonté; ils sont prêts à occuper le logis souterrain que nous venons de creuser à leur intention.

– Portons-les-y donc sans tarder, riposte son voisin. J'ai hâte d'avoir gagné ma part de la pièce d'or Ongilisi (pièce anglaise) que notre noble client nous a attribuée.

Tous s'approchent des défunts, les considèrent. Ils ne seraient pas plus indifférents en présence de colis quelconques.

– Oh! Oh! reprend le premier, le damné Noir sera lourd. Quel gaillard! Quelle carrure!

– Gardons-le pour la fin. Le dernier coup de collier paraît moins pénible.

– Bien dit, sage Ato; logeons d'abord les autres, quoique, au fond, aucun n'a pesé plus lourd que les autres devant le poison!

– Oh ça, bien sûr. Seulement je regrette que pour les bras il n'en soit pas de même que pour le venin. Cela nous économiserait un effort.

Tous rient lourdement, contents de leur dialogue macabre. Toutefois le chef fait un signe.

Et aussitôt les aïanos saisissent Ekber et Aradj, qui par les pieds, qui par la tête, et les emportent.

Eux sortis, José Pastèque se releva d'un bond, courut à la fenêtre et coula au-dehors un regard prudent.

Dans un angle du jardinet, abrité de la vue des voisins par un rempart de buissons, une fosse avait été creusée.

Les aïanos y conduisaient leurs lugubres fardeaux. Le Noir suivit leurs opérations.

Il les vit coucher les défunts au fond de la cavité, puis tandis que deux des coolies reprenaient, sans se presser, le chemin de la maison, les autres, tirant des buissons voisins des pelles jusqu'alors dissimulées dans le feuillage, commencèrent à jeter de la terre sur les dépouilles des victimes de Caramar.

– Deux seulement reviennent ici, marmonna le nègre avec une grimace simiesque, le digne Mahomet veille décidément sur son fidèle Pastèque.

Ce disant, avec une souplesse que l'on n'eût pas attendue de sa structure athlétique, il se coulait sans bruit derrière la porte par laquelle les fossoyeurs allaient entrer.

Les aïanos causaient en arrivant.

Pourquoi auraient-ils refusé le cours à des paroles inutiles ? Ils étaient en affaire avec des trépassés, gens que l'on ne craint pas de déranger.

La réflexion énoncée par Ato les fit rire bruyamment; mais leur hilarité cessa brusquement.

A ce moment, ils franchissaient le seuil de la maison et une forme noire se dressait devant eux. Avant qu'ils eussent discerné la nature de l'apparition, deux mains nerveuses emprisonnèrent leurs cous comme en des étaux.

Et ils n'étaient pas revenus de leur surprise, que José les enlevait de terre à demi étranglés.

Dans cette position l'athlète noir les maintint quelques instants, serrant toujours plus fort.

Les Japonais eurent quelques convulsions, puis ils cessèrent de se débattre, pendants, flasques et sans mouvement, au bout des poignets de bronze qui étreignaient leurs cols.

Ah ! José possédait une vigueur peu commune.

Sans effort apparent, il portait, ainsi que des pantins sinistres, ses ennemis étranglés.

Il grimaçait joyeusement, prononçant des lambeaux de phrases étranges :

— Petit maître conserver bon serviteur à li. Li pas savoir, mais li vivre belle journée aujourd'hui. Ah ! Ah ! cher sahib, quand ti rendre liberté à José, pauvre esclave, quand ti arracher li aux marchands cruels, ti faire un grand ami pour défendre li et aussi défendre le beaucoup d'or.

Il rapprocha sa face noire des figures livides des aïanos.

— Eh ! Eh ! Li plus ennuyer personne. Li bien sages à présent pou toujou, jusqu'à le Prophète appeler les croyants et les autres au paradis d'Islam.

Il les allongea sur les nattes.

— Maintenant eux comme José attendre les deux

autres. Pas séparer les camarades di travail. Les réunir tous dans le trou à li.

Sa face se striant de rides hilares, derechef il alla à la fenêtre.

Auprès de la fosse, les compagnons des défunts semblaient attendre leur retour, appuyés sur le manche de leurs pelles inactives.

— Ti t'impatienter bientôt, reprit le nègre à haute voix. Ti venir voir bon José qui rêve la visite à ti.

Dans son jargon bizarre, l'herculéen fils de l'Afrique monologuait ainsi. Quand ses poings demeuraient inactifs, il pensait sans doute que sa langue devait travailler.

Soudain il se frotta les mains. Toute sa personne décela la jubilation.

— Eh! Eh! Li s'agacer. Li venir de suite. Penser camarades avoir trouvé la bonne eau-de-vie de riz et vider flacon sans eux. Oh ça, très vilain boire sans les amis!

Les aïanos étaient-ils guidés par l'idée bachique que leur prêtait le Noir? On ne le saura jamais. Le certain est qu'ils se dirigeaient en courant vers la maison.

Deux minutes plus tard, ils entraient.

José se rua sur eux comme la foudre. L'un des deux hommes, happé par la main du géant, eut un cri sourd qui s'éteignit dans un râle.

Mais l'autre, d'un brusque retrait du corps, échappa à l'étreinte mortelle et tirant un couteau passé à sa ceinture, il frappa.

Le sang gicla du bras du nègre. Un homme ordinaire eût été paralysé par semblable blessure. Pastèque leva le poing et le laissa retomber sur le crâne de l'assaillant.

Un craquement d'os brisés et l'aïano s'affala à terre, bientôt rejoint par son compagnon que Pastèque n'avait pas lâché.

Alors, celui-ci déchira le maillot de l'un des vaincus, se banda fortement le bras afin d'arrêter l'écoulement du sang, puis, paisiblement, il prit un trépassé sous chaque bras. Un second voyage rassembla les quatre fossoyeurs japonais.

En quelques minutes, Pastèque eut confié les morts à la tombe naguère creusée par eux; il les recouvrit de terre, puis gagnant la porte à claire-voie :

– Allons, José, murmura-t-il, toi aller voir li grand, grand monsieur des cheveux pas vrais (posticheur) pour li déguiser ti.

. . . . . .

– Voici le thé d'Aribo, diamant lumineux de mon ciel.

– Bouddha te regarde avec satisfaction, Si-Léou, épouse attentive et soumise.

Et le Japonais, ventru autant qu'une potiche, auquel sa compagne offrait la boisson parfumée, inclina à plusieurs reprises son crâne chauve, tandis que la jeune Nippone, à qui il venait de s'adresser, se livrait à toutes les minauderies coquettes usitées dans l'Empire du Soleil Levant : mouvements des sourcils, des paupières, des lèvres.

Véritablement elle semblait ravie de l'approbation de son seigneur et maître.

Et cela se concevait aisément quand on connaissait l'histoire de son mariage.

Fille d'un potier de la ville, elle avait été remarquée par Aribo, personnage important, chargé dans Yokohama de fonctions équivalant à celles de maire.

Aribo, bien que comptant trois fois l'âge de la fillette, l'avait impressionnée par son allure et son élégance.

L'un des premiers, en effet, le fonctionnaire s'était astreint à suivre la mode européenne.

Il portait des vestons inénarrables, des redingotes inédites, des chapeaux hauts de forme, ce qui lui assurait une silhouette falote, hétéroclite, réjouissante au suprême degré.

Mais Si-Léou, dans sa naïveté, ne voyait point le côté grotesque de ces accoutrements. Les jeunes filles ont des indulgences outrancières pour tout ce qui présente un caractère de nouveauté.

Bref, lorsque Aribo se présenta chez son père, et se déclara prêt à l'acheter pour femme, suivant l'usage

japonais, au prix de dix sacs de riz, de deux colliers d'ambre, de cinq kilogrammes de thé et de quelques autres menues douceurs, elle se serait évanouie de joie, s'il était entré dans les mœurs nippones de s'évanouir.

Aribo s'était montré généreux; mais une fois marié, il se révéla pratique.

Ce partisan fanatique des modes d'Occident s'avisa que lesdites modes devenaient ruineuses si on les appliquait à la parure du sexe faible.

Il continua donc à resplendir en jaquette ou veston, mais il enjoignit à son épouse de continuer à se vêtir à la japonaise. Kimono gracieux, ceinture au large nœud en papillon, chignon aux épingles d'or en croix.

Et l'ex-petite potière, toute fière de l'honneur qu'il lui avait fait en l'élevant jusqu'à lui, se plia sans difficulté à ses ordres.

Maintenant, mignonne, elle trottinait menu autour de lui, tandis qu'il trônait dans un fauteuil de fabrication anglaise.

Avec des gestes enfantins, elle disposait le service à thé sur une sellette, attribuée à la fabrication anglaise, bien qu'elle portât l'estampille effrontée : Made in Germany.

— Si-Léou, reprit-il, ravi de son empressement, je répète que Bouddha braque son œil favorable sur ta gentille frimousse.

Il leva gravement l'index en l'air pour appeler l'attention de la jeune femme.

— Je dis son œil, selon l'expression des livres bouddhiques. Il ne faudrait pas conclure de ce singulier que le noble Bouddha est borgne. Non, petite fleurette de laque rose, le Divin a deux yeux comme toi et moi. Bénie soit la nature mondiale qui a prévu les choses ainsi, car si le Bouddha des Biens n'avait qu'un œil, il pourrait veiller moitié moins à notre bonheur. Cela serait éminemment regrettable.

— Oh oui ! psalmodia la Japonaise en croisant dévotieusement ses mains sur sa poitrine.

Le discours baroque de son époux n'éveillait en elle aucune impression de ridicule.

Petite nature ignorante et simpliste, elle comprenait

le raisonnement de son interlocuteur bien mieux que de plus hautes spéculations. Il lui semblait évident qu'avec une seule prunelle, Bouddha la verrait moitié moins qu'avec deux.

Elle avait le cerveau enfantin et vide de la femme du peuple en pays nippon.

Soudain, un boy, vêtu d'une livrée rouge qui paraissait calquée sur celle des chasseurs de restaurant de la vieille Europe, se présenta sur le seuil, la casquette à la main.

Sur les casquettes des employés de cet ordre, on lit, en général, tracé en lettres d'or, le nom de l'établissement auquel leur porteur est attaché.

Aribo avait jugé cet agrément indispensable au bon goût. Aussi son boy arborait-il l'inscription : *Aribo's boy*, conçue, on le voit, dans la forme usitée pour le personnel des palaces cosmopolites.

— Que venez-vous me déranger ? fit le fonctionnaire d'une voix aigre.

Le serviteur, un métis provenant d'un de ces mariages fréquents entre Européens et indigènes, riposta :

— Un messager des temples d'En-Haut souhaite être admis en ta présence, Lumière éclatante de la Cité.

— Un messager sacerdotal !

L'obèse Japonais se souleva en soufflant.

— Si-Léou, dispose une tasse sur la sellette. A ceux qui parlent au nom des temples, il convient d'offrir le thé le plus odorant, le cœur le plus cordial.

— Je donnerai le thé et le cœur que ta sagesse indique.

Et sur cette réponse empreinte de la plus parfaite soumission conjugale, l'ex-potière se prit à circuler dans la pièce à petits pas pressés, allant du réchaud à la boîte à thé, de l'armoire-vitrine où s'alignaient les porcelaines à la table-sellette.

Cependant, le maire nippon ordonnait :

— Boy Teko, introduis l'homme sacré avec le profond respect de première catégorie.

A ceux qui s'étonneraient de l'expression bizarre, il y a lieu d'apprendre que la politesse japonaise, bien qu'infiniment moins compliquée que celle des Chinois,

comprend encore un protocole dont pâliraient les ministres des étiquettes occidentales.

Il s'y trouve notamment 729 articles concernant la politesse de réception, chacun desdits articles correspondant à une formule particulière, variable suivant le rang, l'âge, le sexe, le lieu même. A la ville et à la campagne, les mots destinés à saluer le visiteur ne doivent pas être les mêmes. Sur la montagne, la politesse est codifiée d'une certaine façon; à la plage, elle l'est de manière différente.

Le boy était sorti.

Il rentra presque aussitôt, fit gravement trois pas, pivota sur les talons pour faire face à la porte d'entrée et clama d'un ton nasillard, perchant la voix :

— Gloire au cinq fois noble et trois fois saint Kinome, venu des temples en cette humble maison.

Comme s'il avait attendu la fin de cette salutation, un homme de haute stature se montra dans l'encadrement de la porte.

Pour un Européen non averti, l'apparition eût semblé l'évocation d'une fantaisie carnavalesque.

Le visiteur était drapé dans un long jupon de soie blanche rayée de vert. Son torse s'enroulait dans une sorte de manteau de même étoffe et de même couleur.

Mais l'étrange était sa face même, peinte de raies alternées noires et blanches, et surmontées de cheveux crépus teintés en rouge vif par une application de l'ocre de Formose.

Les mains, larges et puissantes, avaient subi les mêmes embellissements picturaux.

Aribo ne manifesta aucune surprise; mais il inclina la tête plus bas, pour marquer un respect plus profond.

Le tatouage, en effet, indiquait un prêtre d'un rang élevé dans la hiérarchie sacerdotale, chargé d'une mission exceptionnellement grave.

— Les félicités sans bornes soient sur ta personne, psalmodia le visiteur.

— Oh! l'humble fonctionnaire qui t'écoute saura se contenter de celles qui resteront lorsque tu auras prélevé ta part. Il se réjouira d'autant plus que tu daigneras la réclamer plus large.

– Ton cœur est de cristal, fit gracieusement le bonze.

– Et ma pensée s'éclaire au rayon de tes regards.

Sur un geste d'Aribo, la mignonne Si-Léou s'avança, une tasse fumante à la main. Elle se prosterna adroitement devant le visiteur, sans répandre une goutte du thé parfumé versé dans le récipient.

Puis, genoux en terre, elle éleva lentement la soucoupe jusqu'à hauteur des mains du messager, et demeura ainsi, statue gracieuse du dévouement aux vertus domestiques.

L'homme rayé étendit paternellement une main protectrice sur la tête de la jeune femme.

De l'autre, il la débarrassa de la tasse à peine plus grande qu'un dé à coudre, absorba d'un trait le liquide bouillant, puis rendant le récipient à Si-Léou qui s'empressa de s'éloigner aussitôt, il prononça :

– Il me faut toute l'attention du sage Aribo.

– Elle est à toi.

– Il me faut tout son courage, toute son énergie.

– Commande.

– Toute son obéissance à ceux qui m'envoient.

– Jamais je n'ai désobéi aux injonctions des sanctuaires.

Le visiteur sembla se consulter un instant, puis il continua d'un ton plus grave encore :

– Je sais toute la confiance que mérite le maire de Yokohama.

Aribo salua très bas.

– Mais, poursuivit le bonze rayé, je sais aussi que la trahison rôde autour des meilleurs, et je te dis : Es-tu sûr que les murs qui nous entourent n'ouvriront pas des oreilles curieuses, que des yeux invisibles ne perceront pas les cloisons ?

L'interpellé alla aux murs, les frappa du poing.

– Murs à l'européenne. Pierre et brique.

Puis il rabattit sur la porte une double portière capitonnée, non sans avoir préalablement donné un tour de clé.

– Maintenant les murs sont sourds et aveugles.

Sans doute les précautions de son hôte semblèrent

suffisantes au messager, car il se rapprocha de lui, le dominant de la moitié du corps.

— Maire Aribo, tu adoptes les costumes des gens d'Europe, mais tu repousserais de tout ton pouvoir une tentative des gens d'Occident contre l'indépendance de l'Empire du Soleil Levant.

Les traits du maire se durcirent. Il riposta avec énergie :

— La mort seule désarmerait mon bras.

— Bien, bien. On le sait. C'est pourquoi on t'a choisi entre tous.

Le bonze se baissa, amena ses lèvres à hauteur de l'oreille de son interlocuteur, et la voix prudemment abaissée :

— Deux hommes sont arrivés depuis peu dans la ville de Yokohama.

— Des étrangers ?

— Oui. Ils appartiennent à la grande nation rivale de la nôtre sur l'océan Pacifique.

— Des Américains ?

— Justement.

Aribo interrogea le visiteur d'un regard enflammé :

— Que puis-je contre eux ? Les traités leur permettent de circuler librement...

Son compagnon trancha la phrase.

— Les autorités militaires et sacerdotales le savent bien. Et pourtant ces hommes sont des adversaires dangereux pour la sécurité de l'Empire. Il importerait de les réduire à l'impuissance.

— Que veulent-ils donc faire ?

On eût dit que, sous son tatouage bizarre, le bonze étouffait avec peine une violente envie de rire. Cependant il répliqua du ton le plus calme, avec une onction des plus persuasives :

— Je suis chargé de t'affirmer le danger sans le préciser.

Vite le maire se courba en deux.

— Oh ! je ne demande pas à entendre ce qu'il ne m'est pas permis de savoir.

Son interlocuteur le redressa d'un coup léger appliqué sous le menton.

– A quoi bon te confondre en protestations d'obéissance. Tu es connu. Voici ce que l'on attend de toi.

– Et ce qui sera exécuté, j'en jure par le mont sacré de Fuji-Yama !

Ces paroles durent plaire au messager, car sa dextre s'appuya amicalement sur l'épaule du replet fonctionnaire. Le serment par le volcan de Fuji-Yama est en effet l'un des plus respectés.

– Il s'agit d'empêcher les agissements des Américains.

– Bien simple. On les arrête.

– Ni la police ni le gouvernement ne le peuvent. Leur intervention risquerait de provoquer des complications diplomatiques, qu'il importe d'éviter.

– Ah ! Dragon noir ! Dragon noir ! murmura le mari de Si-Léou en se grattant le front d'un mouvement instinctif et embarrassé.

Les bonzes proscrivent l'exclamation *Dragon noir*, qui correspond assez exactement à notre expression : Diable ! Diable ! Le visiteur ne montra pas qu'il l'eût entendue. Il continua :

– C'est précisément à cause de la difficulté présente que je suis envoyé vers toi !

– Vers moi, chétif ! Que pourrai-je, quand l'Etat lui-même se déclare désarmé ? Où le tigre demeure sans force, qu'espérer du ver de terre ?

– Tout !

Le monosyllabe tomba net, coupant, définitif.

Comme tout Nippon, Aribo se croyait une âme héroïque. Néanmoins, l'intonation de son interlocuteur provoqua chez lui un léger tremblement.

– *Tout !* redit-il. Explique-toi, courrier des temples, car moi, je ne devine *rien !*

– C'est simple. Ces hommes suspects doivent être arrêtés par tes soins, plongés dans les cachots sous-marins de la prison de Mayavaki.

– Oh ! oh !

– Si l'aventure fait quelque bruit, le gouvernement désavouera la police municipale et évitera ainsi les complications diplomatiques

Le maire agita désespérément ses bras courts.

– Mais si l'on me désavoue ?...

– Dans ces conditions prévues, murmura son interlocuteur, un désaveu ouvre la porte à tous les honneurs, à toutes les ambitions.

Cette fois, Aribo trouva le discours clair.

Un large rire distendit sa face ronde en une gaieté lunaire, et appliquant les deux mains sur sa poitrine, il psalmodia :

– Il sera fait ainsi qu'en ont décidé les serviteurs des temples !

CHAPITRE XV

OÙ ALFONSO CARAMAR LUI-MÊME NE COMPREND PLUS

Obéissant à l'injontion de l'épître mystérieuse trouvée dans sa poche par Jaspers Flack, celui-ci et son secrétaire avaient rejoint leur canot automobile.

A Valona, ils avaient entassé provisions, combustible, munitions, etc., puis ils avaient pris gaillardement la mer.

Il faut être américain, avoir la religion du pari, pour s'engager de gaieté de cœur dans une navigation devant entraîner d'Albanie à Port-Saïd, Suez, Obock, Colombo, Saigon, Shanghai et Japon !

A bord d'un steamer puissant, beaucoup hésiteraient devant un si long voyage; mais on peut affirmer qu'extrêmement peu s'y résoudraient sur une coque de noix comme celle que montaient les deux hommes.

Au surplus, leur audace fut couronnée de succès.

Sans encombre ils parcoururent l'Est méditerranéen, la mer Rouge, l'océan Indien, le golfe du Tonkin, le Pacifique, la mer de Chine et touchèrent enfin à Yokohama.

Dès le lendemain, ils mouillaient dans une anse abri-

tée, voisine de la prison souterraine et sous-marine de Mayavaki.

Puis n'ayant plus qu'à attendre la venue des voyageurs auxquels leur match les attachait, ils dépensèrent leur temps en promenades à travers la ville et les environs.

Au surplus, cette occupation ne leur fut aucunement désagréable. Rien n'est plus curieux qu'étudier la vie du jeune Japon, l'union étrange et mal cimentée encore du Nippon traditionaliste, absolutiste, immuablement attaché au code d'honneur des Samouraïs, et de l'Etat moderniste s'industrialisant, s'assimilant les méthodes commerciales, budgétaires, parlementaires, militaires de l'Occident.

Pour le penseur, il y a là matière à une étude profonde et d'un intérêt sans cesse grandissant.

Pour le voyageur, plus modeste dans ses tendances de notations de tourisme, le Japon foisonne en tableaux anecdotiques, nés de la situation morale que nous signalions à l'instant.

Comment ne pas sourire à la vue de ce fonctionnaire, engoncé dans une redingote qui lui va mal, donnant le bras à l'exquise petite Japonaise dernier cri de la mode nipponne, avec sa ceinture nouée en papillon, son kimono historié, son ombrelle à la couronne de jonc?

Plus loin, c'est une famille composée du père, de la maman et de quatre enfants, trois des promeneurs sont costumés à l'européenne, trois à la nipponne.

Ne peut-on inférer de ces détails que les fils du Japon sont assez résolument attachés à leur tradition historique, qu'ils veulent à tout le moins maintenir la balance égale entre elle et l'adaptation à la civilisation d'Europe?

Dire adaptation est un mot dépassant la vérité.

Oui, les habitants de l'archipel japonais adoptent nos modes, nos procédés de travail, d'armement, etc., mais ils conservent l'âme des ancêtres. Et l'âme ne dépend pas des contingences commerciales ou autres.

Qu'importe qu'ils emplissent leurs coquets logis de meubles d'Europe, au lieu de nattes, de bibelots, d'oreillers et de vases à fleurs, qui naguère formaient

tout le mobilier? Qu'importe cela, s'ils ne modifient pas la construction gracieuse de leurs maisons, s'ils conservent les cloisons mobiles de papier?

Le meuble d'Europe ne semblera pas chez lui.

Il sera simplement en visite. En visite, c'est-à-dire de passage. Il est admis, mais ne fait pas partie intégrante de la nation.

Devisant de la sorte, Jaspers et Jean voyaient sans trop d'impatience les journées succéder aux journées.

Or, ce matin-là, ils avaient été prendre à son garage, dans une des maisons du port, leur canot automobile. Ils avaient fait une courte navigation, qui les avait conduits aux abords de la prison sous-marine de Mayavaki, qu'ils surveillaient suivant la recommandation enclose dans la lettre mystérieuse.

Rien d'anormal n'avait appelé leur attention.

Ils venaient donc de réintégrer l'embarcation dans son garage et déambulaient sur le quai, quand brusquement Jean Terrade tomba en arrêt :

— Regardez, Jaspers!

— Quoi je dois regarder?

— Tip Linn en personne.

— Le ciel le bénisse; c'est lui, en vérité.

En effet, l'ex-lieutenant Alfonso et Tip déambulaient gravement à quelques pas des deux hommes.

En quittant la maison où il avait obtenu les trois lettres O.R.K., Tip Linn avait été entraîné vers le port par le pseudo-officier de marine Alfonso, ou Caramar.

Le jeune homme ne résistait pas.

Il s'abandonnait aux circonstances qui, depuis des semaines, se jouaient de sa volonté, de son existence.

En lui résonnait le nom jeté tout à l'heure dans la conversation par le Noir Pastèque.

Wistle. Ainsi se nommait son père. Ainsi il avait droit de se nommer lui-même.

Sans aucun doute, Alfonso n'ignorait pas ces choses. Vraisemblablement il lui eût été possible de renseigner son compagnon, mais l'Américain se rendait compte qu'il serait insensé d'espérer dans ce sens. D'abord, il mettrait en danger celui qui avait eu assez de confiance en lui pour lui dire ce nom. Sûrement, le moyen le plus

sûr, le plus rapide, le moins dangereux d'arriver à la vérité, à toute la vérité, était d'obéir, sans paraître en savoir plus que Caramar ne le permettait, et de hâter ainsi la fin du rêve éveillé dans lequel on se débattait.

Le trésor, l'héritage se trouvaient à New York, cela ressortait des lettres mêmes confiées à Tip.

Oui, mais pourquoi les gardiens des lettres se rencontraient-ils seulement en prison ?

Quelle sombre histoire les rattachait à celle de Wistle, de Caramar ?

Enigme insoluble !

Cependant tous affirmaient leur dévouement entier, absolu, au défunt, à son héritier. Etait-ce de ce dévouement qu'ils mouraient aussitôt après avoir confié au jeune homme la parcelle du secret dont ils étaient détenteurs ?

Cela était possible. Tout semblait possible en cette aventure, échappant à toutes les règles habituelles.

En tout cas, le parchemin portant la reproduction de la plaque de cuivre démontrait que deux lettres encore devaient être expliquées. Deux lettres seulement.

Et alors le mystère serait éclairci. Tip Linn ou Wistle saurait à quel endroit de New York il lui faudrait se rendre.

Caramar-Alfonso et son compagnon déambulaient le long des quais, impeccablement établis par des ingénieurs japonais instruits en Europe; le premier manifestait un plaisir excessif à la vue des navires, des barques, des ferry-boats, circulant dans les bassins du port et sur rade.

Il admirait les docks immenses, les bâtiments de la marine, les bassins de radoub, les cales sèches, se lançant à leur propos dans des appréciations précises, étourdissant Tip de son érudition maritime. Et le jeune homme se demandait pendant ce temps :

« Au demeurant, suis-je le protégé ou le prisonnier de Caramar ? Est-il pour moi ami ou ennemi ? Lui dois-je reconnaissance ou haine ? »

Tous deux, diversement préoccupés, s'étaient arrêtés devant la tente de la Compagnie Anglaise Péninsulaire Extrême-Orientale. Là-bas, comme en Europe, on

nomme tente, le ou les hangars où s'accumulent les marchandises devant être embarquées sur les steamboats, ou qui viennent d'en être débarquées.

Des chariots, des porteurs, des commissionnaires, des matelots, des stewards, etc., se coudoyaient, se croisaient, s'interpellaient.

Près de l'entrée du terrain réservé à l'exploitation, des jeunes Japonaises, filles ou épouses des travailleurs, caquetaient avec des inflexions de voix enfantines, des mouvements de tête d'oiselets, des gestes menus, des rires heureux.

Et les visiteurs étrangers remarquaient en elles une qualité rare, que nos pays d'Occident pourraient leur envier.

Les mignonnes personnes apparaissaient d'une propreté méticuleuse.

Oh! leurs tuniques courtes ne décelaient point la richesse; mais on n'y relevait aucune tache, aucune trace de négligence. Les visages poupins, les mains, petites et fines, attestaient le souci hydraulique de leurs propriétaires.

De fait, parmi le mobilier sommaire des habitations nipponnes figure, chez les plus déshérités, le grand cuveau dans lequel, chaque matin, la maîtresse du logis et les enfants se baignent à grande eau.

C'était naturellement l'érudit Caramar qui expliquait ces choses à Tip Linn.

Et distrait par le spectacle, Tip oubliait un instant sa préoccupation.

A présent, Alfonso se livrait à des comparaisons statistiques entre les diverses compagnies de navigation touchant à Yokohama.

Soudain il s'arrêta court au beau milieu d'une phrase hérissée de chiffres.

Le silence brusque secoua son auditeur d'une commotion.

Il regarda autour de lui, cherchant à discerner la cause qui réduisait à l'inaction la langue infatigable de son compagnon.

Et avec surprise il constata qu'un cercle d'hommes armés les entourait tous deux.

– Des agents de la police de la ville, prononça Alfonso.

L'exactitude de son affirmation se démontra aussitôt.

L'un des policiers toucha les promeneurs aux épaules, du bâton que les agents nippons ont emprunté aux policemen londoniens.

– Pour la tranquillité de la ville, je vous arrête!

La formule frappa l'entendement des intéressés ainsi qu'un coup de massue.

Mais Caramar n'était pas homme à se soumettre sans lutter.

– M'arrêter? Je me réclame du consul des Etats-Unis et...

– Et si vous ne gardez pas le silence absolu, je vous brûle la cervelle, continua le policier.

L'accent du personnage ne laissait aucun doute sur la gravité de la menace.

– Mais pourquoi? tenta encore d'interroger Alfonso.

– Rébellion...

– Vous dites?

– Je dis que maintenant, vous vous tairez... sinon...

– Par Jupiter, grommela Tip, la conversation avec la police japonaise est encore plus difficile qu'avec celle d'Amérique!

Une de ces amusantes chaises à porteurs, qui circulent dans les agglomérations japonaises, et qui, naguère portées par des hommes, sont aujourd'hui soutenues par des mules aux jambes fines, importées de Chine, une de ces chaises s'approcha du groupe, appelée par un signe des agents.

La caisse, complètement fermée (l'air et la lumière y pénètrent seulement par la partie supérieure), était bleue avec filets dorés.

Le conducteur portait la veste et la culotte de couleur assortie, et les mules secouaient fièrement aux oreilles de gros pompons de laine azurée.

L'agent, chef de la troupe évidemment, ouvrit la portière de bois plein, avec ce mot prononcé d'un ton sans réplique :

– Montez!

Et Alfonso essayant une dernière protestation, il l'empoigna rudement par le bras, le secoua, et la voix rageuse :

– Montez ou prenez garde!

Le moyen de résister à un homme aussi persuasif, que dix gaillards silencieux sont prêts à soutenir.

Caramar prit place à l'intérieur.

Tip Linn l'imita.

La portière se referma sur eux, et, presque aussitôt, le balancement régulier de leur prison mobile les avertit que l'équipage s'était mis en marche.

Enfermés dans une sorte de boîte dont les faces latérales ne présentent aucune ouverture, le plafond absent permettant d'apercevoir seulement le ciel, les captifs ne pouvaient se rendre compte du chemin parcouru.

Pourtant il leur sembla que leur équipage s'éloignait du centre commercial de la cité.

Les bruits de toute nature qui accompagnent les manifestations de l'activité humaine décrurent peu à peu, pour cesser enfin complètement.

A présent, Tip et son compagnon percevaient le bruit du vent dans les feuillages.

Etaient-ils donc sortis de la ville? Les entraînait-on à travers la campagne?

En tout cas, la caravane ne s'enfonçait pas dans l'intérieur des terres; elle longeait la côte, ainsi qu'en faisait foi le fracas des vagues se brisant sur les rochers.

Que dura cette marche à l'aveuglette?

Aucun des patients n'aurait pu le dire, même approximativement.

Tout à coup le balancement cessa. Il y eut une minute d'immobilité, de silence. Que se passait-il encore?

L'organe rude du policier résonna au-dehors, répondant à la question impersonnelle.

– Aucun mouvement. L'immobilité est recommandée à quiconque souhaite ne pas être traité en rebelle.

– Le vieux Satan torde le col à ce drôle! gronda à mi-voix le compagnon de Tip.

Celui-ci considéra curieusement Caramar.

— Est-ce que vraiment cette promenade se fait en dehors de votre volonté ?

L'interpellé eut un soubresaut.

— Ah ça ! vous figurez-vous que je suis capable de décider une aussi stupide chose ?

— Peut-être pas pour vous-même, plaisanta le jeune homme, amusé par la mauvaise humeur de son compagnon ; pas pour vous-même sans doute, mais pour les autres... Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, directement ou indirectement, ma vie n'est plus qu'un tissu d'aventures de ce genre.

L'ex-lieutenant de vaisseau avait froncé les sourcils.

Au prix d'un effort visible il ramena le sourire sur ses lèvres.

— Eh bien, gentleman, dites-vous que cette fois je suis tout à fait innocent du déplacement dont vous êtes victime.

— Vous aussi en ce cas ?

— Moi aussi.

— Et vous ignorez le pourquoi de cet enlèvement policier ?

— Je l'ignore. Je vous en donne ma parole d'honneur.

Du coup, le jeune homme se passa la main sur le front.

Comme malgré lui, il demanda encore :

— Enfin, que croyez-vous ?

Un mouvement de tête dubitatif, une moue expressive, puis Caramar se décida à répondre :

— Je pense que nos gardiens commettent une erreur de personnes.

— Et ?...

— Que tout se terminera par des excuses.

— Vous m'affirmez que vous ne ressentez aucune inquiétude touchant les suites de l'aventure ?...

À cette question, l'interpellé ne répondit pas de suite.

Ses yeux perçants se fixèrent sur ceux de son interlocuteur. On eût cru qu'ils voulaient aller chercher la pensée réelle qui dictait ses questions.

Enfin, il grommela :

— Que signifie votre demande?

— Oh! tout simplement ceci : Quand je suis ballotté par votre ordre, cela m'ennuie, mais me laisse parfaitement rassuré; tandis qu'en ce moment je redoute quelque peu la volonté inconnue qui pèse sur nous.

Sans l'avouer, l'ex-officier de marine partageait probablement l'inquiétude de son compagnon, car son visage eut une brusque contraction.

Les rides s'effacèrent aussitôt. Mais si rapidement que se fût faite la métamorphose, l'Américain l'avait remarquée. Et ceci plus que toutes les affirmations, lui avait démontré la parfaite bonne foi de Caramar.

Le silence régna pesant, anxieux, à l'intérieur de la chaise à porteurs, qui s'était remise en mouvement.

Soudain l'obscurité s'y fit également.

Les prisonniers levèrent la tête vers le parallélogramme du plafond ouvert.

L'ouverture était devenue invisible, car elle se découpait dans des ténèbres épaisses, sur lesquelles son contour ne tranchait plus.

Et cependant les mules porteuses allaient toujours d'un pas égal et sûr.

Alfonso mit la main sur la poignée de la portière. Il tenta de la tourner; mais aussitôt il eut une exclamation étouffée.

— Impossible d'ouvrir!

— Impossible? interrogea Tip.

— Oui, une fermeture à clef ou un verrou extérieur.

A présent, la litière penchait en avant. De toute évidence les mules descendaient une pente accusée.

Les promeneurs involontaires eurent l'impression que le chemin parcouru exécutait plusieurs détours; puis l'obscurité se dissipa.

Mais combien étrange la clarté qui lui succéda.

Une lueur verte tomba du plafond de la chaise à porteurs.

Une lumière atténuée, étrange, tamisée, pourrait-on dire. Caramar continuait à être aussi surpris que le pauvre Américain.

— Très curieux, prononça l'ex-officier. Ceci ressemble au soleil, vu à travers une couche d'eau de mer.

– Comment ?

– En d'autres termes, tel est l'éclairage que les hublots de la coupole d'observation laissent pénétrer à bord des sous-marins.

Tous deux se turent.

La constatation avait sonné, troublante, dans le cerveau des deux hommes.

Une lumière sous-marine, alors que l'on est enfermé dans une litière parfaitement terrestre, se déplaçant au pas régulier de mules pacifiques, voilà qui est de nature à bouleverser l'intellect des gens.

Mais le mouvement cesse tout à coup.

Un grincement métallique passe à travers la portière, pêne ou verrou glissant hors d'une gâche.

Le battant tourne lentement. Un organe rude prononce :

– Descendez, nous sommes arrivés !

– Où ?

Le monosyllabe questionneur jaillit des lèvres des voyageurs.

Un ricanement leur répond, puis cette phrase sibylline :

– Vous le verrez !

Après tout, les captifs ne sont pas libres de céder ou non aux ravisseurs inconnus qui les dirigent.

Le plus sage est d'obéir de bonne grâce.

Ils mettent pied à terre et promènent autour d'eux un regard investigateur...

La litière, les mules, plusieurs personnages portant des masques d'étoffe sombre, et eux-mêmes occupent le centre d'une rotonde creusée en plein granit.

En arrière s'ouvre une galerie, par laquelle ils sont évidemment arrivés.

Le sol est uni, recouvert d'un sable fin, mêlé des poussières blanchâtres qui naissent de l'effritement des coquillages.

Mais ce qui immobilisa leurs regards, ce qui figea la pensée dans leurs crânes, ce fut la vue d'un large hublot lenticulaire de plus de cinquante centimètres de diamètre.

Ce n'était ni la taille ni l'épaisseur du verre qui stupé-

fiaient les captifs, mais bien ce qu'ils apercevaient au delà de l'obstacle transparent.

Le hublot se découpait sur un fond de mer, paysage de rochers, de fucus, d'algues, prairie sous-marine sur laquelle s'ébattaient des bandes de poissons.

Ah ça ! On a donc conduit les captifs au-dessous du niveau de l'océan ?

Et comme ils demeurent bouche bée, s'interrogeant des yeux, du geste, se demandant en quel endroit des ennemis inconnus les ont entraînés, l'un des gardiens fait un geste.

Les autres saisissent les captifs, les séparent brusquement.

Le groupe qui entoure Alfonso Caramar disparaît avec lui dans la galerie remarquée un instant plus tôt. Les mules et la chaise à porteurs s'engouffrent derrière eux dans le passage sombre.

Tip Linn n'a pas le loisir de demander en quel point on va le diriger.

A peine son compagnon et ses gardes se sont-ils effacés dans les ténèbres, à peine la résonance de leurs pas s'est-elle éteinte, que les gardiens demeurés autour de Tip s'écartent. Tous gagnent en courant la galerie qui les absorbe à leur tour.

Dans la clarté verte tombant du hublot, le jeune homme est seul auprès d'un Japonais de haute taille, dont les traits sont invisibles sous un masque d'étoffe.

Que lui veut-on ? Quel sort lui est réservé ?

Tip se demande cela, non sans anxiété; mais son attention est appelée par l'attitude du Japonais.

A quel singulier exercice se livre donc le géant ?

Il va vers l'orée de la galerie souterraine, y disparaît un instant, puis il se montre de nouveau, traînant après lui un paquet de hardes brunes à l'aspect insolite.

Linn croit reconnaître des vêtements de caoutchouc, renforcés d'une armature de cuivre.

Ce ne saurait pourtant être la tenue de la prison.

Un second voyage de l'athlétique inconnu ramène à la lumière un nouveau ballot identique au premier.

Et la surprise du prisonnier amuse certainement son gardien.

Celui-ci considère Tip, puis, sans doute rassasié de la vue de ses yeux ahuris, de ses sourcils en accents circonflexes, de toute sa personne décelant l'ahurissement, il le touche légèrement à l'épaule, puis désigne les étranges vêtements avec ce seul mot :

– Scaphandrier!

– Hein? balbutie le jeune homme plus interloqué que jamais.

Et l'autre explique lentement :

– Prison sous-marine.... Beaucoup volcans au Japon. Aussi, li creuser grands trous, et Japonais faire prison. Moi penser sauver ti... Et tous eux penser ti mort. Alors, y a bon pour continuer voyage sans ennemis.

Tip ne comprend qu'imparfaitement. Une chose seule le frappe. La voix qui lui parle ne lui est pas inconnue. Il lui semble qu'il l'a entendue peu auparavant, dans le logis de Yokohama.

Son interlocuteur lit sa pensée sur son visage.

– Oui, oui, dit-il. Toi, bien deviner... José Pastèque tout dévoué à Wistle et terrible contre Caramar.

A la bonne heure donc. Le grand nègre qui a appris au jeune homme le nom de son père disparu se trouve en face de lui.

C'est un ami... Tip respire.

– Moi, dire plus tard tout ce que je sais; à présent jouer tour vilain Caramar... Sortir prison Mayavaki.

– Sortir? Mais ces cellules sont sous les flots!

– Aussi Pastèque avoir costume pour promener ti au fond di l'eau.

Il a étalé sur le sol les scaphandres avec leurs grosses calottes de cuivre, leurs lourdes semelles de plomb, les armatures métalliques protégeant la poitrine contre la pression des eaux.

A côté de ces vêtements, le Noir a déposé des appareils étranges, des réservoirs à air, permettant au plongeur de circuler, indépendant, au fond de la mer.

Naguère, l'homme était relié à une embarcation par de longs tuyaux de caoutchouc, à l'aide desquels des pompes lui envoyaient l'oxygène nécessaire au jeu de ses poumons.

Maintenent il est libre.

Tip Linn regardait, disposé à se laisser conduire par le Noir, comme il s'abandonnait auparavant à la volonté d'Alfonso Caramar.

Il s'avouait qu'il avait pris l'habitude de la passivité.

Mais Pastèque murmura :

— Pas encore! Attendez le gardien de la lettre!

— Vous m'y faites penser. Qui me la dira?

— Un homme qui est à la fois détenteur de sa part du secret et geôlier de la prison de Mayavaki.

— Un geôlier?

L'exclamation s'arrêta dans la gorge de l'Américain.

Un nouveau personnage venait de faire irruption dans la rotonde.

— Me voici!

Le fiancé de miss Grace demeura surpris de cette affirmation.

L'homme était enfermé dans la carapace d'un scaphandre. Seule la tête émergeait, car il tenait le casque à la main.

Il approcha lourdement, gêné dans sa marche par les semelles de plomb.

— J'ai attendu pour me couvrir la tête, la capsule de cuivre n'est pas favorable à la conversation.

Puis lentement :

— Une lettre, c'est vrai; mais elle représente une syllabe. Le son qu'elle donne correspond à une syllabe.

Il prit un temps et acheva :

— J'ai gardé l'S... N'oubliez pas... Sa prononciation Ess... Voilà la syllabe.

Puis, levant le casque au-dessus de sa tête :

— Revêtez vite le seul costume qui permette de quitter la prison sous-marine. Ce fut une grotte creusée par les éléments; les hommes en ont fait la geôle que vous voyez.

Sa tête disparut sous la sphère métallique. Et Tip Linn, ou Wistle, se laissa habiller par le Noir.

Cinq minutes plus tard il avait pris lui-même l'aspect d'un scaphandrier.

Pastèque, à son tour, enferma son personnage herculéen dans un appareil de même nature.

Et soudain l'Américain ne put étouffer un cri d'épouvante, qui d'ailleurs fut arrêté par les parois de la sphère de cuivre emprisonnant sa tête.

Le Noir brandissait une hache et en frappait la lentille transparente obturant le large hublot.

Il voulut s'opposer à l'acte qui lui paraissait dément.

Il n'en eut pas le temps.

Au premier coup, le verre s'était fendu.

Au second, il se brisa en éclats et l'eau fit irruption dans la rotonde en un jet de la grosseur du corps d'un homme.

Imperturbable, Pastèque continuait son œuvre, débarrassant la baie des moindres parcelles de verre.

L'eau montait.

Bientôt les pieds des trois hommes furent recouverts, puis les genoux. Le flot atteignit la ceinture, la poitrine, le col, recouvrit la capsule métallique.

La rotonde s'emplit totalement et aussi le couloir y donnant accès.

Alors le geôlier et le Noir saisirent leur compagnon par les bras, ils l'entraînèrent vers l'ouverture et l'obligèrent à la franchir, à prendre pied sur le fond même de la mer, parmi les rochers, les algues, les fucus que le jeune homme avait remarqués à son arrivée.

Ils étaient hors de la prison, libres! si ce mot peut s'appliquer à des êtres ensevelis sous dix mètres d'eau.

Au surplus, le sentiment qui dominait chez Tip était l'étonnement.

L'attitude insouciante de ses guides ne laissait point place à l'inquiétude.

Evidemment ils savaient où ils allaient. Il les suivit donc sans émotion.

Tous marchaient sur le sol rocheux, parsemé de fucus, de goémons, des touffes desquelles des groupes de petits poissons jaillissaient, ainsi que des vols d'oiseaux quittant l'abri de buissons terrestres.

Le sol s'élevait peu à peu.

Il n'y avait pas de doute pour Tip. On le ramenait vers la surface.

Soudain il tressaillit.

IL BRANDISSAIT UNE HACHE ET FRAPPAIT LA LENTILLE TRANSPARENTE.

Une grande ombre noire venait d'apparaître dans le cercle restreint de sa vision.

Avant qu'il eût pu l'indiquer du geste à ses compagnons, le poignet du Noir s'abattit sur son épaule, le fit plier sur ses jarrets, l'obligea à s'étendre sur le sol.

Et alors il vit un spectacle étrange et terrifiant; spectacle de rêve, où la réalité prend une allure brumeuse de cauchemar.

Pastèque bondit vers l'ombre. Il y eut des gestes incompréhensibles, un brouillard rougeâtre remplaça la teinte verte des eaux; les silhouettes de l'homme et de l'autre être se confondirent un instant, puis le Noir revint vers le jeune homme. L'ombre gigantesque avait disparu, semblant attirée vers le haut.

Plus tard, le fugitif devait apprendre que José avait tué un squale de grande espèce, attiré par la faim vers les promeneurs sous-marins.

La marche fut reprise de suite.

Encore quelques pas, un effort pénible pour gravir une montée brusque et le casque de l'Américain émerge tout à coup. A travers les hublots lenticulaires de la sphère métallique, les yeux de l'évadé discernent la surface de la mer avec ses petites vagues clapotantes.

Mais ils distinguent autre chose. Là-bas ces bateaux étranges, quels sont-ils?

Etrange est bien le mot, au moins pour le plus rapproché.

C'est une sorte de grande barque automobile agrémentée d'appareils dont l'utilité échappe au jeune homme.

Le casque de scaphandrier s'oppose à toute conversation avec ses compagnons.

Et il considère le bateau, d'autant plus intrigué qu'il l'examine davantage.

Au-dessus des plats-bords, se dresse un bastingage bizarre. On le croirait composé de lamelles repliées à la façon du soufflet d'un accordéon.

Quatre mâtereaux se dressent en rectangle. Ils supportent un dais particulier, également replié.

Une main immobilisa Tip.

A travers les lentilles de verre du casque de scaphandrier, il discerna la face rieuse du Noir.

Puis la main de celui-ci s'étendit vers l'embarcation lointaine encore, avec des gestes que Tip Wistle (il est bon de lui rendre son véritable nom) ne comprit pas.

Et puis, en ce second bateau qui se rapprochait à toute vitesse, Tip pensa reconnaître le canot automobile sur lequel Jaspers et Jean, esclaves de leur pari, avaient poursuivi le *Cascaës* et le *Spoleta* à travers la Méditerranée.

Il ne se trompait pas d'ailleurs.

Les deux matcheurs avaient assisté de loin à l'arrestation de Tip Linn et du lieutenant Alfonso. Ils les avaient vus disparaître dans la prison sous-marine.

— Quoi faire ? avait dit alors Jaspers.

— Obéir à votre lettre d'Albanie.

— C'est-à-dire ?

— Embarquer sur notre canot et aller croiser au large en face de la prison.

— *All right !*

Voilà comment les Américains ralliaient à présent, et les fugitifs, et l'embarcation singulière qui avait intrigué le fiancé de miss Grace.

CHAPITRE XVI

L'HYDRO-AVIATEUR DU « LITTLE BIRD »

— Les voici ! Les voici !

— Ils ont réussi... Oh ! j'avais si peur...

— Et moi donc.

Et Grace ainsi que Mistress Patricka Lookely se tournèrent vers un homme, debout auprès d'elles dans l'embarcation. Elles joignirent les mains, murmurant avec un accent d'infinie reconnaissance :

— Soyez béni, Monsieur Larker, vous qui l'avez sauvé des Caramar et nous le rendez en ce jour.

L'homme, robuste quadragénaire, brun de cheveux et de barbe, portant avec aisance un costume d'aviateur, s'inclina en souriant :

– Ne vous l'avais-je pas promis à Valona, lorsque, échappées aux chiens errants de la plaine albanaise, vous fûtes séparées de sir Tip Linn et enfermées dans la maison de détention du port albanais ? Vous vous souvenez que je vins à vous, que je vous dis : J'ai pu surprendre le secret de Caramar, un bandit; ayez confiance en moi, et j'assurerai votre triomphe, celui de votre ami si cher.

– Et nous avons eu confiance.

– Je le reconnais. Le regrettez-vous ?

– Non !

Toute l'âme de Grace passa dans cette négation.

En l'espace de l'éclair, les jours passés s'étaient représentés à sa mémoire. Elle se revoyait, avec ses fidèles amis, sur le point de succomber à l'assaut furieux des chiens errants albanais.

Puis la lumière verte apparaissait, stupéfiant les mâtins féroces et aussi le groupe des fugitifs.

Tous perdaient la conscience des choses.

Grace se souvenait. Combien d'heures ou de jours plus tard, elle n'aurait su le préciser, elle sortait de l'état somnambulique dû aux rayons verts.

Elle était captive dans la maison de détention de Valona. Comment y avait-elle été amenée ? Comment se trouvait-elle séparée de ses compagnons de voyage ?

Cela, elle ne le savait pas.

Toutefois, à l'heure de la promenade journalière des détenus dans le préau de la prison, elle retrouvait son oncle Clodius Sharp, Ardann et Patricka Lookely, le Parisien Félix; mais Tip ne se montrait pas, non plus que l'Américain Jaspers Flack, ni le Français Jean Terrade.

Interrogeant les geôliers, les surveillants, elle apprenait avec désespoir que le jeune homme notamment n'avait pas figuré parmi les hôtes internés dans la prison.

Mais alors où était-il ?

Quelle volonté adverse le séparait d'elle une fois de plus ?

A la seconde question, elle répondait sans hésiter, et elle frissonnait de se répondre ainsi :

— Caramar !

Mais la première demeurait insoluble pour son esprit.

Puis elle revivait les jours de désespoir, de transes; les prisonniers mettant en commun les renseignements qu'ils pouvaient arracher au personnel. Renseignements bien incomplets, mais d'où il résultait néanmoins que l'espoir d'être remis en liberté ne devait guère être envisagé.

En effet, ils étaient détenus sous l'inculpation d'avoir agi contre l'autonomie albanaise.

Leur captivité durerait aussi longtemps que durerait l'indécision touchant le statut définitif du pays, soucieux de vivre comme Etat indépendant.

Oh ! l'ennemi avait bien tissé son filet.

Il s'assurait l'immobilisation de ses adversaires. Personne ne s'opposerait à la réalisation de ses desseins mystérieux à l'encontre de Tip Linn.

Et de penser cela, les joues de Grace pâlissaient, ses grands yeux se cerclaient d'un halo bleuâtre, meurtrissure des songeries douloureuses.

Or, le cinquième jour de captivité, elle avait eu un étonnement profond.

Un gardien, revêtu de la tenue nationale des Skipetars ou Albanais, s'approcha d'elle, alors qu'elle commençait sa promenade quotidienne autour du préau.

— Jeune *hourmé* (dame), le conseil a autorisé une visite pour toi !

Ce tutoiement est de règle parmi les Skipetars. La captive ne l'ignorait pas, aussi n'en prit-elle aucunement ombrage.

— Une visite ! balbutia-t-elle, avec l'émotion d'une prisonnière pour qui le moindre incident rompant la monotonie de la geôle prend une importance exagérée. Une visite ! Qui donc peut me connaître en ce pays si éloigné du mien ? Qui donc peut savoir ma présence dans cette prison ?

Le gardien haussa insoucieusement les épaules. Evidemment l'homme, selon l'usage des geôles albanaises, avait reçu un pourboire du visiteur. Le surplus ne lui paraissait pas matière à occuper un esprit bien équilibré.

Toutefois il songea que si la prisonnière refusait de recevoir le personnage, celui-ci serait en droit de réclamer la restitution du bakchich (pourboire) octroyé. Aussi se décida-t-il à répondre :

— C'est un ami, noble hourmé, un ami qui vient, a-t-il dit, d'au delà des mers.

— Un ami ?

— M. Larker, c'est ainsi qu'il s'appelle.

Larker ! Grace fut sur le point de s'écrier qu'elle ne connaissait personne de ce nom, mais la prudence s'imposait. Dans sa situation, elle devait recevoir l'inconnu; qui sait si un ami véritable n'avait pas déguisé sa véritable personnalité sous un nom d'emprunt !

Aussi elle dissimula son ignorance, même elle parvint à simuler une joie des plus vives, s'exclamant, la face épanouie à force de volonté :

— Quand verrai-je ce cher ami ? J'avoue que sa présence me sera agréable...

— Le conseil a pensé ainsi, et comme il désire rendre ta captivité aussi douce que possible, il n'a pas voulu te faire attendre. Tu le verras dans quelques minutes; si tu consens à me suivre au parloir.

De nouveau elle hésita, mais cette hésitation ne dura qu'une seconde. Elle murmura :

— Je le verrai, soit. Seulement il serait agréable à mon oncle, à mes amis, d'assister à cet entretien.

Le guichetier secoua la tête avec énergie.

— La permission ne parle pas d'eux. Il faut que la hourmé se présente seule au parloir, ou bien qu'elle renonce à recevoir le visiteur.

L'incertitude de la jeune fille reparut à l'audition de ces mots. Seule ! Elle devrait seule se trouver en face d'un inconnu, lequel il est vrai se déclarait un ami de sa famille et d'elle-même.

Pourquoi cette condition ? Pourquoi ce tête-à-tête ? Etait-ce hasard ou préméditation ?

Songeait-on ainsi à la priver de l'appui de ses compagnons de voyage, afin de la dominer plus facilement, de la décider, avec le minimum de lutte, à se plier à une volonté étrangère? Ou bien la chose se présentait-elle de la façon indiquée uniquement parce que les circonstances l'avaient modelée ainsi?

Un instant l'irrésolution de miss Grace fut si complète que la captive ouvrit les lèvres, tantôt pour accepter, tantôt pour refuser de recevoir la visite annoncée.

Et puis une dernière réflexion lui rendit courage :

« Après tout, je resterai libre d'accepter ou non ce que M. Larker songe à me proposer. Donc, allons au parloir. Je ne risque rien, sinon d'être fixée sur les intentions de ce gentleman. »

Plus bas elle ajouta :

— Peut-être me parlera-t-il de Tip, de ce pauvre cher garçon.

Une tendresse sans bornes donnait à cette phrase une suavité bien supérieure à celle résidant dans les mots pris en eux-mêmes.

Du coup, Grace cessa de tergiverser. Décidée maintenant, elle regarda le gardien bien en face.

— Conduisez-moi!

L'homme eut un geste joyeux aussitôt réprimé. Le pourboire lui était définitivement acquis.

Mais son interlocutrice avait remarqué le mouvement. Il ne l'inquiéta pas du reste. Elle en conclut que certainement le visiteur attendant au parloir avait dû stimuler le zèle du fonctionnaire au moyen d'une gratification. Comme on le voit, la jeune fille ne se trompait pas.

L'homme se mettait en marche d'un pas processionnel, avec cette majesté particulière aux Albanais.

Résolument la captive le suivit.

Tous deux quittèrent le préau, parcoururent le dédale des couloirs sinueux aboutissant au greffe; puis laissant ce bureau en arrière, ils s'engagèrent dans l'escalier réservé, accédant au parloir et à la Direction, escalier dont l'usage est sévèrement interdit aux détenus, lesquels n'y doivent être rencontrés qu'en cas d'ad-

mission à recevoir des visites, ou de convocation disciplinaire chez le directeur.

Trente-deux degrés, un palier, une baie que ferme un tambour vitré, à travers lequel on distingue une grande salle aux murs peints à la chaux.

C'est là le parloir, meublé sommairement de quelques banquettes de bois grossièrement façonnées et d'une table rustique : trois planches clouées sur des tréteaux.

La salle semble déserte. Ceci n'est qu'une apparence.

Grace en a la preuve de suite, car au bruit léger du tambour, tournant sous la poussée impatiente du geôlier, un homme se dresse sur ses pieds.

C'est lui qui s'est présenté à la prison sous le nom de Larker.

Un coup d'œil démontre aussitôt à Grace que sa mémoire ne l'a pas trompée. Pas plus que le nom, le visage du visiteur ne lui est connu.

Jamais elle n'a vu en face d'elle le personnage qui s'incline avec l'aisance d'un gentleman accoutumé à fréquenter chez le meilleur monde.

Et comme elle demeure saisie de la constatation encore qu'elle s'y attendît, il prononce d'une voix légère comme un souffle :

— Tendez-moi la main, je vous en prie. Il ne faut pas que le surveillant devine que j'ai menti, pour parvenir jusqu'à vous, afin de préparer votre évasion...

— Comment ! Vous voulez... pour des inconnus !...

— Chut... Le geôlier est resté sur le palier; mais à travers le vitrage, il nous surveille. Votre main, vite.

Il n'y a pas à le dissimuler. Ce M. Larker a raison. La jeune fille subit l'ascendant de la logique de la situation. Elle et lui « secouent les mains » avec la plus américaine énergie, avant qu'elle ait eu conscience de son geste impulsif.

Mais le visiteur ne lui laisse pas le loisir de se perdre en réflexions complexes. Il la conduit vers la banquette la plus proche, la fait asseoir, prend place à côté d'elle.

Tout cela a été exécuté de la façon la plus respectueuse. Et la jeune fille installée, Larker commence :

— Caramar...

Le nom fait sursauter la fiancée de Tip, elle bredouille :

– Vous dites ?...

– N'interrompez pas, je vous prie. Je dis Caramar... Ce bandit, car il l'est de toutes pièces, ce bandit donc, à l'aide d'un projecteur analogue aux projecteurs de rayons X, vous a soumise, ainsi que vos parents et amis, à l'influence de rayons verts, lesquels possèdent des propriétés stupéfiantes spéciales et déterminent, soit un état d'hypnose, soit la mort. Tout dépend du laps de temps durant lequel le sujet est exposé au faisceau lumineux. Ceci vous explique comment les chiens sauvages sont morts, alors que vous-même et Master Tip restiez en bonne santé quoique endormis.

Elle eut un cri de joie.

– Vous m'affirmez que Tip ?...

– Se porte aussi bien que vous-même, Miss.

– Soyez remercié, gentleman. Avoir la pensée de rendre visite à une captive pour la rassurer sur le sort d'un ami cher est le fait d'un grand cœur.

Dans son émoi, elle avait saisi la main de son interlocuteur et la serrait dans les siennes.

Lui, sourit bonnement :

– J'ai un cœur plus grand encore, fit-il mi-amical, mi-plaisant. Et je le démontre en continuant. Donc les chiens errants sont morts... Master Tip Linn, sans conscience, sans volonté, a été enlevé par l'opérateur, qui, en homme de précaution, c'est certain, il faut le reconnaître, s'est débarrassé de vous, de votre oncle, vos amis, en vous livrant tous à l'administration pénitentiaire albanaise, comme auteurs possibles de troubles politiques.

Elle écoute sans voix, heureuse surtout de savoir enfin le sort de Tip. Le reste ne l'impressionne pas et son état d'esprit ne trahit pas la question soudaine.

– Où l'entraîna le bandit ?

Sans effort elle applique l'épithète à Caramar. Les procédés de l'individu ont justifié la défiance instinctive de miss Grace.

Larker comprend. Il approuve d'un sourire, puis doucement :

– A la prison sous-marine de Mayavaki, au Japon.

– Si loin?

Une buée humide s'épand sur les yeux clairs de Miss Sharp.

Son interlocuteur sent certainement le contrecoup de la tristesse des séparations, car il réplique avec une amicale vivacité :

– Nous le rejoindrons aisément, grâce à mon petit oiseau (*Little Bird*).

Et la prisonnière le considérant avec effarement, car les mots entendus lui paraissent inintelligibles, il poursuit aimablement, en homme heureux de fournir toutes les explications de nature à faire naître la confiance :

– Un hydro-aéroplane de mon invention. Vous et vos amis y trouverez place...

– Mon oncle, nos compagnons, s'écrie la jeune fille tout à fait conquise par cette dernière promesse.

– Sans doute.

– Mais quand, quand?

Larker esquisse un geste vague, puis il prononce doucement, avec la persuasion caressante d'un père cherchant à convaincre un enfant :

– Je ne suis maître ni du jour ni de l'heure. Je vous libérerai le plus tôt possible. Voilà tout ce que je puis affirmer. Vous, de votre côté, vous aiderez au succès en prévenant vos amis et en veillant.

Il lui prit la main, la retint un instant dans les siennes :

– Séparons-nous maintenant. Une plus longue visite pourrait faire naître des soupçons.

– Vous reverrai-je? murmura-t-elle, saisie d'émotion à la pensée que le protecteur inconnu allait s'éloigner.

– Oui, oui. N'ayez crainte. J'organise la fuite. Il faudra bien que je vous prévienne.

Puis se penchant à l'oreille de la jeune fille, sa voix devenue à peine perceptible :

– Vous faites venir vos repas de l'extérieur, n'est-ce pas?

– Une auberge voisine, tenue par un Marseillais, nous fournit une nourriture acceptable...

– Très supérieure à l'ordinaire de la prison ?
– Justement.
– Et l'auberge se nomme ?
– La pension Cabassad.
Larker incline la tête.
– C'est noté. Une dernière recommandation. Il se peut que le manche du couteau de table mis à votre disposition se dévisse. Assurez-vous-en à chaque repas.
Et Grace le considérant avec un étonnement manifeste :
– Un avis peut être introduit dans la cavité...
Du coup, le visage de la jeune fille s'épanouit. Elle avait compris la pensée de Larker.
Son interlocuteur arrêta du geste l'exclamation joyeuse prête à jaillir de ses lèvres entrouvertes, puis il répéta :
– Séparons-nous. Au revoir et comptez sur moi.
La nécessité de l'obéissance s'imposa à l'esprit de la captive. Elle fit demi-tour et alla rejoindre le geôlier qui attendait à la porte.
Cinq jours, cinq nuits encore, les captifs attendirent vainement des nouvelles de Larker. Le sixième « tour du soleil », comme dit le populaire albanais, s'était terminé.
La nuit était venue avec le grand silence des cités balkaniques, quand un vacarme soudain éclata à l'intérieur de la prison.
– Feu ! Feu ! Tirez donc ! Tirez donc !
Des détonations crépitèrent. Des rais de feu zébrèrent la nuit obscure, soulignés de cris, de rugissements, de clameurs incompréhensibles.
Le directeur, l'économe, le greffier, les cinq guichetiers de la prison s'agitaient tumultueusement, se bousculaient dans la cour enténébrée.
– Mais enfin, qu'y a-t-il ? questionna timidement Abdul, gardien nouvellement arrivé.
Son voisin le foudroya du regard.
– Ce qu'il y a ? Tu n'as donc pas vu ?
– Non, je l'avoue, je n'ai rien distingué. Tiré de mon premier sommeil par les appels du tambour, je suis

accouru en armes, j'ai tiré; mais je ne sais ni pourquoi ni sur quoi.

Son interlocuteur chuchota prudemment en rapprochant sa bouche de l'oreille de son camarade :

– Eh! je ne le sais pas, moi non plus. Seulement le directeur ne plaisante pas, et dame, faut être de son avis.

Certes non, Yaoub-bey ne plaisantait pas, et en ce moment moins que jamais.

Il parcourait la cour à grands pas, jetant pêle-mêle d'une voix tonitruante les ordres, les interrogations, les reproches, les menaces.

– Chargez vos armes... Par où a-t-il passé?

– Il a sûrement escaladé la toiture, fit le greffier d'un organe de fausset; ce fonctionnaire était fort bien noté, car il trouvait le moyen d'être toujours à la réplique.

– Cela est possible! Oui, cela est.

– Et cet audacieux m'a paru être un acrobate de profession. Sans cela, son adresse, sa rapidité seraient inexplicables.

– Eh! rattrapons-le au lieu de nous répandre en considérations oiseuses. Quand nous l'aurons pris, nous saurons à quoi nous en tenir sur sa nature.

La réflexion formulée d'un ton rogue étouffa la parole dans la gorge du brave greffier.

Le directeur rugissait positivement.

Quoi! Au milieu de la nuit, un bandit – ce ne pouvait être qu'un bandit – avait brisé les carreaux de la chambre à coucher où il reposait, l'avait étourdi lui-même d'un coup de poing entre les deux yeux, et avait disparu; et pareil misérable échapperait à la punition de son acte criminel!

Aux cris du souverain chef de la maison de détention, le tambour de ville avait exécuté des ra et des fla désordonnés, semant l'alarme avec le réveil anticipé.

Tout le personnel, arraché au sommeil paisible des justes et des geôliers, s'était rué vers la cour, les armes à la main.

Sur commandement hurlé de Yaoub-bey, on avait exécuté une décharge générale; mais au vrai, personne,

TOUT LE PERSONNEL S'ÉTAIT RUÉ VERS LA COUR.

sauf le directeur boxé par l'étrange assaillant, n'eût pu dire avec certitude sur quoi on avait tiré en cette minute mémorable.

Or donc, ainsi qu'il arrive toujours dans un groupe mal informé, les suppositions allaient leur train.

– C'est une évasion!

– Une évasion, gronda le directeur. Impossible. Toutes les clefs sont sous mon oreiller comme à l'ordinaire.

– Vous vous en êtes assuré? susurra le greffier.

– A quoi bon! Je les y ai mises avant de m'endormir. Des clefs ne vont pas se promener toutes seules.

– Evidemment! Evidemment, consentit à haute voix l'interlocuteur de l'irascible fonctionnaire, et tout bas il ajouta :

» C'est égal, à sa place, j'aurais voulu me rendre compte de la présence du trousseau de clefs. On ne risque jamais rien à doubler les certitudes.

Au surplus, l'économe lançait à ce moment même une hypothèse nouvelle :

– Un être qui passe par les fenêtres, escalade les toits... ce n'est peut-être pas un homme.

La réflexion souleva une tempête de rires. Yaoub piétina furieusement.

– Allons bon, Rouméli va mettre en jeu les esprits, avec lesquels il fait tourner les tables.

– Non, monsieur le directeur, non. Je sais trop que vous êtes incrédule à leur endroit. Et mon respect pour votre honorable personne m'interdit toute pensée susceptible de me mettre en contradiction avec votre sagesse. J'essayais simplement d'exprimer à haute voix une idée qui venait de traverser ma tête.

– Ah! Ah! Voyons cette idée, consentit le directeur, radouci par la flatterie de l'économe.

– L'intrus pourrait bien être un singe...

– Un singe?

– Par exemple le singe bleu de M. le gouverneur militaire. Supposez que l'animal vagabonde un peu... Son agilité, sa prestesse le rendent apte à tous les actes signalés.

Les rires s'éteignirent brusquement, et le directeur demeura muet.

L'hypothèse de l'économe apparaissait, sinon certaine, du moins vraisemblable, possible.

Et l'affaire acquérait du coup une gravité inattendue.

Si c'était le singe bleu du gouverneur! Ce singe bleu, qu'un sien parent lui avait apporté des côtes de Guinée, ce singe que le chef militaire avait pris en affection, que ses deux filles traitaient en favori!

Bigre de bigre!

Si l'on avait tiré sur un animal si bien en cour au gouvernement militaire!

De supposition en hypothèse on songeait que peut-être une balle avait atteint l'animal au pelage bleu.

On est si maladroit lorsque l'on tire au hasard!

Et si la chose se présentait ainsi; si le quadrumane blessé gisait en un coin de la prison, qu'adviendrait-il?

Bigre de bigre! Ce qui adviendrait ne serait assurément pas agréable.

Un silence morne avait subitement remplacé le vacarme de tout à l'heure.

Tous se recroquevillaient, se tassaient. Les plus acharnés auparavant eussent donné beaucoup pour pouvoir rentrer sous terre.

Or, en ce moment précis où le désarroi devenait général, deux coups du lourd marteau de fonte, décorant la porte extérieure de la geôle, retentirent lugubrement.

Directeur, employés d'administration, gardiens sursautèrent avec un ensemble touchant.

Le gouverneur Yaoub se prit la tête à deux mains.

— On ne se présente pas en pleine nuit dans une maison de détention.

— Non, en vérité, firent ses subordonnés en chœur.

— A moins que l'on ne soit un de ces personnages que leur situation met au-dessus des règlements.

— A moins que l'on ne soit ainsi, s'empressèrent de consentir les subalternes, avec la plus louable obéissance et la plus blâmable absence de suite dans les idées.

— Donc, on ne saurait refuser d'ouvrir.

Derechef le marteau résonna avec force. Evidemment le visiteur s'impatientait.

— Rouméli, allez voir.

— Moi, Seigneur Directeur?

— Par Mahomet, êtes-vous ou non Rouméli? Ou bien refusez-vous de répondre à l'appel de votre nom?

Le pauvre greffier bondit vers le vestibule sombre qui conduisait à la porte.

— Arrêtez, glapit son chef.

Il s'immobilisa aussitôt, se demandant quelle nouvelle lubie hantait le directeur.

Celui-ci prit un air grave :

— Vous tous qui m'entourez oyez ceci : celui qui frappe est peut-être un homme vénérable; mais peut-être aussi est-il un ennemi.

— Directeur, vous avez raison.

Sans le savoir, le personnel de la prison de Valona rééditait la réponse du gendarme Pandore, immortalisé par le chansonnier Nadaud.

— Il convient donc, continua Yaoub-bey, d'être en force pour maîtriser un adversaire possible.

— Oui.

— Accompagnons tous M. le greffier Rouméli. Tenons nos armes prêtes et nos cœurs à hauteur de tous les héroïsmes.

La phrase ronflante électrisa les assistants. Le petit groupe déambula à une allure vraiment martiale vers le vestibule.

A présent, le marteau de la porte se livrait à un roulement ininterrompu.

Non sans trembler quelque peu, l'un des guichetiers fit glisser les verrous du portail; les lourdes clefs grincèrent lugubrement, mettant en mouvement les engrenages des massives serrures.

Et brusquement, l'un des battants fut repoussé avec violence du dehors.

D'un mouvement instinctif tous se rejetèrent en arrière, et demeurèrent médusés en face de l'homme qui se montrait sur le seuil.

Le nouveau venu n'avait cependant rien de terrifiant.

Seulement, il portait l'uniforme des secrétaires du gouverneur militaire de Valona.

Que voulait-il ? Que venait-il faire à pareille heure ?

Le visiteur s'expliqua, mais dès ses premiers mots l'inquiétude devint de l'angoisse.

— Docko ? Avez-vous pris Docko ?

Et, comme si ce nom n'était pas familier à tous les fonctionnaires de la cité albanaise, l'homme ajouta :

— Docko ! le singe bleu de Son Excellence le gouverneur militaire.

Le secrétaire salua. Tous s'empressèrent d'imiter le geste respectueux.

Par exemple, personne ne se sentit la force de répondre.

Quoi ! la supposition émise tout à l'heure au hasard devenait une réalité !

Ce serait le singe bleu qui aurait mis sur pied la garnison de la maison de détention, le singe bleu sur lequel on aurait tiré, tiré à balles !

Oh ! à cette pensée, les cheveux se dressèrent sur les têtes de Yaoub, d'Abul, de Rouméli, de tous.

A leur tour, les jambes des pauvres diables flageolèrent, quand le visiteur reprit :

— Il s'est échappé ce soir...

— Ah ! Ah ! bredouilla le directeur, s'efforçant d'être aimable. Il s'est échappé, aimable singe...

Il s'arrêta net. Son interlocuteur grondait :

— Aimable, ah ! vous trouvez ? Vous n'êtes pas difficile. Donc Son Excellence, qui tient à cet animal autant qu'à la prunelle de ses yeux augustes, m'a appelé : Mirko, m'a-t-il dit, parcours la ville et ramène le fugitif, car s'il lui arrivait malheur, je crois que plus une tête ne tiendrait en équilibre sur les épaules des citoyens de Valona.

— Plus une tête !

Ces trois mots furent répétés dans un grelottement de l'assistance. Les dents des fonctionnaires de l'administration pénitentiaire s'entrechoquaient avec un bruit de castagnettes.

L'épouvante, au teint blafard, aux nattes ébouriffées

figurant des serpents, dominait la scène, paralysait les esprits impuissants.

Dire que, peut-être en cet instant même, le maudit singe expirait en un coin de la prison, frappé par les projectiles des gardiens!

Quelle hécatombe allait décimer le personnel pénitentiaire!

Yaoub tenta d'égarer sur une fausse piste l'envoyé du gouverneur.

– Je conçois fort bien votre ennui, noble seigneur Mirko; mais ce que je conçois moins, c'est en quoi nous pouvons aider vos recherches.

– Docko est ici.

– Ici!

Pour un peu, le directeur fût tombé à terre. Le danger se précisait. Le singe avait bien été la cible mobile sur laquelle on s'était évertué à tirailler.

L'instinct de la conservation incita néanmoins le fonctionnaire à biaiser encore.

– Nous ne l'avons pas vu, affirma-t-il...

– Ah bah! Alors sur quel but tiriez-vous donc tout à l'heure?

Goguenard sonnait le ton du secrétaire du gouvernement; le fonctionnaire, lui, crut y discerner les plus terribles menaces.

Que dire? Comment expliquer l'erreur inqualifiable faisant traiter en criminel le singe favori de Son Excellence?

– Je le suivais à la piste, continua posément Mirko. Des promeneurs m'ont déclaré avoir distingué, escaladant l'enceinte de la prison, une ombre.

– Une ombre justement, clamèrent les assistants... Une ombre dans laquelle il était impossible de reconnaître un singe.

– C'est Docko cependant.

– C'est lui, puisque vous l'affirmez, vénéré secrétaire Mirko.

– Au surplus, nous le saurons bientôt.

– Comment? Comment?

– En parcourant la prison. Ainsi nous arriverons à l'endroit où se cache l'animal.

Et avec un soupir à mettre en mouvement tous les moulins de la Hollande, le scribe grommela :

— Pourvu qu'il ne soit pas blessé.

— Oh ! gémirent ses auditeurs. Mahomet ne l'aurait pas permis !

— Ou même mort !

— Ah ! geignit plus fort le personnel pénitentiaire. Allah lui-même s'y serait opposé.

— Quoique, conclut négligemment l'envoyé du gouverneur, mort ou blessé, votre situation reste la même. Vous serez tous décapités.

Une lamentation générale accueillit la péroraison.

Mirko l'arrêta d'un geste coupant :

— Etes-vous des femmes pour pleurer ainsi ? Les hommes doivent se réserver aux besognes utiles. Cherchons Docko, victime peut-être de votre maladresse.

— Cherchons ! Cherchons !

Ainsi que les chœurs d'un opéra, tous disaient le mot sans bouger de place.

Au surplus, Mirko les immobilisa encore davantage par cet ordre inattendu :

— Attendez.

— Nous obéissons, murmura obséquieusement le directeur.

— Docko, continua l'orateur, est un singe aristocrate...

— Cela est sûr ! Le singe bleu du gouverneur !

— Il est accoutumé aux belles manières, aux paroles douces. Le bruit, la foule, les armes l'effarouchent.

— Oui, oui.

— En me voyant, suivi par votre troupe inconnue de lui, il est capable de se livrer à mille folies pour se tenir hors de portée.

— Nous comprenons bien.

— Et s'il se brise un membre, la blessure aura pour vous des conséquences tout aussi graves que si vos projectiles l'avaient atteint.

Toutes les têtes se courbèrent, toutes les échines se ployèrent.

Les derniers mots du secrétaire plongeaient les auditeurs dans la consternation.

De quelque côté que les entraînât leur pensée, ils aboutissaient toujours au même avenir. Leur tête roulant sur le sol, séparée de leur corps par le tournoiement fulgurant du cimeterre du bourreau.

Et timidement, ses dents serrées laissant à peine passer les syllabes, Yaoub questionna :

— Que convient-il de faire au jugé de votre sagesse?

L'autre haussa les épaules en signe d'ignorance.

Du coup, le chef de la maison de détention ne fut plus maître de son épouvante.

Il joignit les mains et, terrifié, éperdu, bredouillant :

— Oh! conseillez-nous... car je ne saurais lier deux idées. Il me semble déjà que j'ai perdu la tête.

Un murmure approbatif indiqua que tous les subordonnés du digne directeur partageaient et appuyaient sa manière de voir.

Mirko les tenait sous son regard.

Un instant, on eût dit qu'un fugitif sourire plissait ironiquement ses lèvres.

Mais ce devait être une illusion, car son visage se couvrit d'une expression plus grave encore. Les rides de la méditation strièrent son front; enfin, il parla d'une voix lente, comme assourdie.

— Directeur, greffiers, geôliers, le pauvre Docko ne vous connaît pas!

— Non, non!

— Moi, au contraire, il me connaît comme un familier de la demeure de Son Excellence le gouverneur.

— Très bien.

— Mon approche ne lui causera nulle frayeur; la vôtre le terroriserait.

— Bravo! Bravo!

Véritablement, à en juger par l'enthousiasme que provoquaient ses moindres paroles, le secrétaire Mirko aurait pu se considérer comme doué d'une éloquence cicéronienne.

Il est permis de croire que sa vanité n'en souffrait pas, car il reprit, la face épanouie, le ton caressant :

— Vous êtes très intelligents.

Tous mimèrent une protestation modeste, car il est amusant de constater que le plus complet imbécile se

croit « modeste » alors qu'il paraît douter de sa capacité intellectuelle.

Mirko sans doute avait acquis au palais du gouvernement une indifférence dédaigneuse de ces pantomimes, car il continua :

— Nous allons donc nous entendre.

— Oh ! nous y ferons tous nos efforts, psalmodièrent les guichetiers, dont les traits se distendaient à mesure que parlait le familier du gouverneur.

— Je récupérerai Docko et je sauverai vos têtes.

— Ah ! nous ne demandons que cela.

— Vous serez satisfaits.

— Ordonnez; nous obéirons.

— Voici donc ce que nous allons faire.

Le représentant du gouverneur prit un temps, gonfla ses joues, promenant sur tous un regard scrutateur, et enfin jugeant sans doute l'assistance à point pour l'obéissance aveugle, il consentit à dévoiler sa pensée :

— Le problème est simple. Docko peut sans inconvénient me voir, moi; mais il ne doit pas vous voir, vous.

— Oh ! s'exclama Yaoub avec admiration, on ne saurait poser la situation avec plus de netteté, plus de précision, plus de...

Sans façon, son interlocuteur lui coupa la parole; sûrement Mirko méprisait les courtisans pour les avoir trop fréquentés.

— Donc, il s'agit de vous tenir cachés, tandis que je me montrerai.

Et insinuant :

— Je vous enferme donc dans l'endroit que vous désignerez...

— Le grenier, fit l'un.

— La cave, susurra un second.

— Mon bureau, proposa le directeur en se courbant en accent circonflexe.

Il se redressa aussitôt avec un légitime orgueil. Mirko avait prononcé :

— Le bureau, en effet, me paraît admirablement choisi.

Puis, sans laisser au fonctionnaire le temps de déguster l'éloge :

– Donc, tous au bureau. Moi, vous me confierez les clefs. J'exécuterai une ronde dans la prison, ne laissant aucune cour, aucune cachette vraisemblable inexplorée... Et, mon Docko retrouvé, je présente à Son Excellence le gouverneur, sous le jour le plus favorable, le concours dévoué que vous m'avez prêté...

– Oh! Seigneur!

– Je passe sous silence les coups de feu. Bref, j'appelle sur vous la reconnaissance et les largesses de Son Excellence.

Un hourra salua cette péroraison.

Le directeur étreignit les mains du secrétaire. S'il avait osé, il l'aurait serré sur son cœur.

Mais le secrétaire n'était pas désireux de perdre son temps.

Il pressa le mouvement avec une autorité si persuasive que, cinq minutes plus tard, Yaoub et ses subordonnés, installés dans le cabinet directorial, en face de grands verres et d'un respectable cruchon d'eau-de-vie bulgare, souhaitaient prompt succès à Mirko, sur le point de commencer sa ronde.

CHAPITRE XVII

ENTRE LE SINGE BLEU, LES ABÎMES DE L'AIR, LA FOUDRE ET LE CANON

Celui-ci sortit de la pièce, en ferma soigneusement la porte d'un double tour de clef.

Après quoi, il se frotta vigoureusement les mains, en murmurant :

– Ouf! ça y est! Décidément, les fonctionnaires de tous les pays sont identiques.

Ce disant il arrachait la moustache et les favoris postiches qui ornaient sa physionomie.

La lanterne éclairant le couloir de la direction pro-

jeta ses rayons sur le visage ainsi mis à découvert, et permit de reconnaître M. Larker, qui avait promis, quelques jours plus tôt, de délivrer Miss Grace et ses compagnons.

Les prisonniers ne se doutaient de rien.

Comme tous les soirs, ils avaient été ramenés par leurs geôliers dans une salle assez spacieuse, autour de laquelle des logettes s'enfonçaient dans la muraille ainsi que des alcôves.

Chacune des logettes était fermée par une cloison, percée d'une porte, s'élevant à mi-hauteur du plafond.

L'heure de l'extinction des feux venue, chaque captif devait s'enfermer dans le compartiment à lui affecté, et au milieu de la pièce centrale, un geôlier veillait. Cette simple précaution indique l'importance que l'administration albanaise, bernée par Caramar, prêtait aux victimes de l'énigmatique personnage.

Durant le jour, ces derniers avaient licence de se réunir dans la salle commune.

Or, ce soir-là, tous s'étaient retirés en leurs logettes, vers la neuvième heure. Le guichetier les avait enfermés à clef, avec ce bruit de ferraille particulier aux portes de prison, et qui semble être la voix des choses disant aux détenus la phrase si cruellement désespérante de *l'Enfer* de Dante :

« Vous qui entrez, laissez toute espérance. »

Tranquillisé par cette précaution, l'homme s'était assis paisiblement et, tirant de sa poche un flacon d'eau-de-vie, il était entré en amicale conversation avec ledit. Amicale est bien le mot, puisque l'entretien cessa seulement quand tout l'esprit contenu dans le récipient fut passé dans la bouche de l'Albanais.

Etait-ce la fatigue du jour, le trouble des libations répétées, il serait difficile de trancher la question.

Quoi qu'il en soit, le geôlier glissa peu à peu dans une sorte d'hébétude particulière, participant du sommeil et de la veille, mais caractérisée par une inconscience relative, et, si l'on peut dire, un embrumement de la perception.

Comme en rêve il eut l'impression d'être bercé par une voix grave parlant dans le silence.

La voix disait :

— Ah ! Messieurs, nombreuses furent les convulsions sismiques qui bouleversèrent cette terre des Balkans. Tous les grands tremblements de terre, dont l'humanité a gardé la mémoire, eurent leur répercussion en ces pays.

» Rappelez-vous qu'au lendemain même de la guerre sanglante qui libéra les Bulgares, Serbes, Macédoniens, Epirotes, du joug de l'Empire ottoman, un tremblement du sol apporta la terreur aux populations épuisées par les combats.

» Le 14 juin 1913, la péninsule balkanique frissonna tout entière sous l'action des feux intérieurs.

— Vous ne pourriez pas remettre votre conférence à plus tard, lança un autre organe, et nous laisser dormir.

Puis des voix diverses appuyèrent la motion de façon plutôt impérative.

— Chaque chose en son temps.

— Le jour à l'éloquence et la nuit au repos.

— Oui, petit oncle aimé, nos amis ont raison. Il faut leur permettre de dormir. A partir de neuf heures du soir, je t'en prie, laisse reposer la terre. Tu la fais assez trembler toute la journée.

Le guichetier reconnaissait le timbre de voix de chacun de ses prisonniers.

Clodius Sharp déroulait, selon sa marotte ordinaire, l'histoire des bouleversements volcaniques du globe.

Les époux Lookely protestaient au nom de la liberté du sommeil.

Miss Grace s'efforçait d'apaiser les uns et les autres.

Seulement le gardien n'était pas absolument certain de percevoir des sons réels... Les brouillards de l'alcool le maintenaient dans une atmosphère de fantaisie. Il se disait de la meilleure foi du monde :

« Est-ce que je rêve ? Est-ce que je ne rêve pas ? »

Au surplus, les causeurs prononçaient des phrases singulières, inintelligibles pour leur auditeur indigène.

— J'escalade la cloison séparative, Master Clodius,

et je vous engage ma parole de vous doucher avec mon pot à eau.

– Non, non, sir Ardann, ne faites pas ainsi. Ce pauvre oncle est si distrait qu'il ne s'apercevait pas qu'il causait.

– Alors qu'il consente à garder le silence.

Et cependant la voix que l'Albanais avait entendue la première continuait à psalmodier imperturbablement des mots dont le sens n'apparaissait pas du tout au guichetier.

– Foyer central... croûte solidifiée... craquelures... bouillonnement de la masse ignée...

Puis il y eut un cri inarticulé, un véritable rugissement de fureur.

On eût cru que des dents grinçaient.

Des coups martelèrent une cloison de bois, donnant l'impression qu'un être humain escaladait une clôture, puis un cri stupéfait.

– Mais il dort!

– Clodius Sharp dort?

– En totalité.

– Et il parle?...

– Des volcans. Il continue à nous instruire en songe.

Un éclat de rire, aux modulations variées, fit le tour de la salle, sonnant successivement dans les diverses logettes.

Le geôlier haussa les épaules :

– Est-ce bête que les oreilles me cornent ainsi. Décidément, j'ai besoin de m'éclaircir les idées.

Et le flacon vide d'alcool s'appliqua de nouveau à ses lèvres. Le résultat de cette platonique et suprême accolade ne se fit pas attendre.

Les mains du fonctionnaire lâchèrent la fiole qui roula sur le sol. La tête du digne Albanais se renversa en arrière et, de ses lèvres entrouvertes, s'échappa un ronflement sonore.

Le gardien n'était plus en état d'entendre le prisonnier qui, même endormi, discourait sur les cataclysmes du globe.

Toutefois, les captifs continuaient à échanger des répliques ironiques.

Ils se demandaient les uns aux autres comment ils pourraient faire taire le géologue Clodius.

Naturellement ils ne trouvaient aucun procédé acceptable, au point de vue pratique.

Imposer silence à un bavard éveillé a toujours semblé difficile; mais le bavard, continuant ses récits alors qu'il a perdu la conscience des choses, apparaît véritablement invincible.

Les compagnons du savant se confiaient cette conviction désolante.

Grace, Ardann, Patricka, Félix déploraient de se trouver d'accord, car l'accord aboutissait à la conclusion suivante :

— Nous allons passer une nuit blanche.

Quand brusquement un vacarme extérieur détourna leur attention.

Des clameurs, des détonations retentirent, longuement prolongées par les résonances des corridors de la prison.

Et puis plus rien; un silence impressionnant a remplacé le tumulte.

Qu'est-ce? Que s'est-il passé?

— Oh! murmure la naine Patricka du fond de son alcôve, pourvu qu'il ne se produise pas une de ces émeutes dont les Albanais sont coutumiers!

— Bah! riposta Grace, la prison a cela de bon qu'elle met à l'abri des troubles de la rue.

— Hélas non!

— Que prétendez-vous exprimer ainsi?

— Que le massacre des prisonniers fait partie officielle de toute échauffourée albanaise.

— Vous plaisantez, je pense.

— Non. Les captifs sont assimilés à de véritables fonctionnaires, nourris, logés, chauffés, éclairés par le gouvernement.

— Fonctionnaires malgré eux.

— Si vous le voulez... Malgré eux, mais fonctionnaires. Aussi les révoltés qui se soulèvent contre les autorités établies commencent-ils toujours par occire les

captifs, afin de démontrer leur mauvais vouloir à l'égard du gouvernement.

Nul ne répondit à l'explication donnée par les journalistes nains, laquelle du reste ne s'écartait pas de la vérité. C'est, en effet, une des conceptions bizarres de l'esprit albanais que de considérer les captifs comme des fonctionnaires émargeant au budget.

L'impossibilité de se défendre, de fuir le danger possible, annihila tous les prisonniers.

Tous frissonnèrent en entendant une clef faire glisser le pêne de la serrure de la lourde porte accédant à la salle centrale.

Mais Grace eut un cri de joie en reconnaissant l'organe qui prononça avec précaution :

— Miss Grace Sharp et ses amis sont-ils ici ?

— Monsieur Larker ! clama-t-elle.

Oui, c'était lui qui, revêtu de la tenue des secrétaires du gouverneur, pénétrait dans la geôle des Américains, après avoir enfermé tout le personnel pénitentiaire dans l'appartement du directeur Yaoub.

— C'est moi. Je ligote le guichetier ici présent et je vous emmène tous.

— Où ?

— Là où Caramar a entraîné Tip Linn, ou plus exactement sir Wistle.

Mais pressant son débit pour éviter de nouvelles questions :

— N'interrogez plus maintenant. Plus tard, nous aurons le loisir des explications copieuses. Je vous ai promis la délivrance ; je tiens mon engagement. Contentez-vous de cette certitude pour le moment.

Un instant s'écoula, puis la voix de Larker s'éleva de nouveau :

— Là, votre gardien peut s'éveiller s'il lui plaît. Il ne saurait désormais s'opposer à la réalisation de nos projets.

Des clefs s'entrechoquèrent avec des tintements métalliques.

Les pênes des serrures jouèrent de nouveau avec des claquements secs. Les portes des alcôves tournèrent sur leurs gonds, et les captifs se précipitèrent dans la

salle commune, où les rejoignit Clodius lui-même, dont Larker venait d'asperger le visage, afin de le tirer de son lourd sommeil.

Sur sa chaise, le geôlier, étroitement ligoté, dormait toujours, et Larker se tenait en face de ceux qu'il secourait, réclamant le silence par le geste classique, l'index appuyé sur les lèvres.

Un signe encore et tous le suivent sans bruit, posant avec précaution les pieds sur le sol.

Ils sortent de la salle, arpentent les couloirs, traversent une première cour, puis une seconde, séparée par un vestibule sombre.

Les voici enfin devant la porte s'ouvrant sur la ville.

Tous sont haletants.

A droite se trouve la logette où veille à l'ordinaire le concierge, ancien soldat de la garde du Sultan, exécutant sa consigne avec un rigorisme tout militaire.

Ne va-t-il pas se dresser entre les prisonniers et la liberté?

Non, le gardien ne se montre pas; et cependant Larker, dans le tintinnabulement de l'énorme trousseau de clefs emprunté à la direction, s'escrime contre la porte extérieure.

Celle-ci cède à la fin.

Avec un long gémissement elle s'entrouvre.

— Venez!

Le mot chuchoté fait battre le cœur des fugitifs.

En hâte ils franchissent le seuil. Ils respirent en se voyant dans la rue. Ils sont libres. Est-ce bien possible?

— Suivez-moi.

C'est encore Larker qui murmure ces trois syllabes.

Et processionnellement, Grace, appuyée au bras de Clodius Sharp, Patricka redressant sa petite taille aux côtés d'Ardann, Félix, déambulant en arrière, les mains dans ses poches, ils parcourent les voies endormies de la cité albanaise.

A Valona, on se couche de bonne heure, comme dans toutes les petites localités privées de théâtres, de concerts, de spectacles qui permettent aux habitants des grandes cités de prolonger la journée.

Palais ou maisons modestes se montraient sombres,

silencieux. On eût cru que les choses elles-mêmes avaient succombé au sommeil.

De passants, pas l'ombre.

Quant aux policiers chargés d'assurer l'ordre, ils avaient dû se retirer dans les postes de rassemblement.

Cela d'ailleurs est conforme à leurs habitudes. Valona est une ville si calme ! De mémoire d'homme, il ne s'y produisit un crime nocturne. Les meurtres s'y commettent au grand jour. Aussi les agents de la police locale préfèrent-ils aux longues et inutiles factions en plein air, le séjour à l'intérieur des postes, où les heures obscures s'écoulent voluptueusement, dans la dégustation de liquides variés et d'interminables parties de cartes, d'osselets ou de dés.

Les agents daignent même héberger quelques représentants de la population civile qui partagent avec eux l'amour du jeu.

De telle sorte qu'à Valona, les seuls tripots de la ville sont installés dans les postes de police, assurant ainsi à cette dernière une surveillance particulièrement facile, et aux joueurs une sécurité et des garanties morales de tout premier ordre.

Il est vrai que la surveillance s'exerce, les cartes, osselets ou dés en main, et que la sécurité des civils, sectateurs du dieu Hasard, est réputée assurée par des gaillards albanais dont l'habileté à la tricherie dépasse celle des plus habiles aigrefins.

Dans le cas présent, les fugitifs devaient bénir cet état de choses, si discutable qu'il leur eût pu paraître à l'examen.

Grâce à lui, en effet, ils atteignirent les quais du port sans la moindre rencontre inquiétante.

Au bas de l'escalier de bois, une embarcation se balançait mollement à la lame paresseuse de l'Adriatique.

Curieuse embarcation, par exemple.

Elle affectait l'apparence d'une longue barque automobile, dont les bords, autant qu'on en pouvait juger dans l'obscurité, étaient formés de lames repliées les unes sur les autres. Un dais disposé de même façon abritait entièrement la chaloupe.

L'aspect de l'engin causait une sensation de bizarre, d'inédit.

Larker arrêta les questions pointant sur toutes les lèvres.

– Plus tard. Embarquez. Je m'étonne que l'évasion ne soit pas encore signalée.

– Pourquoi ?

– Parce que le personnel de la prison doit, depuis un bon moment, trouver longue ma recherche du singe bleu.

Il se prit à rire :

– C'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre... Bah ! ce sera pour plus tard, quand nous serons hors d'atteinte.

Il pressait l'embarquement. Patricka, poussée par sa curiosité professionnelle de journaliste, prononça encore :

– Bah ! une fois le bateau en marche, on aurait beau signaler notre fuite on ne pourrait plus nous rattraper.

Elle demeura saisie en entendant son interlocuteur grommeler :

– Ne vous y fiez pas. Un boulet va plus vite qu'une hélice.

– Un boulet... On a donc du canon à Valona ?

– Oui, Mistress. Depuis la guerre des Balkans, deux batteries gardent l'entrée de la rade. Elles n'ont servi de rien durant les hostilités, mais aujourd'hui, elles couleraient aisément mon *Little Bird.*

– C'est le nom de l'embarcation ?

– Oui, Mistress.

Et actionnant un levier, après s'être assuré d'un coup d'œil que tous avaient pris place, il prononça :

– *Go ahead !*

Un démarrage sans secousse, et le canot glisse sur l'eau du port de Valona, rasant les barques, tartanes ou autres, amarées à quai.

Son passage n'éveille aucune curiosité à cette heure tardive.

Les équipages des bateaux de pêche sont descendus à terre, et les gardiens demeurés à bord reposent,

sachant bien qu'ils n'ont rien à redouter des voleurs sur leurs embarcations où il n'y a rien à dérober.

Larker gouvernait droit sur la sortie du port, indiquée par les lanternes des môles.

— Dans cinq minutes, murmura-t-il, nous aurons franchi la passe et nous n'aurons plus rien à craindre.

— Vous redoutez donc encore ?

La question de miss Grace fut coupée par une clarté rouge, qui s'éteignit aussitôt après avoir piqué les lames courtes de paillettes de rubis.

— Qu'est-ce ?

— Le signal d'évasion donné par la prison. Je force la vitesse.

La course du canot s'accéléra aussitôt.

Mais il était écrit qu'il n'atteindrait pas la sortie du port.

Soudain des projecteurs électriques s'allumèrent aux extrémités des estacades qui bordent le chenal reliant le bassin à la rade.

— Satan brûle ces projecteurs, gronda le sauveur des captifs. Sous leurs rayons, impossible de franchir le chenal. On présenterait aux batteries établies près de la ville un but trop facile à atteindre. Et un obus dans notre canot le réduirait en miettes.

Les pinceaux lumineux des projecteurs électriques se mirent soudain à courir sur les eaux.

En quelques secondes, ils enveloppèrent le *Little Bird* de leur auréole lumineuse et ils ne le quittèrent plus.

Comme Larker lançait un cri de rage, les batteries récemment installées au nord et au sud de l'agglomération s'embrasèrent soudain.

Quelques secondes se passèrent et l'eau rejaillit tout autour de la barque sous le choc des projectiles.

— Nous sommes perdus, gémirent Grace et Mistress Lookely.

— Cela m'en a tout l'air, appuya le nain Ardann avec le flegme qui ne l'abandonnait jamais.

— Tant pis, je leur cède la place, grommela Larker qui ajouta, s'adressant aux jeunes femmes : — N'ayez pas peur, nous allons nous envoler.

— Nous envoler?

— Eh oui! Vous êtes sur un hydroaéroplane. Je voulais le dissimuler à vos ennemis et ne m'élever qu'en pleine mer. Seulement la conversation devenant dangereuse, il faut opter.

Tout en parlant, il actionnait des leviers, des manettes, provoquant ainsi des déclenchements martelés.

Le dais, les bordages se développèrent en plans sustenteurs.

Soudain, les passagers eurent l'impression que l'hydroaéroplane se soulevait, qu'il quittait la surface de l'eau, et que, suivant une diagonale allongée, il se dirigeait de façon à passer au-dessus de l'agglomération valonienne.

Il était temps, du reste. Les forts adressaient aux fugitifs une seconde volée d'obus, mais les messagers de destruction firent rejaillir l'eau dans le sillage laissé par l'embarcation, tandis que le *Little Bird* montait, montait toujours, hors de portée maintenant des canons non disposés pour tirer en l'air.

Les journaux d'Europe devaient relater la présence insoupçonnée de l'hydroaéroplane dans le port de Valona, et se livrer à de compendieuses hypothèses.

Mais aucun n'entrevit les motifs de cette présence, aucun ne put désigner son pilote.

Certes, les projecteurs avaient éclairé le *Little Bird*. Les hommes préposés à leur maniement avaient distingué l'engin; toutefois, en pleine nuit, surpris par la fusée rouge annonciatrice des évasions, personne n'avait été à même d'observer avec assez de précision pour établir le signalement de l'appareil volant.

Celui-ci d'ailleurs avait survolé Valona, ses maisons basses, ses ruelles étroites. A présent, il planait sur la campagne que la nuit dissimulait sous son manteau d'ombre.

De loin en loin, une lumière trahissait un endroit habité, hameau, village ou ferme, et puis les ténèbres semblaient s'épaissir après la disparition du point lumineux.

Les fugitifs commençaient le long voyage qui, pardessus l'Asie, devait les conduire sur la côte japonaise.

Là, ils avaient préparé l'évasion de Tip Linn de la prison sous-marine, et apparaissaient dans l'hydroaéroplane, redevenu flotteur, au moment où le jeune homme, en son lourd vêtement de scaphandrier, émergeait à la surface en compagnie de Pastèque et du geôlier complice, ses sauveurs.

CHAPITRE XVIII

« LITTLE BIRD » EN ROUTE

A bord de l'embarcation, toutes les mains s'étaient tendues vers Larker.

Ah ! l'Américain était bien décidément devenu l'ami de tous.

Comment n'en aurait-il pas été ainsi, d'ailleurs ?

Après les avoir tirés de la maison de détention de Valona pour les réunir à l'héritier de Wistle, il s'était montré si attentif, si complaisant, si soucieux du bien-être de ses hôtes !

Que l'on filât au plus haut des airs ou que l'appareil se posât à la surface de la terre ou des eaux, sa sollicitude se manifestait sans cesse de la façon la plus délicate, la plus discrète.

Plus fort encore, il avait conquis le maniaque Clodius Sharp, par la patience inlassable avec laquelle il savait écouter les souvenirs volcaniques du savant — Clodius appelait souvenirs les conférences abondantes de sa science géologique.

Clodius lui avait dénombré les catastrophes sismiques désolant, à travers les siècles, la terre prédestinée du Soleil Levant.

Il exultait en déclamant, tel un professeur en chaire, le tableau chronologique des « fièvres éruptives » de l'Empire nippon.

» En 1638 — Eruption du Miyaïna faisant 40000 à 50000 victimes.

» En 1703 — Yeddo détruit par un tremblement de terre, la côte ravagée par un raz de marée consécutif. Plus de 200000 fils du Japon trouvant la mort dans le cataclysme.

» En 1731 — La Chine bouleversée par une secousse terrible, dont le centre fut à Itso-Hoa; sur le Japon se répercute le choc mortel. Là encore, la catastrophe se paie d'une centaine de mille existences humaines.

» En 1883 — Au milieu des îles Malaises, le volcan insulaire Krakatoa détermine un raz de marée qui enlève, sur la côte nipponne, 30000 pêcheurs et habitants.

» Déjà, en 1815, une éruption du Timboro (îles de la Sonde) avait amené un désastre semblable.

» Puis, en 1891, 1893, 1896, 1897, 1899, des frissons de l'écorce terrestre coûtèrent environ 180000 habitants au chapelet d'îles groupées sous le sceptre du mikado.

» Le Japon se présentait ainsi comme un des pays les plus éprouvés du monde par les convulsions sismiques.

Et Larker, avec une patience qui ne se démentait jamais, écoutait les récits du savant, comme s'il eût voulu (c'est ainsi que le Montmartrois Félix exprimait sa pensée) apprivoiser le cafard que le docte sismologue hébergeait en sa boîte crânienne.

L'aviateur semblait classer dates, anecdotes, situations géographiques en son esprit, avec la reconnaissance attendrie d'un élève attentif se complaisant dans son rôle d'auditeur bénévole.

Il est vrai que Clodius détaillait éloquemment les choses volcaniques.

Il était beau à voir, intéressant à entendre, quand il décrivait les ravages des éléments déchaînés, montant à l'assaut des continents tremblant sous le choc. Il s'exprimait alors, selon sa coutume, non comme un savant qui doit ses connaissances à l'étude, mais ainsi qu'un spectateur encore sous le coup des désastres auxquels il a assisté.

Jamais il ne lui venait à l'idée que ses excursions dans le passé nébuleux des siècles écoulés, que ses affirmations le faisant contemporain de civilisations

disparues, « ne le rajeunissaient pas », encore une remarque de Félix.

De fait, pour voir tout ce que, de la meilleure foi du monde, il croyait avoir vu, il lui aurait fallu venir à la lumière plus de deux mille années avant l'heure présente, ce qui, plaisantait Ardann en échangeant des sourires d'entente avec la mignonne Patricka, représentait une exagération inacceptable pour une créature humaine, et tout à fait déplorable de la part d'un gentleman, lequel, ne pouvant être accusé de mensonge, tombait sous le coup de la supposition d'insanité.

Il faut croire que Larker ne s'apercevait pas des écarts d'imagination du savant, et, en tout cas, qu'ils ne le troublaient point, car aucune protestation grave ou ironique ne jaillit jamais de ses lèvres.

Sans doute, le géologue figurait à ses yeux le représentant unique d'une espèce vivante inconnue, une sorte d'homme préhistorique, contemporain des êtres étrangers dont les terrains successifs nous ont appris l'existence en conservant dans les anciennes boues solidifiées en rochers, les empreintes de ptérodactyles, plésiosaures, dinothériums ou autres.

Clodius Sharp pouvait affirmer, sans crainte de l'étonner, qu'il avait vécu les transes de tous les cataclysmes dans le récit desquels il se complaisait, qu'il avait grelotté d'angoisse de tous les tremblements de terre.

De son côté, l'oncle de Grace ressentait, à l'égard du pilote de l'hydroaéroplane *Little Bird,* une tendresse professorale.

Larker seul existait.

En ce moment même, dans l'hydroaéroplane, glissant sur une mer d'huile, le savant s'en donnait à cœur joie de pérorer, parlant, selon son habitude, pour le seul pilote dirigeant l'appareil.

Brusquement celui-ci l'interrompit :

— Chut! Voici ceux que nous attendons. Ils ont réussi à se frayer un chemin sous-marin.

— Sous-marin?

— Dame! Vous pouvez vous assurer qu'ils sont vêtus

à la dernière mode des fonds : complets pneumatiques et chapeaux de cuivre.

Clodius désigna les trois scaphandriers émergeant de l'eau jusqu'à mi-corps.

— Quels sont ces gens assez originaux pour se promener dans de telles conditions ?

— Tip Linn et des amis qui l'ont délivré, expliqua complaisamment l'aviateur.

— Ah !

En dépit de son absorption... sismologique, le savant sentit son cœur battre un tantinet plus vite.

Tip, il l'avait oublié depuis de longs jours, emporté dans son rêve géant de montagnes empourprées bombardant le ciel de lave, de pierre ponce, de soufre. Une pauvre petite forme humaine avait été bien facilement masquée par ces visions titanesques.

Mais pareille éclipse ne pouvait être que momentanée. L'esprit vagabonde à sa fantaisie; il semble dominer tout l'être; apparence trompeuse; à la moindre occasion, l'âme révèle sa toute-puissance. Elle écarte la « parade imaginative » comme un athlète enlevant un Lilliputien et elle montre qu'elle n'a rien oublié, rien sacrifié.

En une seconde, l'image voilée de l'enfant d'adoption, du disciple cher entre tous, du fiancé de sa nièce, se raviva en lui.

L'instinct d'amativité eut raison sans combat des préoccupations scientifiques.

— Comment se trouve-t-il là ?

L'intérêt tendre se modulait dans l'organe du sismologue.

Larker eut un sourire.

— Il était détenu dans une prison sous-marine, que les Japonais ont pu créer en utilisant certaines craquelures du sol provoquées par les phénomènes éruptifs, si fréquents dans la région.

La face du géologue s'épanouit à ces mots. Toute sa personne marqua une satisfaction triomphante.

Son « dada », sa manie le reconquérait d'un seul coup. Il avait suffi de prononcer les mots « phénomènes éruptifs ».

– Elle doit être exceptionnellement curieuse à visiter cette geôle.

Sa voix tremblait de désir.

Mais il fut immédiatement ramené au calme. Son interlocuteur secouait négativement la tête.

– Oh! elle était peut-être digne d'inspirer une visite.

– Elle était, dites-vous? Ne le serait-elle plus?

– Hélas non!

– Comment! Qu'est-ce qui s'oppose à ce que l'on aille étudier sur place cette maison de détention singulière, cette maison qui eut pour architecte un volcan?

– Peuh! Un tout petit incident que certains amis ont dû provoquer.

– Lequel?

– Ceci ne saurait être un mystère pour vous. Sachez donc que, dans le but d'assurer l'évasion de Master Tip Linn, il a fallu ouvrir une issue aux eaux de l'Océan. Les geôliers, les prisonniers, Caramar lui-même ont péri dans l'inondation soudaine des galeries souterraines. Votre neveu adoptif, lui, guidé par ceux qui l'accompagnent à cette heure, a pu gagner la brèche ouverte à la mer et s'échapper ainsi de la prison.

Clodius regardait, hochant la tête avec une expression comique. Regret, contentement se succédaient sur son visage tandis qu'il grommelait :

– Bien. Très bien. Evasion originale. Dommage d'avoir détruit un tel monument. Oh! le salut de Tip passait avant tout; cependant c'est du vandalisme.

Tout à coup, il se frappa le front, un enthousiasme subit illuminant sa physionomie.

– Je comprends tout. On l'a revêtu du scaphandre pour lui éviter le sort des autres habitants de la prison!

– Justement.

Cependant le *Little Bird* s'était rapproché des trois évadés, tandis que ces répliques s'échangeaient, écoutées en silence par tous les assistants.

L'un des scaphandriers appuya ses mains sur le rebord de l'embarcation, et Clodius, dans son contentement, oubliant la prison inondée et aussi la sphère de métal qui emprisonnait la tête de l'homme, le vêtement épais qui enfermait son corps et ruisselait d'eau,

prit le personnage à pleins bras et, le plus gravement du monde, fit sonner un baiser retentissant sur la lourde calotte de bronze.

En dépit de l'émotion générale, le geste intempestif provoqua une explosion de gaieté.

Quant à Larker, il avait montré son sens très net des réalités. Tandis que Sharp se livrait à une effusion comique, le pilote avait saisi à deux mains la capsule métallique du scaphandrier le plus rapproché de lui. Il la faisait tourner de façon à la dévisser.

– Que faites-vous ? questionna Ardann Lookely toujours curieux.

– Je vais prendre ces trois gentlemen à bord, car je ne saurais humainement les laisser où ils sont.

– Je pense ainsi.

– Inutile de vous surcharger des scaphandres, objets lourds et encombrants. Au surplus, ils ont donné maintenant tout ce que nous étions en droit d'attendre d'eux.

Evidemment les évadés partageaient entièrement cette manière de voir, car José Pastèque, reconnaissable à sa haute stature, s'occupait de son côté à débarrasser le geôlier de son casque de métal.

Un instant plus tard, les trois hommes avaient rejoint leurs amis dans la barque.

Les scaphandres vides de leurs habitants gisaient au fond de l'eau, et Tip, après avoir échangé « secouements » de mains et accolades avec les compagnons si heureusement retrouvés, s'était assis à l'arrière du *Little Bird,* où tout naturellement la charmante Grace avait pris place à côté de lui.

Et personne, en vérité, personne, pas même eux, n'aurait su dire comment la chose s'était faite, mais leurs mains s'étaient unies, et ils se considéraient avec des yeux très doux, quelque peu troublés par des larmes retenues à grand-peine.

CHAPITRE XIX

A QUOI CONDUIT UN PARI

A ce moment même le halètement d'une machine détourna l'attention de tous.

Jaspers Flack et Jean Terrade gouvernaient de façon à arriver bord à bord avec l'hydroaéroplane.

Une phrase gouailleuse répondit à cette manœuvre :

— Ah non ! L'hydro est au complet. Impossible d'accueillir de nouveaux voyageurs.

Et tout d'un coup, l'appareil se mit en marche, glissant à la surface de l'eau avec une rapidité croissante. Bientôt, il se soulevait, quittait son point d'appui liquide, et suivant un idéal plan incliné il remontait vers les hautes altitudes de l'atmosphère.

Jaspers et Jean demeurèrent hébétés, ne songeant pas à modérer l'allure de leur embarcation.

Décidément leur match devenait de plus en plus difficile. Leurs guides (c'était bien là le nom qui convenait à ceux que d'honneur ils s'étaient engagés à suivre), leurs guides s'envolaient en aéroplane. A pied, à cheval, on eût pu songer à les rattraper, mais le moyen de rejoindre l'oiseau mécanique dans les nuages ?

D'un geste dépité Jean embraya. La trépidation du moteur cessa, et le canot courut sur son erre avec une vitesse uniformément décroissante.

Qu'allait-on faire maintenant ?

Evidemment rallier la terre, le port. Une fois là, on verrait. On verrait quoi ? Jaspers et Jean se refusaient à eux-mêmes de s'expliquer sur ce point. Ils se rendaient compte que, sur le sol ferme ou sur l'eau, ils demeureraient en présence du même insoluble problème : courir avec deux jambes à la poursuite de deux ailes.

— Allons, rentrons au port !

Jaspers Flack prononça ces quatre vocables d'une voix grondeuse, tout en saisissant le volant de direction.

Il allait remettre le moteur en marche, quand l'attitude de son compagnon arrêta le geste commencé.

Le nez en l'air, Terrade semblait absolument hypnotisé par la vue du ciel qui étendait sa coupole d'azur au-dessus de l'Océan glauque.

– Ah ça, dear, quelle manie contemplative vous prend ?

Jean haussa les épaules.

– Regardez de ce côté et vous comprendrez que ma contemplativité est de la simple curiosité.

– Vous apercevez le diabolique hydroaéroplane ?

– Non, mais un parachute.

– Vous dites un parachute !

Et après un instant de silence, le gros Américain grommela :

– Ah ! bien... Cette chose noire qui descend serait ce que vous dites ?

– Je l'affirme.

– Je crois, je crois, *old boy*. Seulement laissez-moi expliquer. Un parachute, n'est-ce pas, est un dispositif dont le but est d'empêcher un aviateur de tomber rapidement et de se briser sur le sol.

– Vous définissez comme un dictionnaire.

Jaspers salua en homme éminemment flatté.

– Je remercie pour le dictionnaire, cela est un bon livre plus intéressant que les autres. Mais je reviens au parachute. Celui-ci m'a semblé tout à fait petit et insuffisant pour soutenir un homme, je ne dis pas « confortable » comme ma personne, mais même un tout frêle, fluet, maigre corps.

Avec un sourire, Jean répliqua :

– Tel est également mon avis. Voilà pourquoi cet appareil m'intrigue. Je me demandais le motif de son abandon...

– De son abandon ? Vous savez qu'il a été abandonné ?

– Naturellement. Pour descendre, il faut qu'il ait d'abord monté dans l'atmosphère.

– Vous parlez droit.

– Or un parachute ne monte pas tout seul.

– Alors vous concluez...

— Qu'il était à bord de l'hydroaéroplane qui nous a faussé compagnie si lestement tout à l'heure.

— Pourquoi n'y est-il plus ?

— Nous l'apprendrons peut-être en l'attrapant au vol. Voyez, le vent est faible. Il va atteindre l'eau à cent mètres à peine.

— Donc, *go ahead.*

Le moteur ronfla comme pour ponctuer ces derniers mots, et le canot automobile força vers le point où sa diagonale de chute allait amener le parachute en contact avec la surface des flots.

Un instant plus tard, Terrade présentait à son compagnon un parachute de l'envergure d'un parapluie.

Mais ce n'était pas la calotte d'étoffe légère qui appelait ses regards. C'était une légère nacelle de jonc que l'appareil avait été chargé d'amener sans encombre à la terre.

Et dans la minuscule corbeille, un petit flacon de verre transparent laissait reconnaître, à travers sa paroi, un papier roulé.

— Une lettre ! clama Jaspers que l'émotion de la découverte rendait écarlate.

— Vraisemblablement.

— Qui l'envoie ?

— Avec un tire-bouchon, nous allons le savoir sans délai.

Le Français tirait de sa poche un couteau de « campagne », usité dans l'armée américaine, parmi les lames multiples duquel se reconnaissait la spirale de l'objet désiré.

Le papier tiré de sa cachette, déplié, les deux voyageurs purent lire :

« Le *Little Bird* gagne la vallée d'Ossuna, dans la « Cordillère des Andes (république de l'Equateur). « Tâchez de faire parvenir ce billet au consulat américain, afin qu'il câble en Equateur et que les autorités « y surveillent notre atterrissage. Le *Little Bird* est « un hydroaéroplane piloté par Mr Larker, et qui « emporte le savant Clodius Sharp, sa nièce Grace, son

« élève Tip Linn, Mr et Mrs Lookely, correspondants « du *Plus Petit Magazine*, et d'autres personnes sans « importance, y compris moi.

« Boy Félix. »

— En Equateur ! De l'autre côté du Pacifique !

L'exclamation fut émise par les deux passagers du canot automobile.

Ils se plaignaient quelques instants plus tôt d'ignorer la direction prise par l'appareil volant; à présent ils la connaissaient et il leur apparaissait tout aussi impossible de le rejoindre.

Une demi-heure après, la légère embarcation embouquait la passe profonde située entre la jetée de granit destinée à briser les grandes vagues du large et l'estacade de madriers goudronnés sur laquelle s'exécutent les opérations d'embarquement et de débarquement pour tous les bâtiments de faible tonnage affectés au commerce ou à la pêche.

A ce moment, Flack grogna dans le mode harmonieux des ours.

— Ah ça ! Il y a donc une fête japonaise !

— Une fête, pourquoi une fête ?

— Voyez cette foule qui grouille sur les quais.

— C'est ma foi vrai.

En effet, partout sur le « pier » des indigènes se pressaient, se heurtaient, se coudoyaient. Mais tous marchaient vers un même point.

— Où vont-ils donc ?

— Attendez, Jaspers, voici des hommes sandwiches; leurs panneaux-affiches nous renseigneront peut-être.

Les Nippons ont aussi emprunté aux gens d'Occident ce genre de réclame.

Quoi qu'il en soit, et, par une courtoisie dont il convient de leur savoir gré, les sujets du mikado rédigent leurs affiches en deux langues : le japonais qui est la leur, et l'anglais qu'ils considèrent comme la plus répandue parmi les étrangers. Les matcheurs en mettant le pied sur le quai purent lire ces lignes sensationnelles :

« Expériences de l'hydravion n° 1 soumis à la réception des autorités militaires.

« Mr Milne, pilote, s'élèvera à 2 heures de relevée, emmenant comme passagers deux officiers de la glorieuse armée japonaise, et une provision d'essence lui permettant de demeurer dans l'air 11 jours sans se réapprovisionner. Si l'expérience imposée réussit, notre armée sera dotée d'un engin supérieur comme rayon d'action à tout ce qui existe au monde. »

Des exclamations enthousiastes saluaient cette annonce bien faite pour chatouiller la fibre chauvine des fils de l'Empire du Soleil Levant.

Flack et Terrade s'étaient entre-regardés.

— Onze jours sans réapprovisionnement, murmura le second.

— Oui, onze jours.

— Et deux passagers !

— Exactement notre nombre.

— Saperlipopette !

Le vocable français sonna parmi les onomatopées japonaises. Il exprimait le désir immodéré né dans la cervelle du secrétaire de profiter du départ de l'hydravion militaire pour se lancer à la poursuite de l'appareil Larker.

Seulement entre le désir et la réalisation il y a place pour une foule de réflexions moroses que Jaspers résuma par cette question :

— Comment faire ?

Les épaules de son interlocuteur furent agitées par un roulis rageur.

De toute évidence la réponse semblait moins aisée que l'interrogation.

A ce moment, plusieurs jeunes lieutenants de l'infanterie nipponne passèrent près des deux hommes.

Ils parlaient fort, avec cette autorité de mise dans l'armée mikadonale, depuis ses succès en Corée et en Mandchourie.

— Ils ont de la chance, Ika et Toru, clamait un sous-lieutenant imberbe. Après ces expériences-là, ils passeront capitaines. A vingt-cinq ans, c'est joli.

– Oui, mais pas sûr qu'elles réussissent. En aviation on ne sait jamais, riposta un autre officier.

– En tout cas, reprit un troisième, ce service-là est une vraie corvée. Depuis hier, ils sont enfermés dans le logis Si-kou, près de l'aérodrome. Ils jeûnent paraît-il.

– Farceur de Yeso, va. Toujours des histoires extraordinaires.

– Mais non, c'est la vérité même. On les fait jeûner pour les ramener au poids correspondant, d'après le pilote Milne, au maximum de rendement de l'appareil.

– Ah! Ah!

Machinalement Jean et son compagnon avaient emboîté le pas aux lieutenants.

Ils écoutaient les répliques échangées, répétant à mi-voix :

– Logis Si-Kou. Deux lieutenants.

Cependant les causeurs continuaient :

– Alors, cette distinction de participer aux expériences n'a été accordée ni à l'ancienneté ni au choix, mais uniquement au poids.

A la remarque ironique, le lieutenant qui jusque-là avait renseigné ses camarades, s'empressa de répliquer :

– Au poids, tu l'as dit. Au poids et aussi à la stature. Le major du génie Assaraki m'a expliqué le pourquoi. Il y a des raisons de centre de gravité... Je n'essaie pas de vous en faire part, car la physique, les mathématiques sont pour moi des langues étrangères. Ce que je suis en mesure de vous affirmer, c'est que pour le major Assaraki et pour les autres gradés du génie, la chose... de gravité paraissait très claire. J'en ai conclu qu'il n'avait pas cherché à me *mener en bateau*, comme on dit chez les gens d'Europe.

– Bon! Mais quelle stature leur a-t-on demandée?

– Entre 1,68 m et 1,74 m.

– Pourquoi?

– Par les génies noirs de la nuit, je n'en sais rien. Puisque je vous certifie que je ne comprends rien aux mathématiques. Seulement ce qui est sûr, c'est que l'un des passagers a 1,70 m et l'autre 1,72 m.

Jaspers et Jean échangèrent un nouveau regard.

— A peu près notre taille, prononça sourdement le multimillionnaire.

Cependant, déambulant dans les traces du groupe d'officiers, les voyageurs atteignaient le vaste espace découvert où l'aéroplane a été installé.

Tribunes aux toitures contournées, barrières blanches, hangars se montraient aux yeux des promeneurs. Une foule compacte couvrait le terrain de l'aérodrome, dominé par les pylônes de virage.

Les lieutenants s'étaient arrêtés.

L'un d'eux désigna une maisonnette de brique et de stuc, située à peu de distance.

— Voilà la résidence de nos collègues aviateurs. C'est là qu'ils jeûnent.

— Pourquoi a-t-on choisi cette maison isolée?

— Pour deux raisons. D'abord elle est encastrée entre plusieurs propriétés privées, de sorte que les curieux ne peuvent en approcher.

— Ce motif suffit.

— Il suffirait peut-être, mais il y en a un autre aussi bon.

— Lequel? Lequel?

— Voici. Entre la maison et le hangar de l'hydravion Milne, existe un passage privé entre deux propriétés.

— Eh bien?

— Nos camarades peuvent ainsi gagner la remise de l'appareil et prendre place sans se trouver en contact avec les badauds.

— Bravo.

Jean passa son bras sous celui de Jaspers et entraînant l'Américain, il murmura :

— Toutes les propriétés qui entourent Si-Kou sont vraisemblablement désertées par leurs habitants; aujourd'hui aucun bon Japonais ne peut se dispenser d'assister à l'envol de l'avion militaire.

— D'accord; mais en quoi cela nous intéresse-t-il?

— En ceci, digne Jaspers, qu'en envahissant sans façon les jardins du voisinage, nous pourrons pénétrer aisément sur le terrain du logis Si-Kou.

— Et après, cela nous fera la jambe bien faite?

— Après, cher patron, j'ai une idée que j'espère réalisable.

— Vous espérez seulement ?

— Pour le moment. Au surplus, ne vous réjouissez pas trop de ma prudente hésitation, car aussitôt qu'elle sera reconnue certitude, vous aurez à me verser cinq mille dollars.

— Pourquoi cinq mille ?

— Parce que, une fois de plus, j'aurai trouvé le moyen de reprendre contact avec Master Tip Linn que notre match nous oblige à ne perdre de vue que le moins possible.

Flack riposta par une grimace.

Si riche que l'on soit, il est ennuyeux de perdre sans cesse contre un partenaire toujours vainqueur.

Les dollars en eux-mêmes ne sont rien, mais leur exode dans la poche de son compagnon soulignait pour Jaspers son infériorité intellectuelle.

Dans un tintement argentin il lui semblait percevoir :

« Encore cette fois, c'est Jean Terrade qui réalise le moyen pratique de continuer le voyage-pari. Or, c'est la 25e fois qu'il a l'ingéniosité nécessaire, 25 fois que tu lui es redevable de 5000 dollars, soit 125000 dollars, soit 625000 francs de France. Comme il l'espérait, Jean sera à la fin du voyage assez riche, car les Français se trouvent riches avec un million, assez riche donc pour rentrer dans sa patrie et se réunir à sa famille. Or toi, Jaspers, tu resteras dans ta solitude et dans la pensée que, pas une seule fois, ton imagination n'a fourni un procédé applicable quelconque. »

Et ce discours intérieur horripilait le multimillionnaire.

Il se sentait blessé, et dans sa vanité personnelle d'homme, et dans son orgueil de citoyen américain.

L'Amérique est le premier des pays et l'Américain le premier des hommes, n'est-ce pas ?

Alors jugez de l'opprobre, quand un Américain est amené à constater qu'un gentleman des vieux pays d'Europe lui est supérieur à tous égards !

Si préoccupé était-il par ces impressions désagréables qu'il se laissait conduire par Jean Terrade, traver-

sait des jardins, ouvrait des portillons, franchissait même des palissades, ou des petits murs à hauteur d'appui.

Soudain il se figea en une immobilité stupéfaite.

Terrade venait de prononcer :

— Vous avez votre revolver?

— Naturellement.

— Alors préparez-vous à vous en servir.

Jaspers adressa à son interlocuteur un regard effaré.

— Vous voulez que je tire sur quelqu'un?

Jean eut un éclat de rire joyeux.

— Non, non; pas tirer. Je ne souhaite pas la mort des braves officiers japonais.

— Vous dites?

— Qu'il suffira de les étourdir assez pour les pouvoir ligoter et bâillonner.

— Ah ça! Jean, vous devenez tout à fait insane.

— Apprêtez votre revolver, Jaspers, et aussi vos 5000 dollars.

Devant les deux voyageurs se dressait une façade latérale du logis Si-Kou.

Flack le reconnut de suite.

A travers les résidences voisines, son secrétaire l'avait entraîné jusque-là.

Mais à présent que prétendait-il lui faire accomplir? Pourquoi cette histoire de revolver, d'officiers à étourdir, à ligoter?

Il se tourna vers son compagnon avec l'intention de l'interroger, mais celui-ci appuya l'index sur ses lèvres et, sans plus d'explication, se glissa dans une porte de cave ouverte en face de lui.

C'était une de ces ouvertures basses, par lesquelles les marchands de boissons descendent en cave les liquides : vins, bières ou autres, chargés de désaltérer l'humanité.

Pour ne pas rester seul en arrière, Flack se précipita dans les traces de son secrétaire.

Quelques marches de pierre hautes et raides furent descendues. Elles finissaient dans un caveau bas, au sol asphalté.

Une porte simplement poussée s'ouvrit devant Jean Terrade.

Elle accédait sur un corridor sombre, dans lequel des soupiraux étroits ménagés de distance en distance versaient une lumière parcimonieuse, à peine suffisante pour que l'on pût se diriger.

Un nouvel escalier se présenta sous les pas des deux compagnons. De toute évidence celui-ci remontait à la surface du sol.

– En haut, murmura Terrade d'une voix légère comme un souffle, nous nous trouverons à l'intérieur de la maison.

– *All right.*

– Les officiers passagers y sont seuls. Il s'agit de les surprendre, d'éviter tout bruit de lutte pouvant attirer l'attention du dehors.

– A quelle occasion cette lutte ?

L'interrogation de Jaspers produisit sur son secrétaire un effet dont le multimillionnaire demeura abasourdi.

Jean haussa les épaules avec rage puis, empoignant nerveusement le bras de son interlocuteur :

– Nous allons prendre leur place dans l'hydravion.

– On ne nous le permettra pas.

– Eh ! personne ne le soupçonnera. Nous aurons le bonnet, les lunettes, la peau de bique. Sous cet accoutrement, tous les individus se ressemblent; on ne saurait distinguer deux civils d'Europe et d'Amérique de deux militaires nippons.

– Sapristi. Je n'aurais pas songé à cette vérité délectable.

Dans son enthousiasme, Flack s'appliqua sur la tête deux coups de poing qui eussent défoncé une boîte crânienne moins résistante.

– Chut !

Dans un sifflement léger passe la recommandation de silence.

C'est Terrade qui la fait entendre en ouvrant lentement, avec mille précautions, la porte intérieure de la cave, permettant de prendre pied dans le vestibule du logis.

Personne n'est en vue.

Mais un bruit de voix parvient aux oreilles des visiteurs.

Les officiers sont dans une salle donnant sur le vestibule.

Ils causent avec l'abandon de gens qui se croient bien seuls.

— Regarde, clame l'un d'eux, le fanion rouge s'agite près du hangar.

— C'est vrai.

— Alors, en tenue d'aéro et en route. C'est le signal. Oki nous a recommandé de nous hâter à l'appel du fanion.

Des exclamations stupéfaites interrompent les officiers.

Deux hommes qu'ils ne connaissent pas ont bondi dans la salle comme des furieux. Puis deux coups sourds retentissent sur la tête des Japonais, lesquels s'effondrent.

Flack et Jean ne s'occupent pas des victimes que momentanément ils ont mises hors de combat.

En hâte, ils revêtent toque de laine, lunettes, pelisse longue.

Ils courent à la porte accédant au jardin, parcourent en trombe les allées sinueuses, renversant au passage quelques-unes des plantes dont les horticulteurs japonais sont si fiers.

Le jardin se termine par une avenue de deux ou trois mètres de large, qui s'allonge entre des clôtures à jour et va aboutir au hangar de l'hydravion militaire, sur lequel flotte le pavillon blanc avec le soleil rouge.

En arrière du hangar, dans la façade tournée de leur côté, les voyageurs discernent le rectangle d'une ouverture découpée dans les planches formant la muraille.

Cette porte s'ouvre.

C'est un homme harnaché comme eux-mêmes qui paraît.

Aucun doute possible. Le nouveau venu est Mr Milne, le pilote.

Il fait signe de se presser.

On lui obéit.

Un instant plus tard, Mr Milne et les deux passagers improvisés sont rassemblés auprès de l'hydravion qui, en avant du hangar, flotte sur un lac en miniature ménagé au milieu de l'aérodrome.

Quelques minutes encore et tous trois ont pris place à bord. Mr Milne en avant à la direction, Jaspers et Jean, côte à côte, derrière lui.

Un coup de canon retentit.

Une sorte de crépitement suit.

L'hydravion plane sur l'eau avec une vitesse croissante, cesse de porter sur la nappe liquide et, suivant une diagonale allongée, s'élève dans le ciel.

Il y a bien à ce moment des remous dans la foule qui applaudit.

Terrade et son compagnon en comprennent la cause. Ceux dont ils ont pris la place sont sortis de leur évanouissement. Ils viennent d'arriver sur l'aérodrome. Ils crient l'agression dont ils ont été victimes; ils stupéfient ceux qui les entourent, personne ne pouvant deviner la cause de l'aventure.

CHAPITRE XX

LA COURSE

Qu'importe tout cela.

Entièrement absorbé par sa direction, le pilote Milne n'a rien vu.

Un coup d'œil aux appareils, et il murmure :

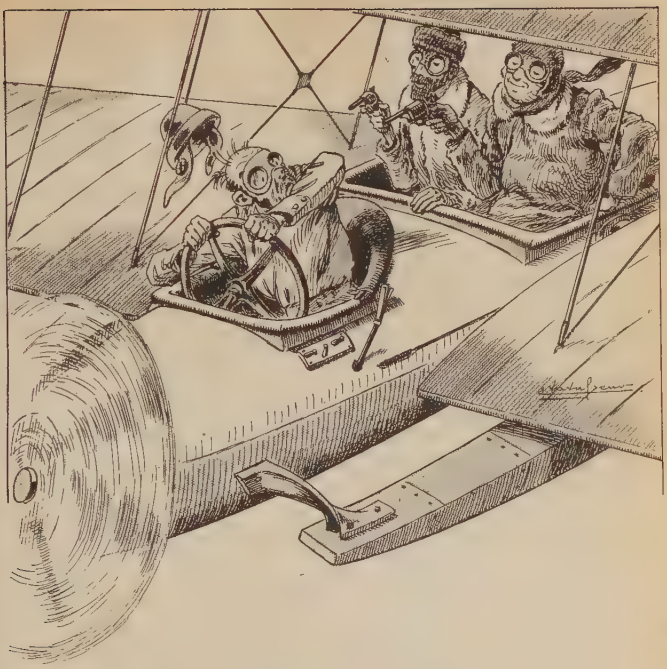
— 500 mètres... 800... 1 000... 1 500... Nous allons nous maintenir à cette hauteur très favorable.

Les passagers ne répondent pas. Ils craignent de se trahir en faisant entendre leur voix.

Mais ils regardent en bas.

Oh ! l'agglomération est déjà, à l'horizon, figurée par une buée grise. Le rivage a été dépassé.

L'hydravion plane au-dessus de l'Océan.



... M'OBLIGER À USER DU RÉVOLVER.

Et comme tous deux constatent la chose, Milne sans se retourner, annonce :

— Je gouverne droit sur Formose. Car, vous le savez, nous gagnerons Bangkok, au Siam, par Formose, Hainan, Saigon, Chantaboum.

Il expose le tracé du voyage d'expérience, élaboré d'accord avec le ministère de la Guerre japonais.

Soudain il s'arrête court, effaré, stupéfait.

L'un de ses passagers a prononcé d'un organe que le pilote ne reconnaît pas :

– Ce n'est pas cela du tout. Nous traversons le Pacifique, à destination de la République de l'Equateur.

Milne a un si brusque mouvement de surprise, que l'appareil marque une embardée.

Il le redresse aussitôt et proteste :

– Jamais de la vie...

Mais il ne continue pas. Un objet froid s'est appliqué sur son crâne et son interlocuteur inconnu reprend :

– Vous ne voudrez pas m'obliger à user du revolver. Au surplus, laissez-moi vous expliquer la situation. Vous verrez que vous pouvez à la fois effectuer votre expérience et gagner une fortune.

Milne est d'origine saxonne.

Le ton posé dont lui parle son passager l'influence favorablement. Et puis l'homme semble admettre que son expérience de durée s'accomplira. En outre, il a promis la fortune.

Il convient d'entendre sa proposition.

Aussi son organe ne contient aucune trace d'humeur lorsqu'il réplique :

– J'écoute, gentleman, avec le plus sérieux désir de pouvoir entrer en affaires avec vous.

– *All right !*

Quelques secondes le silence règne, troublé seulement par le sifflement léger de l'air déplacé par l'oiseau mécanique.

Puis Jean reprend la parole :

– Que souhaitiez-vous ? demeurer dix ou douze jours en voyage, avec escales facultatives dans les îles ou sur les flots.

– C'est là ce que j'avais promis à l'administration de la Guerre...

– Japonaise. Bien. Or, qu'importe le tracé du voyage ? Que vous prolongiez les côtes de Chine et Indochine, ou que vous traversiez le Pacifique, la démonstration a la même valeur...

Et comme le pilote esquissait un geste de protestation, le Français lui coupa la parole :

– Ne répondez pas. Vous alliez dire que vous deviez bénéficier du contrôle d'officiers japonais, tandis que maintenant... Très juste... aussi nous compenserons cela par un chèque...

– Un chèque ! répéta Milne.

– Au chiffre que vous fixerez vous-même et qui sera signé de Jaspers Flack...

– Le multimillionnaire de Port Jackson ?

– Lui-même; présentement à bord de votre avion avec votre serviteur.

Engagé sur ce ton, l'entretien ne pouvait que continuer cordialement.

Une demi-heure plus tard, Milne avait empoché un chèque énorme et il gouvernait vers l'est, c'est-à-dire dans la direction de la côte américaine.

La longue traversée du Pacifique commençait.

Elle dura des jours et des jours, monotone, coupée seulement par les incidents des repos à la surface de la mer ou bien sur des îlots perdus au milieu de l'immense étendue d'eau.

Et puis un matin, Milne prononça lentement ces mots qui imprimèrent aux battements du cœur de ses passagers une accélération soudaine :

– La terre américaine.

Quelques heures encore et l'hydravion atterrissait sur un plateau de montagne, secoué par les sursauts d'une éruption volcanique toute proche.

Sans vouloir séjourner en cet endroit, Milne déposa ses passagers à terre, et après des adieux rapides, l'appareil s'éleva de nouveau dans les airs.

. . . . . .

Pendant ce temps que devenaient Grace, Tip, Larker et leurs compagnons ?

En vue du canot automobile de Jaspers, l'hydroaéroplane s'était enlevé tel un grand oiseau, et avait fui à toute vitesse les rivages du Japon; rivages... trop hospitaliers, avait dit Larker en plaisantant.

Trop, certes, puisqu'il avait fallu déterminer une

catastrophe pour arracher Tip Linn à la prison où on le gardait.

Comme pour l'hydravion confisqué par Jean et Jaspers, les vols de l'engin alternent avec des repos à la surface des flots. Il y a maintenant cinq jours que, tantôt barque et tantôt aéroplane, le *Little Bird* flotte ou plane alternativement.

Et Tip Linn, Grace s'informant :

– Master Larker sait-il le point de direction ?

– Oui, certes, répond l'interpellé.

– Montrez-nous cela. Voulez-vous ?

– Volontiers. Nous rallions la côte occidentale de l'Amérique du Sud, exactement la République de l'Equateur, ou Ecuador.

– Et ensuite ?

– La vallée Del Ossuna, au milieu des sommets de la Cordillère des Andes.

Les jeunes gens s'inclinèrent.

– C'est bien là, en effet, le point qui m'a été indiqué durant ma courte captivité sous-marine.

Avec un soupir, Tip Linn reprit :

– J'ai une hâte folle d'arriver. Là me sera révélée la dernière lettre. Le voyage déprimant prendra fin.

– Fin, fin, rectifia Larker, vous oubliez qu'il faudra encore retourner à New York.

– Peuh ! cela n'est rien; quelques jours de mer jusqu'à San Francisco; ensuite le railway...

– Et une fois à New York, vous devez rechercher le banquier dépositaire de la fortune de Sir Wistle.

– Facile, il me semble.

– Peut-être pas autant que vous le supposez; les deux dernières lettres en effet doivent être réunies, non comme caractères, mais comme sons.

Grace se pencha tendrement sur l'épaule de Tip, auprès de qui elle se tenait ainsi qu'à l'ordinaire.

– Eh bien, si la recherche était trop malaisée, il vous serait loisible de renoncer à cette fortune désagréable qui nous a tant troublés depuis quelque temps.

Les yeux de Larker étincelèrent. Mais cet éclat eut

seulement la durée d'un éclair. Il reprit son calme souriant :

— Renoncer, à quoi bon? Vous connaissez la ville N. E. W. Y. O. R. K., et aussi la première consonance d'un nom patronymique comportant deux : S., ou Ess, ou Aiss; la seconde, à mon avis du moins, ne saurait compliquer beaucoup le problème... Nous posséderons deux sons; une recherche sérieuse dans le *New York's Notabilities* nous en révélera l'orthographe...

Il interrompit ses explications.

Tip ne l'écoutait plus; il s'était enfoncé dans une rêverie dont ses regards vagues, sa physionomie indifférente décelaient l'emprise aiguë.

— Ah ça, à quoi songez-vous donc? grommela le pilote du *Little Bird* avec une nuance de dépit.

Il prenait en même temps le rêveur par le bras et le secouait doucement.

Le jeune homme, brusquement ramené à la réalité, s'excusa, puis très lentement :

— Croiriez-vous que ce n'est pas le trésor en lui-même qui m'intéresse?

— Pourtant une fortune n'est point à dédaigner, surtout une fortune qui s'annonce comme tout à fait importante.

— Sans doute; toutefois ce que j'espère et souhaite surtout, c'est...

— C'est? Achevez, je vous prie...

— C'est l'éclaircissement du mystère qui pèse sur moi. Pourquoi ma mère et moi avons-nous été séparés de mon père? Pourquoi ces précautions extraordinaires prises pour que le secret de la cachette fût sûrement gardé et révélé à moi seulement?

Et comme Larker esquissait un vague sourire, ponctué par un geste d'insouciance, le jeune Américain reprit avec une animation croissante :

— Je comprends que cela vous surprenne. A votre avis, à celui du plus grand nombre, l'or me devrait suffire. Eh bien, non, jugez-moi insensé si cela vous plaît, mais mon désir va uniquement à la connaissance du secret. Quels furent les hommes consentant à vivre captifs, jusqu'au jour où je viendrais leur demander la

parcelle du mystère confiée à leur dévouement? Et ces Caramar, ces bandits étranges? Je dis bandits sans avoir la certitude absolue qu'ils le sont...

Il étreignit son crâne à deux mains en un grand geste d'impuissance tragique :

– Voilà surtout ce que je brûle de connaître, car mon ignorance de la vérité me torture.

Grace avait saisi les mains de son compagnon; de sa voix la plus tendre, elle murmura :

– Je vous comprends, Tip, je vous comprends, et je pense comme vous.

Les fiancés se considérèrent tendrement, heureux de se sentir en communion d'idées. Personne ne remarqua le regard indéfinissable dont Larker les enveloppait, l'expression d'ironie qui passa fugitive sur le visage du pilote.

Au surplus, le maître du *Little Bird* reprit aussitôt son apparence habituelle et prononça d'un ton affectueux :

– De toutes les questions posées par votre curiosité, une au moins me paraît pouvoir être résolue à l'instant même.

– De laquelle parlez-vous?

– De celle qui a trait au dévouement des gardiens des lettres.

– Quoi, vous sauriez la cause de leur abnégation!

L'aviateur secoua la tête, puis appuyant sur les mots, comme pour leur donner plus de relief :

– Non, je ne *sais* pas; mais je *crois* qu'entre leurs actes et les miens il existe une similitude de causes.

– Je ne saisis pas.

– C'est simple, pourtant. Une conversation, surprise dans un bar de La Nouvelle-Orléans, m'a lancé à votre poursuite...

– Une conversation surprise?

– Eh oui; un ivrogne, affilié sans doute aux Caramar, contait à un camarade votre embarquement sur un submersible portugais, qui vous conduisait en Albanie. Les gaillards riaient, estimant que vous deviez être prodigieusement surpris de l'aventure.

– Ah! certes, ils avaient bien raison.

UN IVROGNE CONTAIT À UN CAMARADE VOTRE EMBARQUEMENT.

– Evidemment. Mais vous vous égarez. Je désire en ce moment que vous soyez frappé par ce fait que, sur une simple causerie d'ivrogne, moi, qui venais à peine d'effectuer les expériences concluantes de mon *Little Bird*, je me sois lancé sur vos traces, traversant l'Atlantique, une large part de la Méditerranée, et, vos amis délivrés, en sûreté à mon bord, que j'aie repris mon vol pour vous joindre vous-même sur la côte de l'Empire

du Soleil Levant, à votre sortie de la prison sous-marine.

D'un geste instinctif les mains de Tip se tendirent vers son libérateur.

Celui-ci les serra en souriant :

— Vous êtes reconnaissant; j'en suis profondément touché. Cependant j'ai le devoir strict de vous dire que je ne mérite pas votre sentiment. En agissant, je n'ai accompli moi-même qu'un acte de gratitude.

— Vous... de gratitude? Qu'entendez-vous par ces paroles? De gratitude envers qui, pourquoi?

— A l'égard du banquier Wistle, votre père, parce qu'il m'avait sauvé du désespoir.

— Vous l'avez connu?

— Jugez-en. Pauvre inventeur, j'avais conçu les plans de l'appareil qui nous emporte à cette heure. J'étais impuissant par mes propres moyens à le réaliser. Pauvre, je le répète, il me fallut chercher les fonds nécessaires auprès de capitalistes, et je connus l'odieux calvaire de l'inventeur. Les uns me raillaient; d'autres, plus cruels peut-être, s'intéressaient à mon œuvre, ils se déclaraient prêts à la subventionner, mais à la condition que l'engin prendrait leur nom, que moi, le créateur, je disparaîtrais, je demeurerais ignoré à jamais.

— Les misérables, gronda Tip en serrant les poings.

Larker haussa philosophiquement ses larges épaules.

— C'est là le sort habituel des inventeurs sans fortune. Aussi jugez de ma stupeur, de mon allégresse, du cantique d'actions de grâce montant à mes lèvres, le jour où, désespéré, à bout de forces, saturé de la lutte, appelant la mort libératrice, un homme pénétra chez moi et me dit ces simples paroles :

— Vous êtes un ingénieur de grand avenir. Je commandite votre hydroaéroplane. Passez chez moi ce soir. Je vous remettrai cent mille dollars.

» Cet homme, Master Tip Linn, c'était le banquier Wistle, votre père.

Les yeux humides, le jeune homme voulut parler.

Larker ne lui en laissa pas le temps.

— Je paie au fils la dette de reconnaissance contractée envers le père. Jamais ce bienfaiteur original ne

reparut, ne vint me demander compte de l'argent mis à ma disposition. J'appris sa mort, la disparition des siens, l'évanouissement inexplicable de sa fortune, et je continuai mes travaux, mes expériences, mes recherches, mes perfectionnements.

» Sans doute, le destin m'avait désigné pour la tâche que j'accomplis à cette heure, car mon appareil se trouva à point au moment même où il allait devoir se porter à votre secours.

D'un geste il coupa l'élan qui portait son interlocuteur vers lui, et la voix changée, redevenue indifférente :

— Par comparaison, j'imagine que chacun des gardiens des lettres avait une grande obligation à votre père. Ils se firent prisonniers pour sauvegarder la fortune de celui à qui ils devaient tout, pour la conserver à l'enfant de l'homme de bien qui avait réussi à conquérir toute leur affection, tout leur cœur.

— Mais réfléchissez donc, Monsieur Larker, que consentir à vivre prisonniers... Prisonniers, cela dépasse les dévouements antiques dont les Romains et les Grecs nous ont laissé la relation.

— Peuh, plaisanta dédaigneusement l'interpellé; prisonnier, la belle affaire! croyez-vous que je ne l'étais pas autant qu'eux dans mon atelier? Captif d'une idée, mais on est plus complètement muré que dans un cachot.

L'appareil filait, dominant le Pacifique d'environ 1500 mètres, hauteur moyenne que le pilote semblait avoir adoptée.

Au-dessous de lui, l'océan se développait vaste, nivelé. Vu de cette hauteur, plus aucun mouvement des vagues n'était perceptible. Seules, pour un œil averti, les colorations diverses indiquaient la course des houles.

On eût cru voir une immense tablette verte, ornée d'une marqueterie de nuances variées, lesquelles allaient de l'émeraude clair au vert de Prusse presque noir.

Mais ce n'était point la masse liquide ni son aspect curieux qui préoccupaient Larker en cet instant.

Brusquement il avait cessé de parler.

Ses regards s'étaient rivés sur l'est avec une fixité inquiétante.

Ses sourcils froncés, la contraction de ses traits exprimaient une anxiété soudaine si grande, que, en dépit de leurs propres pensées, les fiancés ne purent faire autrement que le remarquer.

Quoi donc troublait ainsi le pilote du *Little Bird*, si calme, si maître de lui à l'ordinaire ?

Suivant la direction de ses regards, ses passagers n'aperçurent rien, ou du moins crurent ne rien apercevoir.

Rien... En effet, comment s'inquiéter de points noirs lointains se déplaçant dans le ciel, et en quoi l'on devinait des oiseaux ?

Evidemment ces voyageurs de l'air ne pouvaient aucunement justifier l'anxiété assombrissant le visage bronzé du pilote.

Larker se dressa brusquement, les mains cramponnées au volant de direction, et la voix faussée, l'accent rauque :

– Master Ardann, Clodius, Félix, Tip, prenez les carabines dans le coffre 3, et aussi les cartouches, je vous prie.

– Contre quoi ? se récrièrent les passagers d'une seule voix.

– Contre les plus dangereux adversaires que les aéroplanes puissent rencontrer dans ces régions.

– De quels adversaires s'agit-il donc ?

– Des albatros !

Les assistants demeurèrent muets de surprise. Et cependant Larker disait vrai; les albatros, ces puissants oiseaux qui passent d'île en île, effectuant des parcours de deux mille kilomètres au-dessus des eaux, ressentent à l'égard de l'aéroplane une haine instinctive, comparable à celle que manifestent certains chiens à l'endroit des bicyclettes, tandems, motocyclettes ou autres appareils mécaniques.

Et l'étrange est que, alors que les albatros de l'Atlantique ne montrent aucune humeur agressive, ceux qui fréquentent les parages du Pacifique attaquent désespé-

rément les appareils volants. Pourquoi le calme d'une part, la colère furieuse d'autre part ? Mystère, mais les faits sont probants.

Plusieurs accidents graves, provoqués par les grands volateurs dont il s'agit, dans l'ouest des Etats-Unis et au Chili, ont démontré de façon péremptoire l'exactitude de l'assertion de Larker.

Sa figure énergique avait revêtu des tons de cire, ses yeux au regard si assuré à l'ordinaire semblaient embués par un brouillard.

Et, en dépit de ses paroles d'avertissement, ses passagers s'étonnaient de cette intense émotion, dont ils ne comprenaient qu'imparfaitement la cause.

Néanmoins, ils ne résistèrent pas à son appel aux armes.

En un instant, chacun tint en main l'un des fusils à répétition, faisant partie de l'armement de l'hydroaéroplane.

Mais les armes au poing, les yeux fixés au loin sur le nuage d'oiseaux qui s'approchait rapidement, Félix ne put s'empêcher de murmurer, avec l'accent inimitable de sa butte natale :

— Après tout, des oiseaux, ça ne saurait nous faire grand mal.

La réflexion semblait si juste, que les compagnons du jeune Parisien répondirent à la remarque ironique par un sourire discret.

De telle sorte que le Montmartrois, encouragé, se laissa aller complètement à sa verve gouailleuse.

— Des albatros, ce n'est en somme que de gros moineaux, n'est-ce pas ? On n'a qu'à les baptiser « mauviettes » et l'on possède un plat de choix.

Larker n'entendait pas, tout à l'observation de la bande d'oiseaux dont les silhouettes se précisaient de minute en minute.

Une inquiétude violente contractait les traits énergiques de cet homme, figé en une immobilité de statue.

Maintenant, on pouvait se rendre compte du nombre des oiseaux.

La troupe devait compter plusieurs centaines d'individus.

Si l'on songe que l'envergure de ces grands volatiles de l'Océan atteint quatre mètres et plus, on comprendra le péril pour un aéroplane d'être abordé par un vol d'oiseaux de cette taille.

Leur vitesse de translation elle-même est effrayante.

L'albatros est le plus rapide des oiseaux voyageurs.

Certains affirment qu'il franchit normalement plus de 200 kilomètres à l'heure. Il semble établi du reste que, lorsqu'il attaque un ennemi dans l'excitation de la colère, ou quand il fuit en proie à la terreur, il dépasse encore cette allure fantastique.

Brusquement, le *Little Bird* se pencha en avant, glissant sur les couches atmosphériques, suivant un plan incliné devant l'amener en contact avec la surface de l'Océan.

Surpris par cette manœuvre inattendue, tous les passagers se tournèrent vers Larker.

— Pourquoi cette descente vers la mer ?

Il se borna à désigner de la main le groupe des assaillants ailés, tout proches maintenant.

Les oiseaux arrivaient sur l'appareil. Le coup de volant du pilote avait esquivé leur premier choc.

— Hourra, prononça Ardann, ravi de la précision et de l'à-propos de la manœuvre.

— Commencez le feu.

L'ordre de Larker résonnait encore, dans le fracas assourdissant des milliers d'ailes battant l'air, que des détonations pressées crépitèrent.

Les passagers de l'hydroaéroplane engageaient la lutte.

Elle devait être longue, pénible, impressionnante. Félix et ses compagnons allaient comprendre la réalité du danger dont ils s'étaient moqués.

Trompés par la brusque évolution de l'engin, les albatros, emportés par leur élan, l'avaient dépassé, et Larker, décrivant une courbe savante, remontait vers le zénith.

Cette fois, il parvint à dominer la troupe des oiseaux, lesquels exprimaient leur colère par des cris aigus.

Cependant la fusillade crépitait de plus belle, tous tiraient sans trêve, sans répit.

Des paquets de plumes tourbillonnaient dans l'air. Parfois des grands corps interrompaient brusquement leur mouvement plané, pour tomber, selon une perpendiculaire rigide, dans les flots glauques, dont le murmure assourdi parvenait jusqu'à l'ouïe des aéronautes.

D'autres assaillants, tués sur le coup, demeuraient les ailes étendues, raidies par la mort, et lentement descendaient vers l'abîme avec l'apparence de la vie.

Mais dix, vingt victimes abattues ne pouvaient suffire à briser l'élan de la gent emplumée.

Les vides se comblaient instantanément.

De nouveaux adversaires arrivaient à tire-d'aile de tous les points de l'horizon.

Le danger terrible se précisait de plus en plus pour les passagers de Larker.

Oh ! ils ne riaient plus à présent; une amertume leur montait aux lèvres au souvenir de leurs plaisanteries. Ils avaient péché par ignorance et ils en avaient honte.

Pâles, eux aussi, les doigts crispés sur leurs carabines, ils tiraient, tiraient sans relâche, avec des mouvements raides, automatiques, épuisant les cartouches du magasin, rechargeant aussitôt pour reprendre le feu endiablé.

Les canons s'échauffaient, commençaient à brûler les doigts.

Et toujours les albatros, exaspérés davantage à chaque instant, revenaient à l'assaut de cet appareil que, dans leur jugement embryonnaire, ils considéraient sans doute comme un rival à la maîtrise des hauteurs, maîtrise que, sans conteste, leur race avait possédée depuis les siècles les plus reculés.

Larker répétait sans cesse sa manœuvre de bascule : descente en plan incliné, montée succédant à la descente.

Jusqu'à ce moment il avait pu éviter l'atteinte des albatros, tantôt en dessus, tantôt en dessous du nuage bruyant des volatiles.

Mais il devenait évident qu'à une minute donnée le choc se produirait.

Le seul moyen pratique de l'éviter eût été de s'y dérober par la fuite.

Seulement pour fuir, il eût été nécessaire que l'appareil se déplaçât plus rapidement que ses adversaires! Or, tous étaient bien obligés de reconnaître que les albatros possédaient une supériorité marquée.

Dès lors, un seul espoir, bien faible à la vérité, restait à l'équipage du *Little Bird*.

Les oiseaux se fatigueraient, alors que l'appareil ne ressentirait pas la lassitude. Il fallait donc tenter de prolonger la lutte, jusqu'au moment où les assaillants renonceraient à la poursuite.

Miss Grace exprima cette pensée consolante de sa douce voix.

Le silence fut la seule réponse de ses compagnons.

Il était éloquent ce silence, et il disait l'incrédulité de tous.

Comment, en effet, escompter la fatigue d'organismes capables d'effectuer des vols les entraînant à 3000 kilomètres des côtes; d'êtres animés dont presque toute l'existence se passe au plus haut des airs? Les altitudes, semble-t-il, sont leur élément, comme l'eau est celui des poissons.

Certains naturalistes ne vont-ils même pas jusqu'à prétendre que l'albatros dort en planant.

En phrases hachées, coupées par les détonations, ces explications s'échangeaient, réduisant l'espérance. Ce qu'il en restait encore devait bientôt s'évanouir.

Tout à coup, les oiseaux parurent comprendre la tactique de l'hydroaéroplane.

Ils se divisèrent en deux groupes, dont l'un demeura à la hauteur de l'appareil, tandis que l'autre, à grands coups d'aile, s'élevait à quelques centaines de mètres plus haut.

Une exclamation rageuse jaillit des lèvres de Larker.

— Ces damnées volailles nous bloquent. Impossible de leur échapper.

Mais, se ravisant soudain :

— Si, peut-être, siffla-t-il entre ses dents.

Les passagers l'interrogèrent du regard; en vain, le pilote ne s'occupait plus d'eux.

Il s'absorbait dans la manœuvre de l'appareil, semblant avoir oublié leur présence à son bord. Au reste, il

leur fut aisé de comprendre de suite sa nouvelle tactique.

Le *Little Bird* redressa son avant, dépassa le groupe inférieur des oiseaux, puis reprenant sa marche horizontale à toute vitesse, il tenta de passer entre les deux fractions de l'armée emplumée.

Son moteur ronflait, l'hélice tournait avec une rapidité vertigineuse.

L'engin filait ainsi qu'une flèche, et le vent cinglait le visage des voyageurs.

— Hip ! hip ! hurrah ! nous passons !

— Oui, oui, voyez nos adversaires; ils sont surpris de la manœuvre.

Ces remarques furent proférées par des voix haletantes.

— Enfoncés les albatros ! lança le Parisien Félix.

C'était vrai. Glissant entre les deux haies d'oiseaux, le *Little Bird* les dépassait. Un instant encore, et Larker commençait une ascension hardie, qui pouvait délivrer l'aéroplane de la poursuite des grands oiseaux acharnés contre lui.

— Les albatros ont des ailes puissantes, disait-il; aucun autre habitant de l'air ne saurait leur enlever les records de durée et de distance; mais si endurants, si habiles qu'ils soient, ils ne s'élèvent guère au-dessus de 2000 à 3000 mètres.

— Vraiment ?

— Sans doute. L'air, à cette hauteur, se raréfie déjà; d'où, pour l'oiseau, un effort plus grand pour se soutenir; surcroît de fatigue, par conséquent...

Grace et ses compagnons étaient suspendus aux lèvres du pilote.

— Eh ! que nous importe cela, murmura la jeune fille; vous n'avez pas l'intention de nous conduire à ces hauteurs vertigineuses ?

Larker affirma du geste, de la voix :

— Pardonnez-moi, Miss, c'est précisément ce qui nous délivrera de ces enragées bêtes.

— Quoi, nous monterions ?

— A 3000, à 4000 mètres, s'il le faut. J'hésitais tout à l'heure...

– A cause du danger, prononça Mistress Lookely d'une voix tremblante.

Son interlocuteur sourit :

– Non, non, ne le pensez pas. Planer à 200 mètres ou à 5000 ne présente pas une différence appréciable de péril. De 200 mètres, dix fois la hauteur d'une maison de six étages, la chute est mortelle comme de 5000.

– Alors ?

– J'hésitais en raison même de l'objection que vous venez de faire. Je la prévoyais de votre part. Elle naît chez quiconque n'est point un habitué de l'aviation.

Ses mains se crispèrent sur le volant de direction.

Il leva les yeux sur la foule des albatros dominant encore l'appareil.

– Cent mètres à parcourir et nous monterons, s'écria-t-il...

Mais il ne continua pas.

Une pâleur subite s'étendit sur son visage crispé en une contraction douloureuse.

Tous furent impressionnés par ce changement d'expression.

– Qu'y a-t-il encore ?

C'était Tip qui rugissait cette interrogation.

– Il y a que les vilaines bêtes semblent avoir entendu nos paroles.

– Vous ne le croyez pas ?

– Je me proposais de monter, les albatros se sont décidés plus vite que moi; ils se laissent tomber sur nous.

Les volants d'accélération claquèrent sous les doigts impatients du pilote.

Le bourdonnement du moteur s'accentua encore.

Larker faisait donner à son appareil tout ce qu'il était capable de supporter.

En une masse serrée, les albatros tombaient perpendiculairement sur l'hydroaéroplane.

S'ils l'atteignaient, si le *Little Bird* ne réussissait pas à esquiver le choc, ils l'entraîneraient sous leur masse, et le précipiteraient dans les flots que les passagers éperdus considéraient maintenant avec épouvante.

Le danger surhumain leur apparaissait avec une terrifiante netteté.

Que dura le silence terrifié, l'anxieuse indécision ?

Personne n'était en état de mesurer ces secondes d'agonie morale.

Tout à coup, l'organe de Tip secoua les passagers d'un tressaillement.

Chez tous, la circulation, un instant arrêtée, reprit, normale, précipitant le torrent sanguin dans les artères, ramenant aux joues les couleurs de la vie.

Le jeune homme avait crié :

— Nous les dépassons ! Nous les dépassons !

Il avait bien vu; le vol d'albatros descendait toujours, mais il était facile de voir qu'il rencontrerait la ligne suivie par le *Little Bird* en arrière de l'engin.

— Sauvés ! sauvés !

Les syllabes résonnent, dites par tous.

Elles sont les seules qui montent aux lèvres à cette heure.

Elles ont jailli trop tôt, hélas !

Des cris étranglés leur succèdent.

Les visages deviennent livides, les yeux hagards. Sur les fronts perlent des gouttes de sueur.

CHAPITRE XXI

TOUJOURS LES ALBATROS

Un albatros énorme, un adulte, dans la plénitude de son développement, que les passagers n'ont pas aperçu arrivant à tire-d'aile du fond de l'horizon, se présente de front, barrant la route à l'aéroplane.

Le choc va se produire fatalement. Rien au monde ne saurait l'empêcher.

Les deux oiseaux, l'un animé, l'autre mécanique, marchant en sens contraire à la vitesse de trains rapi-

des, se rencontreront... et alors, alors... Personne n'ose songer aux résultats de la catastrophe.

Quelles avaries vont se produire ? Quels organes de l'hydroaéroplane seront faussés, brisés, hors d'usage ?

Mais les faits se précipitent, empêchant de ratiociner longuement, de s'abandonner à la terreur enclose en la terrible situation.

Un dernier battement des ailes puissantes de l'albatros le porte sur le *Little Bird*. Grace, Patricka ne peuvent retenir un cri d'épouvante. Le choc redouté se produit. Et ce choc amène une surprise chez tous. Une surprise ! Car il a semblé relativement léger.

L'engin mécanique a eu raison de son adversaire vivant, cela sans grande peine, il convient de le reconnaître.

La vie a été vaincue par la machinerie. La chose inerte a broyé l'être doué d'instinct. L'oiseau de la nature a été supprimé par l'oiseau artificiel.

Le bréchet défoncé, les ailes brisées, l'albatros tournoie maintenant dans le vide. Dans un moment il va s'abîmer dans les flots, parmi les sillons mobiles des houles frangées d'écume.

Une clameur de triomphe jaillit de toutes les lèvres.

Les passagers ont l'impression qu'ils sont sauvés.

Mais leur cri d'allégresse s'achève par un gémissement d'angoisse, trop justifié hélas !

Larker a jeté cet avertissement :

— Attention ! Immobilité absolue. L'hélice est faussée. J'essaie de descendre en vol plané jusqu'à la surface de l'eau.

Tous se regardent, stupéfaits.

L'hélice faussée !

Le propulseur réduit à l'impuissance, un doute affreux pénètre dans la pensée des passagers. La vitesse acquise permettra-t-elle au pilote de rester maître de l'appareil ?

Et la vision horrible de la chute de l'oiseau, entrevue tout à l'heure, se renouvellera-t-elle pour le *Little Bird* et son équipage ? Tip Linn a saisi Grace. Il la serre contre sa poitrine. On comprend qu'il se dit :

« Si c'est la mort, je veux que nos deux âmes restent enlacées dans l'infini. »

Ardann et Patricka échangent des regards mouillés de larmes.

Mais la recommandation du pilote a été religieusement observée.

Tous se sont figés dans une attitude effarée. On les devine éperdus, hors d'eux-mêmes, mais ils demeurent sans mouvement.

L'allumage coupé, l'appareil piloté par Larker s'était incliné de quelques degrés au-dessous du plan horizontal, et maintenant il s'enfonçait en diagonale dans l'abîme aérien. Or, le mouvement avait fort bien débuté. Mais chacun se demandait à part soi :

« L'hydroaéroplane tiendra-t-il sa ligne jusqu'à la surface de l'Océan ? »

Ou bien, sa vitesse acquise, incessamment réduite, sera-t-elle insuffisante pour le conduire au liquide point d'appui ?

Dans le premier cas, c'était le salut; dans le second, la mort, l'écrasement.

Aussi, très pâles, chacun frissonnant pour ses compagnons chers, les passagers demeuraient sans mouvement, telles des statues vivantes, les yeux exorbités, rivés avec une fixité ardente sur le plateau glauque de l'océan borné par le cercle de l'horizon lointain, ligne intangible qui leur apparaissait à cette heure comme une barrière les séparant du reste du monde.

La surface verte semblait monter vers l'appareil avec une rapidité déconcertante. Elle se « précipitait » à sa rencontre, si l'on peut s'exprimer ainsi.

L'illusion d'optique, incessante en aéroplane, donnait à croire, avec une netteté troublante, que le *Little Bird* restait en place, alors que la nappe d'eau, comme *refoulée* par une pompe gigantesque, se hissait vers lui.

Du coup, tous avaient oublié les albatros.

Un péril avait effacé l'autre sur l'écran sensible des esprits; les angoisses ne s'additionnent pas, heureusement pour la faiblesse humaine; elles se superposent seulement, la plus récente effaçant les plus anciennes.

Du reste, il s'était produit un changement complet parmi les redoutables oiseaux.

La soudaine descente en vol plané de l'engin, surprenant les ennemis emplumés à l'instant précis où ils commençaient leur mouvement contre le *Little Bird*, avait permis à l'appareil d'éviter l'aplatissement entre les deux troupes, dont, on s'en souvient, l'une dominait l'hydroaéroplane, tandis que l'autre se maintenait entre lui et la surface de la mer.

Le peloton supérieur s'était laissé tomber avec rapidité, démontrant que le pilote avait pleinement compris le but des mouvements des assaillants.

La dérobade du *Little Bird* avait fait que, manquant leur but, ils étaient venus s'abattre avec violence au beau milieu du peloton inférieur. Celui-ci n'attendait pas ce choc formidable.

De là une bousculade aérienne inattendue, un fouillis de plumes, d'ailes, de pattes, des cris aigus, un heurt formidable, dont les acteurs volants souffrent cruellement.

Des blessés culbutèrent dans le vide, avec des piaillements aigus qui déchiraient les oreilles.

Cela dura quelques minutes à peine.

Mais quand l'ordre se fut rétabli, que l'équilibre des grands oiseaux, un instant compromis, fut réalisé de nouveau, l'aéroplane glissait rapidement vers la mer, bien au-dessous des albatros.

Des cris furieux annoncèrent la déconvenue des assaillants, lorsqu'ils constatèrent la position de l'engin ennemi.

Puis d'un commun accord, sur quelques appels brefs, ils foncèrent de nouveau à la poursuite de l'appareil détesté.

— Oh ! M'sieur Larker ?... clama à cet instant le petit Félix.

— Oui ? fit l'interpellé en se tournant vers le boy montmartrois.

— Les « gros animaux » nous donnent la chasse tout simplement.

— Cela n'a aucune importance, maintenant, et ne saurait plus nous émouvoir.

– Ah bah!

Le visage du gamin exprima l'ahurissement le plus complet.

Sur les traits des autres passagers se peignit un étonnement au moins égal.

La remarque de Félix avait ramené leur attention sur les albatros, et tous approuvèrent le jeune homme lorsqu'il reprit :

– Ils ne nous rattraperont pas, voulez-vous dire, M'sieu Larker?

– Justement.

– Bon! je pense comme vous. Tant que nous descendrons, nous filerons plus vite qu'eux. Seulement, on ne descendra pas toujours, et une fois en flotteur à la surface de l'eau...

– Ils ne songeront plus du tout à nous attaquer, riposta sèchement le pilote. Nous causerons plus tard... Laissez-moi tout à la manœuvre.

Que voulait-il faire entendre par cette incompréhensible affirmation?

Pourquoi les farouches gardiens de l'air ne songeraient-ils plus à attaquer le *Little Bird*?

Pourquoi cesseraient-ils leur assaut furieux contre l'hydroaéroplane, parce qu'il flotterait sur l'eau, au lieu de planer dans l'air?

Ces questions prenaient pour les voyageurs une allure de charade, dont le mot leur échappait.

Si bien que, mordus par la curiosité, les passagers du *Little Bird* suivaient avec une impatience croissante les progrès de la descente de l'appareil.

Celui-ci arriva à cent mètres des flots, à quatre-vingts, à cinquante, à trente, à vingt.

La crainte de la chute n'existait plus.

On atteindrait sans encombre le niveau de l'océan, ceci était évident à présent.

Mais une fois là, que se passerait-il?

Quel prodige métamorphoserait les oiseaux enragés en pacifiques et inoffensifs volatiles?

Tip et Ardann, rassurés maintenant sur le sort commun, piétinaient d'impatience.

Mais l'appareil arrive en contact avec la vague.

Une légère, très légère secousse avertit l'équipage que l'aéroplane repose sur l'élément liquide.

L'oiseau créé par l'homme redevient bateau.

Tous saluent d'un soupir de soulagement la constatation rassurante.

Le *Little Bird* a atteint la mer. Il flotte sur les houles longues du Pacifique, en vue d'un îlot rocheux, dont les falaises escarpées encerclent une sorte de lac intérieur.

Mais des déclics métalliques ramènent leurs regards du paysage à l'hydroaéroplane qui les porte.

Larker s'empresse.

Il manœuvre les manettes qui commandent les plans sustenteurs.

Aussitôt, le plan supérieur, les plans latéraux, le plan de plongée se plissent, rendant à l'engin la première forme sous laquelle il est apparu aux voyageurs dans le port de Valona : celle du canot automobile.

A peine le pilote a-t-il achevé qu'un fracas assourdissant résonne. Les passagers lèvent les yeux. Leurs terreurs se ravivent. Le danger, un instant oublié, reparaît.

L'armée des albatros arrive.

Ils vont faire chavirer l'embarcation sous leur masse serrée, cela ne semble pouvoir être mis en doute.

Les compagnons de Larker se tournent de son côté. Instinctivement, ils cherchent, auprès de lui, une parole rassurante.

Et ils restent saisis, tant l'attitude du pilote est paisible, sereine, exempte d'anxiété.

Larker, tranquillement assis à la banquette de direction, regarde en souriant le tourbillon ailé qui descend.

Et des clameurs stupéfaites se croisent :

— Master Larker !

— Nous allons être culbutés...

— Ecrasés !

— Noyés !

L'interpellé secoue la tête. Il nie l'évidence. Ah ça ! perd-il la raison ?

Soudain, toutes les lèvres laissent jaillir une exclamation stupéfaite.

Les oiseaux ont brusquement rompu leur mouve-

ment; leur troupe serrée se disloque; on les voit voler dans tous les sens, leurs grandes ailes souples battant paresseusement l'air. Tout à l'heure crispés par l'attaque, ils ont l'air d'avoir subi une détente. Plus de colère, plus de cris. Tout au plus ils semblent chercher.

Chercher quoi?

Des appels, des sifflements s'échangent entre eux.

Véritablement on croirait qu'ils s'interrogent, qu'ils se demandent non sans une surprise visible :

« Où est donc l'objet que nous cherchons? »

Certains viennent se poser à la surface de l'eau. Ils nagent autour de l'embarcation, qu'ils considèrent avec une attention que l'on pourrait qualifier de bienveillante.

Durant vingt minutes, une demi-heure peut-être, les gigantesques palmipèdes se livrent à ces exercices totalement incompréhensibles pour les passagers du *Little Bird.*

Puis tout d'un coup, des cris aigus s'échappent des longs becs aux teintes brunes. Il y a comme un bruissement de machine à vapeur entrant en action, enfin un véritable mugissement de tempête.

Et d'un bloc, la multitude ailée s'enlève, gagne les hauteurs du ciel, se désagrège en bandes qui s'éloignent dans toutes les directions.

Comme ses passagers considèrent ce départ d'un air effaré, Larker éclate de rire :

— Vous n'avez pas compris?

— Non, répondirent-ils sans la moindre hésitation.

— Bien simple, cependant. Ces braves oiseaux sont conséquents avec eux-mêmes. Ils poursuivaient un aéroplane, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— ... et non pas un bateau. Dans le flotteur aux plans repliés, ils se sont refusés à reconnaître leur ennemi volant. De là, leurs attitudes étonnées, leurs recherches, et enfin, leurs cerveaux d'oiseaux les conduisant à se dire : « L'adversaire a disparu », leur décision de se disperser définitivement.

Lentement il poursuivit :

— Par bonheur, nous avons pris la mer près d'un

îlot. Quel est-il ? Je n'en ai cure pour le moment. L'important est que nous serons à l'abri dans ce golfe qui s'ouvre en face de nous. Là nous pourrons procéder à la vérification et peut-être à la réparation de notre appareil.

Il secoua énergiquement la tête :

– Très important cela. Car si nous sommes obligés de continuer notre voyage par eau, nous le pourrions, rassurez-vous; seulement nous n'atteindrions pas le but avant plusieurs semaines.

– Quel but ? interrogea Tip Wistle.

– La république de l'Ecuador, ô distrait Sir Tip. Il me semble que les albatros ont influé défavorablement sur votre mémoire.

CHAPITRE XXII

UNE PLAGE HOSPITALIÈRE

Un spectacle à situer une des légendes diaboliques du Moyen Age s'offrit aux regards des voyageurs, lorsque l'hydroaéroplane eut franchi le goulet reliant à la pleine mer la baie signalée par Larker.

Une falaise basaltique s'arrondissait en cercle autour du lagon, dans lequel le *Little Bird* avait pénétré en suivant la passe étroite qui seule y donnait accès.

Mais le rocher n'était pas homogène. Comme le granit de la mélancolique Bretagne, celui-ci a contenu des corps de moindre résistance.

Le dur basalte a dû emprisonner des amas de roches friables, que l'incessant travail des flots a effritées, dissoutes, entraînées en impalpables poussières.

Ainsi le pied de la muraille basaltique s'est creusé de cavernes, qui s'ouvrent, noires, mystérieuses, inquiétantes, devant les voyageurs.

Larker serait d'avis d'y abriter l'embarcation; mais Grace, Patricka elle-même refusent obstinément de

pénétrer dans ces trous d'ombre. Elles subissent la répulsion qu'inspirent les caves, les souterrains, les lieux de ténèbres.

La nuit est proche au surplus. On explorera ces crevasses le lendemain.

Jusqu'au matin, les passagers dormiront sous une tente que l'on dressera sur l'étroite plage sablonneuse, formée de débris de la falaise, en avant du rempart de basalte sombre.

Tous approuvent ces dispositions.

Tip, Félix, Ardann partagent l'antipathie de leurs compagnes pour les grottes noyées d'ombre.

Après tout, l'horreur de l'obscurité a été vraisemblablement la première terreur de l'homme primitif.

Elle a été transmise par atavisme.

Le jour, l'individu ne craignait rien. Les fauves étaient rentrés dans leurs antres. La lumière permettait de distinguer de loin les dangers ou les difficultés du chemin.

Les ténèbres venues, l'homme se sentait prisonnier de l'ombre, d'une ombre traîtresse, d'où pouvait jaillir à tout moment le fauve féroce ou l'ennemi impitoyable.

Et le Noir José Pastèque, mettant la race africaine au diapason de la race caucasienne, exprima, bien plus qu'il ne le croyait, l'impression générale lorsqu'il dit en son sabir extrême-oriental :

– Li diable à peau de requin y a place dans li trous. Y a pas bisoin d'entrer dans son logis. Li fourcher et griller li pauvres gens.

Larker n'insista pas. Il dut comprendre l'état d'esprit de ceux qui l'entouraient.

Néanmoins, le *Little Bird* fut amarré à l'entrée de l'une des excavations, tandis que son équipage prenait possession de la plage de sable fin et doré.

Une heure s'était écoulée; maintenant un feu clair flambait dans la nuit complètement venue. La conversation devait être joyeuse, si l'on en jugeait par les éclats de rire qui l'émaillaient; avec l'insouciance de véritables tourdumondistes, tous avaient sûrement oublié les émotions de cette journée si mouvementée.

Le dîner mijotait doucement, avec le ronronnement

alléchant de la cuisson, et dans l'air se répandaient des parfums apéritifs, auxquels les convives semblaient sensibles. En effet, leurs regards se portaient vers les récipients, regards attendris exprimant l'attente des joies gastronomiques inhérentes à la satisfaction des estomacs bien disposés.

De fait, l'on dîna de bon appétit. Les dames elles-mêmes, dont on connaît l'attachement invincible à la poésie des dînettes, se montrèrent résolument à la hauteur de leurs compagnons.

Il est vrai que rien ne dispose au solide coup de dents, au plaisir de la table (table est ici employé au figuré, car la grève ne comportait pas le moindre meuble de ce genre), rien, disons-nous, ne dispose mieux que la certitude de se trouver en sûreté, après avoir redouté les pires dangers.

Seulement, une fois la faim satisfaite, les nerfs crispés depuis quelques heures perdirent leur raideur. Mollement ils se détendirent. Le besoin de repos pesa aussitôt en maître sur tous les voyageurs, les incitant d'irrésistible façon à réparer leurs forces par un sommeil bienfaisant.

Les passagères cédèrent les premières à cet appel de la nature. Engourdies, ayant à peine l'énergie de prononcer le bonsoir des séparations tardives, elles se retirèrent sous la tente dressée pour elles. Le silence, qui régna bientôt sous l'abri de toile, démontra que Morphée avait distillé sur elles ses pavots les plus persuasifs.

Les hommes, eux, s'obstinèrent d'abord à prolonger la veillée. Mais leur volonté ne les tint pas bien longuement éveillés.

Un à un, ils s'étendirent sur le sable moelleux, après s'être enroulés tant bien que mal dans des couvertures, dont le *Little Bird* possédait heureusement un lot. A peine furent-ils allongés, que leurs respirations régulières annoncèrent qu'ils avaient perdu la conscience des choses.

Félix et Pastèque avaient choisi par hasard un endroit de la plage assez rapproché de l'amarrage momentané de l'hydroaéroplane, lequel, on s'en sou-

LE DÎNER MIJOTAIT DOUCEMENT.

vient, avait été fixé à l'entrée de l'une des cavernes forant le pied de la falaise basaltique.

En ce point, sous l'action du vent, le sable s'était amoncelé, figurant une petite dune, dont la pente douce avait semblé aux deux personnages éminemment favorable à la station allongée. Aux heures où la position verticale devient pénible à soutenir, on apparaît

d'un sybaritisme incroyable dans le choix de sa couche, celle-ci fût-elle de terre.

Pourquoi le gamin de Paris et le Noir formaient-ils un groupe à part ? Secret des sympathies. Ils ne se quittaient plus, et Ardann les avait même bombardés de cette plaisanterie facile, réservée à l'ordinaire à de minuscules perruches vertes. Il les avait dénommés les *inséparables* de l'hydroaéroplane.

La raison qui les faisait se rechercher était des plus simples. Ces deux êtres, nés sur les pentes de Montmartre et dans la brousse africaine, s'amusaient respectivement, voilà tout.

Félix s'esbaudissait à l'audition du sabir du nègre, et celui-ci s'abandonnait à des rires retentissants, quand son jeune compagnon se livrait à quelque appréciation des personnes ou des événements dans cette langue originale, primesautière, étrange, chanson bizarre jaillissant sur les pentes de la Butte, comme sa voix, comme l'expression de son esprit caustique, frondeur et bon enfant, et que le monde quelque peu éberlué s'efforce au moins de retenir et de fixer.

Comme si l'on fixait le sifflement du vent dans les branches ou la figure du nuage qui passe !

Contrairement à l'ordinaire, ce soir-là, les deux compagnons avaient consenti à faire trêve à leurs lazzis habituels.

Ainsi que les autres voyageurs, ils étaient abominablement las; ils s'étaient bornés à se souhaiter le bonsoir par une phrase amicale :

— Pas de mauvais rêve, mon vieux *café*, avait murmuré Félix d'un organe ensommeillé.

C'était là une plaisanterie qui avait le don de soulever l'enthousiasme de Pastèque. La première fois que Félix la lui avait adressée, il avait considéré le causeur avec surprise, puis il avait demandé ingénument :

— Pourquoi toi dire café à Pastèque ?

— Pourquoi ? avait répliqué doctoralement le gamin. Regarde-toi dans un miroir et tu comprendras. Tu ressembles à s'y méprendre à un café... noir, par abréviation « un petit noir ».

Et Pastèque enchanté, une fois qu'il eut compris, ce

qui demanda quelques instants, avait riposté en découvrant ses dents blanches :

— Alors ti y a le lait... blanc.

Ce soir-là, comme toujours, il répliqua au : bonsoir, vieux café, de son jeune compagnon, par :

— Y a pas mauvais rêves, pitit lait; y a pas. Pastèque souhaite y a pas di tout.

Sur quoi, il gloussa un rire satisfait et sonore, dont les falaises résonnèrent, et, la conscience du devoir accompli dilatant son âme nègre, il s'endormit profondément.

Félix ne tarda pas à l'imiter, si toutefois le sommeil peut passer pour une imitation.

Depuis combien de temps le jeune garçon reposait-il, avec l'abandon d'un voyageur harassé par une longue journée de fatigue? Il lui eût été complètement impossible, et pour cause, de le préciser, même approximativement. Tout au plus, un homme de science, versé dans les arcanes de l'astronomie, eût-il timidement inféré, de la position des constellations sur la coupole indigo du ciel, que l'horloge scintillante des étoiles indiquait environ deux heures après minuit.

Félix se retourna, bâilla, s'étira longuement, ouvrit les paupières, les referma en clignotant. Enfin, il les releva définitivement et promena autour de lui un regard investigateur. Pourquoi ses prunelles exprimaient-elles la crainte, et aussi une sorte de certitude que le rayon visuel qu'elles distillaient allait rencontrer une chose anormale?

Tout simplement parce qu'il avait l'impression d'un bruit inusité qui venait de l'arracher au sommeil.

Un bruit! La première pensée du jeune garçon, Robinson à cette heure d'un îlot du Pacifique, fut que, derrière le rempart rocheux formé par la falaise, et défendant l'intérieur de cette terre inconnue, des habitants, des sauvages décelaient leur présence.

A cette idée, il se souleva brusquement sur son séant, non sans un violent battement de cœur.

Comme tout vrai citoyen de Montmartre et région circumvoisine, le boy Félix professait, à l'endroit des sauvages, c'est-à-dire des hommes résidant autre part

qu'à Paris même, car, pour lui, le pays des sauvages commençait aux fortifications de la grande ville, il professait donc des idées quelque peu fantaisistes.

Tout sauvage digne de ce nom devait à tout le moins être cannibale, et cannibale pratiquant encore.

On conçoit dès lors qu'il n'eût pas un désir immodéré d'entrer en relations avec des gens doués d'idées aussi baroques sur la cuisine bourgeoise.

Le cœur sautant de plus en plus dans sa poitrine, le courant sanguin emplissant ses oreilles de bourdonnements, Félix prêta l'oreille... faisant virevolter sa tête vers les quatre points cardinaux.

Rien ne confirma la justesse de ses suppositions. Un instant il crut s'être trompé.

Ni sa vue ni son ouïe ne signalaient l'approche d'être vivants, voire même d'objets susceptibles d'avoir produit le son qu'il était certain d'avoir perçu.

De guerre lasse, le boy, un peu perplexe, se préparait à reprendre son somme, quand soudain, un frisson passa sur son échine.

Cette fois, il avait bien réellement entendu quelque chose. Et il était éveillé maintenant. On ne pouvait invoquer l'incertitude des sensations ressenties durant l'état de somnolencé.

Seulement sa satisfaction s'arrêtait là. Son tympan avait été impressionné, mais il ne s'en trouvait pas plus avancé, car il lui demeurait impossible de définir la nature du bruit constaté.

Oh! ce bruit était plein de bizarrerie. Il tenait du sifflement contenu du reptile et du glissement cotonneux d'une étoffe élastique sur un corps solide. Qu'est-ce que cela pouvait être?

D'un bond, Félix se dressa sur ses pieds. Pivotant sur les talons, il accomplit un tour complet sur lui-même, cherchant en vain à situer en un point quelconque la mystérieuse rumeur.

Le bruit avait cessé, et le jeune garçon eut beau tourner sur lui-même, avec la conscience d'un valseur; il eut beau scruter l'obscurité dans toutes les directions, imprimer à son chef un mouvement giratoire qui, s'il l'avait continué, l'aurait immanquablement conduit au

torticolis, il ne réussit pas à découvrir trace de ce qui, bête, humain ou chose, avait pu produire les sons dont il s'inquétait.

– Bon, dit-il de guerre lasse, les oreilles me cornent, voilà tout. Au lieu de perdre toute ma nuit à vouloir expliquer mes rêves, je ferais bien plus sagement de dormir comme les autres.

A peine l'ex-steward s'était-il confortablement accoté dans le sable qu'un claquement sec, tel le choc des mandibules d'un oiseau de forte taille, résonna, jetant un murmure crépitant parmi les échos des falaises, se répercutant aux angles des rochers, emplissant la baie d'une vague batterie de castagnettes.

Le doute n'était plus permis, mais de quel côté s'était produit la chose?

Dans ce cercle rocheux, le bruit était renvoyé par les murailles basaltiques. Il semblait venir de partout.

Les yeux grands ouverts, cherchant vainement à percer l'obscurité, le jeune Montmartrois ne bougeait pas.

Une ou deux fois encore se reproduisit le claquement brusque qui avait impressionné le jeune garçon.

Et toujours les résonances du cirque le mettaient dans l'impossibilité de reconnaître la direction cherchée. Il fut sur le point d'éveiller Pastèque, mais il haussa les épaules, renonçant en bon camarade à cet expédient.

– A quoi bon. Il n'entendra pas mieux que moi. Laissons-le dormir.

De loin en loin, les sonorités des cavernes s'éveillaient soudainement, portant à son paroxysme l'agacement du curieux Parisien. Aucune explication possible ne se présentait à sa pensée. Cette recherche infructueuse de la vérité jeta le jeune homme dans un état d'énervement tel qu'il salua les premières lueurs de l'aube par un rugissement de joie.

La poussière grise du matin remplaça l'indigo foncé de la nuit, éclaircit les teintes des murailles de basalte. Les étoiles pâlirent, se fondant peu à peu dans l'éclairage plus éclatant de la voûte céleste.

La plage scintilla des mille paillettes de quartz micacé mêlées au sable de la grève.

L'eau clapotante du golfe elle-même se marbra de glacis étincelants.

Un instant, devant ce spectacle, Félix oublia qu'il avait peu dormi. Comme l'oiseau, comme l'insecte, comme les choses, l'homme éprouve bien-être et joie au retour du jour ensoleillé.

Les falaises, le lagon, qu'une étroite coupure, pratiquée dans la paroi de basalte et s'ouvrant ainsi qu'une rue, reliait à la pleine mer, tout cela dégageait une poésie étrange qui l'enveloppait.

Et il souriait au décor de la plage dorée s'étendant en arc de cercle, aux grottes sombres, dont les entrées aux découpures fantastiques affectaient des formes heurtées, se découpaient en lignes bizarres, inattendues, produisant sur la rétine une impression d'irréel.

Le sol des unes dépassait en hauteur l'étiage des plus fortes marées.

Les autres demeuraient en communication constante avec l'océan. La mer en tout temps en occupait la partie inférieure, y formant des lacs intérieurs d'où jaillissaient les fûts basaltiques supportant la falaise.

C'était à l'orée de l'une de ces dernières excavations que Larker avait amarré son hydroaéroplane, la veille au soir. Le boy le savait, aussi ses regards se portèrent tout naturellement de ce côté.

Mais aussitôt une sourde exclamation jaillit de ses lèvres; ses mains se portèrent à ses paupières qu'elles frottèrent énergiquement au point de les amener à la teinte de l'incarnat. Après quoi, Félix murmura d'un ton impossible à rendre, avec un accent plus montmartrois que jamais :

— Ah ça! je n'ai pas la berlue. Je ne rêve pas non plus.

Puis il regarda de nouveau.

Mais après ce second coup d'œil, il bondit sur ses pieds, comme s'il avait été couché sur une pile électrique, s'élança à toutes jambes vers ses compagnons, les secoua violemment.

Et comme tous, ahuris, engourdis encore, balbutiaient :

— Qu'advient-il donc? Est-ce que nous sombrons?

le jeune Montmartrois hurla :

– Le *Little Bird* est envahi par une armée de serpents énormes.

– Des serpents ?

– Où prenez-vous ces reptiles ?

A ces questions dubitatives, le Parisien riposta par un geste raide, violemment affirmatif. Il désigna l'appareil de Larker, se balançant sur l'eau :

– Là ! là !... des serpents ! beaucoup de serpents ! Le *Little Bird* en est couvert; c'est une chevelure de serpents !

Machinalement, tous, impressionnés par l'accent, par le geste, tournent leurs regards vers le point désigné.

L'embarcation, ses plans repliés, disparaissait presque sous l'enlacement de corps allongés, brunâtres, cylindriques, donnant bien l'impression de corps reptiliens entremêlés.

Et ces reptiles accusaient la plus grande taille. Les constrictors des selavs, ces forêts immenses des régions sud-américaines, les gigantesques pythons d'Abyssinie, ou encore les boas asiatiques pourraient seuls rappeler les dimensons extraordinaires des ophidiens, soudainement apparus sur cet îlot inconnu, caillou minuscule au milieu de l'océan Pacifique.

Tous sont stupéfaits. Ils ne trouvent aucune parole. Et cependant, les réflexions se pressent dans leurs crânes.

La Polynésie est à peu près dépourvue de reptiles. Tous savent cela. Les relations de voyages, les conférences géographiques le leur ont enseigné.

Comment le rocher qui les porte en présente-t-il une telle profusion ? Quelle malchance les a jetés sur une terre unique, en contradiction de faune avec toutes les autres îles de la région ?

– Cela est invraisemblable, murmure Clodius Sharp, invraisemblable !

– N'empêche, monsieur le savant, que cela est, riposte Ardann qu'agace le dilettantisme du géologue, discutant sur un fait à l'heure où il va sans doute falloir combattre les ennemis rampants subitement révélés.

Car la lutte contre les envahisseurs du *Little Bird* apparaît inévitable. En effet, il importe de réparer l'engin, de poursuivre le voyage.

– Comment allons-nous procéder ?

Une exclamation de Pastèque les fait sursauter. Le Noir semble stupéfait. Ses lèvres charnues sont ouvertes sur ses dents blanches.

– Regarde, regarde, clame l'athlétique Noir; y a bon; serpents jongleurs ! Y a serpent dressé par charmeur; serpent qui marcher sur la tête à li.

L'expression du Noir semble absolument juste. Tous sont bien obligés de le reconnaître. Sur le bateau, un corps cylindrique se dresse ainsi qu'un paratonnerre s'effilant en pointe.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Jamais on ne voit de serpent se livrer à semblable exercice. Le naja, le crotale, lorsqu'ils attaquent, se lèvent, prennent appui sur leur queue pour se lancer sur leur adversaire; mais jamais aucun ne marche sur la tête.

– En effet ! En effet !

Longtemps les voyageurs échangent des répliques aussi inutiles, disant surtout le désarroi de leur pensée, l'incompréhension du spectacle baroque qu'ils ont sous les yeux.

Larker seul n'a rien dit. Il considère les intrus avec un mélange de curiosité, d'inquiétude, de colère. Puis saisissant sa jumelle il règle la lorgnette à sa vue, et observe l'hydroaéroplane envahi. Lugubre, il gronde :

– Ce que nous prenions pour le corps de reptiles, ce sont les tentacules de pieuvres géantes du Pacifique, de calmars, dont les bras armés de ventouses atteignent quatre, cinq et même huit mètres de long.

Un frisson secoue tous les assistants.

Les calmars, poulpes ou pieuvres inspirent l'horreur à quiconque est un peu au courant des choses de la mer.

Ils sont hideux.

Le corps affecte la forme d'une outre, d'où se détachent les tentacules avec leurs innombrables ventou-

ses, qui permettent à l'animal d'immobiliser, comme dans un étau, la victime qu'il a happée.

Au centre de ces bras, l'ouverture du sac ou la bouche.

Et cette bouche est terriblement armée de lames cornées qui, chez les individus de grande taille, constituent des cisailles assez puissantes pour couper net le corps d'un homme.

Et comme si les moyens d'attaque du monstre ne suffisaient pas à en faire un adversaire effroyable, la nature s'est complu à le doter d'armes défensives grâce auxquelles il peut échapper aux regards des ennemis trop forts pour lui, à ceux dex victimes qu'il souhaite surprendre.

Vis-à-vis des secondes, il a la même faculté que le caméléon terrestre. Il prend la couleur du milieu où il se met à l'affût : noir, gris ou rouge parmi les rochers, vert parmi les algues.

Doit-il fuir, il projette, comme la seiche et l'encornet, une liqueur brune qui trouble l'eau, et à la faveur de ce brouillard artificiel, le calmar s'enfonce dans les retraites sous-marines où il brave ses ennemis.

D'une voix hésitante, les auditeurs du pilote murmurèrent timidement :

— Etes-vous sûr d'avoir bien vu ?

L'interpellé haussa les épaules :

— Je distingue les ventouses des tentacules de ces pieuvres formidables. Les cavernes, qui sont creusées dans le roc basaltique, leur servent sans aucun doute de résidence et d'abri. Notre *Little Bird*, amarré par malheur à l'entrée de l'une de ces cavités si mal habitées, a sans doute paru aux géants céphalopodes constituer un perchoir idéal. Maintenant, au moins une vingtaine de ces épouvantables animaux flottent autour de la coque qu'ils emprisonnent de leurs bras. Ma parole, on croirait qu'ils ont raisonné leur acte, et qu'ils nous attendent, certains que nous ne saurions abandonner l'appareil.

— Soit, mais je pense que nous allons les faire déguerpir.

Mais Larker, ironique et rageur, reprend :

– Comment ? Ces poulpes sont terribles. Qu'ils emprisonnent un homme dans l'enroulement de leurs tentacules, et le malheureux est perdu, définitivement perdu !

– Quoi ?...

– Perdu, je le répète. Il est enlevé ainsi qu'un fétu de paille par l'animal dont la force est incalculable. Il est entraîné sous les eaux et, de sa bouche aux mandibules de corne, tranchantes comme des cisailles, le calmar déchiquette sa proie, la dévore, l'absorbe gloutonnement. Dix minutes après la prise, l'être a disparu; il ne reste de la victime que des fragments de squelette, dédaignés par ce sinistre fauve marin.

– Quoi ? en dix minutes !

– J'ai assisté un jour à un accident de cette nature. Des plongeurs travaillaient à peu de distance. Ils consentirent sous promesse d'une forte récompense à aller voir ce qu'était devenu l'infortuné enlevé par le poulpe.

– Et ? murmurèrent les deux femmes présentes avec une émotion non dissimulée.

Larker eut un pâle sourire :

– Ce que j'exprimais à l'instant, chères ladies; un squelette désarticulé fut tout ce qu'ils ramenèrent de leur expédition.

Personne ne parlait plus. Un silence gros de terreur pesait sur les assistants. Qu'auraient-ils pu dire au surplus ? Aucun n'entrevoyait le moyen de se débarrasser des terribles hôtes qui tenaient en leur pouvoir l'appareil volant. Et de cette constatation naissait une interrogation angoissante.

Allaient-ils être immobilisés sur ce rocher perdu au milieu des solitudes du Pacifique ?

– Mais nos revolvers ?... murmura Tip Linn d'un ton incertain, parlant en réalité pour rompre le silence trop pénible à supporter.

Il ne continua pas. Clodius, Larker, Pastèque lui-même avaient secoué la tête.

– Le revolver, sans aucun effet. Un jouet contre le poulpe, qui serait troué sans inconvénient par un boulet de canon. L'animal a des chairs gélatineuses, qu'un

projectile traverse, n'y causant aucun dommage appréciable. Les armes de jet même, telles que harpons, crochets, hameçons, entrent dans cette substance inconsistante, la déchirent, mais ne parviennent pas à s'y fixer. Enfin, le poulpe a été l'objet d'expériences nombreuses dans cet ordre d'idées; il paraît supporter le plus allégrement du monde les blessures de toute espèce.

— Alors, comment peut-on le tuer à coup sûr?

— On l'ignore.

CHAPITRE XXIII

RUSE DE NÈGRE

Les deux passagères ne pouvaient se résoudre à considérer comme un obstacle insurmontable la présence d'animaux aussi manifestement inférieurs dans l'échelle des êtres.

Ces pensées se reconnaissaient dans leurs yeux brillants, dans l'animation teintant de rose leurs jolis visages, dans les gestes approbateurs dont elles encourageaient Tip Linn à insister auprès du pilote.

Soutenu par elles, le jeune homme, un instant désarçonné par l'ironie de l'aviateur, redit avec plus de force :

— Enfin, n'y a-t-il aucune façon de mettre les vilaines bêtes hors d'état de s'opposer à la poursuite de notre voyage?

Sans la moindre colère, Larker ricana :

— Si, si, il existe deux moyens : 1° crever les yeux des poulpes; ces organes sont placés de chaque côté de la bouche cornée, que je vous signalais tout à l'heure; 2° arracher cette bouche elle-même à l'aide d'un coutelas affilé.

Un petit frisson courut le long de la colonne vertébrale des auditeurs.

– Un combat corps à corps en ce cas, prononça d'une voix sourde Ardann Lookely.

– Où l'on a quatre-vingt-dix-neuf risques sur cent pour succomber, acheva l'Américain d'un ton sombre; oui, c'est bien cela que j'ai voulu vous indiquer.

La riposte se passait de commentaire. Elle frappa les assistants d'une sorte de stupeur.

Chacun se rendait compte de la folie d'une lutte semblable.

– Mais alors, nous sommes tout simplement prisonniers des poulpes!

La phrase murmurée tristement par Mistress Patricka s'éteignit sans éveiller aucun écho.

Soudain l'organe enfantin et sonore de l'athlétique José Pastèque jeta dans l'air une phrase ranimant l'espérance.

– Si Pastèque pouvait parler, si missié et jolies dames là permettaient, li dirait : Y a bon à faire contre vermine di mer.

– Expliquez-vous, expliquez-vous, brave Pastèque. Parlez sans crainte, nous aurons plaisir à connaître votre idée.

Ces mots jaillirent de toutes les bouches contractées. Les voyageurs s'étaient portés en avant. Ils entouraient le nègre, ravi de leur attention.

– Y a bon, ji dis, reprit l'hercule noir. A Cuba, la grande île des Antilles, les pêcheurs de perles, d'éponges et de corail, li faire tomber li poulpes dans la nasse sans pas di tout de la peine. Quoi faire les pêcheurs pour arriver cela; vous voulez savoir peut-être?

– Certes! Nous le voulons.

– Je te crois! affirma le Montmartrois de son côté.

– Eh bien, moi dire tout de suite, li pêcheurs placer nasses dans un pitit coin d'une anse, d'une crique, et quand bien placées li jeter gros rondins de bois, ou bien grosses pierres lourdes dans l'eau. Alors poulpes accourir vers le bruit en tendant longues pattes et ouvrant bec de corne. Li bêtes, les poulpes, pas de cervelle, n'est-ce pas, vous savoir ça. Bravo! Y a bon.

» Li chercher ce qui a fait bruit. Li, gourmand stu-

pide, croire chose à manger. Li pas penser morceaux de bois ou de caillou. Et li chercher, chercher partout si disant : Gros poulpe y va régaler lui... Et alors y a bon, je dis. Li entrer dans les nasses; pincé; li plus pouvoir sortir. Et les pêcheurs danser contents. Li manger poulpes et ça très bon.

— Mais nous n'avons pas de nasses, nous, s'écria Larker avec rage. D'ailleurs, il ne s'agit pas de pêcher...

Le Noir coupa net la phrase de Larker et, avec ce gros rire d'enfant particulier aux gens de couleur :

— Ti pas comprendre, pas comprendre di tout.

— En vérité... grommela l'interpellé.

José l'interrompit derechef.

— Quoi ti veux...? Eloigner vilains insectes pour tirer bateau à terre, et réparer li, est-ce pas?

— Cela est vrai. A terre, il n'aurait plus rien à craindre des calmars, puisque ceux-ci ne sauraient sortir de leur élément. Les avaries réparées, rien ne nous empêcherait de nous élever directement dans l'air, sans même nous reposer à la surface de l'eau, seulement pour cela...

José Pastèque frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Pou ça, voilà. Ti très bien dire. Moi très bien dire à mon tour. Si ti vouloir, José grimper sur rochers loin d'ici...

Il promena autour du lagon un regard scrutateur.

Puis son bras s'étendit vers les hautes falaises dominant le chenal qui donnait accès dans le cirque aux eaux de la haute mer, et plus hilare, plus radieux que jamais :

— Tiens, Pastèque grimper là-bas et appeler poulpes de cet autre côté di lac. Aussitôt avec les autres amis des jolies piti dames, toi tirer le bateau qui vole loin sur li sable, et ti rire au nez di poulpes stupides, et eux vexés comme dindons.

Personne ne songea à relever les locutions osées du Noir : Rire au nez des calmars; les calmars vexés comme dindons. Qu'importaient les mots? Une chose primait tout, les voyageurs avaient l'impression que le

moyen simple, enfantin presque, proposé par le bon géant noir, présentait de réelles chances de succès.

Les mains se tendirent vers le brave garçon, qui les serra sans paraître se douter du mérite de sa combinaison.

Vite, José désigna le gardien qui avait aidé à l'évasion de Tip Wistle de la prison sous-marine japonaise.

— Ti veni avec moi en compagnie. Ti veux bien, y a bon, nous deux jouer li tour aux poulpes.

Et l'homme ayant accepté d'un signe de tête, le robuste Noir s'adressa aux autres voyageurs :

— Ti bien regarder poulpes... Dès que li nager vers là-bas, ti amener bateau sur la plage... Pas attendre; pas bavarder; tirer fort et vite, li bêtes nager plus vite que bateau à vapeur.

Sur cette recommandation, et sans attendre de réponse, il appliqua sa large main sur l'épaule de l'exgeôlier, l'entraînant sans effort apparent vers la falaise.

Les passagers du *Little Bird* suivaient leurs mouvements avec une anxieuse curiosité. Ils virent les deux hommes s'engager sur une sente étroite, tantôt accrochée au flan du rocher, tantôt serpentant dans une fente de la muraille basaltique.

Vertigineuse était la route. Vertigineuse et riche en difficultés de toute nature.

A plusieurs reprises, les spectateurs de la pénible ascension crurent que leurs sauveteurs volontaires allaient payer de la vie leur audacieuse entreprise.

Un instant même, le geôlier glissa sur le roc.

Un cri d'angoisse souligna la chute commençante; elle allait se traduire par une masse noire tourbillonnant dans l'espace, par un choc mat, par un cadavre broyé sur les roches éboulées au pied de la falaise.

Non... Pastèque étendit sa main formidable, empoigna son compagnon par le milieu du corps, et le replanta bien en équilibre sur le sentier; le tout avec une tranquillité, une aisance, qui arrachèrent aux assistants de ce drame rapide des exclamations enthousiastes.

— Hip! Hip! Hurrah!

La clameur louangeuse monta jusqu'aux oreilles du Noir. Il se retourna, salua de la main, et poussant devant lui son compagnon, le soutenant aux passages difficiles, il continua l'escalade de la falaise, dont le faîte dominait encore de huit ou dix mètres le point atteint par les ascensionnistes.

Bientôt les deux hommes disparurent derrière la crête de la muraille basaltique. Sur la plage, leurs compagnons de voyage restaient muets, les yeux fixés sur le *Little Bird*, à bord duquel se produisait un incessant grouillement de tentacules reptiliens.

Le soleil avait monté sur l'horizon; ses rayons presque perpendiculaires atteignaient à présent le fond du golfe circulaire, sous la chaleur de leur caresse ardente les poulpes déroulaient leurs longs bras constellés de ventouses, les allongeaient voluptueusement, ou bien encore les mêlaient en étreintes amies.

Longtemps les passagers de l'hydroaéroplane demeurèrent absorbés dans la contemplation de ce spectacle étrange.

Soudain un coup de sifflet, affaibli par l'éloignement, se vrilla dans l'air.

Tous firent volte-face, présentant le visage du côté où venait de se faire entendre le signal.

Signal, oui. A la cime de la falaise abrupte bordant l'étroit goulet, faisant communiquer la baie intérieure et la pleine mer, deux silhouettes humaines se découpaient sur l'écran lumineux du ciel. D'un geste inconscient, tous tendirent les mains vers ces humbles compagnons de voyage, dont l'intelligence fruste avait trouvé le moyen de salut, alors que les cerveaux plus meublés des autres passagers du *Little Bird* ne concevaient aucune solution pratique de la situation.

Grace, Patricka, l'ironique Félix lui-même se sentaient pénétrés de gratitude pour le géant noir et le modeste geôlier, qui à cette minute travaillaient à les tirer du péril.

Leurs yeux devenaient humides en se fixant sur les formes humaines se profilant sur le ciel.

On reconnaissait l'athlétique Pastèque et, auprès de

lui, l'ex-geôlier nippon, rapetissé encore par le voisinage du géant.

Mais le Noir eut un grand geste.

Le geste signifiait évidemment : Attention !

Sans doute, José comprit que l'avertissement mimé était arrivé à son adresse, car les occupants du sommet de la falaise se remirent en mouvement. A présent, ils se glissaient avec précaution vers le rebord extrême du plateau accidenté.

Bientôt ils atteignirent ce rebord, ligne de rencontre angulaire du plateau et de la verticale plongeant dans les flots.

A cent pieds au-dessous d'eux, l'onde striée de rides coulait ainsi qu'une rivière, dans un glissement miroitant, se dirigeant alternativement, suivant les variations de la marée, vers la plage ou vers l'océan.

Il est probable que les poulpes avaient remarqué les deux hommes.

Des mouvements plus précipités se marquèrent dans l'enchevêtrement des tentacules. Les horribles bêtes entrevoyaient peut-être la possibilité de proies prochaines.

Et soudain les silhouettes de Pastèque et de son compagnon disparurent, comme si elles s'étaient enfoncées dans le sol.

— Où sont-ils ? bégaya Tip Linn.

— Ils se sont couchés sur le sol, riposta Larker. Vraisemblablement nos passagers ont voulu se dissimuler aux regards des monstres dont ils espèrent nous délivrer.

— Cela est évident, expliqua Ardann avec toute l'autorité qu'il put puiser en sa petite personne. Leur but est de faire croire aux pieuvres qu'une proie est tombée à l'eau. Si rudimentaire que soit l'instinct des céphalopodes, ils se refuseraient à l'illusion, s'ils continuaient à apercevoir nos gens sur le rocher.

Au surplus, la comédie préparée par le géant nègre se déroulait.

Une masse sombre dévala sur la pente du plateau, atteignit l'arête supérieure de la muraille basaltique, et, suivant une trajectoire sans cesse rapprochée de la ver-

ticale, tomba dans le goulet, à quelques pieds de la base du rocher.

Pastèque avait déterminé tout simplement la chute d'un gros quartier de roc.

Un choc assourdi, un éclaboussement, une gerbe liquide poudroyant au soleil, puis de grands cercles concentriques s'agrandissant dans le bassin intérieur, pour venir mourir en minuscules vagues sur la grève occupée par la petite troupe.

— Oh ! les poulpes vont au bruit !

Ce cri est lancé par miss Grace.

Un ordre lui répond presque aussitôt.

— Au *Little Bird*. Tirons-le sur la plage.

L'appareil est délesté de son effroyable équipage. Le commandement de M. Larker est pleinement justifié.

Les calmars, trompés par le stratagème du géant noir, se déplacent à fleur d'eau, semblant nager en course et se gênant dans leur hâte gloutonne d'arriver à l'endroit où ils pensent découvrir une nourriture. Ils la jugent copieuse d'après l'intensité du bruit.

Ils se heurtent dans leur précipitation; ils se frappent de leurs tentacules. Peut-être certains porteront-ils les marques de la joute provoquée par le nègre.

Cette course de sacs brunâtres, couronnés d'une chevelure de serpents, amuserait les voyageurs en toute autre circonstance.

Mais le temps presse.

Ils n'ont pas le loisir de s'intéresser aux performances des calmars.

Dans quelques minutes, les poulpes auront reconnu leur erreur et reviendront à la côte tout naturellement.

Il faut donc que, dans ce bref moment de répit, l'hydroaéroplane ait été mis hors de leur portée.

Sur un signe de Larker, tous, savant, jeunes femmes, boy, pilote, se précipitent, s'accrochent aux bordages de la barque-nacelle.

— Hurrah ! clame Patricka.

Le *Little Bird* obéit à la traction. Il sort de l'eau. Sa quille plate glisse sur le sable, traçant un sillon léger sur l'or fauve de la plage.

Allons, un effort encore. Tous se raidissent avec un ensemble qui dit le désir commun du succès.

Et l'appareil, entraîné comme s'il ne pesait plus, se reprend à glisser sur la plage.

Bientôt il est séparé de la limite des plus hautes marées par une bande de terre de plus de quinze mètres de large.

Mais soudain Ardann, qui s'est glissé dans la nacelle, avec la joie d'un propriétaire reprenant possession de son bien, a un cri rauque.

De la main il éloigne Mrs Patricka et Grace, qui s'approchent, curieuses et souriantes.

Et comme elles demeurent interdites, ne comprenant pas l'avertissement, il fait signe à Tip Linn et à Larker de venir auprès de lui.

Ils obéissent.

Ils enjambent le bordage aux plans repliés. Alors, de même que chez le petit journaliste, une stupeur rive leurs pieds au plancher de la nacelle, fige leurs traits en une expression horrifiée.

Que voient-ils donc?

Félix vient les joindre.

Dans le silence qui pèse sur les assistants, la voix d'Ardann Lookely murmure, faible, à peine perceptible. On croirait que le journaliste du *Plus Petit Magazine* craint d'ébranler les couches d'air environnantes.

— Vous voyez cela?

— Oui, oui, chuchotent ses interlocuteurs.

— Qu'en pensez-vous?

Nul ne répond. Des gestes vagues s'ébauchent. Ils disent chez chacun l'incapacité de fournir une explication.

C'est qu'aussi le plus effrayant des points d'interrogation est apparu aux regards des amis de Tip Linn.

Sous l'une des banquettes de la nacelle, des formes blanches, d'un blanc jaunâtre, veiné de rouge, s'aperçoivent.

Oh! ils n'ont eu aucune peine à reconnaître leur nature.

Ce sont des ossements humains.

Chez tous pénètre la même et sinistre idée. Ils ont

PASTÈQUE AVAIT DÉTERMINÉ LA CHUTE D'UN GROS QUARTIER DE ROC.

devant les yeux les reliefs d'un repas des pieuvres géantes.

Quel malheureux a été leur victime? Personne ne le saura jamais.

Le certain, hélas! est qu'une créature humaine a servi de pâture aux monstres qui, tout à l'heure, occupaient le *Little Bird*.

Avec un frisson d'épouvante, les assistants se disent cela.

Larker juge le moment venu de faire une diversion. D'une voix qu'il s'efforce de rendre posée, il clame :

— Un poulpe, atteindrait-il les dimensions perdues des espèces antédiluviennes, ne réussirait plus à atteindre de ses tentacules notre brave *Little Bird*. Car, ne l'oublions pas, ces calmars ne sauraient quitter l'élément liquide.

Ces paroles banales amènent une réelle détente. Un soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines, rendant la faculté de respirer à l'aise.

D'un même mouvement, chacun sort de la nacelle et, debout sur le sable d'or de la grève, refait face au goulet; tous agitent les bras, cherchant à exprimer à leurs amis fidèles, perchés là-bas sur la falaise sombre, qu'ils peuvent revenir.

Dans ce mouvement ils distinguent les poulpes, nageant à l'entrée du goulet. Ils remarquent que les énormes sacs bruns (telle est leur apparence) se croisent en tous sens.

Evidemment les hideux animaux cherchent la proie supposée et s'étonnent de ne point la découvrir.

Leur appétit insatiable ne peut se décider à reconnaître son inexistence.

Soudain, Pastèque et le geôlier se dressent sur la falaise. Ils ont aperçu les signaux des passagers que leur intervention a délivrés.

Ils ont compris la réussite du stratagème. L'aéroplane est en sûreté; plus besoin de se dissimuler maintenant. Qu'importe que les yeux fauves des calmars les discernent. L'expédition est heureusement terminée.

Et ils ont de grands gestes qui se profilent comiquement sur le ciel clair. Gestes ironiques et menaçants.

On devine qu'ils invectivent les monstres marins. Les simples ont conservé l'usage naïf des héros antiques; ils échangent des mots malsonnants avec leurs adversaires.

A la façon de ses congénères africains, le Noir les insulte, les raille copieusement :

— Bêtes immondes, y a nèg' qui a ri contre ti. Ti stupide, idiot, ti croire caillou filet di venaison; ti penser brave Noir offrir bitfteck; y a bon pour l'imbécile!

L'ex-geôlier se démène auprès de lui, s'efforçant de couvrir la voix de stentor du géant noir.

Et, Larker expliquant le spectacle mis sous les yeux de ses passagers, ceux-ci rient de grand cœur, entraînés à une gaieté folle, à la pensée de leurs humbles et dévoués compagnons s'évertuant à insulter des pieuvres.

Combien les Anciens avaient raison alors qu'ils disaient :

— Le rire est près des larmes.

Les faces hilares se contractent tout à coup; une expression horrifiée jette une lividité sinistre sur les traits figés par une émotion affreuse, une épouvante sans nom.

Un drame rapide s'est produit. Dans un éclair il a commencé, s'est déroulé et a pris fin.

Le geôlier, qui a suivi Pastèque, a sans doute mal calculé un de ses mouvements. Peut-être encore a-t-il glissé sur la surface du rocher poli? C'est cela, ou c'est autre chose.

Le malheureux geôlier a étendu les bras, esquissé un geste pour se retenir, rétablir son équilibre, mais ses pieds, dans une glissade, ont dépassé le rebord du plateau. Il est tombé à l'eau.

La proie promise à leur férocité, les pieuvres vont la recevoir; les monstres tiennent leur revanche.

Des tentacules battent l'air de gestes étranges et terrifiants.

C'est une vision d'enfer.

Un cri déchirant traverse l'espace :

— A moi!

Tous sursautent.

Des bruits leur parviennent dont ils frissonnent.

Des mandibules claquent, jetant dans l'atmosphère des coups secs, stridents.

Et tandis qu'ils regardent José Pastèque, au sommet de la falaise, si courbé sur l'abîme que les assistants tremblent de le voir suivre la première victime dans sa chute, tandis que le géant noir se tord les bras avec l'exubérance de mimique spéciale à sa race, un nouveau cri étouffé vibre dans l'espace, répétant l'appel inutile :

— A moi !

Celui-ci s'éteint dans un râle.

Et l'eau devient rouge, rouge à ce point que malgré la distance tous perçoivent son moirage sanglant.

Les cisailles cornées des monstres ont accompli leur œuvre meurtrière. L'ex-geôlier est mort. La petite troupe compte un dévoué de moins.

Puis la surface de la mer redevient calme, sans une ride. L'onde indifférente a effacé la trace du drame.

Les féroces habitants de l'océan ont regagné les profondeurs pour y dépecer tranquillement le malheureux qui, tout à l'heure plein de vie et de confiance, se dévouait au salut de tous.

CHAPITRE XXIV

L'ÉPAVE

— La terre comporte des régions éruptives parfaitement délimitées. Tous les géologues sont d'accord sur ce point.

» En Europe, le Vésuve, l'Etna et le Stromboli affectent la figure géométrique d'un triangle où les terres de la race blanche semblent concentrer leurs facultés de destruction.

» En Océanie, la chaîne des volcans borde la côte asiatique et s'étend du Japon à Java et à Sumatra.

Ceux-ci ont déterminé le soulèvement colossal de l'Himalaya, le plus formidable de la terre.

» Enfin, les cônes volcaniques répartis le long des montagnes Rocheuses et de la Cordillère des Andes, colonne vertébrale des deux Amériques, qui s'étend du nord au sud, de la presqu'île d'Alaska au cap Horn, avec ramifications dans l'archipel des Antilles, bouleverse annuellement quelques régions du Nouveau Monde.

C'est en ces termes que le géologue Clodius Sharp cataloguait, pour l'instruction de ses compagnons de voyage, les trois groupes principaux dont les convulsions terrifient l'humanité.

Ce cours avait lieu en plein azur.

En effet, la réparation du *Little Bird* n'avait été ni longue ni difficile, une fois que l'appareil avait été délivré de la promiscuité dangereuse des poulpes.

L'extrémité de l'axe d'hélice seule avait été légèrement faussée dans la rencontre avec les albatros. La redresser ne présentait pas de difficultés insurmontables, étant donné d'ailleurs que l'appareil transportait un outillage suffisant.

En quarante-huit heures, l'hydroaéronef avait été prêt à reprendre son vol.

Maintenant, il filait à une allure d'ouragan vers la côte américaine, pour rallier le territoire de la République de l'Equateur (l'Ecuador, comme la dénomment les pièces officielles du pays).

Là, Tip connaîtrait la dernière prison, et aussi la dernière lettre indiquant définitivement la cachette de la fortune et du secret de son père.

Une impatience douloureuse pesait sur lui. Une hâte de sortir des ténèbres de l'énigme bouleversait ses nerfs.

Désireuse de le distraire de son obsédante pensée, la gentille Grace avait déchaîné l'éloquence sismique de son oncle.

Et, une fois lancé, Clodius, suivant sa coutume, ne voyait plus aucune raison sérieuse de s'arrêter.

Donc, tandis que la plaine mobile de l'océan défilait sous la nacelle de l'appareil, que de loin en loin, des

formes insulaires s'estompaient à l'horizon, auxquelles, tantôt le pilote Larker, tantôt Ardann Lookely, appliquaient des noms qui faisaient passer dans l'esprit de leurs compagnons le souvenir de grands navigateurs : Cook, Bougainville, Lapérouse, Dumont d'Urville et tant d'autres, le géologue, lui, inattentif à tout ce qui n'était pas volcan ou fureur sismique, professait inlassablement, bercé par sa propre éloquence, et plongé par elle en une sorte de béatitude souriante et diserte.

Le savant parlait ainsi :

— Mes chers amis, permettez-moi de vous dire que, dans le concert volcanique mondial, les vieux pays d'Europe font assez piteuse figure.

» Ce dont notre patriotisme américain peut marquer une légitime fierté, c'est que, en fait d'éruptions, les centres les plus actifs sont indubitablement ceux des archipels asiatiques et surtout du groupe américain.

» Il semble que tous deux se livrent à une partie de cataclysmes avec, pour enjeu, des existences humaines, de nombreuses existences humaines, je tiens à insister particulièrement sur ce point.

» Je vous ai déjà donné une idée des catastrophes mémorables causées par les cratères asiates. Nos volcans américains ne leur cèdent en rien; sans exagération nous pouvons même dire qu'ils les dépassent.

Rien n'était comique comme cet amour-propre national appliqué aux cataclysmes.

Jean Terrade, Félix, en leur qualité de Français, s'amusaient infiniment de cet état d'âme si parfaitement américain.

Mais les autres voyageurs ne remarquaient pas le burlesque de la chose.

Tous, en effet, étaient citoyens de la grande république, où l'axiome initial de l'éducation s'énonce ainsi :

— En Amérique, tout est plus beau, plus grand, plus riche et meilleur que dans le reste du monde!

Et Clodius continuait :

— Oui, vieux amis, l'Amérique détient le record du bouleversement sismique; jugez-en.

» Inutile de remonter aux tremblements de terre, dont le souvenir s'est perpétué à travers les âges depuis

la plus haute Antiquité; je veux simplement vous parler des phénomènes éruptifs du court espace de temps enfermé dans la période moderne du XVIIIe siècle à nos jours, c'est-à-dire deux siècles, deux secondes à peine dans l'existence de la planète Terre.

» Le sol américain vibre incessamment ainsi que les parois d'une chaudière.

» Aucune année ne s'écoule sans que les sismographes enregistrent, dans les Amériques centrale et méridionale, des désastres d'une certaine importance : villages détruits, villes bouleversées, côtes modifiées, îles englouties ou mises au jour, lacs desséchés, rivières détournées de leur cours, montagnes éboulées, etc.

» Dénombrer ces accidents exigerait des volumes. Je me bornerai à vous signaler succinctement quelques-uns des événements sismiques les plus importants de la période désignée.

» Commençons, si vous le voulez, à l'année 1776. La Cordillère des Andes frémit sous le bouillonnement de ses volcans.

» Les ravages s'exercèrent surtout sur le territoire du Pérou, où nous nous rendons à cette heure.

» Lima, la capitale, et le port de Callao virent s'écrouler leurs monuments, églises, palais; beaucoup d'habitations privées subirent le même sort.

» Bilan pour ces deux cités : une vingtaine de mille morts. Certes, ajouta négligemment le géologue, ce nombre n'est pas très élevé, mais veuillez remarquer que ce chiffre ne tient pas compte des habitants des campagnes, qui cependant payèrent aussi leur tribut.

» Après cette petite secousse, l'activité des feux souterrains sembla, durant quelques années, se localiser en Europe et en Asie.

» Puis brusquement, au cours de l'été de 1797, la fureur volcanique se réveilla dans le Nouveau Monde. L'Equateur en fut encore la principale victime. C'est, du reste, le pays qui connaît le plus souvent les violences des convulsions terrestres.

» La ville de Quito fut détruite, ensevelissant sous ses ruines 40000 de ses habitants, ce qui, sur une popu-

lation totale de 55000 à cette époque, représentait, vous l'avouerez, une assez forte proportion.

» Des répercussions meurtrières se firent sentir dans les autres provinces du Pérou, en Colombie, au Venezuela, en Bolivie et au Brésil.

» En 1812, 12000 Vénézuéliens disparurent dans le désastre de Caracas.

» Et puis en l'an 1868 les colères plutoniennes choisirent de nouveau le Pérou comme théâtre de leurs brutalités,

» Arequipa, Iquique, Tacona comptèrent au bas mot 25000 victimes.

» Derechef, le Venezuela fut bouleversé par le tremblement de terre de 1894. Lagunillas, Chiguaro, San Juan pleurèrent 15000 de leurs enfants.

» Une petite république d'Amérique centrale, le Guatemala, fut le théâtre d'un cataclysme en 1902.

» Par bonheur, les ravages du séisme s'étendent surtout à des régions de population peu dense; et les statistiques, forcément incomplètes dans un pays où le recensement, si l'on peut appeler ainsi les opérations embryonnaires d'une administration incohérente, reste encore à l'état théorique, accusent à peine 700 à 1000 victimes.

» Au cours de la même année, une terrible éruption du mont Pelé dévasta la Martinique et mit la France en deuil.

Félix s'était dressé.

— La Martinique, notre vieille colonie française... Ah! M'sieu Sharp, si vous pouviez me conter cela en détail. La chose m'intéresse parce que j'ai connu un petit nègre de ce pays-là.

— Facile. Les détails sont parfaitement connus. Je n'aurai aucun mérite à te satisfaire, mon brave garçon.

— Je vous écoute.

— Alors, mon garçon, je parle et te raconte l'événement. Donc, il faut te l'apprendre, le mont Pelé était un ancien volcan que l'on supposait définitivement éteint. En effet, on pouvait se ranger à cette opinion, car son cratère s'était obstrué. Peu à peu la dépression s'était

remplie d'eau, et formait un lac. Le lac existait depuis plusieurs générations.

» Au pied de la montagne, s'étendait la ville de Saint-Pierre, la plus importante de l'île et l'entrepôt central de son commerce; Saint-Pierre, où la plupart des colons de race blanche résidaient et avaient leurs comptoirs.

» 40000 habitants vivaient, chantaient, commerçaient dans la jolie cité, parcourue par des rivières claires, aux rives bordées d'une végétation fleurie.

» C'était un éden sur lequel planait la fatalité.

» Brusquement, après une période de chaleurs anormales en ce pays adorablement tempéré, après une journée au temps particulièrement lourd, orageux, accablant, une rumeur stupéfaite s'éleva dans les rues de Saint-Pierre; de bouche en bouche courait cette nouvelle invraisemblable :

» — Le mont Pelé fume!

» Ceci apparut tout d'abord incroyable. Les premiers qui entendirent l'avis, haussèrent les épaules. Allons donc! Est-ce qu'un cratère, empli par les eaux d'un lac, peut fumer?

» Mais bientôt la chose ne put être niée. De tous les points de la ville on découvrait le mont Pelé. Il fallut bien reconnaître que le sommet de l'ancien volcan se couronnait d'une colonne de fumée rougeâtre, qui s'élevait lentement vers le ciel.

» Une inquiétude envahit les esprits raisonnables.

» Est-ce que le volcan allait se réveiller, après plus d'un siècle d'inaction? Est-ce que le mont Pelé s'envelopperait de flammes, de vapeurs?

» Angoissés, certains habitants gravirent les pentes raides de la hauteur. Ils atteignirent les berges du lac, où souvent les familles se réunissaient pour de joyeux pique-niques.

» Une surprise les attendait en cet endroit. Le lac avait disparu sans laisser de trace.

» La gigantesque coupe formée par le cratère se montrait à présent vide, desséchée. Le fond présentait aux regards une vase grisâtre, crevassée comme si elle était soumise à une température élevée.

» Le mont Pelé avait bu la nappe d'eau, et son sommet ne conservait plus aucun indice de l'humidité antérieure.

» Les curieux redescendirent en ville très impressionnés. Ils se répandirent dans les familles, contant ce qu'ils avaient vu, répandant l'alarme dont ils se sentaient envahis.

» La prudence eût consisté à évacuer la ville.

» Au lieu de cela on se réunit, on discuta. Alors qu'il eût fallu agir, on se dépensa en discours vains.

» Créoles et gens de couleur sont loquaces. En proie à une émotion, ils le deviennent plus encore qu'à l'ordinaire.

» Or, tandis qu'ils arrondissaient d'éloquentes périodes, qu'ils se renvoyaient les *si*, les *mais*, les *car* et les *pourtant*, la catastrophe horrible se produisit, foudroyante, d'une soudaineté déconcertante dont l'univers entier frissonna.

» Des explosions assourdies, un frémissement du sol, puis une détonation effroyable, qui fut perçue à plus de 400 kilomètres en mer.

» La cheminée centrale du volcan venait de se déboucher d'un coup sous la poussée formidable des gaz intérieurs, représentant des millions d'atmosphères de pression.

» Un épais nuage de fumée rousse couronna la montagne, et, couché par le vent, se rabattit sur Saint-Pierre. La ville disparut sous un brouillard fauve.

» Quand la brise eut dissipé les vapeurs opaques, la cité martiniquaise ne contenait plus un être vivant! Toute la population avait succombé. La nuée, formée de vapeurs délétères, avait déterminé l'asphyxie générale des habitants, sans exception aucune.

» Le déblaiement des décombres amena la découverte d'innombrables cadavres surpris par le trépas au milieu des occupations les plus variées.

» Ici, une mulâtresse tenait encore le récipient dans lequel elle malaxait un mets quelconque.

» Le « geindre » restait penché sur son pétrin; l'employé, à son pupitre, semblait écrire encore.

» Dans une école, les pauvres gamins, créoles ou

colorés, avaient passé brusquement de la classe en pleine éternité.

» Au milieu d'une ruelle fleurie bordant le lit de l'ancienne rivière Goyave, deux fiancés avaient été surpris par le cataclysme, au moment où ils échangeaient des serments de tendresse.

» Elle, accoudée à une fenêtre du rez-de-chaussée, sous le store relevé, tendait la main vers lui qui, debout à l'extérieur, tenait entre ses doigts un mince anneau d'or, modeste bague qu'il allait passer à l'annulaire de l'aimée.

» Laves, torrents de boue, raz de marée apportèrent leur concours funeste à l'œuvre de dévastation. Ils ravagèrent la campagne, la côte, renversant les palais, les églises, les usines, les maisons, jetant les embarcations au rivage, détruisant les barques et goélettes que l'on croyait à l'abri dans le port.

» A plus de cinquante milles en pleine mer, la brise transporta sur les navires passant au large des poussières volcaniques et des vapeurs sulfureuses, qui prenaient à la gorge.

» Et puis le mont Pelé rentra dans le silence. Plus de fumées, plus de scories, plus d'explosions sinistres.

» Il s'était rendormi, tel un grand fauve repu de carnage, dominant de sa puissante silhouette sa victime expirée.

» Mais son cône se dresse toujours, jetant son ombre sur la ville qui, téméraire, s'efforce de renaître de ses cendres.

» Oh! cité imprudente, et courageuse aussi, cette agglomération qui, insoucieuse de la sinistre leçon du passé, se réinstalle à portée du monstre.

Et tous se taisant, impressionnés par la tragique évocation de la catastrophe récente, Clodius Sharp reprit :

— La terre, digne Félix, est en incessant travail de transformation; nous appelons catastrophes ce qui n'est que la conséquence logique de la loi d'évolution, laquelle s'applique aux mondes tout autant qu'aux chétifs individus.

» En voulez-vous d'autres preuves ?

» Je puise au hasard dans les fastes du séisme mon-

dial, depuis la destruction de Saint-Pierre de la Martinique. Je serai bref, me contentant de vous indiquer pour chaque désastre une date, une indication géographique, un chiffre établissant le nombre des victimes. Ecoutez.

Et le géologue, ravi de l'attention de l'ex-steward, continua, en scandant les paroles, en homme qui désire qu'elles ne soient pas perdues.

— 1902; en Turquie, dans le vilayet des Chiangie, séisme; la terre se crevasse engloutissant 2000 personnes.

» En 1903; un tremblement de terre, précédé et accompagné d'un effrayant cyclone, terrifie encore la Martinique, et lui coûte plusieurs centaines de ses enfants.

» En 1905; 10000 à 12000 Hindous trouvent le trépas dans un frisson du sol aux abords de Lahore, et cependant les ruines voisines de la grande ville hindoustane ne souffrent aucunement du phénomène.

» La même année; une catastrophe sismique triple ravage l'Italie, autour de Naples, dans les Calabres et en Sicile, causant, en chacune des régions désignées, des milliers de deuils. L'Italie, du reste, il faut le constater, est le pays le plus fréquemment frappé en Europe.

» En 1906, San Francisco subit à son tour l'assaut des forces plutoniennes. La riche métropole de l'Ouest américain est détruite de fond en comble par un tremblement de terre. Les morts ensevelis sous les ruines ne peuvent se dénombrer qu'approximativement.

» Et cependant, le péril passé, la ville renaît de ses décombres et reprend son activité, comme si de rien n'était. L'homme se courbe à l'instant du désastre, puis il reprend courage, ou bien il oublie.

» Ensuite, vient le tour de Valparaiso, l'importante cité commerçante du Chili; cette dernière paie un tribut de 2000 existences humaines à l'insatiable minotaure plutonien.

» En 1907, c'est à l'île de la Jamaïque que le monstre dévorant réclame l'impôt des cadavres. Le Japon est

atteint également. Pour finir, la Calabre, si souvent éprouvée, est encore balayée par la tempête sismique.

» Quinze ou seize mille humains succombent dans les trois catastrophes.

Clodius était lancé.

Il eût continué indéfiniment ainsi, égrenant devant ses auditeurs le chapelet des cataclysmes naturels se reproduisant si régulièrement qu'ils sembleraient presque les collecteurs d'un impôt sanglant, rançon de la Vie Générale, perçu au compte de la Nature Mystérieuse.

La voix du géant José Pastèque coupa net son improvisation sismique.

Le nègre criait :

— Ti regarder sur la mer; ti voir navire qui marcher tout drôle. Y a bon, li tout drôle.

Un brusque mouvement se produisit à bord de l'appareil volant. Chacun s'empressait de s'armer de sa jumelle.

Le Noir avait dit vrai.

A douze cents mètres au-dessous du *Little Bird*, un de ces bricks-goélettes qui recueillent le copra dans les archipels micronésiens flottait à la surface de la mer.

Il ne portait aucune cheminée. Donc il n'était point mû par la vapeur et devait compter uniquement sur sa voilure pour effectuer sa route.

Il devenait dès lors surprenant que son gréement fût disposé de telle sorte, que le navire ne pût évidemment pas se déplacer et fût astreint à flotter, telle une bouée montant et descendant au caprice de la lame.

Les lorgnettes permettaient de constater que les voiles à demi déployées, les cordages flottants, les vergues non fixées donnaient au brick-goélette l'apparence d'un vaisseau abandonné.

— Mais ce bâtiment a été délaissé par son équipage, murmura Tip Linn.

— En effet, reconnut Larker, il semble n'y avoir aucune personne vivante à bord.

— Cependant il ne paraît pas en mauvais état.

— Certes non.

– Il n'a donc pas été abandonné à raison d'un accident grave, le mettant en danger de perdition.

– Seulement en ce cas, pourquoi l'avoir abandonné?

La question tomba dans l'oreille de tous, provoquant une curiosité intense.

Depuis le début du voyage, tous avaient vécu dans une atmosphère de mystère.

Est-ce qu'un nouveau rébus allait se dresser devant eux, sous la forme de ce navire, dont leurs lorgnettes révélaient la coque lourde, la mâture en désordre?

Aucun pavillon ne flottait à l'arrière; aucune flamme au haut des mâts.

Impossible par conséquent de pronostiquer la nationalité de ce promeneur de l'Océan.

– S'il y avait des malades, de pauvres êtres oubliés au moment du départ? modula l'organe attendri de miss Grace.

– Cela est possible, appuya aussitôt la naine Patricka. Il paraît que des oublis de ce genre sont fréquents quand on abandonne un navire.

– Vous pensez ainsi?

D'un même mouvement toutes deux firent face au pilote Larker qui venait de lancer cette interrogation.

Et comme la journaliste du *Plus Petit Magazine Illustré* ne répondait pas, il répéta en accentuant davantage :

– Vous pensez ainsi?

Cette fois, Mistress Ardann se décida à prononcer :

– Cela est toujours possible.

– Et peut-être, reprit aimablement son interlocuteur, il vous plairait de vous assurer que la coque en question est bien déserte?

Ce ne fut pas la naine qui répondit cette fois. En chœur, tous les passagers du *Little Bird*, depuis Grace jusqu'au Noir Pastèque, en passant par Tip, Félix et Clodius lui-même, jetèrent un retentissant :

– Oui.

– Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez; nous allons nous poser à la surface de l'eau auprès de ce bateau qui vous intéresse.

Sans paraître entendre les remerciements de ses compagnons, tout à fait reconnaissants de sa bonne grâce, le pilote actionna les leviers de commande, et l'appareil, inclinant son avant vers la mer, commença une descente en spirale qui, en quelques minutes, l'amena à se poser sur l'eau à moins d'une brasse du bâtiment inconnu.

Quelques manettes claquèrent.

Les plans de l'hydroaéroplane se replièrent.

La nacelle devint canot.

Toujours attentif à la manœuvre, M. Larker se dirigea vers le navire.

Avant de gagner la coupée, il effectua le tour de l'embarcation.

Le pont apparaissait désert.

Nulle créature humaine ne se montrait à bord.

Seulement un détail les frappa tous : ni à l'avant ni sur son tableau d'arrière, l'étrange bateau ne portait un nom, pas plus qu'une indication de son port d'attache.

Qu'était-il donc, pour ne montrer ni pavillon ni appellation ? Quel mystère planait sur ce bâtiment perdu au milieu de l'océan Pacifique, à des centaines de milles de terre ?

— Montons à bord.

— Nous y trouverons peut-être l'explication...

— Oui, c'est cela. Explorons ce bateau.

Rien n'était plus facile. Une échelle de corde pendait à la coupée, rattachée par des crochets à la main courante du bastingage.

Le *Little Bird* vint stopper en ce point.

Et Larker demeurant à la direction de l'appareil, les passagers se hissèrent sur le pont.

A la roue du gouvernail, personne. Le bâtiment était bien décidément abandonné à lui-même.

D'abord, Grace s'appuyant au bras de Tip, Mistress Patricka se cramponnant à Ardann, Félix et Pastèque eux-mêmes, si peu timides qu'ils fussent, ne s'avancèrent qu'avec discrétion.

Le silence absolu régnant autour d'eux, l'air d'aban-

don répandu sur toutes choses, les impressionnaient au delà de toute expression.

Dans l'hydroaéroplane, Larker et Clodius ne s'occupaient pas d'eux. Ils semblaient se désintéresser de l'aventure.

Au surplus, l'indécision des visiteurs ne dura qu'un instant.

— Personne en haut, lança l'organe ironique de Félix, je vais visiter l'intérieur de l'établissement.

— Y a bon Pastèque visiter aussi l'intérieur, appuya le Noir, ravi comme à l'ordinaire de la décision de son ami montmartrois.

Ces répliques déclenchèrent la volonté de tous.

— Allons, consentirent les jeunes femmes.

L'écoutille s'ouvrait devant eux.

Processionnellement ils s'y engouffrèrent.

Le poste de l'équipage, la cabine du capitaine, les divers compartiments du navire étaient vides.

L'équipage avait disparu.

— Comment a-t-il quitté le vaisseau? murmura Ardann d'une voix indécise.

— Oh! en mettant les embarcations à la mer.

Le nain secoua la tête à cette réplique de Tip Linn.

— Vous dites non?

— Sans doute. Les chaloupes sont encore accrochées à leurs palans. Vous ne l'avez pas remarqué sur le pont. Moi, ce détail m'a frappé. L'équipage a abandonné le bâtiment sans utiliser ses canots.

Un silence suivit la déclaration du petit journaliste.

Le mystère de l'épave s'épaississait.

Qu'un brick-goélette flottât déserté par ses matelots, au milieu du Pacifique, il n'y avait pas lieu de trop s'en étonner.

Mais que les marins eussent disparu sans descendre les embarcations à la mer, ici l'incompréhensible commençait.

Cependant les visiteurs continuaient leur perquisition.

Ils avaient parcouru la goélette de bout en bout.

Le couloir aboutissait à l'arrière, devant une cloison, au milieu de laquelle se découpait le quadrilatère d'une

PERSONNE EN HAUT, JE VAIS VISITER L'INTÉRIEUR.

porte dont le panneau supérieur était percé d'une ouverture en forme de losange.

José, qui marchait le premier, approcha son visage de l'ouverture, mais à peine eut-il jeté un regard à l'intérieur qu'il se rejeta en arrière avec un cri étouffé.

– Y a vilaines bêtes !

Sa face noire était devenue grise. C'est ainsi, on le sait, que les nègres pâlissent. Le brave athlète devait être sous l'empire d'une terrible émotion.

Curieusement Tip se posta au losange.

Un spectacle stupéfiant lui apparut.

CHAPITRE XXV

LA PRÊTRESSE DE MORA-MORA

Toute la largeur du navire était occupée par une spacieuse cabine éclairée par un vitrage appliqué sur les moulures du tableau d'arrière.

Du dehors, on ne pouvait soupçonner cela.

Les moulures, les arabesques de bois sculpté, couvrant le tableau d'un lacis serré, donnaient à cette croisée si bien dissimulée la même protection que les grillages fantaisistes des moucharabiehs musulmans, ces moucharabiehs s'avançant en miradors sur les rues des cités d'Orient, et à l'abri desquels les femmes, invisibles, peuvent voir tout ce qui se passe au-dehors.

Mais si la disposition des lieux apparaissait bizarre, anormale, inhabituelle, que dire des habitants de l'originale cabine ? D'abord une seule personne. Une jeune fille.

Vêtue de voiles de gaze formant transparent sur fond de soie vert pâle, des épingles d'or en ses cheveux noirs, le teint d'un brun doré modelant délicieusement un visage plein, au nez fin, et dont les paupières frangées de longs cils demeuraient abaissées, voiles transparents qui cachaient les yeux de la dormeuse.

Car l'habitante de la cabine dormait ou semblait dormir.

Un fauteuil à haut dossier servait de support à la troublante et exquise apparition. Elle y était étendue avec abandon, la tête légèrement rejetée en arrière. Les bras se montraient nus, chargés de bracelets d'or, sur chacun desquels se détachait en cabochon une pierre précieuse différente.

Mais ce n'était pas seulement la jolie dormeuse qui attirait l'attention. Autour d'elle d'autres habitants de la cabine dormaient.

Et ceux-là, horribles, répugnants, imposant le frisson au spectateur, n'étaient autres que des serpents nombreux. Les boas américains, les constrictors s'enlaçaient aux pythons abyssins; les ophidiens venimeux étaient enroulés auprès de ces grands spécimens, dangereux seulement par leur puissance de compression.

Najas, vipères cornues, cobras bleus, rouges, s'entassaient sur le plancher autour de la jeune fille endormie.

C'était terrifiant de voir cette jolie créature, presque une enfant encore, parmi ces bêtes immondes dont chacune, d'une piqûre, pouvait détruire en quelques minutes cette beauté, cette grâce.

Tip avait cédé la place d'observation à ses amis.

Un à un, ceux-ci s'étaient postés au losange découpé dans la porte. Chacun avait considéré la dormeuse.

Maintenant Félix regardait à son tour.

Une émotion extraordinaire bouleversait le visage du jeune Montmartrois. Soudain il se passa la main sur le front et d'une voix étranglée, à laquelle l'émoi communiquait une vibration troublante :

— Faut sortir de là cette pauvre jolie mignonne.

Personne ne répondit.

Sans doute, chacun avait senti la même pensée traverser son cerveau.

Seulement pour extraire l'inconnue de la cabine, il était de toute nécessité d'y entrer, et y entrer apparaissait vraiment peu engageant.

Comment parvenir jusqu'à elle? Comment effectuer les quelques pas nécessaires dans cette cabine dont le

plancher disparaissait sous un véritable tapis de reptiles ?

Le Parisien considérait ses compagnons.

Il lut leurs pensées sur leurs physionomies soucieuses.

Un brusque haussement d'épaules, un geste décidé, et il murmura :

— Bien sûr. C'est idiot. Mais je ne la laisserai pas comme ça.

Et avec une autorité soudaine :

— Regagnez l'hydroaéroplane. Moi, je risque l'aventure. Inutile de nous exposer tous; donc, filez !

— Mais... commencèrent les amis de l'ex-steward.

— Ne vous fatiguez pas en discours inutiles et remontez sur le pont. Je compte jusqu'à dix. A dix, j'ouvre; donc, ne vous attardez pas.

Certes, Pastèque avait démontré sa bravoure, mais incontestablement il avait horreur des serpents. Aux derniers mots de Félix, il gloussa :

— Toi dire dix. Y a bon. Dix être pas beaucoup. Ti compter pas vite.

Et il s'enfuit à toutes jambes vers l'escalier du pont.

Ardann suivant Mrs Lookely, Tip entraînant Grace, ils ruèrent dans les traces de l'athlète noir. En trombe, tous escaladèrent l'escalier accédant au pont, traversèrent celui-ci, se laissèrent glisser plutôt qu'ils ne descendirent dans la nacelle flottante.

Et comme Larker, surpris, les interrogeait sur la cause de leur précipitation, ils expliquèrent en termes brefs et ce qu'ils avaient vu et la décision héroïque du boy Félix.

Le pilote murmura avec un haussement d'épaules :

— Une prêtresse de Mora-Mora.

Tous le regardèrent avec surprise. Il continua :

— Mora-Mora, une divinité malaise. Une tête de femme, un corps de serpent, deux bras, terminés par des mains armées de griffes de tigre. Ainsi représente-t-on cette déesse dans les temples cachés au sein des forêts vierges qui occupent l'intérieur de Sumatra, de la Nouvelle-Guinée, etc.

— Mais quelle est la fonction de cette déesse Mora-Mora ?

Larker eut un geste d'ignorance.

— On ne le sait pas au juste. Cependant on suppose qu'elle préside à certaines vengeances, car ses prêtresses et les reptiles qui lui sont consacrés se montrent toujours lorsque s'accomplissent des crimes retentissants et inexpliqués.

— Inexpliqués, dites-vous ?

— Oui; j'entends par là des crimes que ne justifient ni des haines ni des intérêts privés. On peut en inférer que les raisons de ces exécutions sont d'ordre politique, social ou religieux.

— Ainsi cette jolie enfant pourrait exécuter une sentence de mort ? demanda Grace avec une émotion visible.

— Exécuter est beaucoup dire, reprit vivement le pilote avec un sourire qui n'était pas exempt d'ironie. Dans les tribus, organisées de façon très féodale, les prêtres occupent le premier rang. Chaque année, ils sortent processionnellement de leurs temples mystérieux et se répandent dans les villes, les villages, les agglomérations indigènes. Toutes les fillettes âgées de trois ans leur sont amenées sur la place du conseil. Ils les examinent, puis choisissent celles qui seront affectées au culte de la sanglante déesse.

— Mais la famille, les parents ? se récria Ardann.

— Se gardent bien de protester, car toute résistance entraînerait la mort. Peut-être d'ailleurs n'éprouvent-ils aucune velléité de lutte. Le choix des prêtres est en effet considéré comme un honneur, auquel on répond par l'offrande de présents; les fillettes désignées sont emmenées par les prêtres, à grand renfort de musique et de chants. Elles disparaissent avec eux, et plus jamais les familles ne les revoient.

— Mais que font-elles ?

— Ici on ne saurait rien affirmer. On dit, parmi les populations malaises, on dit à voix basse, car les hommes des temples n'aiment pas que l'on s'occupe d'eux, que les enfants sont dressées, d'après des initiations successives, à conduire les serpents...

– Oh ! des charmeuses...

– Non, ne croyez pas cela. Un berger n'est pas un charmeur de moutons, n'est-ce pas ? Eh bien, les jeunes prêtresses de Mora-Mora sont des bergères de reptiles. Elles les conduisent, leur font suivre la route qu'il leur plaît. Vous voyez de suite quelle formidable puissance ces servantes du temple assurent aux prêtres malais. Ont-ils à se plaindre d'un personnage quelconque, on dépêche vers le coupable une bergère de serpents avec le troupeau rampant dont elle a la garde. La jeune fille conduit les ophidiens à l'habitation du condamné, les y fait pénétrer, et le drame est joué.

– Alors, cette jolie fille sur ce bateau désert serait une meurtrière aux gages...

Larker secoua vivement la tête.

– Non, non. Ces pauvres mignonnes sont toujours des victimes. Elles obéissent à des ordres dont elles ne peuvent discuter ni l'opportunité ni la justice. De plus, elles ne sont libres ni moralement ni physiquement. Enfin, prises toutes jeunes, soumises à un « dressage spécial », il est douteux qu'elles aient une perception nette des choses.

– C'est égal, soupira Grace, elles sont des coupables inconscientes; j'aurais préféré que la jolie abandonnée du navire ne fût pas coupable du tout.

Le pilote répliquait au même moment :

– Je ne sais si celle dont vous parlez a été coupable, mais je vous affirme qu'elle ne l'est pas en ce moment. Elle a été abandonnée seule, au milieu de l'océan. Donc elle doit servir de proie à son troupeau, que la faim amènera à la révolte contre elle.

– Comment ?

– Cela indique qu'elle a refusé d'accomplir un crime ordonné par les sectateurs de Mora-Mora.

Larker ponctua la phrase d'un éclat de rire.

– Ne croyez pas que je compte au nombre des fidèles de cette divinité serpentine. Non. Je sais cela uniquement parce que j'ai eu occasion de sauver la vie à un brave Javanais qui, à la suite d'un enragé savant de Rotterdam, en Hollande, avait eu la témérité d'espion-

ner les temples, et avait naturellement fini par se faire prendre et condamner aux serpents.

» C'est lui qui m'a fourni les renseignements que je me fais un plaisir de vous communiquer.

. . . . . .

Cependant Félix était demeuré seul devant la porte accédant à la cabine d'arrière.

Par l'ouverture en losange, il considérait l'inconnue endormie.

Elle ne faisait aucun mouvement. Les serpents ne bougeaient pas non plus.

Et une émotion profonde envahissait le jeune Montmartrois.

Il se sentait prêt à donner sa vie pour sauver cette jeune fille, dont il apercevait la forme gracieuse.

La sauver! Sans doute, il le voulait de toutes ses forces.

Mais comment y parvenir?

Ouvrir la porte, cela était possible. Seulement après? Pour joindre la dormeuse, il faudrait fouler l'enchevêtrement de serpents tapissant le plancher.

Sous la pression, les ophidiens sortiraient du sommeil, et alors, alors... Félix frissonnait à la pensée de ce qui adviendrait.

Pourtant il importait de prendre une décision.

Brusquement le Montmartrois s'immobilisa.

La dormeuse avait fait un léger mouvement. Elle s'éveillait.

Elle promenait autour d'elle un regard éploré. Des cloisons aux reptiles, elle parut embrasser tout dans un coup d'œil.

Puis ses traits charmants se défirent. Une expression d'indicible tristesse assombrit son visage, et elle murmura :

— C'est la condamnation. Quand les *rampants* du Temple auront faim, ils ne reconnaîtront plus en moi leur gardienne accoutumée et ils me tueront.

Félix bégaya :

— Ah ça! je comprends le malais!

Puis s'appliquant une bourrade :

– Je suis inepte. C'est de l'anglais. Tiens donc, dans l'archipel malais, c'est connu, les deux langues européennes les plus répandues sont l'anglais et le hollandais. J'ai appris l'anglais à bord : donc je puis causer à la demoiselle.

Sans tergiverser davantage, il encadra sa face souriante dans le losange de la porte et appela :

– Miss !

Un léger cri lui répondit.

L'inconnue le considérait, stupéfaite. L'étonnement apparaissait de toute évidence son unique sentiment.

Aucune crainte ne venait s'y mêler.

Non. Il lui paraissait incroyable qu'un être vivant se trouvât sur ce navire. Et doucement, le timbre abaissé, elle demanda :

– Qui êtes-vous ?

– Un voyageur qui voudrait de tout son cœur vous tirer d'ici.

Elle eut un pâle sourire.

– Autour est la mer immense.

– Auprès est une embarcation où j'ai des amis prêts à vous recueillir.

– Ah !

L'exclamation tomba mélancolique. En vérité, la jeune fille ne semblait pas ressentir une joie débordante d'échapper au sort affreux qui la menaçait.

Elle comprit probablement que son interlocuteur pouvait s'en étonner, car elle expliqua :

– Je suis seule au monde, sans ressources, sans amis. Le seul pays où j'en pourrais rencontrer m'est fermé à jamais...

– Je vous emmènerai dans le mien.

– Y trouverai-je à vivre ?

Un désespoir pleurait dans la question. Evidemment, la jeune Malaise avait appris, dans sa patrie, que chez les Blancs la lutte pour la vie est autrement âpre que dans les îles bénies de l'archipel javanais.

Félix appartenait à l'école des Parisiens débrouillards, pour lesquels, plus encore que pour les autres

citoyens de la Gaule, le mot impossible devrait être rayé du dictionnaire.

Avec une puissance de conviction telle que son interlocutrice fut en quelque sorte imprégnée de confiance, le boy s'exclama :

— Eh bien, et moi ? Vous vous figurez que je ne saurai pas gagner pour nous deux. Vous serez ma petite sœur et cela ira tout seul.

Cette fois, une prodigieuse stupéfaction amena des tons roses sur les joues de l'inconnue, ses yeux de violettes sombres s'embuèrent d'un brouillard humide, et sa voix frémissant d'un émoi intérieur :

— Qui êtes-vous donc, vous qui parlez ainsi à une étrangère ?

— Un orphelin; Félix, pour vous servir.

Elle répéta dévotieusement :

— Félix ?

— Oui, fils de la France, le cœur du monde, miss petite sœur, et de Montmartre encore, le cœur de la France. Cela vous explique pourquoi j'ai moi-même un peu de cœur.

— Oh oui ! murmura-t-elle en joignant les mains.

— A Montmartre nous sommes tous comme cela. Donc, n'en parlons plus. Occupons-nous de vous sortir d'ici.

Les dernières paroles la rappelèrent à sa terrible situation.

— J'ai dû dormir longtemps, prononça-t-elle comme se parlant à elle-même. Mes serpents vont se réveiller peut-être. S'ils se réveillent, comme ils auront faim, je serai perdue.

Elle adressa à Félix un regard chargé de reconnaissance.

— Et maintenant, je voudrais être sauvée.

Puis, prenant une décision :

— Enfin, je vais essayer.

Sa voix avait repris tout son calme. Aucun tremblement ne décelait l'angoisse qu'elle devait éprouver au fond d'elle-même.

Lentement elle donnait des instructions à ce sauveur qu'elle ne connaissait pas une demi-heure plus tôt.

– Je vais essayer d'arriver jusqu'à la porte. Si j'y parviens, vous ouvrirez vivement pour me laisser sortir et vous refermerez aussitôt.

– Si vous y parvenez, Miss?... interrogea anxieusement le boy.

– Oui, je dis cela, parce que les serpents peuvent sortir du sommeil...

– Oui, ils peuvent malheureusement.

– Alors, fuyez vers votre embarcation sans perdre une seconde.

– Mais vous?

– Personne ne saurait plus rien faire pour moi. Si mes serpents reviennent au mouvement, je serai piquée dix, quinze, cent fois. Cinq minutes plus tard, j'aurai expiré et ils me dévoreront.

Elle disait ces choses terribles sans un frémissement.

Comme Félix allait parler encore, elle appuya son index sur ses lèvres :

– Silence! Je vais essayer.

La gentille Malaise s'était soulevée lentement sur sa chaise. Ses pieds nus, délicatement modelés, avaient écarté par des mouvements d'une douceur infinie les anneaux des reptiles qui l'entouraient. Elle chuchota :

– Un pas. Trois encore et je toucherai la porte.

Un pas. Félix, dont le cœur battait à se rompre, avait compris.

La jeune fille avait réussi à poser un pied sur le plancher, sans peser sur le corps d'aucun des ophidiens endormis.

Deux fois encore elle répéta la même manœuvre avec un égal bonheur.

– Plus qu'un pas.

Les quatre mots sifflèrent entre les lèvres de Félix. Ses doigts agrippèrent le bouton commandant l'ouverture de la porte pour être prêt à livrer passage à la gentille fugitive, à qui désormais il se dévouerait corps et âme.

Soudain il eut un gémissement sourd. En arrière de la Malaise, un frémissement avait agité la masse agglomérée des reptiles.

Une tête se dressa, une vipère cornue donnait le

signal du réveil à cette armée de serpents, un sifflement analogue à celui de la vapeur d'eau fusant par un orifice étroit passant dans l'air. Ce fut comme un appel. Dix, vingt têtes effilées, triangulaires, dardaient sur la gardienne des serpents des regards aigus.

Alors, emporté par une rage soudaine, par la terreur d'échouer au port, sans réfléchir au danger, le boy ouvrit la porte d'un mouvement violent, allongea la main, saisit le bras de l'étrangère comme dans un étau, et l'attira en avant avec cet ordre rugi :

– Miss, sautez, au nom du ciel !

Son impulsion était trop violente pour qu'elle pût s'y soustraire.

Elle se trouva dehors, le battant refermé derrière elle sans avoir bien conscience de ce qui venait de se passer.

Elle était sauvée.

Il était temps d'ailleurs.

Des coups secs comme des coups de fouet ébranlaient la porte.

Surpris par la soudaineté du mouvement de leur victime, les reptiles se levant s'étaient détendus tels des ressorts pour l'atteindre.

Mais les gestes du Parisien avaient été plus rapides encore, et les monstres voyaient leur élan brisé par la porte massive.

– Merci, merci !... balbutia la jeune Malaise.

Félix ne la laissa pas continuer.

– Plus tard, plus tard, arrivez.

Il l'avait prise par le poignet et l'entraînait, ému, triomphant.

Une clameur épouvantée le cloue soudain sur place. Le bras de sa compagne échappe brusquement à son étreinte.

Qu'est-ce ? Il se retourne.

Un spectacle effroyable le glace de terreur. Un boa constrictor de grande taille s'est enroulé autour de la jeune fille, immobilisant, paralysant ses mouvements.

D'où vient-il ? Comment s'est-il échappé de la cabine ?

Par l'ouverture à laquelle les fugitifs n'ont pas songé, par le judas.

Oui, le reptile géant a utilisé ce passage. Il s'est jeté sur l'infortunée qui se croyait déjà en sûreté, et maintenant ses anneaux se serrent peu à peu comprimant le corps délicat, les membres gracieux.

Cette vue affole le Montmartrois. Quoi, on lui tuerait celle qu'il a sauvée ! Non, non. Plutôt mourir avec elle.

Félix a un revolver. Il se rapproche.

Le constrictor, surpris par le mouvement, allonge la tête vers ce nouvel adversaire.

Le canon de l'arme, la gueule du monstre se touchent. Une détonation éclate, la balle explosive part, enlevant toute la partie supérieure du crâne de l'ophidien. Et les anneaux se déroulent, tombent sur le plancher, où ils s'agitent en convulsions flasques.

Mais la Malaise n'a pu dominer son épouvante.

Elle a perdu connaissance.

Vite, Félix, l'enlève dans ses bras, et poursuivi par un horrible concert de sifflements, expression de la colère rageuse des reptiles enfermés, il emporte la jeune fille sur le pont, il descend avec elle dans l'hydroaéroplane, qui s'éloigne aussitôt, et bientôt reprend sa route à travers les airs, laissant, bien loin en arrière, le vaisseau chargé d'un équipage de serpents.

CHAPITRE XXVI

LA BERGÈRE DES REPTILES

— Mon nom est Anouma, c'est celui que l'on m'a donné au temple.

— Anouma ?

— Il signifie dans la langue sacrée : *clochette de corail.*

Ainsi la jeune étrangère répondait aux questions posées par les passagers du *Little Bird.* L'hydroaéroplane avait regagné les hauteurs. Par 1950 mètres d'al-

FÉLIX A UN RÉVOLVER. IL SE RAPPROCHE.

titude, il filait dans le froufroutement aigu de ses turbines, vers le continent américain.

— Comment vous trouviez-vous seule, à bord de cet affreux navire ?

A la question de Félix, la gentille mignonne répliqua :

— Ils m'y avaient abandonnée.

— Qui, *ils* ?

— Les Ossanouru.

— Mais qu'appelez-vous ainsi ?

– Les prêtres de Mora-Mora.
– Et Mora-Mora ?
– C'est la mère des serpents; la déesse qui règne sur les reptiles.
– Que faisiez-vous dans le temple ?
– J'étais employée, comme toutes les autres qui sont consacrées à Mora-Mora.
– Employée ?
– Oui, à surveiller les enfants chéris de la déesse. J'étais *Bergère des Serpents.*
– Mais à quelle occasion fûtes-vous consacrée à la terrible divinité dont il s'agit ?
Elle haussa les épaules avec indifférence :
– Je ne sais pas.
Ses sourcils arqués se froncèrent un instant, puis elle continua, une expression dubitative répandue sur son visage délicat :
– Peut-être fus-je consacrée comme mes compagnes plus jeunes ?
– Et comment l'étaient celles-ci ?
– Il faut vous apprendre cela. Vous ne savez pas, vous qui ignorez Mora-Mora. On meurt beaucoup parmi les bergères des serpents. Oh ! les pauvres bêtes ne sont pas méchantes avec nous qui les soignons; seulement elles font parfois le mal sans le savoir.
» Tantôt un boa, qui s'enroule câlinement autour de sa gardienne, serre un peu trop et l'étouffe; un crotale, un naja, une vipère bleue, en jouant, fait semblant de mordre. L'animal se lance un peu trop fort, ou bien la personne a un mouvement maladroit. Les crochets venimeux traversent la peau, font couler quelques gouttes de sang. La blessure en elle-même serait peu de chose, si les glandes venimeuses n'avaient pas distillé leur poison dans la déchirure, et en quelques minutes, la bergère a cessé de vivre.
» Oh ! elle souffre beaucoup; par exemple, la douleur n'est pas de longue durée.
» Au fond ce trépas est préférable à celui qui survient après de longues maladies.
– Mais où étiez-vous antérieurement au jour où vous fûtes amenée dans le temple ?

Pour la seconde fois, Anouma répéta :

— Je ne sais pas. Je suppose que pour moi, il en a été de même que pour mes compagnes plus nouvelles dans la confrérie.

» S'agissait-il de remplacer des disparues, un prêtre du temple appelait l'une d'entre nous. Celle qu'il désignait devait emmener le troupeau de serpents dont elle avait la garde.

» L'homme, la bergère, les serpents, nous nous mettions en route par la nuit noire. Sans bruit on se glissait dans un village, une exploitation agricole, un endroit habité quelconque.

» Le guide désignait une habitation.

» Aussitôt nous ordonnions à notre troupeau d'y pénétrer. Dans chaque groupe, il y a un reptile qui guide les autres.

» Les habitants s'enferment soigneusement la nuit. Tous ont l'effroi de Mora-Mora, de ses serpents; aussi s'ils s'éveillent sous leur moustiquaire et qu'ils entendent nos reptiles glisser, ramper sur le sol, ils ne songent guère à se lever.

» Pour cette raison, le prêtre peut arriver sans encombre auprès de la fillette que réclame le temple.

» On choisit, en général, des enfants de trois à quatre ans. Le prêtre enroule la petite fille dans une natte, la hisse sur son épaule et d'un sifflement bref, ordonne que tous, bergère et reptiles le suivent.

» On regagne le temple.

» Durant quelques semaines, la nouvelle venue est bourrée de friandises, de gelées de fruits, dans lesquelles sont des sucs de fleurs qui enlèvent la mémoire et le souvenir.

» Voilà pourquoi moi-même, je n'aurais jamais su de quelle famille j'étais née.

— Quoi, vous le savez maintenant? s'exclama miss Grace.

— Hélas! Et c'est pour l'avoir appris que j'ai été condamnée au supplice dont vous m'avez sauvée.

Tous s'étaient rapprochés. Leurs regards interrogeaient.

Anouma continua :

– Le temple est caché dans des grottes creusées parmi la partie la plus inaccessible de la forêt vierge qui couvre les montagnes érigées, ainsi qu'une barrière géante, au milieu de l'île de Java.

» Sont-ce les hommes d'autrefois, sont-ce les bouleversements du sol qui frissonne constamment sous l'effort des feux souterrains, qui ont fouillé ces cavernes ? Je l'ignore. Les prêtres le savent peut-être, mais ils ne me l'ont pas appris.

» Toujours est-il que d'immenses salles souterraines, reliées par un lacis compliqué de couloirs sinueux, existent en cet endroit.

» Des artistes ont sculpté le roc, racontant en formes de granit l'histoire de la divine Mora-Mora et des reptiles, ses enfants bien-aimés.

» Des peintures, dorures, etc., ornent les vêtements des statues entaillées dans la roche, et quand on parcourt le sanctuaire mystérieux avec des torches, il semble que, sous les clartés fuligineuses, les hôtes de pierre s'animent.

» Les dieux considèrent les intrus. Les serpents gonflent leur gorge avec menace.

» On tremble et l'on conçoit la redoutable grandeur de Mora-Mora.

» Or, un soir que mon troupeau rampant m'avait fatiguée plus que de coutume, je m'étais étendue dans une anfractuosité d'une petite grotte, que l'on désignait sous le nom de chambre du lac d'Argent, à cause d'un petit bassin naturel formé par un ruisseau qui coulait à travers les méandres du souterrain.

» Dans le silence, dans la demi-obscurité que des lampes parcimonieusement distribuées ne parvenaient pas à dissiper, je m'endormis profondément.

» Je me réveillai brusquement avec l'impression que l'on parlait auprès de moi.

» J'étais en faute, car les bergères des serpents n'ont pas le droit de goûter le sommeil autrement que dans le compartiment qui leur est affecté.

» C'était là sans doute la cause de mon sommeil léger.

» Je dormais sur le qui-vive en quelque sorte.

» Sans cela, la voix des causeurs ne m'eût point ramenée à la conscience, car ils parlaient presque bas.

» Je prêtai l'oreille et je me pris à trembler. Je reconnaissais les voix. Le grand prêtre et le sacrificateur s'entretenaient à deux pas de moi.

» Ma première pensée fut donc une idée de crainte. S'ils me découvraient, une punition sévère me serait appliquée.

» Mais je remarquai aussitôt qu'un lourd pilier, évidé dans la masse rocheuse, me séparait de ceux que je redoutais.

» Si je demeurais immobile, ils ne soupçonneraient pas ma présence.

» Aussi je me fis petite, petite, me flattant d'échapper aisément à la réprimande encourue. Voici ce que j'entendis :

» — Vous êtes sûr, Aïvad, ô sacrificateur, de ce que vous venez de me rapporter?

» — Oui, Eïla-Edi, maître vénéré du sanctuaire de Mora-Mora.

» — Pourtant la famille des Baghata est fidèle, dévouée, pieuse; elle ne marchande pas les présents à la déesse.

» — Sans doute! sans doute! Aussi croient-ils avoir acquis le droit de refuser l'impôt des bergères des serpents.

» — Enfin, vous les avez prévenus des volontés du temple?

» — Oui.

» — Et en face de notre décision...

» — ... ils ont rappelé que déjà une enfant leur a été ravie pour le service du temple, ils m'ont affirmé qu'à leur avis un pareil sacrifice ne devait pas être doublé, et sur mon affirmation que tout avis du conseil était irrévocable, la mère me dit avec un farouche irrespect : — « Alors, nous nous expatrierons. La tyrannie et l'injustice des dieux apparaissent aussi insupportables que celles des rajahs. »

» Il y eut un silence pesant. Le grand prêtre reprit :

» — Quelle est l'enfant qu'ils nous ont donnée déjà? Est-elle encore vivante?

» — Elle vit.
» — Et c'est ?
» — La petite Anouma.
» Vous comprenez quelle émotion m'apportèrent les paroles qui ne m'étaient pas destinées.
» Brusquement, moi, qui me croyais sans famille, sans attaches d'aucune sorte, j'apprenais l'existence de mes parents. J'avais un père, une mère. Ces mots, qui naguère n'avaient aucun sens pour moi, venaient brusquement d'en acquérir un, dont je me sentais troublée jusqu'au fond de l'âme.
» Et puis des idées nouvelles chevauchaient dans ma tête.
» C'était à ma mère que l'on demandait de renoncer à une seconde de ses enfants.
» Le courage de ma mère, résistant aux ordres des prêtres sans pitié, me révélait la puissance de l'amour maternel.
» J'avais un désir fou de quitter ma cachette, de me prosterner devant les deux premiers dignitaires des temples, d'implorer leur clémence pour les parents inconnus.
» Cependant le sacrificateur reprenait d'un organe assourdi, sonnant faux :
» — Il faut que la résistance soit punie.
» — Oh ! ceci est de toute évidence. Si je me taisais, c'est uniquement parce que je cherchais quel châtiment correspondrait à l'énormité du crime.
» — Et surtout, appuya l'interlocuteur du grand prêtre, quel châtiment serait le plus agréable à la divine Mora-Mora, dont la grandeur est bafouée par cette famille rebelle.
» — En effet.
» — Eh bien, je crois que j'ai trouvé ce qui apaisera la colère de la déesse.
» — Dites, j'ai hâte de vous entendre.
» Le sacrificateur s'inclina cérémonieusement.
» Une lampe voisine éclairait les deux hommes.
» En me penchant un peu, j'apercevais la longue barbe blanche du grand prêtre, la figure rusée et cruelle de son compagnon.

» Je grelottais de tous mes membres.

» Je connaissais bien l'esprit cruel des sectateurs de Mora-Mora. Quelle chose terrible avait inventée le sacrificateur Aïvad ? Quelle torture allait-il préconiser devant Eïla-Edi, souverain pontife du temple ?

» Aïvad baissa la voix.

» Mais si bas qu'il parlât, les mots en marche dans le silence de la crypte parvenaient à mes oreilles.

» — La famille de Baghata nous refuse une seconde fille. Eh bien, que la sœur de celle-ci soit chargée de la punition. Que la sœur, prêtresse du temple, amène le trépas et la destruction chez ses parents qu'elle ne connaît pas, qui ne la reconnaîtraient plus. Ainsi la déesse sera satisfaite, car justice contre les rebelles sera rendue par celle qui est consacrée aux autels.

» Comment n'ai-je pas perdu connaissance, je n'en sais rien. Tout tournait autour de moi.

» Des pensées inconnues se pressaient dans mon cerveau, le gonflaient en quelque sorte, me donnant l'impression que mon front allait éclater.

» Une famille m'était révélée.

» Ces prêtres m'avaient séparée à jamais des êtres chers. D'une enfant heureuse et aimée, ils avaient fait la servante d'une sanglante divinité.

» Hélas ! cela ne pouvait être réparé.

» Mais le crime projeté pouvait être empêché. Qui le voulait ? Qui en donnerait l'ordre ? Les deux prêtres que j'avais sous les yeux.

» Qui pourrait s'opposer à leurs projets ?

» Moi seule, moi, qui venais d'apprendre ce qu'ils méditaient contre les inconnus à qui je devais le jour, ces inconnus qui m'eussent aimée si une divinité cruelle ne m'avait arrachée à leur affection.

» Une révolution s'opérait dans mon esprit en dehors de ma volonté, de mon raisonnement.

» Jusqu'à cette heure, j'avais accepté comme normal, juste, droit, le culte de Mora-Mora, l'adoration de cette conception étrange, d'une puissance spirituelle existant sur les reptiles.

» D'un coup ma croyance s'écroula.

» Je ne vis plus dans les sectateurs du temple que

des ambitieux sinistres, abritant leurs crimes, leurs rapines, sous le prétexte commode d'honorer la divinité.

» Aussi je résolus de me révolter. Aïvad et Eïla-Edi condamnaient ma famille.

» Je devais être le bourreau inconscient des miens. La bergère des serpents conduirait les reptiles venimeux à l'assaut du logis familial.

» Non. Il n'en serait pas ainsi.

» Mes serpents mordraient. Oh! je ne les priverais pas de leur festin, ces horribles mais innocents exécuteurs de mes ordres. Les victimes seules seraient changées.

» Les victimes seraient ces deux hommes qui avaient rêvé le crime et qui prétendaient me l'imposer.

» Après... oh! après, je savais quel sort m'attendait. Une « gardienne » responsable d'une bande de reptiles l'est de tous les méfaits commis par son « troupeau ».

» Mon troupeau coupable du trépas de deux prêtres, je serais abandonnée avec lui, en un lieu désert et dépourvu de toutes ressources, afin que mes serpents, tenaillés par la faim, me missent à mort, m'assurant ainsi la même fin que celle des prêtres attribuée à ma négligence ou à mon défaut de vigilance.

» Qu'importait cela! Je me sentais heureuse de donner ma vie pour sauver celle de mes parents inconnus.

» Les dignitaires s'éloignèrent sans avoir soupçonné ma présence et je pus, sans être remarquée, regagner mon logis.

» Que vous dirai-je? Le soir même je recevais du sacrificateur l'ordre de mort.

» A minuit, je devrais sortir du temple avec mes bêtes. Au-dehors, le grand prêtre et Aïvad attendraient. Ils me désigneraient l'habitation où je serais tenue d'opérer.

» Je m'inclinai, les mains en coupe au-dessus de ma tête, exécutant les cinq figures cérémonieuses de la danse sacrée qui indiquent que l'on est soumis, obéissant, dévoué, aveugle et sourd.

» Seulement, en rentrant dans ma chambre, je me munis de deux *artamaes.*

– Artamaes ? firent curieusement les auditeurs.

– Ce sont de fragiles tubes de verre, emplis du suc d'une liane dont les reptiles sont extrêmement friands.

» Ceci fait partie de l'équipement des « bergères ».

» Veut-on provoquer la mort d'une personne ? On jette auprès d'elle un artamaes. Le tube fragile se brise et le contenu répand dans l'air une senteur violente.

» Les serpents se ruent vers le régal qui s'annonce ainsi.

» Ils grouillent autour de la victime désignée, se combattent. Toujours l'être qui doit mourir a un mouvement dont s'irritent les ophidiens.

» Quelques sifflements, des piqûres, et tout est fini.

» Bref, minuit vint.

» Lentement, suivie de mes serpents, entraînés sur mes pas à l'aide d'une mélodie sacrée, que je soufflais en sourdine sur une flûte d'ivoire, je parcourus les méandres de la basilique souterraine.

» J'arrivai au seuil. Je m'assis et j'attendis. Pas longtemps d'ailleurs.

» Aïvad et Eïla-Edi parurent. Ils s'approchèrent afin de me donner leurs dernières instructions.

» Je ne les laissai pas arriver jusqu'à moi.

» Ma main décrivit un grand geste circulaire dans l'air.

» Et comme les prêtres s'arrêtaient, surpris par ce mouvement qu'ils ne s'expliquaient pas, une sorte d'éclatement se produisit à leurs pieds.

» L'odeur caractéristique de l'artamaes se propagea dans l'air.

» Ils eurent un cri de terreur. Ils avaient compris.

» Les deux hommes tentèrent de se rejeter en arrière, ils n'en eurent pas le temps, tous les serpents de mon « troupeau » s'étaient rués vers l'artamaes. Une mêlée, un enchevêtrement, des reptiles qui sifflent, deux prêtres poussant des exclamations étouffées.

» Puis plus rien.

» Le grand prêtre et le sacrificateur ont succombé, et moi j'ai sauvé ma famille inconnue.

» Au jour, je fus saisie, jugée sommairement. Le personnel du temple crut à un accident. Aucun ne sait

jamais les projets des chefs de la redoutable secte. Je fus donc condamnée sans colère et sans haine.

» Le navire où vous m'avez trouvée appartenait au sacrificateur. Il fut choisi comme tombeau de celle qui fut la cause du drame. Abandonné au milieu de l'Océan, il coulera rapidement, car des trappes ont été ménagées au-dessous de la flottaison, trappes devant s'ouvrir d'elles-mêmes après un temps déterminé.

» Anouma et ses serpents auraient ainsi été rayés du nombre des vivants et jamais personne n'aurait connu leur tombe.

Dans tous les yeux, une buée humide jetait une brume. Félix étreignait fortement la main qu'Anouma lui abandonnait.

Soudain tous tressautèrent, brusquement ramenés au sentiment de leur propre situation.

La voix de José Pastèque venait de s'élever. Le nègre clamait, la main tendue vers l'est :

— Terre, en avant de nous !

Tous regardèrent. La terre américaine, c'était la dernière étape.

La dernière, après laquelle le retour vers New York, Jacksonville, le repos, la vie normale.

Le Noir avait bien vu.

Au loin, vers l'est, la côte se montrait tel un léger brouillard violacé flottant sur la surface glauque des eaux. Bientôt les contours se précisèrent. A vue d'œil l'hydroaéroplane se rapprochait du but.

Des sommets se découpèrent sur l'horizon comme un écran déchiqueté.

Larker les désigna du geste.

— La Cordillère des Andes, la chaîne de montagnes la plus étendue du monde, car elle continue les Montagnes Rocheuses.

— Et aussi l'une des plus riches en cônes éruptifs, interrompit le géologue, incapable de garder le silence en présence d'une telle constatation.

On eût cru d'ailleurs que la chaîne, ossature du continent américain, souhaitait souligner la véracité de l'affirmation du savant sismologue.

Les voyageurs discernaient à présent des cimes cou-

ronnées de fumées, et dans le brouillard roussâtre de ces vapeurs à haute température, scintillaient d'instant en instant des traits de feu, rapides et éblouissants comme des éclairs. La foudre terrestre se manifestait.

– Eruption, murmura Larker.

Eruption ! Le mot matérialisait la conférence de Clodius naguère interrompue par le sauvetage de la petite Anouma.

A quels spectacles d'horreur leur course allait-elle les condamner cette fois ? Devrait-on chercher la dernière lettre dans l'atmosphère embrasée des volcans ?

– Le volcan Cotopaxi, reprit le pilote, qui dresse son cratère principal à 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Et après un silence, durant lequel tous restèrent immobiles, les yeux obstinément fixés sur le mont géant en ébullition :

– Nous arrivons en pleine éruption.

D'un geste brusque, Larker saisit une lorgnette; il considéra longuement la montagne lointaine.

Un juron gronda enfin entre ses lèvres.

– Eruption terrible; je vois les coulées de lave qui descendent les pentes par la vallée d'Erraïna, jadis riante.

– Bah ! qu'importe ? murmura Tip; nous ne serons pas forcés, j'imagine, de nous rendre précisément dans cette vallée occupée par le courant de lave.

Mais Larker toisa le jeune homme de façon si étrange que Linn s'interrompit au milieu de sa phrase.

– Et si justement vous vous trompiez, Master Wistle ?

– Quoi ? Prétendriez-vous affirmer... ?

– Que notre but est uniquement la vallée d'Erraïna; car c'est là, dear sir, oui, c'est là que vit le gardien de la dernière des lettres qu'il vous importe d'apprendre. C'est là, dans la prison souterraine d'Erraï, dont les galeries, couloirs, geôles, cellules et appartements administratifs furent distribués, meublés, installés dans les cavernes creusées par les architectes invisibles des bouleversements plutoniens, c'est là, dans le flanc

même du Cotapaxi en flammes, que se cache la dernière partie du secret.

Du coup, Tip courba la tête.

La fatalité pesait une fois de plus sur sa personne. Véritablement elle abusait du droit de bouleverser son existence. Pour posséder enfin la totalité du secret paternel, allait-il devoir affronter le volcan en furie ?

CHAPITRE XXVII

LE VOLCAN

— Le Cotapaxi, remarquable déjà par sa hauteur, supérieure à celle de la plupart des cônes volcaniques terrestres, l'est aussi par la violence incroyable de ses manifestations.

» Les tremblements de terre qui désolent l'Equateur, le Pérou, se répercutent en Bolivie, au Chili même, lui sont tous imputables.

» Pour donner une idée de sa formidable puissance de destruction, il suffira de dire que, lors de la dernière éruption de la terrible montagne, une vallée fut comblée par la lave, ce qui exigea le rejet par la cheminée centrale de 100 millions de mètres cubes de matières en fusion, c'est-à-dire plus d'un *kilomètre cube.*

Ces renseignements, donnés par Clodius Sharp à ses compagnons, n'étaient pas de nature à les encourager.

Aussi tous se tenaient sur la pente de la montagne, en face d'un indigène auquel ils demandaient avec une anxiété visible :

— Alors, il n'y a pas moyen ?...

— Ma foi non, Señores.

— En êtes-vous certain ?

L'homme eut un geste vague.

— Certain, certain, qui le peut être ?

» Avec l'aide de la sainte Madone — il salua dévotement — rien n'est impossible. Il faudrait être un païen

pour prétendre le contraire. Seulement, Señores, l'accès de la maison de force (prison) de Cauxhillo est désormais impossible, cela on peut l'affirmer absolument.

» Le feu souterrain où la colère de Belzebuth, comme dit le padre, a bouleversé le flanc de la montagne où s'ouvrait autrefois l'entrée des souterrains, et dame, à moins que la Santa Virgen ne vous offre son secours tout-puissant, je ne vois pas comment vous pourrez circuler dans la prison.

— Et les gardiens ? Les prisonniers ?

Le peone qu'interrogeaient les voyageurs leva les bras vers le ciel tout embrumé de fumées rougeâtres, et murmura, montrant qu'il était de race portugaise, bien que vivant dans l'ancienne colonie espagnole de l'Equateur :

— *Quien sabe ?*

Puis, aucun des voyageurs ne lui adressant plus la parole, il fit entendre un claquement bref de la langue, et la mule, au harnais rouge et or, qui le portait, s'éloigna au trot, descendant le sentier qu'avaient gravi les compagnons de Tip.

Larker et ses passagers demeuraient atterrés, sans se décider à changer de place.

Le *Little Bird,* ayant survolé l'étroite bande des plaines côtières resserrées entre les rivages de l'Océan et les premiers ressauts montagneux, s'était élevé au-dessus des rampes de la Cordillère.

Il était venu se poser sur un plateau rocheux, situé à peu près au tiers de la hauteur du Cotopaxi.

Mais en cet endroit le pilote avait paru complètement dérouté, encore qu'il eût déclaré auparavant connaître parfaitement toutes les passes.

A ses compagnons, il avait expliqué qu'au point où ils étaient parvenus existait naguère l'ouverture principale accédant aux grottes naturelles, que les Ecuadoriens pratiques avaient transformées en locaux affectés à la détention des condamnés. Or, aux lieu et place de la porte, on ne distinguait plus qu'un prodigieux amas de rocs éboulés.

Et comme le dit pittoresquement Félix, que la

Malaise Anouma ne quittait point, on eût cru qu'un tombereau de géants avait vidé en ce point son contenu de pierres.

C'est alors qu'un peone, qui parcourait à toute allure le sentier descendant vers la plaine, les avait croisés. Il leur avait crié :

– Le salut de la Madone soit sur vous! Fuyez sans tourner la tête. La colère du volcan va redoubler.

En dépit de la terreur évidente dont ses dents claquaient ainsi que castagnettes, il s'était arrêté un instant pour répondre aux questions des voyageurs, puis il avait repris sa course à une allure indiquant clairement sa résolution de ne plus se laisser retarder par personne. Seuls désormais, les ex-passagers du *Little Bird* se groupèrent sur le plateau, ne sachant que décider.

Les grondements souterrains retentissaient sans interruption. Evidemment l'éruption n'était pas en voie de décroissance.

Le sol frémissait sous les pieds des amis de Tip Wistle; il vibrait ainsi que les parois d'une chaudière.

Parfois s'élevait brusquement un vent brûlant. Déjà son contact eût paru pénible, mais il emportait, dans ses rafales, des tourbillons de fine poussière, qui aveuglaient les voyageurs et infligeaient à l'épiderme la sensation cuisante de brûlures.

– Que faire?

– Redescendre vers la mer.

– Reprendre place dans l'aéroplane et revenir à la côte.

Demandes, réponses se croisent. Mais de toute évidence chacun parle pour parler, au hasard de l'inquiétude, car personne ne fait un mouvement qui démontrerait la résolution d'une action quelconque.

A cet instant, Larker éleva la voix à son tour :

– L'orifice de Rio-Nero existe peut-être encore?

D'un même élan tous l'entourent aussitôt.

– Qu'est-ce Rio-Nero?

L'interpellé secoua la tête. Il sembla se consulter. On eût pensé qu'il hésitait à répondre, puis il se décida tout à coup :

– Après tout, vous n'en ferez qu'à votre volonté. Et

LE SALUT DE LA MADONE SOIT SUR VOUS!

puis on ne meurt qu'une fois, n'est-il pas vrai ? Ecoutez donc.

Il y a un sourire sur les traits de Larker.

— Oh ! reprend-il, ma pensée, vous l'avez certainement eue comme moi : vous estimez, n'est-ce pas, totalement vexant d'avoir conquis toutes les lettres de la cachette, d'avoir pour cela tourné en rond autour du globe terrestre, et d'être obligé de se résigner, même par force majeure, à ignorer la dernière, qui est la clef de toutes les autres, celle qui force le secret. De cette idée à celle de tenter l'impossible, il n'y a qu'un pas.

— Certes !

Ce n'est pas seulement Tip qui lance cette approbation. Elle est sortie de toutes les lèvres.

Larker incline le chef, sa bouche se fend pour un large rire bon enfant. On le sent heureux de l'unanimité de pensée qui réunit tous les voyageurs.

— A la bonne heure. Je vois que je puis vous livrer mon idée. Elle ne vous conviendra peut-être pas.

Et sa voix s'assurant par degrés :

— L'entrée principale de la prison creusée au flanc du volcan se trouvait en face de nous. Le tremblement de terre a provoqué un énorme éboulement des roches sur la pente de la montagne, a bouché l'ouverture, impraticable désormais, mais il en existe une autre.

— Une autre ? Où se situe-t-elle ?

— Sur la pente nord du volcan. Elle est difficile d'accès, car elle domine un profond ravin, où le jour pénètre à peine. Dans la pénombre, un torrent, le Rio-Nero, bondit, rugit, écume. Et cependant, c'est de ce côté, de ce côté seulement que j'espérais pénétrer dans les grottes. Pourquoi ? Parce que la constitution géologique de la masse rocheuse me fait supposer que les effets du cataclysme se sont moins fait sentir en ce point. En tout cas, nous pourrons pousser une reconnaissance dans la gorge du Rio-Nero.

— Allons ! Allons ! Sans perdre un instant, étudions le terrain.

Tip, Grace, Clodius, les nains Patricka et Ardann piétinaient sur place. Tous se sentaient pris de la hâte

fébrile de gagner l'endroit où l'ultime point d'interrogation de l'énigme recevrait la réponse attendue.

Seuls, le Noir Pastèque et le boy Félix restaient calmes. Ils demeuraient étrangers d'apparence à l'agitation générale.

Leur dévouement ne pouvait être suspecté. Leur flegme démontrait seulement que la solution du problème les intéressait moins que leurs compagnons.

En dépit de l'assentiment de tous, Larker marqua même une dernière hésitation.

— Laissez-moi vous faire remarquer que ce que je disais à l'instant constitue une simple hypothèse, rien de plus.

— Vérifions-la.

Sa résistance inattendue exacerbait la volonté de ses ex-passagers.

Top Linn s'exclama :

— Guidez-nous, monsieur Larker. Guidez-nous et recevez ma promesse : sur mon honneur, si nous réussissons, si le secret m'apporte une fortune, je n'oublierai jamais la part que vous aurez prise au succès et de cœur, au moins, je demeurerai votre obligé.

— Le plaisir de rendre service au fils de mon bienfaiteur est la seule récompense que j'ambitionne, répliqua le pilote d'un ton pénétré.

Et brusquement il parut prendre une décision :

— Après tout, pourquoi lutter contre ce que je désire ardemment moi-même ? Tous nous tendons au même but; qu'il soit fait selon votre volonté.

» Suivez-moi, et surtout ne vous écartez pas du sentier que je vais prendre, car la route est périlleuse, semée d'embûches volcaniques, souvent indistinctes à l'œil : solfatares, poches de boue et autres agréments d'un sol retourné par les fantaisies sismiques.

A présent, il s'exprimait avec calme. Sa tranquillité contrastait avec son agitation de tout à l'heure.

Larker continuait cependant :

— Je vous supplie seulement de m'obéir aveuglément.

Tous l'écoutaient, se pliant d'instinct à l'autorité de cet homme qui leur avait été si utile, et qui, en face des

forces plutoniennes déchaînées, faisait refleurir un espoir, faible il est vrai, mais réconfortant quand même.

Il ne semblait pas avoir conscience de la soumission inconsciente de ceux qui l'entouraient.

Il s'interrompit soudain pour dire au nègre et au Parisien Félix :

– Vous resterez à la garde du *Little Bird.*

Puis, avec un geste de résolution, il entraîna les autres passagers sur ses traces. En tête du groupe, il marcha vers une extrémité du plateau que l'éboulement n'avait pas recouverte de ses monstrueux débris. Ses compagnons le suivaient docilement. Mais là, il leur sembla que leurs pieds se fixaient au sol, que leurs cœurs serrés cessaient de battre.

La roche, coupée net, comme par une hache géante, descendait perpendiculairement jusqu'au lit encaissé d'un torrent, dont le cours tumultueux emplissait la faille sombre de résonances étranges; le décor semblait un paysage de légende.

Et débordant la falaise noire, haute de 800 à 900 pieds, serpentait une corniche étroite, dont la plus grande largeur n'excédait pas cinquante centimètres, et qui, se détachant du plateau, descendait vers l'abîme.

L'Américain la désigna de la main.

– Le sentier dont je vous parlais. Il devient sensiblement plus facile à une centaine de mètres plus bas; seulement il y a ces cent mètres très périlleux à parcourir. Je conseille à ceux d'entre vous qui craignent le vertige de demeurer auprès du *Little Bird.*

Le précipice effroyable qu'il fallait dominer, sans appui d'aucune sorte, sans saillies rocheuses où la main pût s'appuyer, plaidait éloquemment en faveur de la motion de l'aviateur; aussi Tip supplia Grace et son oncle de ne pas le suivre, tandis qu'Ardann enjoignait catégoriquement à Mistress Patricka de lui permettre d'accompagner seul le gentleman Tip Wistle, ce jeune gentleman si *héroïcal.* Pour apaiser les protestations des jeunes femmes, Tip décida qu'il irait vers l'entrée du Rio-Nero, avec Master Larker, et que tous les autres

iraient les attendre auprès des serviteurs laissés à la garde de l'hydroaéroplane.

Et les deux hommes s'engagent d'un pas ferme sur la corniche suspendue au-dessus de l'abîme rocheux.

Ils vont collés à la paroi, tournant le dos au précipice qui s'ouvre comme une gueule avide de dévorer une proie. Pourquoi regarder là, où peut naître le vertige qui annihile, affole et jette en l'individu l'invincible désir de se précipiter? Le vertige! Quiconque ne l'a pas ressenti, ignore la faiblesse de la volonté humaine.

De loin en loin, Larker jette un conseil, un avertissement, se constituant le guide attentif de son compagnon.

— Attention, Sir Tip, une pointe de roche avance à hauteur de la tête. C'est traître, ces roches. Baissez-vous... Bien! Voilà qui est fait. Le pied gauche sur cette protubérance; le pied gauche. Prenez garde, nous avons à contourner un coude à angle aigu. Oh! le sentier se continue toujours, mais ce damné rentrant de la falaise crée une difficulté dont nous nous serions bien passés.

Le rentrant est franchi sans encombre. Mais, à présent, le plateau n'est plus visible pour les hardis explorateurs. L'arête granitique s'étend comme un écran entre lui et les deux hommes.

Ils ne s'arrêtent pas pour cela, d'ailleurs.

Tous deux sont des sportifs rompus aux exercices du corps. Cela se reconnaît de suite à l'aisance assurée de leurs mouvements, à la précision mathématique de leurs efforts, à la rapidité relative avec laquelle ils progressent sur ce chemin périlleux.

— Mais le sentier s'élargit!

En dépit de son désir de se montrer aussi flegmatique que son compagnon, Tip n'a pu retenir cette exclamation joyeuse.

— Ne vous avais-je pas averti? réplique l'aviateur avec un sourire bon enfant.

— Si, si, je le reconnais; mais je ne croyais pas avoir déjà parcouru cent mètres.

Le rire du pilote s'accentue.

— Je comprends, je comprends. Défaut d'habitude.

Le temps paraît long et le chemin court sur des passes à *guanacos* comme celle-ci.

Tip n'ignore pas que le guanaco est un mammifère de l'espèce lama qui se plaît sur les hautes cimes. Aussi répond-il :

– Le fait est que les guanacos, les lamas ou les vigognes doivent être plus à leur aise que nous sur pareille corniche.

– Soyez sûr de cela, Master Tip. Mais bah! le moment de rire est venu, voyez-vous, car le plus mauvais pas est franchi à cette heure.

» Espérons maintenant que la fureur du volcan n'a pas fait trop de dégâts de ce côté et nous aura conservé l'ancien sentier, qui était assez facile, en somme.

Disant ces mots, Larker promena autour de lui un regard investigateur; il reprit presque aussitôt :

– Je ne crois pas que notre espoir soit déçu. Il me semble bien que rien n'a bougé de ce côté. Plus je regarde, plus ma conviction prend de consistance.

– Vous l'aviez deviné?

– Deviné, non pas, Master Tip. Deviner conduit aux pires erreurs; je savais simplement que, durant les six dernières éruptions du Cotopaxi, on a constaté de terribles bouleversements sur tous les flancs de la diabolique montagne, sauf sur le flanc sud, lequel nous porte en ce moment.

– Etrange.

– Oh! les volcans ont de ces fantaisies!

– Et vous vous en êtes souvenu fort à propos.

– Fort à propos, comme vous dites, Master.

Le ton sur lequel cette dernière phrase fut prononcée surprit Tip. Il avait cru y discerner une nuance d'ironie.

Il se trompait évidemment.

Il considéra son guide. Peut-être allait-il lui demander une explication; mais Larker n'y tenait pas sans doute, car il ne lui en laissa pas le loisir.

Déjà, il s'était remis en marche.

Sur la roche, dépourvue de rugosités comme si elle avait été polie par le lent travail d'érosion des siècles, les explorateurs pouvaient circuler aussi aisément que

sur les trottoirs des rues de Paris, de Londres ou de New York.

Ils pressaient le pas, avec la hâte d'atteindre le but, cette entrée latérale, seconde voie d'accès aux galeries et cellules de la prison souterraine du Cotopaxi.

Au-dessous d'eux, le Rio-Nero, du niveau duquel la descente les avait rapprochés, grondait, en bondissant éperdument sur les rochers dont son lit était obstrué. Il emplissait de tumulte le fond du précipice, et de ses ondes écumantes, on eût cru que des imprécations, des menaces montaient vers les audacieux voyageurs.

Tandis que l'onde rageuse bouillonnait à leurs pieds, au-dessus de leurs têtes la tempête ignée se développait. En rafales sifflantes passaient des volées de pierrailles, de ponces, de fumées, crachées par le cratère embrasé, au milieu d'explosions assourdissantes dont frémissaient les pentes de la montagne.

Les grondements de l'éruption répondaient en échos sinistres à ceux des eaux. Le double fracas enveloppait les deux hommes d'un brouhaha à travers lequel ils se mouvaient comme en rêve.

Le déchaînement des éléments les rapetissait à leurs propres yeux. Ils se sentaient faibles, incapables de lutter, jouets des forces naturelles coalisées.

Une sorte de terreur sacrée, formule profonde par laquelle l'Antiquité exprimait l'incapacité de l'homme à réagir contre les grands phénomènes de la nature, les enveloppait.

Ils allaient comme l'insecte emporté par l'ouragan, comme le fétu de paille happé par les remous d'un rapide, comme le nuage que traverse la foudre.

La conscience réelle des choses les avait abandonnés. Ils allaient machinalement, obéissant en dehors de toute volonté à l'instinct qui les incitait à poursuivre leur marche.

Et cependant, si les éclats de l'éruption emplissaient leurs oreilles de bourdonnements, le roc demeurait stable sous leurs pas.

Confirmation nouvelle des allégations de Larker, le sol, si frémissant sur le plateau qu'ils avaient quitté

tout à l'heure, ne subissait de ce côté de la montagne aucune vibration perceptible.

Probablement, une strate de roches, immuablement rivée à la croûte terrestre, se dressait dans la masse granitique ainsi qu'un bouclier sur lequel venait se briser l'effort des forces plutoniennes.

Le sentier s'élargit encore davantage, il s'étala en une petite esplanade.

– Nous arrivons, murmura l'aviateur.

– A l'entrée ?...

– ... dont je vous ai appris l'existence. Puisse-t-elle avoir été épargnée dans ce bouleversement !

Le jeune homme regarda autour de lui.

Une déception l'attendait. Nulle part il n'aperçut la moindre solution de continuité sur la surface du roc.

Il allait exprimer sa déconvenue, mais son guide avait deviné sa pensée; il prononça :

– Quelques pas encore.

Tip, dans les traces de Larker, contourna un dernier contrefort rocheux, et s'immobilisa net, les pieds rivés au sol par une émotion intense.

Il y avait une ouverture béante dans le roc dressé comme une muraille. Elle paraissait surmontée d'une inscription entaillée en relief méplat.

On voyait qu'elle avait été fermée naguère par une lourde grille, dont les gonds énormes demeuraient fichés dans le granit.

Mais un affaissement, dû évidemment aux secousses formidables de la convulsion sismique dont vibrait la masse du Cotopaxi, avait abaissé le cintre étreignant les vantaux dans l'irrésistible étau formé par la voûte supérieure et le sol. Ceux-ci, sous cette pression d'une incalculable puissance, avaient éclaté, s'étaient rompus en mille fragments, brisant les charnières massives, et ils gisaient à présent à terre, laissant apercevoir un large corridor sombre s'enfonçant à l'intérieur de la montagne.

Les deux hommes échangèrent un regard. Que de choses dans ce coup d'œil fugitif : ardente interrogation d'une part, doute de l'autre.

S'engageraient-ils ou non dans cette galerie d'om-

bre ? Se confieraient-ils aux ténèbres de cette paroi de volcan en éruption ? Se risqueraient-ils parmi les embûches d'un sous-sol bouleversé ?

Leur hésitation fut brève.

Tip marqua le geste volontaire de qui, résolument, prend un parti définitif, puis, d'une étreinte violente saisissant le bras de son compagnon, prononça ce seul mot :

— Allons !

Son organe fit tressaillir son interlocuteur. Larker le considéra un instant et murmura enfin d'un ton assourdi :

— Vous le voulez absolument ?

— De toutes mes forces, je le veux.

— Alors, qu'il en soit selon votre volonté.

Ce fut tout. Ensemble ils marchèrent vers la grille écroulée. Ensemble ils s'enfoncèrent dans l'ombre du souterrain.

CHAPITRE XXVIII

LE DERNIER DÉVOUÉ

La galerie s'allongeait toute droite d'abord, sans sinuosités, sans retours sur elle-même, mais l'obscurité se faisait de plus en plus profonde à mesure que Tip et Larker s'éloignaient de l'entrée.

Le jeune homme se confiait qu'avant peu, ils en seraient réduits à marcher à tâtons, quand soudain une clarté brilla dans les ténèbres.

Surpris, Tip chercha quel foyer lui donnait naissance.

Son compagnon tenait à la main une petite lampe électrique qu'il venait d'actionner.

La lumière rendit la bonne humeur au jeune Américain.

— Bonne précaution ! s'exclama-t-il ; comment avez-vous eu l'idée heureuse de vous munir de cet appareil ?

L'interpellé répondit laconiquement :

– J'ai toujours cela sur moi.

Et il continua de progresser sans ralentir le pas, sans s'expliquer davantage.

Mais sa brève réponse ne donnait pas satisfaction à Tip Wistle qui reprit avec insistance :

– Vous supposez donc toujours que vous aurez besoin de lumière artificielle ?

– Probable ! Depuis quelque temps, je suis menacé tous les jours de pénétrer dans des prisons souterraines ou autres... Je ne me suis pas muni de luminaire uniquement en vue d'une geôle bouleversée par un tremblement de terre.

Tout en parlant, Larker s'était jeté dans une pièce assez spacieuse, qui s'ouvrait sur la droite des explorateurs.

C'était un bureau, ainsi qu'en faisaient foi des casiers où s'alignaient d'imposants registres; des cartonniers dans lesquels alternaient des cartons verts et rouges; en un mot, les divers accessoires usuels décelant un local affecté à l'administration.

– Le greffe ! prononça lentement le guide de Tip.

Le jeune homme inclina la tête sans répondre.

Deux ou trois salles furent traversées successivement, désertes et empruntant à leur vacuité une tristesse morne. Puis, les pas des deux hommes sonnèrent sur les dalles d'un nouveau couloir, courant entre deux murailles blanchies à la chaux et percées de portes régulièrement espacées.

– Le quartier des détenus à court terme, expliqua encore Larker, qui décidément semblait familier avec les méandres de la prison.

– Mais les portes sont ouvertes...

– Dès le début de l'éruption, on a dû entraîner les prisonniers au-dehors. La précaution est habituelle en pareil cas. Elle s'impose dans un tel pays !

A ces mots, le jeune homme s'arrêta sur place, net, comme si ses pieds se fussent soudain rivés au sol :

– Mais si l'on a extrait les prisonniers de leurs cellules, comme vous le pensez, inutile de nous enfoncer

plus avant! Nous ne trouverons certainement pas ici celui que nous cherchons.

L'aviateur haussa les épaules et, d'un ton étrange, il répliqua, enfonçant son regard dans celui de son interlocuteur :

— Peut-être!

Puis, remarquant l'étonnement que sa réponse faisait monter au visage de son compagnon, il continua avec les inflexions monotones d'un cicérone professionnel :

— La prison s'étend à travers trois couches *verticales* de rocs. Verticales, dis-je, car ces strates, autrefois horizontales, furent soulevées et déplacées par les convulsions plutoniennes d'autrefois. Ne croyez pas à un étalage vain de connaissances géologiques. Vous allez comprendre le but de mes paroles.

» Nous parcourons la première tranche rocheuse, celle qui intercepte les vibrations du volcan, celle sur laquelle je comptais pour pénétrer dans la prison souterraine.

» Mais quand nous aurons progressé de quelques pas encore, vous constaterez un complet changement dans la nature de la roche qui nous entourera.

» C'est qu'alors la seconde bande s'ouvrira devant nous. Dans quel état la trouverons-nous? Aura-t-elle résisté? Aura-t-elle obéi à la formidable poussé volcanique?

» Mystère!

» Seulement, suivant qu'elle aura plus ou moins souffert, plus ou moins cédé, nous nous trouverons dans une région praticable ou non, nous pourrons poursuivre notre exploration ou bien nous serons forcés de l'interrompre.

— Et la troisième strate?

Son interlocuteur esquissa un geste vague.

— Nous la verrons. Toute supposition serait prématurée. Au surplus, renseignons-nous toujours sur la seconde.

La marche fut reprise.

Quelques mètres encore sont franchis sans obstacle; mais soudain la voix de Larker sonne grave, légère-

ment embrumée par une émotion intérieure, du moins il en apparut ainsi à son compagnon de recherches.

— Seconde strate, disait-elle.

L'indication n'avait pas besoin d'être expliquée. L'aspect des lieux prouvait surabondamment que le guide ne se trompait pas.

Les promeneurs pénétraient dans une partie de la prison que les convulsions du sol avaient bouleversée.

Les murailles se penchaient en dehors de leur aplomb. Elles semblaient prêtes à perdre l'équilibre, à s'écrouler sur les audacieux qui bravaient leur menaçante inclinaison.

Des lézardes nombreuses les fendillaient, du plafond au dallage.

Le dallage lui-même s'était soulevé par endroits, affaissé en d'autres.

L'effort plutonien avait marqué sa vague au milieu de la fragile construction des hommes.

Les deux hommes se taisaient, impressionnés par la vue de ces choses déformées, tordues, victimes inertes de l'inconsciente cruauté des forces naturelles.

— Diable! grommela Tip.

L'exclamation tomba sans écho dans le silence lourd, que le bouillonnement lointain du volcan emplissait d'un bourdonnement de chaudière.

Ni l'un ni l'autre ne songeait à se remettre en mouvement. Ils vivaient par les yeux, concentrant instinctivement toutes leurs facultés à voir le spectacle d'horreur.

Ils constataient que, dans cette partie de la geôle, les architectes avaient installé des boisages de soutènement, de même que dans les galeries des mines où des tassements de terrain sont à craindre.

En piteux état se montraient ces boisages.

Les solives massives s'étaient brisées ainsi que des brindilles sèches, découvrant la voûte rocheuse, les parois latérales qui, n'étant plus maintenues, commençaient à se désagréger.

Des pierrailles, des monticules de sable s'entassaient en regard des solutions de continuité du boisage, présages menaçants d'éboulements prochains.

D'un grand geste, Tip désigna ce tableau.

L'appel muet irrita Larker, car il gronda :

— Je ne suis pas aveugle. Aussi, mon avis, si vous voulez le connaître, est qu'il faut se presser pour découvrir le gardien de la dernière lettre, s'il est encore ici; ou bien pour s'assurer qu'il en est parti... et, en ce cas, regagner la sortie et nous efforcer de le joindre.

Il ajouta avec un soupir :

— Je me suis attaché à vous et à vos amis, Master Wistle. Mais le vieux Satan à la fourche tridentée me torde le cou, si je ne me sens pas mal à l'aise dans ce dédale de corridors branlants.

Pour toute réponse, le jeune homme serra énergiquement la main de son compagnon. Les quelques paroles de l'aviateur l'avaient profondément ému.

Il avait pu apprécier le sang-froid du pilote, durant le long voyage.

Pour que cet homme avouât sa crainte, il fallait que le danger fût formidable. Il fallait que la pensée de le vaincre fût impossible.

D'ailleurs, Tip de son côté subissait une dépression irraisonnée. Ses idées ne se présentaient pas avec netteté à son cerveau.

Sa respiration devenait pénible, non que l'air fût méphitique, mais parce qu'une angoisse, cette angoisse qu'ont ressentie tous les explorateurs de cavernes, tordait ses nerfs, comprimait ses côtes, jugulait son cœur, leur interdisant un jeu régulier.

Il sentait monter en lui la panique.

Un instant même, il fut sur le point de se rejeter en arrière, de crier à son compagnon :

« Sûrement, tous les captifs ont été extraits de cette geôle en temps utile. Gagnons la ville la plus proche; informons-nous du lieu vers lequel on les a acheminés. Mais sortons d'ici, sortons d'ici ! »

Seul l'amour-propre arrêta ces sages paroles sur ses lèvres.

Et il continua de déambuler auprès de Larker, dont la petite lampe électrique devenait de plus en plus utile.

Car les difficultés augmentaient de minute en minute.

Partout les traces des secousses sismiques se manifestaient de façon irrécusable.

Leurs ravages s'accusaient à chaque instant davantage. Les voyageurs avaient la perception nette qu'ils se rapprochaient du centre éruptif.

Les grondements souterrains croissaient en intensité. De plus en plus Tip et Larker acquéraient la notion précise d'arriver dans la zone même du phénomène.

Leur marche devint bientôt plus difficile encore.

Les murailles, le sol, la voûte, tout semblait avoir été trituré par des mains géantes, présentant des rentrants, des cassures, des saillants imprévus.

Maintenant les boisages n'existaient plus. Ils avaient complètement disparu, émiettés par les soubresauts du sol.

De minute en mintue, l'éboulement total pouvait se produire.

Et cependant Larker allait toujours droit devant lui, sans une hésitation.

Soudain, il s'arrêta si brusquement que Tip, qui le suivait, faillit tomber.

— Pourquoi cet arrêt ?

— Voyez vous-même.

— Qu'y a-t-il ? Je ne me rends pas compte.

— La voie est presque barrée, tout simplement.

— Presque ?...

— Ma foi oui. La voûte, comme vous pouvez le constater, s'est affaissée. Entre elle et le dallage, il reste seulement un passage resserré sous lequel on pourra tout au plus circuler à genoux.

— N'allons pas plus loin, s'écria le fiancé de Grace; véritablement, circuler ainsi dans ce labyrinthe si proche du cratère, c'est tenter la fatalité.

Larker ne parut pas remarquer l'émoi qui martelait les syllabes émises par son interlocuteur.

Il hocha pensivement la tête, et enfin :

— Vous avez raison, Master Tip, votre solution est de toute évidence plus prudente...

Mais il s'interrompit brusquement et sous les regards de Tip, il se courba vers le sol.

– Ecoutez, murmura-t-il enfin d'une voix étranglée par une indicible émotion. Ecoutez... un homme est là-bas, en avant de nous.

A son tour, le jeune homme, bouleversé par ces paroles, approcha l'oreille du sol.

Et il se sentit étreint par une anxieuse interrogation : Qui se trouvait captif dans les entrailles du volcan ?

Du passage étroit, ainsi que d'un énorme tube acoustique, jaillissait une voix faible, se modulant en inflexions déchirantes.

Elle appelait au secours.

– A moi, criait-elle, à moi ! Seigneur, que je souffre ! Personne ne viendra-t-il mettre un terme à mes douleurs ? Personne ne viendra donc m'achever ?

Achever un mourant, un blessé, condamné à périr, est la suprême charité de certaines heures tragiques.

Cette vérité passa devant les yeux des explorateurs en traits flamboyants.

Tip Wistle, sans réfléchir, emporté par un irrésistible et pitoyable élan, prononça :

– Nous ne pouvons abandonner le malheureux qui appelle. Délivrons-le s'il est guérissable... S'il ne l'est pas, épargnons-lui une longue souffrance.

Larker s'inclina en silence.

Sans un mot, sans un geste, flegmatique et insouciant en apparence, il se glissa en rampant dans la galerie éboulée. Tip l'y suivit. Il n'avait plus peur. Il n'hésitait plus. La volonté de se dévouer avait ranimé son courage.

Quelle distance parcoururent-ils ainsi ?

Ils n'eussent su l'apprécier. Cependant ils l'estimaient interminable.

C'est que les conséquences de l'affaissement se faisaient sentir de façon variable. Tantôt la galerie avait conservé ses dimensions antérieures, tantôt, au contraire, elle s'était contractée en un boyau si étroit, que les deux hommes avaient peine à se glisser entre les parois resserrées.

– Troisième strate du rocher, formula sourdement Larker, sans cesser de progresser.

L'annonce provoqua chez son compagnon un frisson.

Troisième strate! Ces cinq syllabes définissaient la tranche rocheuse la plus voisine de la cheminée du volcan, celle qui subissait directement l'expansion des gaz, portés à des températures supérieures à 6000 degrés.

D'ailleurs, si Tip en avait pu douter, la chaleur de four, incessamment grandissante, qui faisait ruisseler la sueur sur son front, le bouillonnement puissant dont le bourdonnement de chaudières géantes emplissait ses oreilles, lui en eussent de suite imposé la conviction terrifiante.

Larker et son compagnon s'arrêtèrent.

La voix vers laquelle ils marchaient s'était tue.

– Parlez, clama soudain le pilote; parlez encore; votre voix seule est capable de nous guider.

Une exclamation éperdue répondit à cet appel.

– Qui est là? Qui vient à mon secours?

– Des voyageurs. Nous avons pénétré dans cette maudite prison bouleversée par l'éruption. Mais vous-même?

– Je suis, Señor, un innocent qui, depuis quinze années, attend la venue de l'homme, du seul homme ayant le pouvoir de me libérer d'un serment.

Il s'interrompit pour gémir d'un ton déchirant :

– Seulement il arrivera trop tard. Une pierre en tombant m'a brisé les jambes. A cette heure, mon unique désir serait de mourir vite.

– Un mot encore. Comment s'appelle celui que vous espériez, ainsi que vous le disiez à l'instant?

Le captif inconnu garda le silence. Une minute, l'aviateur attendit la réponse qui ne vint pas. Puis il reprit :

– Vous ne voulez pas le dire; il est des secrets que l'on ne confie pas au premier venu. Oui, oui, je comprends votre prudence, votre mutisme; mais nous, nous n'avons pas les mêmes raisons.

Même silence.

L'inconnu, invisible encore, refusait toute confidence à ses sauveteurs.

Qu'était donc le secret qui scellait ses lèvres?

Et à la question, montée de son cœur à son cerveau, Tip se sentit étreint par une angoisse soudaine.

— Celui que tu attends ne s'appelle-t-il pas Wistle?

Un cri surhumain jaillit de l'ombre, se propagea dans les couloirs, salles, rameaux de la geôle souterraine, cri de joie, de délire.

— Wistle! C'est bien Wistle que vous avez dit? Je ne me trompe pas. Wistle! Cela est un nom que je désespérais d'entendre avant de fermer les yeux.

— All right! repartit le pilote. Puisque ce nom vous plaît et qu'il m'agrée de vous le dire, je continue la présentation. Celui qui m'accompagne est le propre fils du banquier Wistle.

— Du banquier Wistle?

» Loué soit Dieu, s'écria enfin l'invisible interlocuteur des passagers du *Little Bird,* Wistle le jeune est auprès de vous. Faites qu'il se hâte.

» Ma vie s'en va, et j'ai bien des choses à lui apprendre avant de disparaître.

— Vous exagérez. Une lettre seulement.

— Une lettre, vous avez raison; mais autre chose encore, autre chose qui l'intéressera autant, sinon davantage.

Comme ces derniers mots vibraient encore sur le tympan des deux explorateurs du dédale souterrain, la galerie s'interrompit brusquement, débouchant dans une caverne dont la voûte très élevée se noyait d'ombre épaisse, que ne pouvaient dissiper les rayons de la petite lanterne de poche du pilote.

Dans cette salle, par exemple, on ne retrouvait plus trace des travaux d'aménagement de l'homme.

Au centre, le sol avait cédé,-creusant un gouffre, dans lequel vraisemblablement avaient disparu plafond, murailles, colonnes de soutènement, cloisons et mobilier.

La grotte, naguère transformée par les architectes, est redevenue *une chambre de la nature,* selon l'heureuse expression des guides américains.

Tout au plus le passage des ouvriers, employés à l'adaptation de la caverne à l'emploi de prison, se tra-

hissait-il par des fragments de cloisons demeurés fichés dans les parois rocheuses du pourtour de l'excavation.

Ces séparations constituaient autrefois autant de cellules, dans chacune desquelles vivait un captif. Si vivre peut désigner l'existence de qui se voit privé de soleil, de lumière, de liberté!

Or, c'est au fond de l'un des alvéoles défoncés que la voix suppliante s'éleva de nouveau.

— Par ici! par ici! que le fils du bienfaisant Wistle ferme les yeux à un reconnaissant obligé de son père!

Larker projeta aussitôt la clarté de sa lampe électrique dans la direction d'où semblait venir le son. La gerbe lumineuse montra aux visiteurs une forme humaine étendue sur le sol.

Ils coururent à elle.

En approchant, ils discernèrent la tête du gardien de la dernière lettre, tête de vieillard couronnée de cheveux blancs, trouée par des yeux brillants de fièvre, qui suivaient tous leurs mouvements avec un intérêt passionné.

Mais dans quelle atroce situation se trouvait cet homme!

Il était visible jusqu'à la ceinture seulement.

Le reste du corps disparaissait sous un amoncellement de boiseries et de solives, détachées de l'ancienne voûte par une secousse sismique.

Et comme Tip se penchait vers l'infortuné avec l'espoir imprécis de le tirer de sa douloureuse position, l'homme devina sa pensée. Il l'arrêta d'un geste de la main :

— Non, gentleman, ne me touchez pas. J'ai les jambes broyées. Je vis parce que je suis immobile. Un mouvement me tuera. Il faut que vous m'entendiez d'abord.

Un soupir profond passa entre ses lèvres, puis se contraignant au sourire, appelant le calme sur son visage contracté par la souffrance, il reprit :

— Avant tout, la dernière lettre : X, que nous autres Américains prononçons *aixe,* comme les Anglais d'ailleurs.

Une émotion intense paralysa un moment les lèvres du jeune homme.

Ainsi il connaissait toute l'énigme créée par son père défunt. Toute !

La ville : New York; la banque S. X., soit, en prononçant ces derniers signes à l'américaine : *Ess Aixe.*

Et soudain, il se souvint d'annonces remarquées autrefois parmi les clichés des dernières pages des quotidiens ou périodiques; annonces d'émissions, de participations, d'opérations bancaires quelconques de la Maison Essex and C°, de New York !

Ainsi, il n'avait plus qu'à gagner la grande métropole des Etats-Unis, pour être mis en possession de la fortune paternelle, de cette fortune qui lui paraissait aimable parce qu'il la pourrait mettre aux pieds de sa chère Grace, non sans en offrir, auparavant, en toute cordialité, une partie à ses dévoués compagnons de voyage.

Félix, Pastèque, d'autres encore peut-être n'étaient pas des favoris de dame Richesse. Combien il serait doux de leur assurer la vie large et facile, non pour acquitter la dette de reconnaissance (quoi que l'on fasse, on demeure l'obligé de qui s'est dévoué), mais pour exprimer de façon visible son inaltérable gratitude.

Une sourire voltigea sur ses lèvres au passage de ces pensées.

A combien se montait sa fortune ? Il l'ignorait et nourrissait des rêves de marquis de Carabas. Or, si elle était insignifiante, combien ridicules ses imaginations consistant à la partager ! Il est vrai que si elle était énorme !...

Le blessé l'arracha à ses réflexions.

— Asseyez-vous près de moi, dit-il. Je m'affaiblis. Il faut que j'aie le temps de tout dire.

Et, Tip ayant obéi à cet inconnu parlant au nom de son père :

— Je vais vous apprendre pourquoi j'ai vécu captif, pourquoi vous avez dû parcourir le monde à la poursuite de la fortune !

CHAPITRE XXIX

LE SECRET COMPLET

L'homme s'appuya sur le coude.

Un instant il considéra le jeune homme avec attention.

Une tendresse respectueuse brillait dans son regard. En celui qu'il voyait pour la première fois, il aimait le Wistle qui n'était plus.

Mais soudain il secoua la tête.

— Vieille bête ! grommela-t-il. Je m'attarde à l'admirer comme si le temps m'appartenait.

Il eut un sourire navré, puis doucement :

— Auparavant, donnez-moi à boire.

A boire ? Tip promena autour de lui un regard anxieux que suivit un cri de joie.

A longueur de bras, il venait d'apercevoir une cruche. Le récipient, qui fait partie du mobilier sommaire de toute geôle, était demeuré intact dans le bouleversement. Le sol s'était creusé en précipice, les cloisons séparatives réduites en miettes, la voûte effondrée, et le récipient fragile, lui, n'avait nullement souffert.

Le jeune homme le prit et l'éleva jusqu'aux lèvres du moribond.

A longs traits, celui-ci aspira l'eau fraîche. Après quoi, d'une voix lente, il parla :

— C'était, il y a vingt ans, Sir Wistle ! Oui, vingt ans, comme c'est loin !

» J'étais secrétaire de Sir Wistle, votre honoré père, dont l'hôtel et les bureaux occupaient le numéro 115 de l'avenue 12, à New York. Secrétaire était mon titre, mais mon dévouement n'avait aucun mot qui fût suffisant pour le qualifier, car votre père avait fait évader du bagne mon père innocent, condamné injustement pour un crime qu'il n'avait pas commis. J'ajoute que cette évasion avait sauvé la vie de ma pauvre chère maman, qui fût morte de douleur si elle s'était trouvée

séparée du captif infortuné. Sir Wistle les avait tous deux fait secrètement sortir des Etats-Unis, et les avait établis au Mexique avec une pension assez généreuse pour leur assurer la vie facile.

» Je vous dis ces choses, pour que vous compreniez le cœur de votre père, et aussi pour que vous vous rendiez compte du dévouement absolu que nous avions pour lui.

» Mais le temps presse.

» Il convient que j'abrège.

» Donc, je remplissais les fonctions de secrétaire particulier de mon bienfaiteur.

» Un jour, se présenta un homme grand, bien découplé, vêtu avec une élégance recherchée, et ayant cependant je ne sais quoi d'inquiétant, de louche.

» Il est difficile d'exprimer le mélange d'attraction et de répulsion qui émanait de ce personnage.

» Le personnage déclara se nommer Josuah Templeton.

» Ah! le destin eût mieux fait de me priver de la faculté d'entendre que de me permettre de percevoir ce nom maudit!

» Josuah Templeton dirigeait, dit-il, une importante et prospère affaire de commission-exportation.

» Je ne le remarquai que plus tard, il omit de nous indiquer le siège de son office ainsi que la raison sociale de sa maison.

» Cela était voulu, vous vous en rendrez compte tout à l'heure; mais, je le répète, sur l'heure la chose ne m'offusqua aucunement.

» Il désirait, opération usuelle et normale, louer un des coffres-forts que notre banque mettait à la disposition du public. Sur ce point, aucune difficulté.

» Mais il prétendait en outre effectuer diverses opérations de Bourse, sans figurer, ni en Bourse ni sur nos livres de comptabilité, comme le bénéficiaire de ces opérations.

» La chose me surprit. Elle constituait en effet une irrégularité d'écritures indéniable.

» Seulement, ce diable d'homme connaissait l'art de la persuasion. Il réfuta mes objections, triompha de

mes doutes, finit par me convaincre qu'une écriture irrégulière, qui ne porte tort à personne, n'est pas plus critiquable qu'une écriture entièrement régulière.

» Je promis de mettre Sir Wistle au courant de la proposition, ce que je fis d'ailleurs le soir même. J'eus la sottise de l'appuyer. Ce Josuah m'avait positivement ensorcelé.

» Le lendemain, Josuah Templeton revint, comme convenu, et parut ravi de savoir qu'il allait pouvoir terminer son affaire.

» Cette fois, en effet, Sir Wistle se trouvait à son bureau.

» Je lui annonçai la présence de M. Templeton.

» Votre père reçut le visiteur, resta enfermé avec lui durant près d'une heure, puis, quand il l'eut reconduit, il vint à moi et prenant place à l'angle de mon bureau.

» — Jasebill, me dit-il, en mon absence, si vous recevez par téléphone, télégramme ou autrement, des ordres du gentleman qui sort d'ici, vous en assurerez l'exécution, mais à mon nom seul. Celui de ce personnage ne doit pas être prononcé.

» Et comme je le regardais, surpris malgré l'action dissolvante de Josuah sur mon raisonnement, surpris, dis-je, que Sir Wistle, lui, l'homme méthodique et droit par excellence, se prêtât à cette manœuvre inhabituelle, au profit d'un client qu'il voyait pour la première fois, le digne gentleman consentit à s'expliquer.

» — J'ai toute confiance en vous, Jasebill; je veux que vous compreniez l'affaire telle qu'elle se présente. Cela est totalement simple. Josuah Templeton, ou plus exactement son coffre-fort, est visé par une association de bandits, dont le nom a été souvent prononcé ces derniers temps, et contre lesquels la police est demeurée jusqu'à présent absolument impuissante : la bande des Caramar.

— Hein?

Tip avait sursauté; il ne put s'empêcher de bredouiller :

— Les Caramar! Encore!...

Ces bandits avaient été mêlés à la vie de son père comme à la sienne.

Le moribond eut un sourire douloureux. Certainement le sens de l'exclamation de son interlocuteur ne lui échappait pas.

– Attendez... Vous apprécierez mieux tout à l'heure...

» – Les opérations, inscrites à mon nom, continua mon pauvre patron, auront pour effet de dérouter les nombreux et invisibles espions chargés par la bande d'inventorier la fortune de M. Josuah Templeton. J'ai mis comme seule condition de mon acceptation, que j'opérerais uniquement sur titres au porteur, les seuls qui permettront à l'intéressé de négocier, vendre, acheter, sans éveiller le moindre soupçon.

» Et Sir Wistle, il m'en souvient comme si la chose s'était passée hier, murmura :

» – Certains services ne se refusent pas. J'ai bien peur qu'en dissimulant sa fortune à ces mystérieux Caramar, le pauvre Josuah Templeton ne les pousse au crime.

» – Au crime!

» – Eh! sans doute! Ces malfaiteurs insaisissables ont malheureusement démontré qu'ils ne répugnent pas à verser le sang.

» Je le vois encore. Il se passa la main sur le front d'un air soucieux, et acheva :

» – Enfin, qui vivra verra. Je ne pouvais humainement pas refuser un pareil service.

» Huit mois se passèrent.

» Josuah Templeton n'avait pas reparu; mais il ne s'était pas écoulé une semaine sans qu'on reçût des sommes considérables, des ordres, etc., émanant de lui.

» Le tout adressé de façon *rigoureusement personnelle* à Sir Wistle.

» Ce dernier, avec la naïveté confiante de l'honnête homme auquel un aigrefin affecte de rendre justice, était flatté de la confiance que lui témoignait son correspondant.

» Le sieur Josuah n'avait pas craint d'adresser au « patron » la clef du coffre-fort loué, clef que, régulièrement, il aurait dû garder par-devers lui. Cet envoi était

accompagné d'une lettre flatteuse à peu près conçue en ces termes :

« Mes visites à votre maison de banque peuvent être « remarquées. La prudence élémentaire exige donc que « je les espace le plus possible.

« A cet effet, je vous confie ma clef personnelle du « coffre-fort, afin qu'il vous soit facile d'y enfermer ou « d'y prendre les valeurs sur lesquelles nous opére- « rons.

« Ne me remerciez pas de cette marque de « confiance. Je sais bien, n'est-ce pas, qu'avec un « homme tel que vous, la confiance n'a aucun mérite; « le contraire seul serait absurde et démontrerait la « plus obtuse stupidité. »

» Bref, votre père ne jurait plus que par Josuah Templeton. Il apportait à la défense de ses intérêts un zèle plus amical sûrement que pour ceux du reste de sa clientèle.

» Ah! il allait le regretter amèrement. Auprès des chardons, on est toujours piqué.

Tip ouvrit la bouche; mais son interlocuteur arrêta sur ses lèvres la phrase interrogative.

— N'interrompez pas, Sir, mes forces diminuent vite, je le sens. Laissez-moi aller jusqu'au bout.

La poitrine du narrateur se souleva péniblement. Il aspira l'air à plusieurs reprises, puis murmura :

— Quelle chaleur!

Et, branlant la tête d'un air entendu :

— C'est qu'ici on est bien près de la fournaise. Quelques pieds d'épaisseur de rocher nous séparent seuls de la cheminée du volcan.

Il ricana :

— Bah! Que fait cela? L'important est d'arriver au bout de mon histoire; après cela, que le jeune monsieur Wistle se sauve, et tout le tremblement pourra sauter, cela n'aura plus d'inconvénient.

Il enveloppa son interlocuteur d'un regard affectueux et touchant :

— Un jour, un véritable coup de tonnerre se produisit.

» Les journaux publiaient des notes de la police

enregistrant un succès remporté sur les bandits jusqu'alors imprenables.

» Les détectives avaient découvert un des centres d'opération des Caramar, une maison de commission-exportation...

— Hein ? Vous dites ?

— Oui, Mister, vous avez deviné; Josuah était le chef des coquins, et l'argent que nous avions fait fructifier était le produit des vols et des crimes de la bande.

» Les policemen ayant découvert le repaire y avaient naturellement perquisitionné, n'est-ce pas, mais les Caramar avaient pu leur échapper sans laisser de traces, sans même que, parmi les papiers saisis, un seul donnât un renseignement utile sur la bande.

» Il est vrai que tous ces papiers, on le reconnut ensuite, étaient commerciaux : factures, bons de commission ou autres, relatifs aux opérations officielles du commissionnaire Josuah Templeton.

» La révélation fut un coup terrible pour votre père. Etre d'une probité absolue et apprendre que l'on est le banquier de criminels !

» Les Caramar en fuite, il restait le dépositaire d'une fortune d'origine infâme.

» Impossible de la rendre à celui qui la lui avait confiée, car personne ne savait, et nous pas plus que les autres, en quelle retraite il s'était réfugié.

» D'autre part, un cas de conscience troublant se posa devant nous. Combien de fois l'avons-nous discuté, le prenant sous tous les angles !

» Sachant d'où venait la fortune enfermée dans le coffre-fort, avions-nous le devoir de la dissimuler, parce que déposée en confiance entre nos mains, ou bien devions-nous révéler toute la vérité à la justice ?

» Certains dilemmes ne se dressent que devant les très honnêtes gens.

» Durant des jours, Sir Wistle et moi agitâmes les termes du problème, sans parvenir d'ailleurs à nous mettre d'accord.

» Je ne vous cacherai pas que, moi personnellement, j'aurais sans hésiter signalé le coffre-fort de Josuah à la police.

» Sir Wistle en décida autrement et m'expliqua ainsi ses raisons véritablement très respectables :

» — Librement, me dit-il, j'ai accepté et reçu un dépôt. Par le fait de cette acceptation, je me suis engagé à veiller sur les valeurs confiées à ma garde, comme sur ma propre fortune. De plus, en acceptant, je me suis déclaré responsable des sommes remises à mes soins. Qu'un adroit escroc dérobe le dépôt, je devrai sans discussion possible le rembourser. Dans ces conditions, en mon âme et conscience, je ne me reconnais pas le droit de trahir la confiance qui est venue à moi.

» Quand Sir Wistle avait pris une décision en matière d'honneur, toute discussion eût été superflue.

» Le coffre-fort de Josuah demeura fermé, intact, ignoré des gens de justice qui, exaspérés, brûlant de démasquer les Caramar introuvables, *faisaient feu* des quatre pieds, comme disaient les feuilles quotidiennes.

» — Il est vrai, ajoutait un journal satirique, que ce feu-là ne brûlait pas plus les voleurs qu'il ne chauffait les volés.

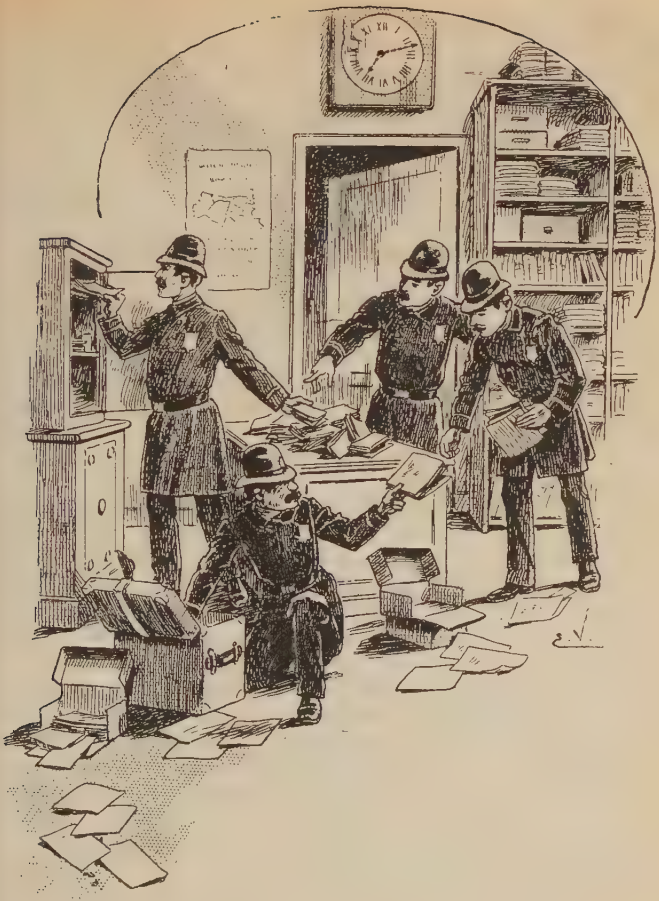
» Quelques semaines s'écoulèrent. Le bruit fait autour de l'affaire s'atténua ainsi qu'il advient toujours quand aucun incident nouveau n'alimente l'intérêt du public.

» Nous nous étions accoutumés, Sir Wistle et moi, à l'idée de ce dépôt bizarre qui dormait et dormirait sous notre garde jusqu'au jour, très désiré, où nous serions en posture de le restituer à son peu sympathique propriétaire. Ce jour-là serait pour nous un jour heureux, car il nous apporterait une tranquillité réelle.

» Nous nous figurions naïvement que le remboursement effectué, nous serions à jamais délivrés des tracas et ennuis de la vilaine « aventure de brigands », comme l'appelait Sir Wistle en manière de plaisanterie.

» Ah ! comme on se trompe, gentleman, comme on se trompe, même avec la plus grande expérience des affaires !

» Le dimanche, souvent, me sachant célibataire et isolé, Sir Wistle, toujours préoccupé d'assurer le



LES POLICEMEN Y AVAIENT PERQUISITIONNÉ.

contentement de ses subordonnés, me conviait à passer la soirée chez lui. Les heures coulaient rapides et douces auprès de lui, auprès de votre jeune et douce mère, si belle et si respectable.

» Je jouais avec vous, qui étiez déjà un petit homme tout à fait éveillé et ami du rire.

Le mourant esquissa un mélancolique sourire, et avec un respect dans lequel se mêlaient une émotion grave et une ironie bien américaine :

— Je vous ai été présenté à votre toute première entrée dans cette vie, que vous auriez pu espérer moins tourmentée; je vous revois à l'heure dernière, à quelques minutes de ma mort. Comme cela est drôle!

Mais fronçant le sourcil :

— La mort est là. Je n'ai pas le temps de me dépenser en attendrissements. Cela est du travail perdu sans utilité pratique. Je serai droit en continuant ma confidence. Donc ce dimanche-là, dix heures venaient de sonner; votre gentille et dévouée maman s'était retirée avec vous, car elle ne voulait pas vous exposer à la fatigue de la veillée prolongée; au fait j'oubliais de vous dire que nous avions passé la soirée dans un coquet et spacieux pavillon, situé tout au bout du jardin, c'est-à-dire à une centaine de mètres de l'habitation. Ce pavillon contenait notamment une salle de billard et une salle de jeux. Je vous le répète, la maison, les bureaux, les logements des domestiques se trouvaient séparés de notre tranquille retraite par toute la longueur du jardin, boisé en véritable petit parc, et qui mesurait bien réellement au moins cent mètres de profondeur.

» Ceci pour vous faire comprendre que ni votre mère, Monsieur, ni les domestiques ne pouvaient rien entendre de ce qui se passa ce soir-là entre Sir Wistle, votre serviteur et... l'autre.

» Nous avions, le patron et moi, demeurés seuls après le départ de votre mère, engagé un match amical de billard. Nous aimions tous les deux également ce jeu de raisonnement. Les chiffres, voyez-vous, terrassent un homme, et un jeu, où la pensée et les muscles agissent, rétablit l'équilibre nécessaire.

» Je me rappelle que je me désolais comiquement

d'un *coup de finesse*, manqué de l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette. Jouez-vous au billard? Non. Alors vous ne vous figurez pas l'émoi que cause une maladresse de ce genre. Donc, je me désolais, quand, tout à coup, un tumulte éclate.

» Qu'y a-t-il? On dirait que le vacarme se produit dans la propriété voisine?

» Des cris, des détonations de revolver se confondent, se croisent. Ah ça, l'on se bat, on se tue peut-être?

» Nous nous levons avec l'intention de courir au bruit, de concourir à rétablir le calme troublé par nous ne savons qui.

» Mais nous n'avons pas même le loisir de nous porter jusqu'à la fenêtre qui laisse entrer la tiédeur parfumée du soir.

» Celle-ci, vu la température estivale — on était au mois d'août — demeurait ouverte au large, et malgré l'heure avancée nous n'avions pas songé à la fermer.

» Brusquement, une forme humaine parut dans l'encadrement. Elle bondit avec une rapidité déconcertante dans l'intérieur de la salle, si rapide, qu'avant que notre surprise nous permît un mouvement l'apparition braquait sur nous un revolver de fort calibre, et nous disait tranquillement :

» — Haut les mains! Pas un geste, ou je vous brûle!

» Cette fois, nous fûmes frappés de stupeur! L'intrus qui nous menaçait n'était autre que Josuah Templeton, en personne, ou du moins celui qui s'était improvisé notre client sous ce faux nom.

» Josuah Templeton! Nous restions stupides après l'avoir reconnu.

» Il était notre client.

» Mais il était aussi le chef redouté des Caramar, ces cyniques malandrins dont les feuilles quotidiennes relataient les exploits.

» Sir Wistle avait décidé qu'il ne lui était pas permis de remettre à la police l'argent de son dépositaire, quelle que fût l'origine probable de cet argent.

» Mais le bandit lui-même ne devait pas jouir de la même immunité.

» Cette fois, il ne pénétrait pas chez nous en qualité de client. Il violait notre domicile par la force. Il s'imposait, le revolver au poing.

» Machinalement je cherchai le mien enfoui comme toujours dans ma poche à cet usage.

» Je n'achevai pas le geste commencé.

» Le visiteur intempestif partit d'un bruyant éclat de rire, en jetant d'une voix entrecoupée :

» — All right! Tout à fait *humbug*! En vérité, il y a matière à comédie ou à comical exhibition.

» Le coquin nous avait reconnus lui aussi, et c'est en ces termes qu'il saluait la rencontre.

» Quoi qu'il en soit, son attitude changea en un clin d'œil. De menaçante, elle se fit cordiale. Le loup devint renard.

» Sa face contractée se dérida. Il abaissa son revolver et le fit disparaître dans sa poche.

» — Ah bon! Sir Wistle! Ce digne Jasebill... En famille, quoi? Enchanté d'être en visite chez vous, Sir Wistle! enchanté, en vérité, car vous, mon banquier, honorable banquier qui n'a pas cru avoir le droit d'indiquer le nid aux pépites aux policemen; un ami, by Jove, un ami qui va m'accorder l'hospitalité que les circonstances m'obligent à réclamer. Les rues avoisinantes, voyez-vous, sont infestées de policiers et de mauvais garçons de cette espèce, qu'un brave voleur n'aime pas rencontrer au coin d'une rue. Pour le prince des Caramar en particulier, leur voisinage est tout à fait pernicieux et antihygiénique.

» Le prince des Caramar, le chef, c'était donc bien lui. Le misérable l'avouait cyniquement.

» Vous pensez bien qu'en entendant ces paroles le sang du « patron » ne fit qu'un tour.

» — Misérable... commença-t-il.

» Mais l'autre l'interrompit ironiquement :

» — Ne m'insultez donc pas, mon cher Wistle, banquier de mon cœur, car la conclusion naturelle des injures que vous proféreriez serait de me livrer aux stupides limiers de la police, convenez-en.

» — Mais c'est là ce que je ferai sans tarder.

» Le chef des Caramar ne s'émut pas de sa menace.

Bien plus, il éclata de rire, remplissant la salle de sa sonore gaieté.

» — Non, non, c'est précisément ce que vous ne ferez pas, digne Wistle, car vous ne le pouvez pas. Vous ne le pouvez pas, en me livrant, vous deviendriez un malhonnête homme, que vous seriez obligé de livrer à la justice au même titre que moi. Vous n'aviez certainement pas réfléchi à cela, quand vous exprimiez une volonté, que nonobstant mon admiration pour votre caractère, je considère comme bien légèrement mise en action.

» Et comme, stupéfiés par l'audacieuse affirmation, nous le regardions sans répondre, il daigna s'expliquer :

» — Vous avez de moi un dépôt considérable. En me livrant, vous le comprenez du reste, vous m'envoyez à la mort. J'ai des états de service qui justifient cent fois l'électrocution...

» — Oh ! je m'en doute.

» — Oui, mais moi j'en suis sûr, déclara l'homme en riant de plus belle.

» — Vous l'avouez donc ? bégaya votre père, décontenancé par cette sinistre ironie.

» — Attendez, que j'avoue ou non, cela ne change rien au raisonnement. En me poussant vers la mort, vous me mettez dans l'impossibilité de rentrer en possession de ma fortune...

» — Volée !

» Ce fut moi qui lançai ce dernier mot.

» Le bandit me toisa et dans un ricanement, où sonnait le dédain que montrerait un athlète taquiné par un enfant :

» — Supposition dont vous ne sauriez faire état ; car la preuve du vol vous est interdite. Ne rougissez pas. Elle est aussi impossible aux juges qu'à vous.

» Donc cet argent doit être réputé légitimement à moi, de qui vous l'avez reçu en dépôt. Si je meurs par votre seule faute, il sera légitime de dire que vous m'aurez dépouillé. Que vous gardiez la somme pardevers vous, ou bien que vous la remettiez à la justice,

vous ne m'en aurez pas moins volé, car vous n'aurez pas restitué un dépôt confié à votre honneur.

» J'eus un rugissement de colère. Ce coquin osait nous accuser, nous... Pour un peu, au risque de ce qui aurait pu arriver, j'allais lui sauter à la gorge.

» Mais Sir Wistle m'arrêta du geste, et doucement il laissa tomber ces quatre syllabes qui devaient décider de notre existence à tous.

» — Il a raison.

Et marchant vers son interlocuteur :

» — Master Josuah Templeton, je ne veux vous connaître que sous ce nom. Vous êtes mon hôte aussi longtemps que l'exigera votre sécurité.

» — A la bonne heure, gouailla le singulier client. Maintenant je retrouve l'honnête et droit Wistle.

» — Mais, continua le « patron » sans paraître remarquer l'interruption, nous profiterons de ce délai pour assurer la vérification de votre dépôt, que je vous remettrai en main propre et que vous emporterez en vous retirant.

» Du coup, la face du bandit se contracta affreusement. Sir Wistle parlait toujours de sa voix calme indiquant la résolution irrévocable.

» — Ainsi, je me serai déchargé d'une fortune dont j'ai accepté la garde en ignorant sa provenance, et dont vous usez aujourd'hui pour me forcer à une complicité. Je ne récrimine pas. Vous avez raison. Je dois cela pour remplir ce que je considère comme mon devoir d'honnête homme. Je tiens à vous aviser du reste que si, par la suite du temps, les circonstances nous remettaient en présence, rien au monde ne pourrait m'empêcher de vous faire arrêter.

» L'homme haussa les épaules :

» — Une autre fois, cela m'est égal.

» Puis, d'un ton bizarre, dont je devais douloureusement me souvenir plus tard, et dont je ne compris pas sur l'heure la menaçante sérénité :

» — Vous refusez absolument de conserver mon dépôt plus longtemps, cela est bien entendu dans votre esprit ?

» — Absolument.

» – Alors, il en sera comme vous l'avez décidé. Voilà tout, cher monsieur Wistle.

Le moribond s'arrêta un instant; une abondante sueur coulait sur son front, sa respiration précipitée s'embarrassait, s'échappant avec des sifflements pénibles de sa gorge contractée.

– A boire! murmura-t-il.

Et Tip lui ayant tendu la cruche, l'ayant penchée vers les lèvres de ce dévoué qui lui dévoilait le passé, le blessé but avidement.

Il sembla se ranimer quelque peu sous l'influence bienfaisante de l'eau fraîche, car il reprit d'un ton plus ferme :

– Que vous dirai-je? Caramar était-il le nom réel du bandit, ou bien un nom de guerre qu'il avait adopté pour lui-même et pour sa bande? Caramar donc passa deux jours, à l'insu de tous : famille, employés, serviteurs, dans le pavillon du billard, au fond du jardin-parc. Nul ne soupçonna sa présence. Sous le prétexte facile d'un match engagé, Sir Wistle et moi nous y passions nos soirées, apportant, avec des ruses de Peau-Rouge, des vivres, de la boisson, à notre sinistre hôte. Nous nous enfermions, et c'était pitié d'entendre mistress Wistle nous plaisanter avec bonne humeur sur notre passion pour le billard mystère.

» Pauvre femme, si elle avait su!

» Et nous-mêmes, si nous avions pu prévoir!

» Enfin, ce fut ainsi pendant deux fois vingt-quatre heures.

» Le troisième jour, les valeurs lui appartenant, réunies en un paquet, lui ayant été remises, Caramar prit congé de nous.

» Nous respirâmes. Nous nous en croyions définitivement débarrassés. Comme si l'on était jamais quitte avec la fatalité!

» Hélas! les tristesses allaient seulement commencer pour nous tous, pour vous que j'aimais tant.

» Tout d'abord, on pensa que la société allait être débarrassée de la bande des Caramar. Des nouvelles, dont le public se réjouit, circulèrent dans le pays véhiculées par la presse d'information.

» Coup sur coup, de nombreux affiliés furent capturés par la police; la caisse centrale de l'immonde association, découverte à son tour, fut versée au Trésor.

» Désormais, les « mauvais garçons » furent privés des facilités que l'or leur permettait de s'assurer naguère. Leur force était dans leur richesse. On les considéra désormais comme vaincus.

» Bientôt on assura que le chef lui-même, un certain Joë Caramar, dont le nom patronyme était devenu celui de la bande, s'était laissé prendre.

» La société semblait victorieuse sur toute la ligne. La police triomphait définitivement. Les coupables allaient expier leurs crimes.

» Et brusquement, la fortune changea.

» Joë Caramar s'évada, jamais on ne put établir par quels moyens. Plusieurs de ses compagnons furent ensuite délivrés par lui.

» Et comme s'ils avaient voulu bien démontrer au monde stupéfait que la redoutable association s'était reconstituée, des meurtres, des vols retentissants désolèrent le territoire des Etats-Unis, tous accomplis avec une audace déconcertante. Tous, comble de dédain qui affola les policiers, tous étaient signés par les criminels.

» Signés; oui, gentleman, signés!

» Auprès de chaque victime, dans chaque coffre-fort éventré, dans les bijouteries cambriolées, les détectives trouvaient toujours une carte sur laquelle s'étalaient ces mots ironiques, défi à une nation :

Joë CARAMAR
Partout et nulle part.
Salutations à mes bons amis de la police.

» Et l'adresse fantaisiste : *partout et nulle part,* semblait exprimer la réalité.

» Crimes et vols se succédaient à quelques heures de distance en des localités séparées par des centaines de milles.

» Caramar apparaissait double et insaisissable.

» Les bonnes gens s'enfermaient, terrifiés, dès que

venait le crépuscule. Ils tremblaient de voir l'être fantastique jaillir du plafond, du sol, d'une armoire, de n'importe où.

» Le bandit devenait en quelque sorte un personnage de légende. Vous jugez si pareille chose était favorable au succès de ses malhonnêtes entreprises.

» Personne, dans le grand public, ne se reconnaissait le courage nécessaire pour chercher à le combattre. On se cadenassait chez soi, c'était tout, et si quelque bruit éclatait dans les ténèbres, on se gardait bien de mettre le nez dehors.

» Bref, une véritable terreur planait sur tous les territoires de l'Union. Et pour la terreur, comme pour tout le reste, quand les Américains s'en mêlent, ils font grand.

» Si bien gardé que l'on fût, si copieusement armé que l'on se sentît, si parfaitement verrouillé que parût un appartement, un hôtel, un magasin, un office, personne ne se croyait à l'abri des coups des terribles et mystérieux malfaiteurs.

» Au fond, l'on avait bien raison de penser ainsi. Vous l'allez voir à l'instant, hélas !

» Moi, je plaisantais, je l'avoue. J'avais fait doubler le nombre des veilleurs de nuit à la banque; j'avais créé des veilleurs de jour. Le logis, le parc, les bureaux étaient parcourus d'heure en heure par des rondes contrôlées.

» — Les Caramar peuvent venir, disais-je quelquefois avec la bonne humeur la plus complète.

» Ils verront de quel bois l'on se chauffe à la maison Wistle, et ils se souviendront de ce bois-là.

» Paroles imprudentes.

» Une nuit de fin de mois, après une échéance accablante, sir Wistle et moi nous trouvions enfermés dans le bureau de la caisse, faisant les comptes.

» La caisse était une rotonde sans fenêtres, prenant jour par une verrière pratiquée dans la voûte et garantie par un grillage compliqué.

» Une seule porte y donnait accès, porte de fer aussi solide que celle d'un coffre-fort. La serrure obéissait à un secret.

» Bref, j'aurais affirmé, la tête sur le billot, l'impossibilité d'arriver jusqu'à nous sans notre concours.

» Nous revoyions un compte avec la grande corporation de l'huile de naphte, dont l'exploration principale se trouve dans la région de Pittsburgh, et Master Wistle me faisait remarquer que des spéculateurs éhontés avaient, en jouant en Bourse sur les titres de la corporation, causé la ruine de nombreux pauvres diables.

» Soudain nous bondîmes sur nos pieds.

» Un organe railleur avait prononcé :

» — Les Caramar ne sont pas les seuls voleurs; mais on les arrête de préférence aux autres. Il est vrai qu'on ne les garde pas sous les verrous.

» Autour de nous une dizaine d'hommes se tenaient, le couteau à la main. Parmi eux, je reconnus sans peine notre ancien client, Josuah Templeton.

» — N'ayez crainte, ricana ce dernier, je ne vous veux aucun mal, au moins pour l'instant.

» Il fit un pas vers Sir Wistle, et le touchant de l'index :

» — Seulement, vous ne me croiriez pas, si je vous déclarais que Caramar renonce à se venger. Je puis retarder ma vengeance, je le puis, à la condition que ce recul la rende plus complète.

» Donc...

» Il prit une chaise, s'installa avec un ironique :

» — Vous permettez que je m'assoie. J'ai effectué un long chemin pour vous rencontrer.

» Puis lentement, martelant les syllabes qui pénétraient dans mon crâne avec une résonance douloureuse :

» — Vous aviez la garde des économies de l'association. Dans vos caisses, elles étaient en sûreté, car les limiers de la police n'eussent jamais pensé qu'elles étaient cachées chez le plus honnête manieur d'argent des Etats-Unis.

» Véritablement, il n'aurait pas parlé avec plus de calme dans un salon!

» — En m'obligeant à reprendre ces sommes, vous m'avez jeté dans un embarras extrême. Les cachettes introuvables ne se préparent pas en quelques heures.

» Entravés par le souci de protéger notre caisse, nos mouvements perdirent de leur rapidité. Vous savez le résultat.

» Arrêtés, emprisonnés en masse, cinq de mes meilleurs lieutenants électrocutés.

» Voilà ce que je vous reproche. Voilà de quoi je prétends tirer une vengeance éclatante.

» — Vengez-vous; mais sachez que je ne regrette rien.

» Wistle prononça ces paroles avec une courageuse dignité.

» Son interlocuteur haussa les épaules.

» — Tant mieux, tant mieux. Rien ne m'apparaît fâcheux et inutile comme les regrets. Que changeraient-ils à nos situations respectives, je vous le demande?

» La question égaya les bandits qui, immobiles, écoutaient leur chef.

» Mais, sur un geste de lui, l'hilarité sinistre de ces hommes prit fin.

» Et dans le silence revenu, il poursuivit :

» — Ma présence ici vous apprend que nous nous sommes ressaisis. En quelques mois, nous avons rétabli notre fortune. Les magistrats pendus dans leurs demeures, les témoins poignardés et dépouillés ont marqué notre vengeance.

» Il ne reste que vous, Wistle.

» Pourquoi avons-nous attendu? Parce que vous fûtes le plus coupable. C'est votre geste qui a déclenché notre ruine.

» Eh bien, nous allons vous le rendre.

» Il eut un éclat de rire grinçant, insupportable :

» — Car nous sommes honnêtes à notre manière. Nous n'admettons pas qu'un prêt reste en souffrance.

» Nous avons connu la captivité durant des semaines, nous avons redouté chaque jour la mort; les braves compagnes, qui ont lié leur sort au nôtre, ont connu toutes les angoisses du veuvage anticipé.

» Eh bien, vous aussi redouterez la ruine, la mort.

» Votre épouse redoutera le veuvage.

» Et dernier perfectionnement de représailles, elle et vous tremblerez pour votre fils.

Une toux sèche interrompit le narrateur; à ses lèvres monta une écume rougeâtre.

Un instant il demeura muet, haletant, puis d'une voix assourdie, il murmura :

— J'abrège, mes minutes sont comptées.

» Les Caramar partirent, nous laissant seuls.

» Hélas ! que ne nous ont-ils tués à ce moment ! Combien cela eût été moins cruel que la lente agonie qu'ils nous ont infligée.

» Mistress Wistle, votre mère, épouvantée par les menaces des bandits, craignant pour votre existence, s'enfuit un jour, vous emmenant avec elle. Un mot laissé dans sa chambre disait :

» — J'aime mieux la misère, la faim, que la mort de mon petit.

Une larme roula sur la joue de Tip.

— Pauvre mère ! Je comprends à présent notre arrivée chez Clodius Sharp. Oui, oui, je comprends.

— Ce fut un coup terrible pour votre père, continua le moribond d'un organe qui s'affaiblissait par degrés. D'autant plus terrible que, peu après, Josuah Templeton reparut un soir.

» — Votre chère Mistress a préféré la misère au trépas pour son héritier, dit-il. Je suis trop galant pour aller à l'encontre des vœux d'une jolie femme. Votre fils sera misérable. Tant qu'il ne possédera rien, sa vie me sera sacrée. Voilà qui est gentil, n'est-ce pas ?

» Lorsque la mort vous retranchera du nombre des vivants, mes amis et moi prendrons livraison de votre fortune. Ainsi nous serons remboursés des pertes que nous avons subies de votre fait, et votre jeune garçon restera pauvre, selon le vœu de sa mère.

» C'est à la suite de cette entrevue, que Wistle accumula les précautions pour vous assurer son héritage.

» Dix de ses obligés consentirent à s'expatrier, à vivre en prison, pour vous remettre pieusement, le jour venu, chacun la part du secret à lui confiée touchant la cachette où dort la fortune détournée de votre père.

On eût pensé que le moribond attendait d'avoir tout dit pour rendre le dernier soupir.

Il eut un frémissement de tout son corps, une aspira-

tion profonde. Ses yeux s'égarèrent, se voilèrent, devinrent fixes.

Ce fut tout. Le gardien de l'X avait cessé de souffrir.

Et comme Tip, douloureusement impressionné, se penchait sur lui pour lui fermer les yeux, une détonation sourde ébranla l'atmosphère; un fracas d'éboulement retentit dans la direction du couloir qui avait livré passage à lui et à Larker, et soudain la salle souterraine s'emplit d'un bruit d'eaux jaillissantes.

A la clarté de la lampe électrique posée sur le sol, Tip constata qu'une large déchirure trouait le rocher, et que, par cette solution de continuité, un véritable torrent se déversait, allant se perdre dans le gouffre s'ouvrant au centre de la caverne.

Une commotion venait de secouer le terrain environnant, découpant le passage à un fleuve souterrain.

Mais Tip ne songea pas à cela tout d'abord.

Sa première pensée fut pour Larker.

D'un regard circulaire il le chercha aux alentours.

Recherche vaine. Larker avait disparu.

Alors le jeune homme se dressa. Il appela, éveillant les échos endormis. Il courut à l'orifice de la galerie.

Nouvelle surprise.

La galerie avait disparu, comblée par un affaissement en masse des couches supérieures du rocher.

Tip était seul et séparé du monde par un obstacle infranchissable.

Sans doute son compagnon s'était écarté, inquiet de quelque bruit, qui avait échappé au fils absorbé par le récit du long calvaire de sa famille.

Et l'éboulement l'avait surpris.

A présent, il gisait, débris informe, sous l'énorme masse de pierre qui obturait la caverne.

Tip fut annihilé par cette constatation.

Il était emmuré vivant. Personne au monde ne pourrait le tirer de là. Même avec des moyens dont ses amis, laissés sur le plateau, ne disposaient pas, il eût fallu des semaines pour arriver jusqu'à lui.

Des semaines! Syllabes d'une cruelle ironie. Des semaines. Ah! la faim aurait fait de lui un cadavre, bien avant que des sauveteurs approchassent du but.

Des sauveteurs. Y en aurait-il seulement ? Il gémit :

– La volonté des Caramar s'accomplit. A l'instant où j'ai la possibilité d'acquérir la fortune, je vais mourir.

Une sorte de résignation fataliste pesa sur lui.

Il s'allongea sur le sol, ferma les yeux, et, à deux pas du dernier serviteur de sa famille, il s'immobilisa sans pensée, attendant la mort.

Combien d'heures coulèrent ainsi sur son anéantissement ?

Nul ne le saura jamais.

Une sensation de fraîcheur le rappela au sentiment.

Ses mains, appliquées sur le sol, trempaient dans l'eau.

Que signifiait cela ?

Près de lui, la petite lampe électrique, protégée contre l'aquatique invasion parce qu'elle était perchée sur une protubérance, rayonnait toujours, et Tip constata avec stupeur que le sol, terne et rougeâtre tout à l'heure, était recouvert d'une couche d'eau qui renvoyait en paillettes d'or la clarté de l'appareil lumineux.

Le fracas de la cascade continuait.

Brusquement, le captif de la montagne entrevit la vérité.

Le gouffre central avait été rapidement comblé par le cours d'eau souterrain. Maintenant la caverne allait s'emplir à son tour.

Un geste insouciant ponctua cette péroraison.

– Je me trompais, murmura encore le brave garçon. Je périrai noyé. Bah ! cela est moins long que la faim.

L'eau montait rapidement.

Déjà il en avait jusqu'à mi-jambe.

Et cette nappe souterraine lui causait une impression de froid si douloureuse que, d'instinct, il chercha à se soustraire à son contact.

Un amoncellement de débris qu'il n'avait pas remarqué jusque-là s'offrit à ses yeux.

Des poutres, des cloisons, des boiseries brisées avaient, amoncelées par quelque mystérieux remous sismique, formé un tas conique.

Les fragments, enchevêtrés les uns dans les autres, assuraient la solidité de cette extumescence artificielle.

Tip y courut.

Elle ne céda pas sous son poids.

Il était momentanément hors d'atteinte de l'eau.

— Pas pour longtemps, balbutia-t-il avec un sourire désespéré.

Mais il n'acheva pas sa pensée.

Un léger roulis faillit lui faire perdre l'équilibre.

— Mon support est un radeau, cria-t-il à haute voix. Il flotte ! Il flotte !

Une minute de joie, puis une réflexion funèbre :

— Je me trompais encore. Non, je ne me noierai pas. Je serai écrasé contre la voûte, quand l'eau aura rempli toute la cavité.

Et découragé, il s'accroupit sur le morceau de bois qui s'élevait peu à peu vers la voûte rocheuse.

Avec une indifférence soudaine, fréquente chez ceux qu'un danger surhumain projette en quelque sorte en dehors d'eux-mêmes, le captif de la montagne notait les progrès de l'inondation.

A présent, la surface de l'eau atteignait la brèche par laquelle le torrent avait fait irruption.

Le mouvement allait continuer. Rien ne le pouvait entraver, et alors...

Mais non.

L'ascension cesse.

Que se produit-il donc ?

Une façon de courant se dessine, entraînant lentement le radeau vers l'une des parois de la caverne.

Le voici contre le rocher même.

Tip pousse une exclamation.

Le rocher est fendillé dans tous les sens. D'en bas, ce n'était point perceptible. Et cependant les déchirures ne manquent point d'importance, puisqu'elles assurent un écoulement suffisant aux eaux du torrent.

Où vont-elles ?

Qu'importe d'ailleurs ! L'incident donne un répit au captif dans sa marche à la mort. Il y a pour lui dans ce fait une détente, un soulagement.

Il s'est étendu sur les planches.

Il regarde la lampe qu'il a emportée avec lui.

Elle miroite dans l'onde que strient à peine des rides légères.

Mais il tressaille.

Un grondement prolongé se fait entendre.

On croirait qu'il provient des profondeurs du sol, sous le lac que le torrent a créé.

Le grondement redouble.

Tip Wistle est-il pris de vertige ? Il lui semble que les murailles de granit reculent, comme obéissant à une formidable poussée.

Les yeux agrandis par une incommensurable épouvante, il regarde, il regarde encore.

Mais oui, il a bien vu. Un tremblement secoue toute l'ossature de la montagne.

Il va trouver la mort, écrasé entre les roches géantes, tel un chétif insecte sous la chute d'une pierre de taille.

Les grondements redoublent d'intensité.

Par d'invisibles fissures, des vapeurs bleuâtres fusent dans la caverne apportant une odeur sulfureuse.

– Alors ce sera l'asphyxie, balbutie le jeune homme sans avoir conscience qu'il parle.

Et tout à coup, une série de détonations, dont aucune artillerie ne saurait donner l'idée, l'assourdit.

Il ne comprend plus, ne perçoit plus les choses que comme en un cauchemar.

Il ne saurait rien affirmer, quant à la réalité de ses sensations.

Il lui semble que la paroi voisine s'abat brusquement, démasquant une salle à peu près cylindrique.

Seulement celle-ci est traversée de flammes bleues, rouges, vertes.

Un insoutenable brouillard de vapeurs de soufre entoure le radeau, emplissant la gorge, le nez de Tip de picotements douloureux.

Il a l'impression que le radeau tourne sur lui-même, que l'eau le soulève, qu'une force ascensionnelle effroyable le pousse.

Un courant l'a porté dans le cylindre en flammes.

Une chaleur terrifiante rend l'air irrespirable.

Et puis le mouvement de montée s'accentue. On

dirait que le radeau évolue dans un tuyau construit pour un foyer de titans.

Le spectateur de cette horrifiante vision épuise ses dernières lueurs de raison en paroles heurtées, hachées :

— Explosion volcanique... L'eau en présence de la lave... Vapeurs à plusieurs milliers d'atmosphères... Je suis dans la cheminée du cratère...

La sueur ruisselle sur son corps.

Ses yeux se troublent.

Ses oreilles bourdonnent.

Des flammes, des fumées, des éclatements et puis plus rien.

Tip a perdu connaissance.

Mais il a bien raisonné tout à l'heure.

Et sur une couche d'eau, bouillante au contact de la lave qui la pouse, le radeau continue à s'élever avec une vitesse croissante vers l'orifice de l'un des cratères du Cotopaxi.

. . . . . .

Une saveur astringente sur la langue.

Tip rouvre les yeux. Il demeure ahuri, ne comprenant plus.

Il est étendu sur l'herbe courte d'un plateau. Agenouillée auprès de lui, Miss Grace fait couler entre ses dents quelques gouttes de rhum.

Elle distingue ses regards fixés sur elle.

Elle éclate en sanglots.

— Tip ! Tip ! vous nous êtes rendu !

Et il bredouille, étreint à son tour par l'émotion infinie, après l'atroce scène qu'il a vécue.

— Comment ? Comment ?

— Un miracle, Tip, croyez-le, un miracle. Vous avez glissé jusqu'ici dans une avalanche de pierre ponce et de scories jaillies d'un cratère.

— Un cratère secondaire, achève Clodius qui vient de s'approcher.

— Pauvre Larker, soupire le jeune homme, se souve-

nant brusquement du compagnon de son aventureuse expédition.

Mais, à sa profonde surprise, des voix irritées clament autour de lui :

– Larker, un misérable traître !

– Lui ?

– Il est revenu ici...

– Revenu ?

– ... Nous disant qu'un éboulement vous avait séparé de lui. Tous nous avons couru là-bas, et quand, désespérés, convaincus que nulle force humaine ne pourrait abattre la muraille rocheuse qui vous emprisonnait, nous sommes remontés sur le plateau..

– Eh bien ?

– Larker avait disparu avec son hydro-aéroplane. Il nous a abandonnés.

– Après avoir peut-être déterminé l'éboulement où vous deviez trouver la mort.

Tous se tournèrent vers celui qui avait prononcé cette accusation.

José Pastèque les considérait en hochant la tête.

– Y a chance... Pas interroger nègre, li pas répondre. Li prouver si écouter avis.

– Parlez.

Le géant noir eut un sourire qui découvrit ses dents blanches.

– Ti pas séjourner ici; gagner la côte tout courant... Fréter bateau pour San Francisco et, de là, train pour New York.

– Et à New York ?

– Chez la cachette que ti dois connaître à présent... C'est là que ti verras canaille Larker. Pastèque y a certitude... ti sais... canaille Larker sera là.

– Et nous continuons notre match avec vous.

– Hein ?

Jaspers Flack et Jean Terrade venaient de rejoindre les voyageurs et s'annonçaient par ces paroles, rappelant le pari ahurissant qui avait entraîné les deux hommes dans l'orbite de Tip Linn, et avait du même coup assuré la fortune au secrétaire du multimillionnaire.

ON DIRAIT QUE LE RADEAU ÉVOLUE DANS UN TUYAU
CONSTRUIT POUR UN FOYER DE TITANS.

CHAPITRE XXX

LA DERNIÈRE PRÉCAUTION DE WISTLE

– Voici deux mois que j'attends, gentleman. Je vous avertis que je suis arrivé au bout de ma patience.

– Je regrette, gentleman; mais le testament est formel.

– Formel tant que vous le voudrez. Seulement, du fait que le Cotopaxi au milieu d'une éruption a tranché, avec la vie du captif volontaire de la prison souterraine, les explications qu'il était en train de me donner, vous ne prétendrez pas m'imposer l'obligation d'attendre, jusqu'à la consommation des siècles, l'héritage de mon père.

Ainsi discouraient le banquier Essex, de New York, et un homme en qui les passagers du *Little Bird* auraient reconnu Larker, bien que son teint, naguère bronzé au moyen d'un maquillage approprié, eût repris un ton rosé.

Essex, surnommé « Big Essex » dans le monde financier américain, se prit à rire.

– Je ne souhaite rien tant que vous indiquer la resserre des capitaux Wistle et vous en remettre la clef.

– Faites-le.

– Prouvez que vous êtes le fils Wistle.

– Eh! personne parmi les gardiens des lettres ne s'y est trompé.

– D'accord. Alors remplissez l'ultime formalité. Elle seule peut me relever du serment autrefois prêté.

– Quelle est-elle?

– Je l'ignore.

– Alors comment vous apparaît-elle définitive?

Le banquier bomba sa large poitrine, et avec bienveillance :

– Elle m'apparaîtra, voulez-vous dire; car j'ai un moyen de contrôle.

– Et c'est?

— Je vous l'ai déjà dit et répété : une enveloppe cachetée, que je dois ouvrir seulement après la production de la preuve que je ne connais pas.

Larker frappa le plancher d'un talon rageur.

— Un imposteur n'eût pas manqué dans ces conditions de vous offrir une preuve quelconque.

— Mais non la bonne, riposta le financier. Vous oubliez que, l'enveloppe ouverte, j'apprendrai de quelle nature est cette preuve.

— C'est vrai.

Les deux causeurs demeurèrent silencieux en face l'un de l'autre.

Depuis plusieurs semaines, Larker, parvenu à New York, avait presque journellement une conversation analogue avec Big Essex.

Il s'était présenté à la banque, exposant l'itinéraire qui l'avait conduit à New York, Essex Bank.

Son interlocuteur l'avait écouté avec intérêt, approuvant du geste.

Mais lorsque Larker, ayant enfin terminé, s'attendait à être guidé sans retard vers le gîte de la fortune laissée par Wistle, il avait été frappé par cette phrase inattendue :

— Veuillez me fournir la dernière preuve exigée, et je serai heureux de me défaire en votre faveur du dépôt que je garde depuis si longtemps.

Maintenant il considérait son interlocuteur avec une lueur rouge dans les yeux.

— Vous vous figurez, gronda-t-il d'une voix rauque, que la plaisanterie va durer indéfiniment !

Essex secoua la tête.

— Non, non. Je ne le crois, et même je ne le souhaite pas.

— Alors ?

— Alors, adoptez la seule solution ayant quelque sagesse.

« Saisissez le tribunal d'une demande en annulation de clause impossible à remplir. Nul doute que les juges ne m'ordonnent de vous envoyer en possession. Ceci me mettra en règle avec la parole engagée et...

Larker se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Sans doute, le moyen indiqué eût été excellent pour l'héritier véritable; mais lui, aventurier, se substituant à Tip Wistle, pouvait-il avoir la naïveté de se jeter dans les mains de la justice?

Toutefois il fit à mauvais jeu bonne figure.

– Je crois que je vais me résoudre à ce dernier parti.

– Vous ferez bien. Pour ma part, je serai enchanté d'en finir.

Tendant la main au visiteur, Big Essex acheva :

– Au revoir, Master Wistle, au revoir. Ne perdez pas de temps. J'ai hâte de recevoir votre première assignation, car...

La phrase demeura suspendue.

Sur le seuil du bureau, l'huissier, au costume gros bleu liséré d'orangé, se montrait, et de son organe sonore annonçait :

– Sir Tip Wistle et ses compagnons de voyage.

– Wistle? répéta le banquier.

– Oui.

– Tip Wistle?

– Oui encore, Monsieur.

– Vous devez faire erreur, Boldam, erreur bien certainement. Tip Wistle est dans mon bureau; il ne saurait être en même temps dehors.

– Je ne dis pas que celui qui est dedans est aussi dehors, Monsieur; mais seulement qu'il existe un Tip Wistle, actuellement dans l'antichambre, qui m'a prié de l'annoncer.

Big Essex haussa les épaules.

– Enfin! vous ferez entrer quand je sonnerai.

Et l'huissier s'étant retiré, le financier se tourna vers Larker :

– Vous alliez me quitter; donc je ne vais pas tarder à voir ce personnage arborant le même nom que vous.

Sa voix s'était abaissée à mesure que les mots se succédaient.

Il considérait son interlocuteur avec surprise.

Très pâle, l'air égaré, Larker promenait autour de lui des regards sinistres.

Il eut conscience de l'examen dont il était l'objet. Par

un effort que trahit la tension soudaine de ses traits, il réussit à leur rendre une expression indifférente.

Mais dans sa voix frissonnait un tremblement, lorsqu'il lança d'un ton de plaisanterie :

— Je me retire. Je ne veux pas mettre votre curiosité à trop longue épreuve.

Au lieu de gagner l'entrée principale, il se dirigea vers une porte se découpant en arrière de la grande table-bureau du banquier, et qui conduisait à un escalier intérieur reliant le bureau directorial aux offices du rez-de-chaussée.

Un étonnement dans les yeux, Essex suivait ses mouvements.

Déjà Larker arrivait près de la porte dérobée.

Il mit la main sur la poignée.

Mais avant qu'il eût achevé le geste, le battant tourna lentement sur ses gonds. Un officier de police jaillit de l'ouverture.

Et comme Larker faisait mine de se rejeter en arrière, le nouveau venu, à la profonde stupéfaction de Master Essex, empoigna rudement le visiteur à l'épaule et prononça :

— Caramar, dit Larker, je vous arrête.

Une suite de gestes précipités.

Larker a porté la main à sa poche revolver.

Mais plus prompt que lui, l'officier de police brandit un six-coups, et le braquant sur le bandit :

— Haut les mains, Caramar, ou je tire. C'est l'ordre du mandat qui te concerne.

Et d'autres agents, que suivent Tip Wistle, Clodius, Grace, le couple des dévoués nains Lookely, Félix, Jaspers Flack, Jean Terrade font irruption dans la salle.

Larker-Caramar est ligoté, réduit à l'impuissance, cependant que l'officier de police explique au banquier l'odyssée de Wistle, guidé et trahi à la fois par le célèbre bandit. Il conclut :

— Ce gaillard, d'une habileté déconcertante, avait fait jouer le rôle de « Caramar » par des comparses, dont il s'est débarrassé ensuite. Ceci fait, il s'est présenté comme un sauveur. Un miracle seul a permis qu'il ne triomphât pas dans ses criminels desseins.

– Alors, le gentleman ici présent serait le véritable Tip Wistle?

Big Essex, enchanté d'avoir pour son compte échappé au trop célèbre bandit, lance l'interrogation vers le fiancé de Grace.

– Sans doute, riposte ce dernier.

– En ce cas, vous devez connaître la dernière preuve?

Larker-Caramar sursaute. Ses regards se rivent avec une acuité menaçante sur son rival vainqueur. Il grelotte de rage impuissante, tandis que Tip réplique :

– Oh! une preuve que je porte depuis l'âge le plus tendre, et que je ne soupçonnais pas être la suprême précaution de mon père.

Le jeune homme relevait sa manchette droite, et sur l'avant-bras désignait un tatouage bleu pâle, à peine visible.

Avidement le banquier se pencha.

Il déchiffra deux lettres entrelacées : T. W.

D'un bond il fut à son coffre-fort, l'ouvrit, en tira une enveloppe scellée de plusieurs cachets, sur laquelle se lisait la suscription :

« Dernière précaution.

« A ouvrir, quand mon héritier aura fait connaître ce qui, à mes yeux, constitue la dernière précaution. »

Déchirer l'enveloppe, parcourir le papier qu'elle contenait, fut l'affaire d'un instant.

Et aussitôt Essex, le gros Essex, esquissa un pas de danse, dont se fussent prodigieusement étonnés ses amis.

– C'est cela! C'est bien cela, sir Tip Wistle; je vais vous remettre ce qui vous appartient.

– Et toi, Caramar, en route.

Sur cet ordre, les policiers entraînent Larker.

Mais devant eux se dresse l'athlétique José Pastèque.

Le nègre rieur est méconnaissable. Sa face, à l'ordinaire aimable, apparaît contractée.

Ses yeux lancent des éclairs.

Il se campe en face du bandit.

– Toi, penser évader. Ti avoir tué tout, amis,

ESSEX ESQUISSA UN PAS DE DANSE.

parents à Pastèque. Pastèque veut pas y a évasion... Y a bon ordre à ça. Tiens.

Le monosyllabe est ponctué d'un craquement d'os.

Avant que personne ait pu prévoir son mouvement, le Noir a levé le bras. Il a laissé retomber son poing formidable sur le crâne du misérable, et Caramar s'est affalé sur le sol, la tête broyée comme par un marteau-pilon.

Et le nègre rit interminablement; il répète :

— Ça solution pratique; y a ennuyé li gens trop longtemps.

. . . . . .

Un mois plus tard, Tip épousait Grace. Tout Jacksonville était en fête.

Ardann et Patricka Lookely, qui venaient de publier un « sensationnel et attractif » récit du voyage, étaient fort remarqués dans le cortège, ainsi que Félix et le géant Pastèque.

Le nègre, en effet, n'avait pas été inquiété pour l'exécution de Larker. On avait déclaré la chose « légitime défense ».

Enfin, Jaspers contait à qui voulait l'entendre qu'il allait rejoindre en Europe « son vieil ami » Jean Terrade, lequel, enrichi par le match, rejoignait enfin l'épouse et l'enfant dont la pauvreté l'avait contraint à se séparer.

Un murmure admiratif caressait au passage les jeunes époux.

Avec un respect presque religieux, les spectateurs murmuraient :

– Le père Wistle a laissé cent vingt-cinq millions. Quel rêve !

Tip, lui, ne songeait déjà plus à cette énorme fortune. Il estimait que le beau rêve, le joyau précieux entre tous, était la gracieuse et charmante jeune fille qu'il conduisait à l'autel.

Clodius lui-même rayonnait, et, ce jour-là, il consentit à ne pas discourir sur les tremblements de terre.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRES			Pages.
I.	–	Effet de crépuscule	5
II.	–	Première sortie de prison	20
III.	–	Il y a une autre lettre à bord	39
IV.	–	Tout se brouille de plus en plus	50
V.	–	Tanger	68
VI.	–	Captif avec la seconde lettre	86
VII.	–	Captivité accidentée	102
VIII.	–	Les rives du Tage	121
IX.	–	Une soirée à la tour de Belem	136
X.	–	Poursuite maritime	148
XI.	–	Entre la niche et le submersible	166
XII.	–	La prison albanaise	189
XIII.	–	Le cercle de Dents	202
XIV.	–	O. R. K.	221
XV.	–	Où Alfonso Caramar lui-même ne comprend plus	241
XVI.	–	L'hydro-aviateur du Little Bird	257
XVII.	–	Entre le singe bleu, les abîmes de l'air, la foudre et le canon	276
XVIII.	–	« Little Bird » en route	287
XIX.	–	A quoi conduit un pari	293
XX.	–	La course	304
XXI.	–	Toujours les albatros	321
XXII.	–	Une plage hospitalière	328
XXIII.	–	Ruse de nègre	341
XXIV.	–	L'épave	352
XXV.	–	La prêtresse de Mora-Mora	366
XXVI.	–	La bergère des reptiles	376
XXVII.	–	Le volcan	388
XXVIII.	–	Le dernier dévoué	399
XXIX.	–	Le secret complet	410
XXX.	–	La dernière précaution de Wistle	436

S-F classique

Jacques Sadoul présente une sélection des meilleurs auteurs du genre, déjà publiés et inédits.

Demandez à votre libraire le catalogue semestriel gratuit.

ASIMOV Isaac

Les cavernes d'acier (404★★★)
Dans les cités souterraines du futur, le meurtrier reste semblable à lui-même.

Les robots (453★★★)
D'abord esclaves soumis des hommes, ils deviennent leurs maîtres.

Tyrann (484★★★)
Les despotes de Tyrann veulent conquérir l'univers. Sur la Terre, une poignée d'hommes résiste encore.

Un défilé de robots (542★★★)
D'autres récits passionnants sur ce sujet inépuisable.

Cailloux dans le ciel (552★★★)
Un homme de notre temps est projeté dans l'empire galactique de Trantor.

La voie martienne (870★★★)
Une expédition désespérée pour fournir de l'eau à Mars.

BLISH James

Semailles humaines (752★★)
Des hommes adaptés aux conditions de vie extra-terrestre colonisent la Galaxie.

BROWN Fredric

Paradoxe perdu (767★★)
Une anthologie de S-F humoristique.

BRUNNER John

Tous à Zanzibar
(2 t. 1104★★★★ et 1105★★★★)
Surpopulation, violence, pollution, craintes d'aujourd'hui, réalités de demain.

Le troupeau aveugle
(2 t. 1233★★★ et 1234★★★)
L'enfer quotidien de demain, comme si vous y étiez.

Sur l'onde de choc (1368★★★★)
Un homme seul peut-il venir à bout d'une société informatisée ?

CLARKE Arthur C.

2001 - L'odyssée de l'espace (349★★)
Ce voyage fantastique aux confins du cosmos a suscité un film célèbre.

Les enfants d'Icare (799★★★)
L'arrivée d'êtres d'outre-espace signifie-t-elle la perte de la liberté ?

CURVAL Philippe

L'homme à rebours (1020★★★)
La réalité s'est dissoute autour de Giarre : sans le savoir, il a commencé un voyage analogique. Inédit.

Cette chère humanité (1258★★★★)
L'appel au secours désespéré du dernier montreur de rêves.

DEMUTH Michel

Les années métalliques (1317★★★★)
Les meilleures nouvelles de l'auteur des Galaxiales.

DICK Philip K.

Dr Bloodmoney (563★★★)
La vie quotidienne dans une civilisation post-atomique.

A rebrousse-temps (613★★★)
Le sens du temps s'est inversé : les morts commencent à renaître.

Simulacres (594★★★)
Le pouvoir était-il détenu par des hommes ou des simulacres animés électroniquement ?
Ubik (633★★★)
Le temps s'en allait en lambeaux. Une bouffée de 1939 dérivait en 1992.
Les clans de la lune alphane (879★★★)
Cette ancienne colonie terrienne n'est plus peuplée que de malades mentaux.
L'homme doré (1291★★★)
L'essentiel de l'œuvre de nouvelliste de Philip K. Dick. Inédit.
Le dieu venu du Centaure (1379★★★)
Palmer Eldritch : on connaît ses yeux factices, son bras mécanique, ses dents en acier, mais qu'y a-t-il au delà ?

DISCH Thomas

Génocides (1421★★)
Pour l'envahisseur, les hommes ne sont guère plus que des insectes.

FARMER Philip José

Des rapports étranges (712★★)
Sur une planète isolée, un géant barbu, qui ressuscite les morts, déclare être Dieu.
La nuit de la lumière (885★★)
C'est un arbre, c'est aussi un homme.

HARNESS Charles

L'anneau de Ritornel (785★★★)
C'est dans l'Aire Nodale, au cœur de l'univers, que James Andrek trouvera son destin.

HARRISON Harry

Appsala (1150★★★)
Jason dinAlt tombe de Charybde en Scylla.

HERBERT Frank

La ruche d'Ellstrom (1139★★★★)
Ou l'enfer des hommes insectes.

KLEIN Gérard

La loi du talion (935★★★)
Elle seule régit ce monde où s'affrontent cinquante peuples stellaires.

LEINSTER Murray

La planète oubliée (1184★★)
Des hommes s'efforcent de survivre sur une planète peuplée d'insectes géants.

LEVIN Ira

Un bébé pour Rosemary (342★★★)
A New York, Satan s'empare des âmes et des corps.
Les femmes de Stepford (649★)
Ces jeunes femmes trop parfaites ne seraient-elles que des robots ?

Mac DONALD John D.

Le bal du cosmos (1162★★)
Traqué sur Terre, il se voit projeté dans un autre monde.

MOORE Catherine L.

Shambleau (415★★★)
Parmi les terribles légendes qui courent l'espace, l'une au moins est vraie : la Shambleau.

PADGETT Lewis

L'échiquier fabuleux (689★)
Un homme venu du futur intervient dans une guerre du présent.

SILVERBERG Robert

Les monades urbaines (997★★★)
70 milliards d'humains dans des tours de 1000 étages.
Trips (1068★★★)
Corps d'emprunt, temps parallèles, tissu urbain proliférant... : huit drôles de trips.
L'oreille interne (1193★★★)
Télépathe, il sent son pouvoir décliner.
Les chants de l'été (1392★★★)
Silverberg est aussi un maître de la nouvelle. Inédit.
Le chemin de l'espace (1434★★★)
La superstition religieuse ouvre-t-elle la route des étoiles ? Inédit.

SIMAK Clifford D.

Au carrefour des étoiles (847★★)
Sur Terre, une station secrète où transitent les voyageurs de l'espace.

Demain les chiens (373★★★)
Les hommes ont-ils réellement existé ? se demandent les chiens le soir à la veillée.

Projet Vatican XVII (1367★★★★)
Curieuse entreprise pour les robots sans âme : créer un pape aussi électronique qu'infaillible. Inédit.

SPIELBERG Steven

Rencontres du troisième type (947★★)
Le premier contact avec des visiteurs venus des étoiles.

SPINRAD Norman

Jack Barron et l'éternité (856★★★★)
Faut-il se vendre pour conquérir l'immortalité ?

STEINER Kurt

Ortog et les ténèbres (1222★★)
La science permet-elle de s'aventurer dans le domaine de la mort ?

STURGEON Theodore

Cristal qui songe (369★★★)
Fuyant des parents indignes, Horty trouve refuge dans un cirque aux personnages fantastiques.
Killdozer - le viol cosmique (407★★★)
Des extra-terrestres à l'assaut des hommes et de leurs machines.

VAN VOGT A.E.

Le monde des A (362★★★)
Gosseyn n'existe plus : il lui faut reconquérir jusqu'à son identité.
A la poursuite des Slans (381★★)
Beaux, intelligents, supérieurs aux hommes, les Slans doivent se cacher.

La faune de l'espace (392★★★)
Au cœur d'un désert d'étoiles, le vaisseau spatial rencontre des êtres fabuleux.
Les joueurs du A (397★★★)
L'enjeu de ce siècle éloigné dans le futur, c'est la domination des mondes.
La guerre contre le Rull (475★★★)
Seul Trevor pouvait sauver l'humanité de son plus mortel ennemi, le Rull.
Invasion galactique (813★★★)
Deux races galactiques s'affrontent sur la Terre.
L'horloge temporelle (934★★)
Les nouvelles les plus récentes du grand écrivain américain.
L'été indien d'une paire de lunettes (1057★★)
Dans ce monde, les hommes sont soumis à la tyrannie des femmes. Mais pourquoi les obligent-elles à porter des lunettes ?
Le colosse anarchique (1172★★★)
Pour jouer, il doit détruire la race humaine.
Les opérateurs humains (1447★★★)
Un recueil des meilleures nouvelles de l'auteur.

VANCE Jack

Marune : Alastor 933 (1435★★)
On lui a tout volé, jusqu'à son identité.
Trullion : Alastor 2262 (1476★★)
Des intrigues se nouent dans l'amas stellaire d'Alastor.

ZELAZNY Roger

L'île des morts (509★★)
Qui avait bien pu ressusciter plusieurs ennemis défunts de Francis Sandow ?

J'ai Lu Policier

Chaque mois J'ai Lu réédite deux grands classiques de la littérature policière

BOILEAU-NARCEJAC
Les victimes (1429**)
Une inconnue avait pris la place de sa maîtresse.

Usurpation d'identité (1513****)
Des pastiches étincelants de tous les grands auteurs policiers.

DEMOUZON
Section rouge de l'espoir (1472**)
L'explosion révèle l'existence d'un nouveau groupe terroriste.

CASPARY Vera
Laura (1561***)
Il est dangereux de s'éprendre d'une morte.

GARDNER Erle Stanley
La jeune fille boudeuse (1459***)
On l'a vue commettre un crime dont elle est innocente.

Sur la corde raide (1502***)
Perry Mason menacé d'être rayé du barreau.

La nièce du somnambule (1546***)
Tuer en état de somnambulisme est-il un crime ?

GRUBB Davis
La nuit du chasseur (1431***)
Il poursuit ses victimes en chantant des psaumes à la gloire du Seigneur.

LEBRUN Michel
L'Auvergnat (1460***)
Dans son bistrot, tous les paumés de la nuit viennent se réfugier.

Mac CLOY Helen
Le miroir obscur (1430***)
A-t-elle réellement le pouvoir de se dédoubler ?

Mac DONALD Ross
Un regard d'adieu (1545***)
La peur se tapit derrière les façades des riches villas californiennes.

Mac GERR Pat
Un faubourg d'Elseneur (1446***)
Une pièce de théâtre peut-elle servir à dénoncer un meurtre ?

MASTERSON Whit
La soif du mal (1528***)
Que peut un homme seul contre la conspiration du mensonge.

MEYER Nicholas
La solution à sept pour cent (1473***)
Une nouvelle et stupéfiante aventure de Sherlock Holmes.

QUEEN Ellery
La ville maudite (1445***)
Ellery tombe amoureux et est le témoin d'un crime impossible.

Il était une vieille femme (1489***)
Une comptine rythme des meurtres insensés.

Le mystère égyptien (1514***)
...ou la crucifixion d'un maître d'école.

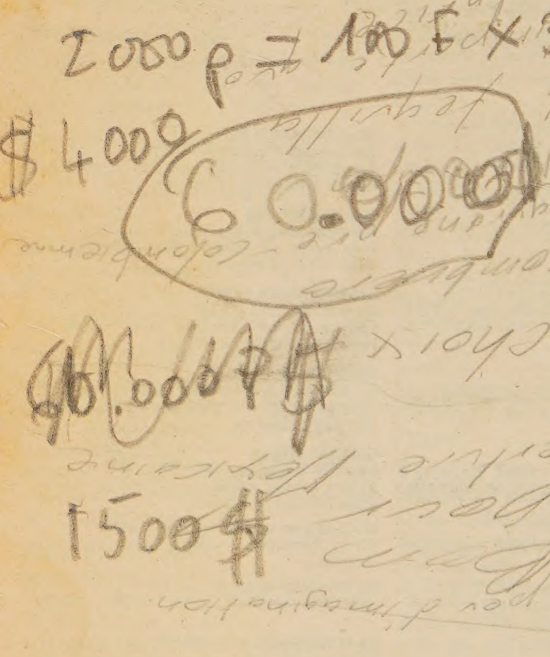
Et le huitième jour (1560***)
Ellery est pris pour Dieu par des fanatiques religieux.

SADOUL Jacques
L'héritage Greenwood (1529***)
Amanda était jeune, riche, belle et dénuée de tout scrupule.

SYMONS Julian
La splendeur des Wainwright (1432***)
Est-ce son fils ou un imposteur ?

Les dessous de l'affaire (1488***)
On n'empoisonne vraiment bien que dans la bonne société anglaise.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin
7, Bd Romain-Rolland, Montrouge. Usine de La Flèche,
le 15 novembre 1983
1431-5 Dépôt Légal novembre 1983. ISBN : 2 - 277 - 21559 - 7
Imprimé en France



Editions J'ai Lu
31, rue de Tournon, 75006 Paris
diffusion France et étranger : Flammarion

Suivre pendant six mois la première personne rencontrée en sortant de chez soi: pari d'excentrique, gageure de milliardaire!

Jaspers Flack ne se doutait pas que le hasard mettrait sur son chemin le citoyen le plus extraordinaire de Jacksonville. Comment aurait-il pu deviner en croisant Tip Linn bavardant tendrement avec sa fiancée qu'il accomplirait à sa suite un tour du monde... des prisons?

Forteresse albanaise, prison sous-marine du Pacifique ou creusée à flanc de volcan dans les Andes... c'est en ces lieux terrifiants que l'attendent les messagers qu'avant de mourir son père a désignés pour lui révéler le secret de sa naissance...

Paul Deleutre, né à Paris en 1856, mort en 1915. Il devint journaliste au Figaro *puis collabora au* Journal des Voyages *et au* Petit Journal *sous le pseudonyme de Paul d'Ivoi. Entre 1893 et 1914 il écrivit les 21 volumes qui composent les* Voyages excentriques.

Illustration de Donald Grant

9 782277 215592